

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps. Each original is also photographed in one exposure and is included in reduced form at the back of the book.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

UMI

A Bell & Howell Information Company
300 North Zeeb Road, Ann Arbor MI 48106-1346 USA
313/761-4700 800/521-0600



Université d'Ottawa • University of Ottawa

**LA PRODUCTION TEXTILE LATINO-AMÉRICAINÉ
DANS UNE PERSPECTIVE DE LONGUE DURÉE
Deux cas d'étude: l'Équateur et le Guatemala
de la période coloniale jusqu'au début du XXe siècle**

par

Jean-François Bélisle

**Thèse présentée
à l'École des études supérieures et de la recherche
à titre d'exigence partielle
en vue de l'obtention du doctorat en histoire**

Université d'Ottawa

c 1998 Jean-François Bélisle



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-32438-9

RÉSUMÉ

LA PRODUCTION TEXTILE LATINO-AMÉRICAINES DANS UNE PERSPECTIVE DE LONGUE DURÉE.

**Deux cas d'étude : L'Équateur et le Guatemala de la
période coloniale jusqu'au début du XXe siècle.**

**Jean-François Bélisle
Université d'Ottawa**

**Directeur:
Jacques Barbier**

Cette étude retrace l'histoire de la production textile équatorienne et guatémaltèque de ses origines coloniales jusqu'à la création d'un premier noyau d'entreprises manufacturières qui se consolide au début du XXe siècle. Quoique les caractéristiques de ce secteur diffèrent d'un pays à l'autre, un aussi vaste survol nous permet de saisir leur principale similitude, soit d'évoluer sous le signe d'une formidable continuité historique.

Cette tendance se consolide dès la première moitié du XIXe siècle quand s'ébauchent des modèles qui eurent, par la suite, une incidence déterminante. Plus qu'une simple phase de transition entre le monde colonial et l'essor du secteur agro-exportateur, il s'agit d'une période charnière qui assure, non seulement, la survie des formes traditionnelles mais définit, de façon précoce, les caractéristiques des premiers établissements mécanisés. Répondant à une logique singulière, ces entreprises incorporent une technologie de plus en plus sophistiquée qui sert toutefois à viabiliser les éléments hérités du passé plutôt que d'amorcer une transformation significative des modalités de production. De son côté, la petite production qui continue à jouer un rôle-clé dans l'approvisionnement textile, représente, dans chacun des pays, une des rares alternatives face aux efforts de déstructuration du monde rural mis de l'avant par pratiquement tous les régimes. Ce schéma général correspond à des sociétés ayant conservé intacts plusieurs de leurs caractéristiques coloniales.

REMERCIEMENTS

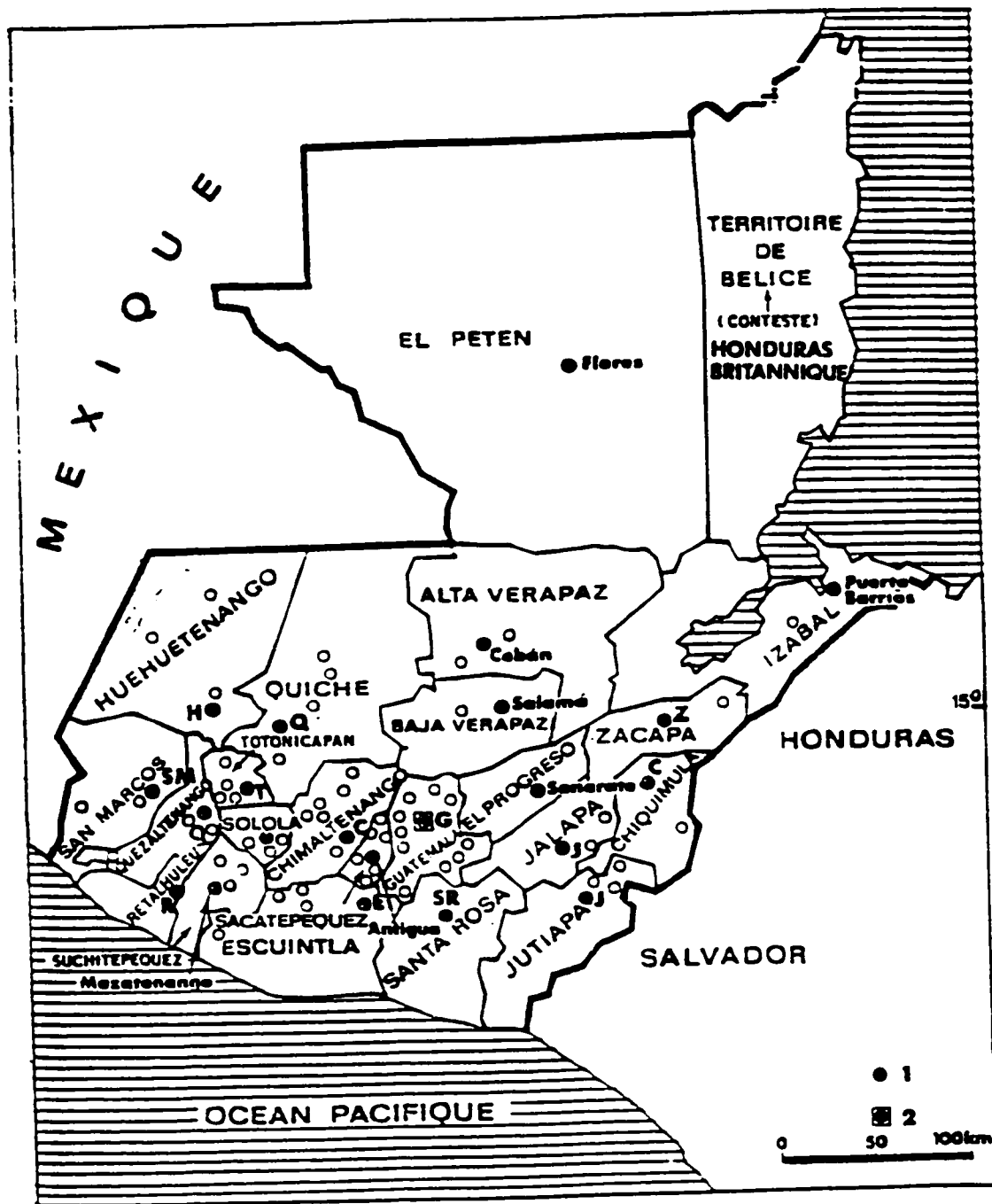
La réalisation de cette thèse aurait été difficile sans le concours de nombreuses personnes et institutions. Je remercie d'abord mon directeur de thèse, Jacques Barbier, pour le caractère stimulant de nos discussions ainsi que pour sa patience. J'aimerais exprimer ma reconnaissance au professeur Pierre Savard pour avoir lu et commenté la version préliminaire de cette thèse ainsi qu'aux membres du jury, Messieurs José Del Pozo, Lawrence Jennings, Paul Lachance et Hubert Watelet, pour leurs commentaires judicieux.

Sur le plan institutionnel, je tiens à remercier les directions de la Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales (FLACSO) de l'Équateur et du Guatemala pour avoir accepté de m'y accueillir. Je remercie également les directions des divers archives consultées de m'avoir permis d'accéder aux fonds. J'aimerais exprimer ma reconnaissance pour le personnel de ces institutions qui m'ont fourni un appui précieux dans ma quête d'information.

Je suis également reconnaissant aux différentes institutions qui m'ont accordé les bourses indispensables à la concrétisation de cette thèse, soit l'École des études supérieures et de la recherche de l'Université d'Ottawa, le Conseil canadien de recherches en sciences humaines ainsi que l'Organisation des États américains.

Sur le plan personnel, je remercie de façon toute spéciale Andrés Guerrero, Juan Pablo Pérez Saenz, Ricardo Muratorio et René Poitevin qui m'ont été d'une aide inestimable dans la réalisation de cette thèse. Enfin, je dédie cette thèse à ma compagne, Sharon Pípon et à mon fils, Jean-Christophe.

Que tous et toutes trouvent ici l'expression de ma gratitude.



REPUBLIQUE DU GUATEMALA

INTRODUCTION

Facteur indispensable à la survie de la majorité des humains, peu d'éléments de civilisation matérielle sont aussi révélateurs d'une société que les modalités ainsi que les stratégies mises de l'avant pour combler ses besoins vestimentaires. Si les activités textiles ne synthétisent pas nécessairement l'ensemble des caractéristiques de réalités évidemment complexes, l'étude de ce secteur n'en demeure pas moins une dimension qui permet d'en comprendre de larges pans. Dans cette optique, nous nous proposons de suivre l'évolution de la production textile, en Équateur et au Guatemala, du début de la période coloniale jusqu'aux premières années du XXe siècle.

Le choix des deux pays découle d'abord de leurs nombreuses similitudes. Leur longue tradition textile est bien sûr le premier facteur qui fut pris en considération. A cela s'ajoute le fait que le secteur textile représente, dans les deux cas, l'activité non-agraire la plus importante jusqu'à la fin de la période analysée. Leur composition sociale similaire, avec la présence d'une importante proportion de population amérindienne, rend la comparaison encore plus intéressante. Nous sommes également en présence de pays dont les grands paramètres démographiques et économiques sont demeurés proches tout au long de leur histoire¹.

¹Par exemple, une population estimée à 1,7 million d'habitants au début du XXe siècle et des revenus d'exportation oscillant autour de 10 millions de dollars en 1910; V. Bulmer-Thomas, *The Economic History of Latin America since Independence*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 432-433. Soulignons que toutes les sommes exprimées en dollar (\$) font référence à la devise américaine.

Notre choix s'explique également par leurs spécificités. L'approche comparative est d'autant plus pertinente et, dans une large mesure, novatrice que nous analysons des sociétés inscrites dans les deux grands univers culturels que sont les mondes andins et méso-américains. Cette dimension culturelle est d'autant plus importante qu'elle a eu une incidence directe sur la composition de chacun des secteurs au lendemain de la conquête. Fruit d'un formidable syncrétisme entre formes de production précolombiennes et nouvelles modalités d'exploitation imposées par les Espagnols, il se développe alors deux traditions textiles distinctes.

Si les modèles divergent à l'origine, les deux contextes ont en commun de conserver jusqu'au début du XXe siècle plusieurs caractéristiques issues de la période coloniale. Afin de mettre en lumière cette tendance de fond, nous amorçons notre étude en brossant le tableau de la situation qui prévaut au cours des premières décennies du XVIe siècle car plusieurs éléments, ayant une influence directe sur la composition ultérieure du secteur textile, y sont déjà présents à l'état embryonnaire. Nous passons en revue par la suite les premiers grands axes de production dans chacun des contextes. En Équateur, l'*obraje*², modèle singulier de manufacture, qui permet à l'élite créole de l'Audience de Quito³

²Pour la définition des diverses expressions espagnoles ou amérindiennes, nous renvoyons le lecteur au lexique en annexe. Afin d'éviter d'alourdir la présentation du texte, nous n'utilisons les italiques que pour la première mention de chaque terme.

³Une des plus importantes institutions gouvernementales de l'Amérique espagnole, ce tribunal de justice, selon la tradition de la couronne espagnole, est à la fois, dans le monde colonial, une entité administrative, un lieu géographique dans la subdivision de l'espace américain et l'instance responsable de la défense du territoire. Dans les régions où cette dernière fonction prime pour des raisons géostratégiques, l'Audience prend le nom de Capitainerie générale comme dans le cas guatémaltèque.

d'intégrer cette région périphérique à l'ensemble économique colonial grâce à la vente de ses draps sur le marché le plus lucratif de l'époque, soit la région minière de Potosí. Au Guatemala, l'essor d'un vaste artisanat urbain qui fait de la capitale de la Capitainerie le principal centre textile à l'échelle régionale ainsi que le premier pourvoyeur de l'isthme.

Nous abordons ensuite la crise textile de la fin de l'époque coloniale. Si les difficultés des obrajes équatoriens sont un phénomène cyclique qui se manifeste tout au long du XVIII^e siècle, la crise est d'autant plus brutale au Guatemala qu'elle se fait sentir de façon tardive, soit au début du XIX^e siècle. Nous constatons toutefois que cette période est marquée par l'essor d'un important noyau de petits producteurs textiles qui résistent mieux que les autres formes de production à la disponibilité accrue de tissus étrangers. A la suite du processus d'émancipation, cette industrie rurale est à l'origine d'une économie paysanne que l'on peut qualifier de dynamique dans le contexte évidemment limité de l'Amérique latine de la première moitié du XIX^e siècle.

Ce premier demi siècle de vie républicaine, une des époques les moins connues de l'histoire du continent latino-américain, est souvent considéré comme une simple phase de transition entre un monde colonial dont les structures socio-économiques ne sont que partiellement remises en cause et la phase agro-exportatrice qui est à l'origine de plusieurs dimensions des contextes actuels. Plus qu'un simple pont entre ces deux périodes, la première moitié du XIX^e siècle républicain est une étape-charnière dans la mesure où la majeure partie des éléments qui caractérisent l'évolution ultérieure du secteur textile y

prennent naissance. Que ce soit le rôle de l'État face à la problématique textile, les modalités de mécanisation de la production⁴, l'incidence de la petite production marchande ou les habitudes de consommation textile, tous ces aspects sont ébauchés dans les années qui suivent les Indépendances.

Portant une attention spéciale sur chacun de ces points, nous avons pu constater que l'attitude gouvernementale est le plus souvent définie de façon pragmatique plutôt que par les débats idéologiques qui occupent pourtant tout l'espace au niveau du discours. De façon similaire, nous avons mis en perspective le fait que la majeure partie des caractéristiques des établissements textiles ultérieurs sont présentes dès les premières expériences d'incorporation de nouvelles technologies. Quant aux formes traditionnelles de production, si les auteurs qui ont traité de cette période admettent qu'un certain niveau d'artisanat textile réussit à survivre, notre étude révèle plutôt la présence d'un secteur qui joue un rôle de premier plan comme source d'approvisionnement. Ce constat soulève toutefois la question de la taille du marché textile dans des contextes où l'importation de tissus étrangers est croissante. Si la demande demeure un des aspects les plus difficiles à saisir en raison de la pénurie de données, nous sommes parvenus à démontrer que le niveau de consommation fut supérieur à l'image de dénuement qui s'est forgée à la lecture des témoignages des contemporains sur la situation prévalant au sein du monde rural.

⁴Nous préférons utiliser cette expression pour décrire la dynamique en présence lors des premières tentatives de modernisation plutôt que le terme, anachronique jusqu'au XXe siècle, d'industrialisation.

Notre survol de la première moitié du XIXe siècle nous permet surtout de démontrer à quel point la deuxième moitié du siècle représente, malgré les bouleversements importants découlant de l'essor du secteur agro-exportateur, une phase de consolidation des modèles traditionnels. Ceci se traduit, en Équateur, par une utilisation accrue des technologies de pointe mais sans transformation substantielle de l'organisation de la production qui reste proche des anciens obrajes avec ses rapports sociaux relevant d'une logique similaire à celle de l'hacienda. Quant à la petite production, elles survit en entamant une dynamique de spécialisation accrue, en particulier au niveau de la fabrication d'articles lainiers. Au Guatemala, le processus est encore plus singulier car peu d'exemples illustrent à ce point le caractère complémentaire que peut prendre l'essor d'un géant textile, Cantel⁵, et la présence d'un artisanat important. En se spécialisant dans les opérations de filature, l'entreprise représente une solution originale au goulot d'étranglement entre la fourniture de fil et les opérations de tissage qui est un des traits marquants du secteur artisanal.

C'est donc sous le signe de la continuité historique qu'il faut comprendre l'évolution de la production textile tant équatorienne que guatémaltèque. Cette interprétation, inscrite dans une perspective de longue durée, n'implique cependant pas que nous soyons en présence de sociétés immobiles, de mondes statiques ou de régions hors d'une temporalité de plus en plus mondiale imposée par une Europe triomphante. Nous assistons effectivement à un remodelage périodique du secteur afin de s'ajuster à de nouvelles conjonctures qui se

⁵Peu d'entreprises textiles sont aussi connues à l'échelle continentale. Cette réputation lui vient de l'étude anthropologique que Nash effectue durant les années 1950 sur les modalités d'intégration d'une communauté amérindienne à un univers industriel; *Los Mayas en la Era de la Máquina: La industrialización de una comunidad guatemalteca*, Guatemala, Editorial "José Pineda Ibarra", 1970 (1967).

définissent à l'échelle régionale ou extra-continentale. Ces processus sont réalisés selon un modèle qui implique la conservation d'un nombre maximum de caractéristiques héritées du passé. Cette tendance, commune à tous les acteurs, relève néanmoins de rationalités distinctes selon que l'on fait partie du groupe dominant ou des milieux populaires. Dans le premier cas, nous sommes en présence d'une élite qui considère le maintien de la structure sociale, issue de la fin de la période coloniale, comme le meilleur garant de sa propre fortune. Dimension évidemment contraire à la logique même d'un processus d'industrialisation, les innovations adoptées ont comme objectif de conserver l'essentiel des structures existantes plutôt que de les transformer. Quant aux petits producteurs, la tendance relève plutôt de la nécessité de conserver intact l'ensemble des facteurs de résistance qui se sont peu à peu développés au cours des siècles.

Réflexion d'ordre plus générale, soulignons que notre définition de secteur textile inclut toutes les formes de production présentes simultanément à chaque phase historique, soit des premières installations manufacturières aux activités d'autoconsommation. Cette approche s'inspire de la notion de méso-système productif énoncé dans le cadre des études récentes en économie industrielle⁶. Partant du concept de méso-économie, outil d'analyse se voulant à la croisée de l'approche micro-économique centrée sur l'entreprise et de la macro-économie qui englobe l'ensemble des paramètres définissant les contextes, cette notion se veut un moyen de mettre en lumière les dimensions économiques, l'organisation de la production et les comportements des acteurs d'une branche industrielle. Au-delà des

⁶De Bandt, J., "L'économie industrielle dans le contexte français: développements et spécificités"; R. Arena et al., *Traité d'Économie Industrielle*, Paris, Economica, 1988, p. 160-180.

débats que peut susciter un tel concept et conscient du caractère, à bien des égards, anachronique de son utilisation dans le présent contexte, il nous apparaît une façon intéressante d'aborder l'histoire du secteur textile.

Dans la foulée des travaux sur le rôle joué par le marché au sein des populations amérindiennes, par exemple les études portant sur l'évolution des échanges dans le sud andin⁷, nous avons porté une attention particulière à cet aspect. Nous l'avons fait à partir d'une relecture de la série de travaux d'anthropologie économique si présents dans les années 1930, dont plusieurs portaient justement sur la réalité guatémaltèque⁸. Quoique tous reconnaissent les résultats limités des stratégies paysannes face au marché, ces études ont néanmoins relevé le caractère dynamique de l'économie rurale.

Ces deux axes sont à la base des deux dimensions les plus originales de notre étude outre le constat de continuité historique qui en est le fil conducteur. D'une part, nous considérons être parvenu à illustrer à quel point les différentes formes de production sont intimement liées l'une à l'autre dans des rapports souvent plus complémentaires que concurrents. D'autre part, nous avons relevé la présence de la sphère marchande à une époque aussi précoce que le début de la période coloniale pour, par la suite, mettre en lumière la place de plus en plus déterminante qu'elle occupe dans la conformation d'une véritable économie paysanne.

⁷Harris, O., B. Larson et E. Tandeter (eds.), *La participación indígena en los mercados surandinos*, La Paz, CERES, 1987.

⁸Pour un survol de ce courant dans le cadre des études latino-américaines, voir S. Mosk, S., "Indigenous Economy in Latin America", *Inter-American Economic Affairs*, Vol. 14, No. 3 (1954), p. 3-25.

Ces conclusions sont toutefois convaincantes dans la mesure où les tableaux, souvent impressionnistes, que nous avons brossé pallient le manque de données qui découle du caractère fragmentaire de l'information disponible. En plus de la piètre qualité des statistiques de l'époque, la faible systématisation des fonds d'archives au sein de l'Archivo General de Centro América (AGCA) est une difficulté de taille pour parvenir à élaborer des séries chiffrées sur une aussi longue période⁹. Dans le cas équatorien, la dispersion de l'information économique dans différents dépôts d'archive rend cette tâche d'autant plus complexe. Notons toutefois la richesse de l'information provenant de fonds privés, en particulier celui de la famille Jijón¹⁰. Ce type de sources nous a permis de mettre en lumière des dimensions rarement mises en perspective quant au comportement des principaux acteurs de l'époque au sein du secteur textile.

Pour les lecteurs peu familier de la géographie de l'Équateur et du Guatemala, un mot sur la distribution des activités textiles dans chacun des pays. Si les territoires actuels ne couvrent qu'une fraction des divisions territoriales coloniales¹¹, la production textile se concentre encore aujourd'hui dans les mêmes régions, soit la sierra équatorienne et les

⁹Quoique l'AGCA soit probablement un des plus riches dépôts d'archives du continent pour une région périphérique, l'absence d'un index systématisant la documentation portant sur la période républicaine rend le travail de compilation de données particulièrement aléatoire.

¹⁰Nous tenons à exprimer de façon spéciale notre reconnaissance à Ricardo Muratorio pour nous avoir facilité la consultation de la correspondance familiale.

¹¹L'Audience de Quito comprenait un territoire beaucoup plus vaste que l'Équateur actuel, soit une fraction importante du sud de la Colombie actuelle et surtout, en Amazonie. Quant à la Capitainerie générale du Guatemala, elle incluait l'ensemble de l'isthme à l'exception du Panama. Le Guatemala actuel correspond à la province du Guatemal colonial amputé du Chiapas.

environs de la capitale guatémaltèque ainsi que les départements de Los Altos¹². En Équateur, elles se retrouvent, au nord, dans la province d'Imbabura où se situe Otavalo qui demeure un important centre d'artisanat textile qui fait, encore aujourd'hui, la réputation de la région. Plus au sud, nous retrouvons Quito, capitale de l'Audience et le République, où se concentre la majeure partie des installations manufacturières. Au centre du pays, nous retrouvons les provinces du Tungurahua¹³, avec sa capitale Ambato, et du Chimborazo où, en plus de la capitale régionale Riobamba, se situe Guano qui est encore un important centre de production artisanale. Dans la région australe, nous retrouvons Cuenca, capitale de l'Azuay, dont le rôle est toutefois devenu marginal au XXe siècle. Quant au Guatemala, une carte récente de la distribution géographique de l'artisanat textile illustre bien la continuité de cette spécialisation productive autour de deux grands axes, la capitale ainsi que Quetzaltenango¹⁴. Nous retrouvons toutefois un important secteur artisanal dans les régions où se concentrent la majeure partie de la population amérindienne tels que les départements de Chimaltenango, de Huehuetenango, du Quiché, du Sacatepéquez, de San Marcos, de Sololá, du Totonicopán ou de la Verapaz. En fait, la distribution géographique actuelle est un bon indicateur de la pérennité de la tradition textile dans les deux pays.

¹²Une précision sur les termes qui désignent les grandes régions géographiques. Quand nous utilisons le mot Sierra, nous nous référons à la région comprise entre les provinces actuelles du Carchi et du Chimborazo connue sous le nom de *Sierra centro-norte*. Quant au terme sierra, il désigne l'ensemble de la zone montagneuse du territoire équatorien. Pour le Guatemala, nous préférons utiliser l'expression de Hauts plateaux pour identifier la zone montagneuse, plus proche du terme guatémaltèque de *Los Altos*. En ce qui a trait au mot côte, il est généralement utilisé pour désigner le littoral au Guatemala tandis qu'en Équateur, nous utilisons le mot Côte pour l'ensemble de la région bordant l'océan en référence à l'expression équatorienne de *Costa*.

¹³Jusqu'en 1861, les territoires actuels du Tungurahua et du Cotopaxi sont réunies dans une seule province qui a alors le nom de León.

¹⁴Subcentro Regional de Artesanías y Artes Populares, *Distribución Geográfica de las Artesanías de Guatemala*, Guatemala, Ediciones Papiro, 1990.

1^e PARTIE

LES ANTÉCÉDENTS

A l'instar de tout phénomène historique, la production textile en Équateur et au Guatemala s'inscrit dans une dynamique complexe qui allie éléments de rupture et de continuité. Dans cette perspective, il est important de signaler que, parmi les principales analogies entre les deux régions étudiées, toutes deux ont, au moment de leurs conquêtes respectives, une longue tradition textile.

Résultat d'une évolution plusieurs fois millénaires, nous sommes en présence de populations ayant une grande dextérité ce qui leur permet d'élaborer une série d'articles textiles d'excellente qualité malgré le caractère rudimentaire des instruments utilisés, soit des fuseaux qui sont de simples bobines de bois et des métiers à tisser faits de cordages connus sous le nom de *telares de cintura*¹. Ces outils ainsi que les expressions mayas qui les désignent, *malacate* et *mecapal*, sont d'ailleurs toujours en usage au Guatemala et, de façon plus marginale, en Équateur.

¹La production textile précolombienne est un thème qui a fasciné plusieurs générations de chercheurs, en particulier, au niveau guatémaltèque où la tradition textile a suscité un véritable engouement depuis la fin du XIX^e siècle. Pour un bilan de l'état de nos connaissances sur cette question, voir H. Delgado P., "A Preliminary Bibliography on Guatemalan Ethnographic Textiles"; I. Emery et P. Fiske (eds.), *Irene Emery Roundtable on Museum Textiles, 1976 Proceedings, Ethnographic Textiles of the Western Hemisphere*, Washington, The Textile Museum, 1977, p. 94-105. Pour l'Équateur, consulter l'article de J. S. Gardner, "Pre-Columbian Textiles from Ecuador, Conservation Procedures and Preliminary Study", *Technology and Conservation*, vol. 4, no. 1 (1979), p. 24-30 & R. Moya, *Los tejidos y el poder y el poder de los tejidos*, Quito, CEDIME, 1988.

Dans les deux cas, la production textile est d'abord une activité domestique. Sous la supervision des autorités ethniques locales, caciques mayas et *kurakas*, qui distribuent la fibre et s'assurent que la quantité de tissus à remettre en tribut est produite, la cellule familiale représente l'unité productive de base où chaque membre s'occupe ponctuellement de certaines tâches bien que les activités de filature et de tissage demeurent essentiellement féminines.

Chaque univers culturel possède toutefois des caractéristiques propres. Par exemple, nous retrouvons, dans le monde andin, de grands ateliers, avec une division du travail embryonnaire, qui élaborent les tissus les plus luxueux. En fait, l'État inca avait mis sur pied une véritable politique textile. Celle-ci réglemente l'approvisionnement en matières premières qui suit un système complexe de complémentarité entre les différents paliers écologiques. L'organisation de la production est également codifiée à travers une réglementation qui régit les diverses catégories d'artisans. L'État fixe évidemment les exigences en tribut mais établit également des modalités de redistribution². Pour ce faire, l'Inca possédait une série de grands entrepôts qui font l'admiration des premiers conquérants espagnols et sont au centre des premières opérations de pillage³.

²Murra, J., *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*, Lima, IEP, 1975, p. 146-156.

³Vargas, J. M., *La economía política del Ecuador durante la colonia*. Quito, Banco Central del Ecuador-Corporación Editora Nacional, s.f. (1958), p. 293.

Dans le monde méso-américain, nous retrouvons également des artisans spécialisés mais la principale caractéristique de la région est la présence de circuits commerciaux en voie de formalisation. Par exemple, au sein des royaumes mayas, nous retrouvons de véritables réseaux d'intermédiaires qui assurent la distribution de fibres vers la région plus froide des Hauts plateaux. Il existe également des foires régionales où les tissus de coton font figure de "monnaie" primitive. La valeur des cotonnades découle dans une large mesure des restrictions vestimentaires qui régissent l'usage de cette fibre. Interdite à la paysannerie maya, elle est réservée à la noblesse et au clergé. Fuentes y Guzmán, chroniqueur qui s'est le plus penché sur cette question, souligne qu'avant l'arrivée des Espagnols la majeure partie de la population utilisait la fibre d'agave pour se vêtir⁴

Quant à la spécificité de l'habillement amérindien, il faut éviter de concevoir les coutumes textiles de façon linéaire à cause des continuelles modifications des habitudes vestimentaires. Perçues jusqu'au début du XXe siècle comme un héritage précolombien, diverses études démontrent bien l'ampleur des influences hispaniques⁵. Il n'en demeure pas moins que le maintien d'une tradition textile propre aux sociétés amérindiennes représente un des plus importants phénomènes de continuité historique⁶.

⁴Fuentes y Guzmán, F. A., *Recordación Florida. Discurso historial y de demostración material, militar y política del Reyno de Goathemala*, Guatemala, Tipografía Nacional, 1932, T. 1, p. 18, 48, 506 & T. 2, p. 119.

⁵Par exemple au Guatemala, le travail pionnier de Lily de Jongh Osborne met en lumière cette tendance dans son étude réalisée dans les années 1920, *Guatemala Textiles*, Nouvelle-Orléans, Tulane University Press, 1935. Plus récemment, O. Arriola de Geng démontre le caractère systématique des emprunts dans l'évolution des habitudes vestimentaires mayas, *Los tejedores en Guatemala y la Influencia española en el traje indígena*, Guatemala, Talleres de Litografías Modernas, 1991.

⁶Cette caractéristique est au centre d'un important courant d'études ethnologiques sur le vêtement. Si ces travaux ont le plus souvent porté sur la symbolique des tissus, ils se sont avérés particulièrement utiles

CHAPITRE 1

DÉBUT DE LA PRODUCTION TEXTILE COLONIALE

Si ces dimensions sont essentielles à la compréhension de la problématique textile, c'est surtout au niveau du contexte colonial que l'on doit s'attarder à cause de ses effets de déstructuration des sociétés amérindiennes. On assiste alors à une dynamique de lente transformation des modalités de production donnant naissance à des structures productives qui marquent pendant plusieurs siècles l'évolution du secteur textile. Dans cette recherche des facteurs ayant eu une incidence sur la composition ultérieure du secteur textile, nous mettrons en relief ce qui doit être considéré comme la préhistoire de la production textile moderne. Phase lointaine mais dont le poids devait demeurer étonnamment présent au cours de la période républicaine.

L'appropriation des modalités amérindiennes de production

Les *encomenderos* de chaque région tirent très tôt profit du savoir-faire local en exigeant le paiement d'une fraction significative du tribut en articles textiles. Les premiers registres, celui de López de Cerrato de 1549 pour le Guatemala et celui de la Gasca de 1551 pour Quito⁷, nous donnent certaines indications de l'ampleur du phénomène⁸. Dans

pour suivre l'évolution des modalités de production et mettre en lumière les liens qui se tissent entre l'artisanat et le secteur mécanisé.

⁷Lovell, G., "Trabajo forzado de la población nativa en la Sierra de los Cuchumatanes, 1525-1821"; S. Webre (ed.), *La sociedad colonial en Guatemala: estudios regionales y locales*, Antigua, Guatemala, CIRMA, 1989, p. 84-86 & J. M. Vargas, *La economía política...*, op. cit., p. 247-249, 252-253.

le contexte des énormes bouleversements entraînés par la conquête, cette première phase d'appropriation des surplus générés par les communautés est viable dans la mesure où sont maintenues les principales caractéristiques des structures communales. C'est ainsi que les autorités ethniques conservent un rôle de premier plan dans l'organisation de la production tandis que les encomenderos s'imposent comme intermédiaires quant à l'approvisionnement en matières premières et à la commercialisation des tissus au sein des réseaux embryonnaires d'échange coloniaux⁹.

Les premiers articles à acquérir une valeur commerciale sont les tissus de coton. Divers facteurs liés à la conquête viennent modifier de façon considérable les habitudes de consommation de ce type d'article. Au Guatemala, il y a d'abord la levée des restrictions vestimentaires. Fuentes y Guzmán constate qu'à l'époque où il écrit, à la fin du XVII^e siècle, l'usage du coton s'est tellement généralisé que seuls les secteurs les plus marginaux de la population, sur le plan social ou géographique, continuent d'utiliser l'agave pour se vêtir¹⁰. A cette transformation s'ajoute l'imposition de nouvelles normes d'habillement qui répondent, par exemple, aux tabous chrétiens par rapport à la nudité. La lente européanisation des habitudes vestimentaires aura d'ailleurs une influence durable sur la tradition textile des populations amérindiennes. C'est ainsi que des vêtements aussi

⁸Légalement, le tribut exigé était annuellement d'une pièce de tissu de coton de 2 à 2,5 *varas* (verge espagnole ou vare). Cependant, il ne fait aucun doute que les exigences réelles furent supérieures aux données mentionnées par ces registres si l'on se fie au nombre élevé de plaintes adressées aux autorités coloniales par différentes communautés dans chacune des régions.

⁹Pour un survol de l'évolution de ces alliances en Équateur, voir F. Salomon, "Crisis y transformación de la sociedad aborígen invadida (1528-1573)"; *Nueva Historia del Ecuador*, Corporación Editora Nacional-Grijalbo, 1988, Vol. 3, p. 91-122. Pour le Guatemala, S. Rodríguez B., *Encomienda y conquista: los inicios de la colonización en Guatemala*, Séville, Seminario de Antropología Americana, 1977.

¹⁰Fuentes y Guzmán, F. A., *op. cit.*, T. 2, p. 146.

caractéristiques de la spécificité culturelle amérindienne, que les *huilpils* guatémaltèques, subiront des modifications radicales tant au niveau des motifs, des coloris que des fibres utilisées¹¹. Outre ces dimensions, qui augmentent le niveau moyen de consommation d'articles de coton, il faut surtout considérer la pratique d'utiliser les tissus de coton comme monnaie, officiellement reprise par les autorités coloniales en 1529 afin de pallier la pénurie de numéraire, accroît d'autant l'intérêt des Espagnols pour ce type de production¹².

Au niveau équatorien, nous retrouvons un phénomène identique de lente hispanisation des habitudes vestimentaires. Bien que l'importance relative du coton dans l'habillement y soit moindre qu'au Guatemala pour des raisons essentiellement climatiques, cette fibre devait rapidement jouer un rôle déterminant comme principal substitut à la laine de lama à la suite de la destruction du cheptel lors de la conquête¹³.

Si les habitudes de consommation changent dans les années qui suivent la conquête, les modalités de production demeurent néanmoins pratiquement inchangées tant sur le plan technique que de l'organisation du travail au sein des communautés. Les modifications les plus importantes se font surtout sentir au niveau des mécanismes d'approvisionnement en

¹¹Arriola de Geng, O., *Los tejedores en Guatemala y la Influencia española en el traje indígena*, Guatemala, Talleres de Litografías Modernas, 1991, p. 65-68.

¹²Solórzano F., V., *Evolución económica de Guatemala*, Guatemala, Editorial "José Pineda Ibarra", 1977, p. 60.

¹³Salomon, F., *Los Señores Etnicos de Quito en la época de los Incas*, Otavalo, Instituto Otavaleño de Antropología, 1980, p. 141.

coton. Les distributions de fibre ne se sont plus réalisées selon les coutumes ancestrales de réciprocité mais selon de nouveaux mécanismes mis en place par les encomenderos.

En Équateur, ceux-ci établissent un système complexe leur permettant de comptabiliser les anciens échanges entre divers paliers écologiques comme des opérations commerciales avec les autorités ethniques locales¹⁴. Au Guatemala, la tâche des encomenderos est facilitée par la présence des circuits embryonnaires de commerce régional. Avec le fractionnement de l'espace engendré par la distribution des encomiendas, ils accaparent les opérations des intermédiaires locaux tout en imposant une nouvelle logique qui passe par une monétarisation croissante des échanges au moment d'établir le calcul des équivalences¹⁵.

Le fait que les modalités mises en place soient le plus souvent coercitives, tribut, fixation arbitraire des prix ou extorsion pure et simple, vient amplifier le niveau d'exploitation subi par les populations locales, mais ne modifie pas la rationalité du système. L'objectif principal des encomenderos est de créer des valeurs d'échange leur permettant de s'intégrer au marché colonial naissant qui représente, une fois épuisée la phase initiale de

¹⁴Les communautés doivent d'abord se procurer la matière première, soit en la cultivant ou par des échanges. Ensuite, les encomenderos achètent nominalement le coton aux autorités locales, responsables de la distribuer dans la communauté. Le coton ainsi redistribué est considéré comme une avance qui doit être déduite lors du paiement du tribut. Comme les valeurs sont fixées de façon arbitraire par les encomenderos, les communautés sont le plus souvent doublement lésées; C. Caillavet, "Tribut textile et caciques dans le nord de l'Audiencia de Quito", *Mélanges de la Casa de Velasquez*, T. XVI (1980), p. 192 & F. Salomon, *Los Señores...*, *op. cit.*, p. 137-138, 164-170.

¹⁵Le cas de la région de Quetzaltenango illustre bien la dynamique amorcée à la suite de la conquête. Cette zone montagneuse voit l'ensemble de ses liens privilégiés avec les terres chaudes de la côte déstructurés à la suite du fractionnement du royaume quiché en encomienda. Elle perd ainsi son accès direct à la production de coton par la prolifération des encomenderos qui deviennent des intermédiaires obligés avec lesquels les communautés doivent transiger; V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 101.

pillage, le meilleur moyen d'enrichissement dans des régions qui ne produisent pas, ou marginalement, de métaux précieux. Cette évolution, commune à l'ensemble des régions non minières, s'inscrit dans la tendance des premiers Espagnols à tenter de reproduire, dans un contexte évidemment particulier, les transformations sociales générées par l'imposition de la logique marchande au sein des sociétés européennes¹⁶.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les Espagnols les plus fortunés dans le Guatemala du XVI^e siècle sont, selon l'expression de McLeod, un petit groupe de conquérants-entrepreneurs qui allient commerce et encomienda afin de tirer profit de toutes les occasions se présentant à eux: esclaves, cacao, aliments ou textiles¹⁷. Pour l'Équateur colonial, l'importance du commerce textile est corroborée par la chronique anonyme de 1573. Sur une population de 300 *vecinos* à Quito, il y avait:

"cien hombres mercaderes que viven de su trato y tienen aquí su vecindad y asiento ordinario, los cuales traen en trato más de trescientos mil pesos de una flota a otra de ropa y mercaderías de ese Reino y de esta tierra que son de algodón"¹⁸.

La participation directe des communautés aux échanges marchands devait s'accroître avec la généralisation des exigences du paiement du tribut en argent¹⁹. Le phénomène est

¹⁶Celui qui a le mieux mis en évidence cette tendance est C. Sempat Assadourian dans son modèle d'économie coloniale alors qu'il définit les mines du Potosi comme le pôle économique articulatoire de l'ensemble de la région andine; C. S. Assadourian, *El sistema de la economía colonial. Mercado interno, regiones y espacio económico*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 1982.

¹⁷McLeod, M. J., *Historia socio-económica de la América Central Española*, Guatemala, Editorial Piedra Santa, 1990, p. 89, p. 112-114.

¹⁸"cent marchands qui vivent de leur commerce et qui ont ici leur lieu de résidence, lesquels font le commerce de plus de trois cent mille pesos de tissu d'une flote à l'autre ainsi que des marchandises de ce Royaume qui sont généralement de coton"; Anónimo, "La cibdad de Sant Francisco del Quito, 1573"; J. M. Vargas, *Historia del Ecuador. Siglo XVI*, Quito, Editorial de la Universidad Católica, 1977, p. 220.

¹⁹McLeod, M.J., *op. cit.*, p. 120 & F. Salomon, "Crisis...", *op. cit.*, p. 112.

particulièrement important au Guatemala où il engendre une dynamique précoce de spécialisation régionale. Le portrait dressé par Pineda de l'état de la province de Guatemala en 1594 est particulièrement intéressant à cet égard. Il cite le cas de Patzun où l'on s'approvisionne en coton sur la côte de Suchitepéquez en quantité suffisante pour combler les besoins locaux et produire des excédents. Situation similaire dans le cas des habitants de Tecpán Atitlán qui doivent effectuer une marche d'un jour et demi vers la côte de Zapotitlán afin d'acquérir assez de coton pour répondre à la demande régionale. Les déplacements peuvent être plus importants comme dans le cas des Amérindiens de Cobán dans la province de Verapaz qui vont vendre leur production à la capitale, Santiago de Guatemala, et jusqu'à la côte de Guazacapán et d'Escuintla afin d'acquitter en argent leurs tributs aux Pères dominicains²⁰. Dans ce cas, nous sommes en présence d'une communauté qui s'insère dans le circuit commercial le plus dynamique, soit vers les zones de production de cacao, principale richesse de la région au début du XVI^e siècle.

Au niveau quiténien, on ne retrouve que peu de traces d'une production rurale aussi autonome. La modalité la plus courante à la suite de la monétarisation du tribut est la signature de véritables contrats entre commerçants et autorités ethniques. Un exemple intéressant est celui d'un des fondateurs de la ville de Quito, Francisco Ruiz, qui fait fortune en signant de telles ententes avec des communautés de son encomienda et d'autres régions telles que Cayambe, Otavalo ou Riobamba²¹. Les accords prévoient en détail la

²⁰Pineda, Juan de, "Descripción de la Provincia de Guatemala. Año 1594"; V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 99-100.

²¹Vargas, J. M., *La economía...*, *op. cit.*, p. 261 & C. Caillavet, "Tribut...", *op. cit.*, p. 194.

quantité de fibre remise pour être filée et tissée par les communautés, les sommes qui seront déboursées ainsi qu'un chronogramme précis pour les livraisons. L'alliance avec le conquérant prend ici les allures d'un véritable *putting out system*. De plus, les kurakas utilisent leur ascendant afin d'exiger des quantités supérieures de tissus et ainsi s'enrichir²².

Avec la consolidation du système colonial, la production rurale est en partie cooptée par la couronne, ses fonctionnaires ainsi que les ordres religieux qui se substituent aux encomenderos en mettant en place les *repartimientos de algodón*. Profitant de leur autorité politique et morale, ils mettent sur pied un système lucratif en obligeant les communautés à tisser le coton réparti à travers ces distributions forcées.

Cette forme commence à se généraliser dans les communautés guatémaltèques à partir de la fin du XVI^e siècle²³. Selon les données compilées au Guatemala au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, le phénomène est important avec la distribution annuelle de 200,000 à 300,000 livres de fibre à filer pour les seules régions de Totonicapán, Huehuetenango et Quetzaltenango. L'opération est d'ailleurs particulièrement rentable avec des bénéfices d'au moins 40% en prenant comme base de calcul les niveaux les plus élevés de rémunération offerts aux femmes amérindiennes par livre de coton filé. En 1663, 100 livres de coton égrainé coûtent au maximum 3 pesos, les frais de transport s'établissent à 3 réaux tandis que les sommes versées pour les opérations de filature

²²Salomon, F., "Crisis..." *op. cit.*, p. 116.

²³Solórzano V., F., *op. cit.*, p. 130.

atteignent un maximum de 18 pesos sur la base d'un réal et demi la livre pour un total de 21 pesos 6 réaux. Avec un prix de vente de 37 pesos et demi, le profit net est supérieur à 15 pesos, niveau minimum si nous considérons que les sommes versées ne sont souvent que d'un réal par 4 livres de coton filé²⁴. En Équateur, ce type d'exploitation est moins bien documenté quoique le nombre élevé de plaintes confirme sa présence de la fin du XVIe jusqu'au début du XIXe siècle²⁵.

Indépendamment des modalités adoptées par cette industrie domestique, il est important de souligner qu'elle est à la base d'un des plus importants phénomènes de continuité historique en perpétuant la tradition textile autochtone et en favorisant le maintien de la dextérité textile ancestrale. Elle joue aussi un rôle significatif dans l'économie communale car, parallèlement aux diverses formes d'exploitation, elle permet aux communautés de maintenir des activités d'autoconsommation tout en développant une petite production marchande.

Cependant, cette caractéristique fait problème car elle nous oblige à déterminer quel est le débouché pour une production textile composée essentiellement d'articles d'usage courant ne correspondant en rien au modèle vestimentaire espagnol basé sur les tissus importés. C'est donc au sein de la population amérindienne qu'il faut chercher une demande

²⁴“Franciscanos”, 1663; S. Martínez P., *La Patria del Criollo. Ensayo de interpretación de la realidad guatemalteca*, Editorial En Marcha, 1990, p. 526-530, 755-756.

²⁵Caillavet, C., “La artesanía textil en la época colonial. El rol de la producción doméstica en el norte de la Audiencia de Quito”, *Cultura*, Vol. VII, no. 24b (1986), p. 522-523.

suffisante pour justifier tant les exigences en tribut que les tissus provenant des ententes consenties ou forcées.

Les chroniqueurs de l'époque s'accordent pour considérer les régions minières de l'Audience de Quito, Zamora et Zaruma au sud et Popayán au nord²⁶, ainsi que les zones de culture du cacao, au Guatemala²⁷, comme les principaux marchés textiles. Ceci s'explique par le rôle déterminant des tissus dans les rémunérations remises aux travailleurs qui y sont déplacés. Néanmoins, bien que l'état de la documentation ne nous permette pas d'évaluer la quantité totale de tissus commercialisés, il est permis de penser que, même si ces débouchés sont les plus dynamiques, ils ne pouvaient absorber qu'une fraction de la production textile.

Selon les données fragmentaires de la deuxième moitié du XVI^e siècle, la population tributaire de la sierra, de Cuenca à Tulcán, aurait été de 60,000 à 70,000 individus vers 1570²⁸. Nous serions donc en présence d'une production textile qui serait, au minimum, équivalente en vares de tissu, si l'on se fie au niveau de tribut légalement exigé. Quoique sûrement inférieur à la réalité, ce niveau est néanmoins important face à la demande potentielle du secteur minier dans le sud du pays qui emploie, en 1549, un peu plus de 2,000 travailleurs amérindiens. Comme les mineurs doivent remettre à chacun une *manta*

²⁶La chronique anonyme de 1573 décrit les mouvements commerciaux presque exclusivement à partir des réseaux qui alimentent ces deux régions; J. M. Vargas, *Historia...op. cit.*, p. 230-231.

²⁷Pineda relève la présence de 20 commerçants espagnols dans la région d'Escuitla qui échangent du cacao pour des tissus de coton; V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 99.

²⁸Tyrer, R. B., *Historia demográfica y económica de la Audiencia de Quito*, Quito, Banco Central del Ecuador, 1988, p. 27-34.

et le tissu nécessaire à la confection d'une chemise²⁹, soit environ 5 à 6 vares de tissus, nous sommes donc face à un débouché direct qui n'est que de 10,000 à 12,000 vares.

Les villes sont aussi présentées comme des marchés importants. On y retrouve une fraction de la population amérindienne qui y est relocalisée malgré la politique officielle de ségrégation. Néanmoins, comme les centres urbains sont de dimensions réduites jusqu'à la fin de la période coloniale³⁰, ce marché apparaît important par la concentration de tissus qui y transitent mais ne peut justifier les volumes de tissus exigés en tribut.

Parallèlement à ces deux pôles dynamiques, c'est donc au niveau du monde rural, plus diffus mais combien plus peuplé, qu'il faut chercher la solution au problème de débouchés. Selon Caillavet, cette demande rurale est en grande partie constituée par la fraction de la population incapable, ponctuellement ou de façon permanente, de maintenir les modalités traditionnelles de reproduction à cause des obligations accrues de travail ainsi que des vastes déplacements de population³¹. Un bon exemple en ce sens est le système de prestation de services qui implique la migration périodique du cinquième de la population tributaire des communautés: les *repartimientos de indios* connus sous le nom de *mita* dans l'Audience de Quito ou de *mandamiento* au Guatemala.

²⁹Vargas, J. M., *La economía...*, *op cit.*, p. 189-192.

³⁰Nous connaissons assez mal la situation démographique des villes au cours de la période coloniale. Dans le cas le mieux étudié, celui de la capitale guatémaltèque, Santiago de Guatemala, Lutz estime que sa population atteint 37,000 personnes au cours de la deuxième moitié du XVIIe siècle. Nombre qui demeure constant jusqu'à sa destruction en 1773; *Historia sociodemográfica de Santiago de Guatemala*, Guatemala, CIRMA, 1984, p. 11. Quant à Quito, sa population dépasse les 30,000 personnes vers 1740 pour décliner jusqu'à la fin de la période coloniale; M. Minchom, "La evolución demográfica del Ecuador en el siglo XVII"; *Cultura*, Vol. VII, no. 24b (1986), p. 469.

³¹Caillavet, C., "Tribut...", *op cit.*, p. 195-197.

Au niveau quiténien, l'usage veut que le *mitayo* se déplace avec sa famille afin d'assurer son entretien. Ceci implique que l'unité domestique doit s'approvisionner, au moins en partie, en articles de première nécessité. Par exemple, si le travailleur reçoit des vêtements pour ses services, le reste de sa famille est exclu de cette distribution. Cette pratique explique pourquoi les exigences en tribut sont surtout des variétés de tissu servant à la confection de vêtements féminins³².

Dans le cas du Guatemala, les conséquences des mouvements migratoires sont plus indirectes car seule la population masculine est touchée. Néanmoins, les résultats sont sensiblement les mêmes. L'absence d'une fraction de la population masculine implique des charges de travail accrues pour le reste de la communauté, surtout au niveau des tâches agraires, ce qui a comme résultat de limiter la possibilité de maintenir les niveaux antérieurs de production communale. Ce phénomène est amplifié par les exigences tributaires limitées à certains types de produits augmentant ainsi le degré de spécialisation déjà signalé. Cette tendance entraîne souvent l'abandon de certaines activités domestiques forçant les populations à recourir à des sources alternatives d'approvisionnement³³.

Un indice de l'essor d'une demande de biens de première nécessité au sein des populations locales des deux régions est l'émergence d'un circuit de foires communales dans les années suivant la conquête. Souvent plaqué sur les réseaux traditionnels d'échange, on y

³²ibid., p. 196-197.

³³McLeod, M. J., *op. cit.*, p. 120.

acquiert, sur une base locale ou régionale, divers articles selon des modalités relevant surtout du troc. Néanmoins, ce qui confère à ces foires le caractère de marché embryonnaire, c'est la notion d'équivalence monétaire de plus en plus prédominante en arrière-plan. Elles favorisent, au Guatemala, la consolidation d'un groupe de petits marchands amérindiens qui adoptent des procédures commerciales similaires à celles des Espagnols³⁴.

On assiste à un phénomène similaire en Équateur avec la généralisation des marchés communaux³⁵. Ceux-ci jouent un rôle important dans l'approvisionnement des Espagnols en produits alimentaires mais on y retrouve également coton et articles textiles qui s'adressent spécifiquement à la demande locale. Cependant, ce réseau commercial demeure encore trop marginal pour représenter un débouché dynamique pour la production textile.

Le monde colonial développe rapidement des modalités coercitives de commercialisation, les *repartimientos de mercancías*³⁶. Si pour les fonctionnaires locaux, les *corregidores*,

³⁴Arriola de Geng, O., *op. cit.*, p. 14.

³⁵Salomon relève l'existence de ce type de foires à l'arrivée des premiers Espagnols. Il est d'ailleurs significatif que les Espagnols de Quito reprennent ici l'expression de *tianguetz* en usage au Mexique pour les décrire. Il confirme ainsi la thèse de R. Hartman quant à la présence de circuits d'échanges dans le nord de l'Équateur actuel similaires à ceux de la zone méso-américaine bien que moins développés. Il note également la présence d'intermédiaires précolombiens, les *mindálaes*, qui sont rapidement marginalisés par les *encomenderos*; F. Salomon, *Los Señores...op. cit.*, p. 158-169.

³⁶A noter une distinction importante entre les deux contextes. Si Jorge Juan et Antonio Ulloa considéraient dans leur *Noticias Secretas de América* qu'un tel système n'avait pas été développé au sein de l'Audience, S. Moreno refute cette affirmation. Il est cependant conscient que ce système n'a jamais eu le niveau de développement qui caractérisa d'autres sociétés coloniales; *Sublevaciones indígenas en la Audiencia de Quito*, Quito, Editorial de la Universidad Católica, 1978, p. 331. Pour un bilan du caractère universel des *repartimientos* au Guatemala, voir S. Martínez P., *op. cit.*, p. 525-526.

cette forme de commercialisation représente le moyen le plus sûr d'enrichissement, il indique bien, sur le plan plus général, les difficultés du système colonial à imposer la logique marchande à la société locale. Ce phénomène s'explique tant par les limites structurelles inhérentes au modèle colonial lui-même qu'à la capacité de résistance du monde amérindien.

Les modalités de commercialisation d'articles textiles sont donc diversifiées. Néanmoins, que les vêtements soient achetés, volontairement ou non; qu'ils soient remis comme avance en paiement du travail fourni dans les plantations, le système d'*habilitación* guatémaltèque; ou qu'ils servent de moyen d'endettement au sein des premières haciendas, le *concertaje* équatorien, ne changent que peu de chose au résultat final³⁷. Plusieurs familles deviennent ainsi dépendantes de la logique marchande afin de combler une partie de leurs besoins. Il est à noter par ailleurs que même au niveau de la production domestique, la reconfiguration des réseaux d'échange traditionnels oblige de toute façon les communautés non-productrices de fibre à se procurer la matière première dans des circuits d'échanges de plus en plus monétisés³⁸. Bien qu'il ne faille pas minimiser

³⁷ Si la distinction entre avance et dette est souvent ambiguë, il faut noter une différence importante quant à la logique d'utilisation de la main-d'œuvre amérindienne. Dans le cas de Quito, on tente très tôt de s'affranchir de la tutelle de la couronne afin de pouvoir disposer d'une force de travail abondante et permanente d'où l'importance de développer des mécanismes d'endettement. La situation dans la Capitainerie est distincte dans la mesure où c'est le système de migration périodique de main-d'œuvre qui répond le mieux aux cycles agraires des zones de plantation. C'est ainsi que les structures communales de Los Altos, où se concentre la majeure partie de la population, sont maintenues afin d'assurer la reproduction de la force de travail. Dans ce contexte, si les mesures coercitives sont nécessaires, les avances vont s'avérer très tôt le mécanisme le plus efficace de recrutement.

³⁸ Salomon signale qu'au cours de la deuxième moitié du XVI^e siècle, on note la présence d'un important commerce de coton entre les communautés de différents paliers écologiques des piémonts amazoniens et des vallées chaudes inter-andines comme le Chota vers la sierra; *Los Señores ..op. cit.*, p. 296-297. Au Guatemala, les communautés de la Verapaz se spécialisent rapidement dans l'approvisionnement des Hauts plateaux en coton et filé; V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 173.

l'importance des activités d'autoconsommation, forme la plus répandue pour combler ses besoins vestimentaires, on doit relativiser la capacité du monde amérindien à conserver une complète autarcie face à l'économie coloniale³⁹.

La création d'une demande rurale, qui s'insère dans des échanges de plus en plus déterminés par des équivalences en numéraire, représente en fait une étape aussi nécessaire du processus de déstructuration des sociétés amérindiennes que la réarticulation des activités productives. Il est évidemment anachronique de parler ici d'offre et de demande dans le sens moderne. Néanmoins, plusieurs encomenderos le conçoivent et y agissent comme si, selon l'expression de Braudel, le "jeu de l'échange" était déjà une réalité américaine. Il pourra le devenir par la suite mais dans la mesure où les diverses Audiences réussissent à s'articuler aux deux principaux pôles économiques de l'époque: mines et commerce atlantique. Ces axes donnent naissance à l'ébauche d'un capitalisme marchand qui, de façon partielle et souvent ambiguë, répond à une logique assez similaire à celle émergeant en Europe⁴⁰.

³⁹Il ne s'agit pas ici de prétendre que toutes formes pré-monétaires d'échanges, réciprocités ou trocs, aient disparu mais de l'obligation, imposée par le nouveau contexte, de s'insérer dans des réseaux d'échanges. Ce constat n'entre pas en contradiction avec l'orientation autarcique que E. Wolf présente comme un aspect central de la stratégie défensive face au monde colonial; *Sons of the Shaking Earth*, Chicago, Chicago University Press, 1962; mais tient compte de l'analyse de Gibson qui démontre que cette stratégie exige nécessairement une certaine intégration à l'économie coloniale, *Aztecs under Spain Rule; A History of the Indians of the Valley of Mexico*, Stanford, Stanford University Press, 1964.

⁴⁰Dans un bilan sur sa trilogie, Braudel définit cette notion de capitalisme marchand à laquelle nous nous référons, soit l'ensemble de l'univers d'échange relevant déjà d'une logique de marché, encore minoritaire jusqu'au XVIII^e siècle, bien que sa présence transforme profondément le visage du continent européen depuis déjà le XV^e siècle; *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 1985, p. 43-44. Pour la place qu'il alloue à l'Amérique dans l'économie atlantique, voir: *Civilisation matérielle, Économie et Capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, T. 3, p. 354-368.

La transplantation des techniques textiles européennes

Parallèlement au secteur cotonnier, le deuxième type de fibre qui acquiert de l'importance au cours du XVI^e siècle est la laine de mouton. Jusqu'alors inconnue au Guatemala mais parfait substitut à la laine de lama dans le monde andin, son introduction devait altérer de façon significative l'utilisation de l'espace dans les zones propices à l'élevage du mouton. Elle devait surtout être le centre d'importantes transformations des modalités de production à travers la diffusion de technologies textiles européennes.

Quoique, dans les deux cas, nous assistions à une prolifération rapide du cheptel dans les zones les plus froides, soit dans la Sierra équatorienne, de Riobamba à Latacunga surtout, ou dans les Hauts plateaux guatémaltèques, de Quetzaltenango à Huehuetenango, le secteur lainier devait cependant jouer un rôle économique différent dans chacune des régions.

Selon un schéma souvent observé dans l'Amérique coloniale espagnole, l'accroissement de l'élevage au Guatemala suit et amplifie la chute démographique des populations locales. On assiste cependant au plafonnement du nombre de moutons au cours des années 1560-1570, ce qui s'explique par l'érosion des sols et la propagation de diverses maladies⁴¹. A partir de cette période, la situation du cheptel tend à se stabiliser. Ce phénomène est directement relié au caractère quasi exclusivement local du marché en raison des

⁴¹McLeod, M. J., *op. cit.*, p. 109, 177, 180.

conditions climatiques prévalant dans la majeure partie de la région centraméricaine. Ce faible potentiel économique explique que l'élaboration de tissu de laine demeure concentrée dans les communautés tout au long de la période coloniale sans que l'on assiste à des formes plus sophistiquées de production. Les encomenderos se contentent de conserver le contrôle du cheptel et de vendre viande et laine⁴².

On connaît assez mal la façon dont furent introduites les nouvelles technologies. Selon une chronique de 1550, il semble que ce sont les Franciscains de Quetzaltenango qui en ont assuré la diffusion afin de combler leurs propres besoins en tissus de laine⁴³. La production devait par la suite s'étendre à l'ensemble des régions froides de Los Altos au cours du XVII^e siècle⁴⁴. L'introduction des métiers à tisser à pédale entraîne une modification profonde dans la division domestique du travail puisque les opérations de tissage deviennent exclusivement masculines. Cette spécialisation à l'intérieur de la famille génère une organisation du travail selon un modèle artisanal plus classique, forme qui s'est maintenue relativement intacte jusqu'à nos jours⁴⁵.

La situation quiténienne est fort différente car le secteur lainier devait se convertir peu à peu en principal axe d'articulation de l'Audience de Quito à l'ensemble économique andin.

⁴²ibid., p. 112.

⁴³Vásques, F, *Crónica de la provincia del Santísimo Nombre de Jesus de Guatemala*, cité par R. M. de Polanco, E. Sáenz de Tejada et I. Mejía de Rodas, *Zunil, traje y economía*, Guatemala, Edición del Museo Ixchel, 1990, p. 18-19.

⁴⁴McLeod, M. J., *op. cit.*, p. 181.

⁴⁵Un bilan sur l'artisanat lainier actuel illustre à quel point ce modèle s'est maintenu jusqu'à nos jours tant au niveau des outils utilisés que de l'organisation du travail; J. Balbino C. et A. Ortiz D., *La Artesanía de la Lana en Momostenango*, Guatemala, Sub-Centro Regional de Artesanías y Artes Populares, 1988.

Pendant la majeure partie de la période coloniale, Quito demeure le principal fournisseur de tissus de laine à la zone minière de Potosi, pôle si dynamique qu'il définit les principales orientations de l'ensemble de l'économie du monde andin. L'ampleur de ce débouché est d'ailleurs à la base de l'émergence, dans la région andine, de cette institution économique coloniale si particulière: les obrajes.

Ils représentent une forme originale de manufacture primitive se caractérisant par un haut niveau de division du travail dans des infrastructures souvent spécialement conçues pour la production textile et réunissant un nombre élevé de travailleurs. Si l'on se fie aux données du bilan le plus complet sur la situation de la production textile coloniale quiténienne, le rapport rédigé en 1680 par le Président de l'Audience, Antonio de Muñive, les obrajes comptaient en moyenne 162 travailleurs tandis que les plus grandes installations pouvaient regrouper jusqu'à 500 travailleurs comme dans le cas d'Otavalo⁴⁶.

Les obrajes quiténiens sont ainsi des unités de production généralement plus grandes que leurs homologues mexicains. La norme officieuse établissant à douze métiers à tisser le nombre minimum pour être considéré comme un obraje dans le contexte équatorien correspond à la capacité productive moyenne des installations au Mexique⁴⁷. Ils sont, par

⁴⁶Moyenne calculée sur la base de 26 obrajes qui employaient 4,227 travailleurs. Les données compilées par Muñive sur les autres installations n'ont pu être utilisées pour ce calcul car il ne mentionne que le nombre de mitayos sans inclure les travailleurs "volontaires" qui y sont employés, *conciertos* dans la majorité des cas; "Informe que hase a su magestad el Presidente de Quito en los puntos que contiene la Real Cédula de 22 de febrero del año 1680, acerca de los obrajes"; A. Landazuri S., *El régimen laboral indígena en la Real Audiencia de Quito*, Madrid, Imprenta Aldecoa, 1959, p. 110-157.

⁴⁷Marchán, C., "Modelos y corrientes para el estudio de la hacienda latinoamericana", *Cultura*, no. 11 (1981), p. 209 & R. J. Salvucci, *Textiles and Capitalism in Mexico. An Economic History of the Obrajes, 1539-1840*, Princeton, Princeton University Press, 1987, p. 140.

ailleurs, surtout ruraux plutôt qu'urbains contrairement à la majeure partie des établissements similaires dans le monde méso-américain⁴⁸.

Selon les termes de l'analyse stimulante de Salvucci, ces spécificités relèvent dans une large mesure de modalités distinctes de cooptation de la main-d'oeuvre⁴⁹. Si on établit rapidement des mécanismes impliquant la délocalisation des travailleurs au Mexique: esclavage, travaux forcés des prisonniers et, de façon plus marginale, ébauche de salariat qui se convertit rapidement en endettement à vie; le monde andin résout le problème de la main-d'oeuvre en conservant, durant la majeure partie du XVI^e siècle, les formes précolombiennes de mobilisation de la force de travail avec le concours des autorités ethniques locales. Ce contraste dépend évidemment d'un ensemble complexe de facteurs, mais la dimension l'expliquant le mieux est la différence d'origine sociale des premiers *obrajeros* dans chaque univers colonial.

Dans le cas mexicain, comme les encomenderos ont déjà de bonnes possibilités d'enrichissement grâce au contrôle des réseaux d'échange amérindiens, les premières installations textiles sont le fait d'Espagnols qui arrivent en Amérique dans ce que l'on peut considérer comme étant la "seconde vague" de colonisation. Ces derniers possèdent souvent une expérience préalable ce qui facilite la mise sur pied des premières installations

⁴⁸Pour une analyse comparative des obrajes dans le contexte méso-américain et andin, consulter les articles de M. Miño G., "La manufactura colonial: aspectos comparativos entre el obraje andino y el novohispano", *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*, no. 4 (1988), p. 13-61 & "El obraje colonial", *Revista Europea de Estudios Latinoamericanos y del Caribe*, no. 47 (1989), p. 3-19.

⁴⁹Salvucci, R. J., *op. cit.*, p. 40-42.

textiles. Cependant, ils conservent un statut social proche des artisans ce qui marginalise leur position au sein de la société coloniale.

Au contraire, les premiers à mettre de l'avant la production textile au niveau quiténien sont des encomenderos qui, probablement influencés par l'expérience méso-américaine et soucieux de tirer profit des populations de leurs encomiendas, amorcent le développement du secteur. Cette différenciation quant à l'origine sociale a d'ailleurs une influence durable sur l'évolution du secteur tout au long de la période coloniale. Les producteurs textiles de la zone méso-américaine continueront d'occuper une position subordonnée par rapport à l'administration et à l'élite coloniale tandis que le secteur textile quiténien conservait une position privilégiée en tant que principale source de la fortune des grandes familles espagnoles.

Le rôle actif des encomenderos quiténiens dans la promotion des activités textiles est facilité par l'étroite des autorités ethniques. La dimension communale des premiers obrajes est d'ailleurs bien définie dans le terme utilisé pour les désigner, les *obrajes de comunidad*. Bien que cette alliance soit basée sur des rapports éminemment inégaux, le développement précoce de ces grandes installations n'aurait pu se faire sans la présence d'intérêts convergents. Tandis que les encomenderos y voient un moyen de maximiser l'utilisation des populations locales, les kurakas y trouvent un moyen de faire face à la monétarisation croissante du tribut tout en favorisant leur enrichissement personnel⁵⁰.

⁵⁰Tyrer, R. B., *op. cit.*, p. 119-120.

Une telle collaboration n'est pas un phénomène unique dans le monde colonial⁵¹. Mais cette dimension n'est nulle part ailleurs aussi prolifique qu'au niveau de la production textile au sein de l'Audience de Quito.

Cette convergence explique aussi la rapidité avec laquelle se généralise la série d'innovations tant sur le plan technologique que de l'organisation du travail. Le cas de Sancho Hacho de Velasco, kuraka de la région de Latacunga, est un des plus significatifs en ce sens. Ce dernier signe en 1564, en accord avec l'encomendero Juan de Larrea, un contrat avec un maître-artisan espagnol, Andrés de Vallegera, pour qu'il introduise et enseigne les techniques de production européennes aux membres de la communauté⁵². C'est ce type d'exemples qui fait dire à Salomon que nous sommes ici en présence de comportements de quasi entrepreneurs au sein de l'élite ethnique au cours des premières décennies de la période coloniale⁵³.

Cette constatation ne doit cependant pas nous faire sous-estimer qu'en toile de fond à ce processus, on retrouve les avantages découlant de la longue tradition textile andine: une région déjà familière avec un type de fibre similaire à la laine de mouton et des modalités incas de production qui impliquaient déjà un niveau élevé de division du travail. A cela

⁵¹Spalding, K., "The Colonial Indians: Past and Future Research Perspectives", *Latin American Research Review*, 7 (1973), p. 47-96.

⁵²Vargas reproduit ce contrat qui mentionne l'obligation d'apprendre à construire et à utiliser des rouets, des peignes de cardage, des métiers à tisser à pédale ainsi que les techniques de foulage; *La Economía...op. cit.*, p. 298-301.

⁵³Salomon, F., "Crisis...", *op. cit.*, p. 116.

s'ajoute la grande capacité d'adaptation des populations locales, laquelle s'avère une constante tout au long de la période étudiée⁵⁴.

L'obraje quiténien représente ainsi un des exemples les plus significatifs de restructuration des sociétés amérindiennes pour les adapter au nouveau contexte économique issu de la conquête. Cette dynamique donne naissance à une modalité de production originale par rapport aux modèles européens de l'époque, fruit du caractère syncrétique des techniques utilisées et des rapports sociaux qui y sont développés⁵⁵. Un tel processus est évidemment le résultat de ce que nous pourrions qualifier de plasticité du système colonial espagnol dans la mesure où ce dernier s'impose en se modelant aux contours des sociétés préexistantes.

Plusieurs éléments doivent être invoqués afin d'expliquer le succès de la spécialisation textile quiténienne malgré la distance considérable séparant l'Audience de son principal marché, le Haut Pérou. Mentionnons d'abord des conditions écologiques particulières qui favorisent l'essor de l'élevage du mouton. La présence de vastes espaces de pâturages, le

⁵⁴Salomon note que les observateurs espagnols furent surpris de voir avec quelle facilité les populations locales ont appris à utiliser les techniques européennes; "Crisis...", *op. cit.*, p. 110.

⁵⁵Selon les critères européens; S. D. Chapman, "The Textile Factory before Arkwright. A Typology of Factory Development", *Business History Review*, Vol. 48, no. 4 (1974), p. 451-478; l'obraje quiténien, malgré ses dimensions souvent imposantes et sa division précoce du travail, fait figure de forme historique particulière de production manufacturière. Si la fusion entre deux traditions textiles, l'européenne et la précolombienne, est l'une de ses principales singularités, il se démarque surtout par le type de rapports sociaux en vigueur. D'une structure communale à son origine, il évolue par la suite sur le modèle de l'hacienda en s'appuyant sur des mesures extraordinairement coercitives. Bien que répondant à une logique marchande, les intermédiaires commerciaux ne devaient jouer qu'un rôle indirect dans cette dynamique de restructuration.

*paramo*⁵⁶, permet à la région de disposer de près de 2 millions de têtes dès la fin du XVI^e siècle⁵⁷.

L'autre dimension déterminante est l'évolution de la population. Comme l'Audience de Quito connaît une courbe démographique distincte du reste du monde andin, soit une chute des populations locales moins accentuée suivie d'une récupération précoce, la région compte ainsi sur un avantage important quant au développement d'une activité productive nécessitant une utilisation intensive de main-d'oeuvre⁵⁸. Cet élément est d'autant plus important que nous sommes dans un contexte où il existe peu d'alternatives économiques viables à la suite de la décadence des mines locales. A cela s'ajoute l'avantage de compter sur la présence de nombreuses cellules familiales qui assurent l'entretien des travailleurs d'obrajes tout en assumant une série d'activités comme la fourniture de filés.

Comme troisième facteur, soulignons que la spécialisation textile s'avère être très tôt le meilleur moyen de générer des niveaux élevés de tribut. Principale préoccupation de la couronne, ceci se traduit par un appui politique constant de la part des autorités coloniales locales. Celles-ci seront d'ailleurs longtemps réticentes à faire appliquer les directives

⁵⁶Comme il s'agit de régions peu peuplées à cause des conditions moins propices à l'agriculture dues aux possibilités de gel, l'accroissement du bétail a eu une plus faible incidence démographique en Équateur.

⁵⁷Ortiz de la Tabla, J., "El obraje colonial ecuatoriano: aproximaciones a su estudio", *Revista de Indias*, no. 149-150 (1977), p. 496.

⁵⁸Tyler, R. B., *op. cit.*, p. 22-36, 79.

répétées de la métropole en vue de régler les aspects les plus pernicioz des modalités de travail imposées aux populations locales⁵⁹.

Le dernier élément est le type de production développée dans la région. Il s'agit du *pañoz azul* qui a fait la réputation des obrajes quiténiens dans l'ensemble de l'Amérique espagnole. Cet article peut être considéré de qualité intermédiaire dans la mesure où il s'adresse à un secteur de la demande se situant entre les tissus de qualité inférieure de consommation populaire et les articles importés. Quito développe ainsi un créneau au sein du marché colonial qui ne sera remis en cause que tardivement. La conjonction de ces divers facteurs est à la base de la remarquable croissance du secteur textile équatorien au siècle suivant. Une expansion qui fait que l'Audience se transforme, selon l'expression de Phelan, en *sweatshop of Spanish America*⁶⁰.

Si l'héritage précolombien permet de saisir plusieurs spécificités de chacun des contextes, soit une foule de petits producteurs s'inscrivant dans une dynamique de spécialisation productive au Guatemala face à une structure aussi originale que l'obraje quiténien, il n'explique cependant pas les différences importantes de niveau de production constaté dès la fin du XVIe siècle.

⁵⁹Tant pour corriger les abus dans les obrajes que pour accroître son contrôle sur la société coloniale, Philippe II énonce, dans une *Real Cédula* datant du 27 septembre 1565, une première série de mesures afin d'encadrer le travail amérindien au sein des obrajes: J. M. Vargas, *La Economía...op. cit.*, p. 304. Le non-respect de ces normes entraîne la répétition de ces directives comme en 1628 sous Philippe IV.

⁶⁰Phelan, J. L., *The Kingdom of Quito in the Seventeenth Century*, Madison, Wisconsin University Press, 1965, p. 66.

Tant l'exemple de la Nouvelle-Espagne que celui de l'Audience de Quito nous indiquent que l'ampleur d'un secteur textile est en rapport direct avec le niveau d'articulation d'une région aux deux principaux axes économiques: les mines et le commerce atlantique. On saisit mieux ainsi les causes du faible essor du secteur au Guatemala car, comme le démontre McLeod, l'évolution de la Capitainerie se caractérise jusqu'au XVIII^e siècle par le rôle marginal qu'elle joue au sein du monde colonial. En ce sens, il nous apparaît pertinent d'utiliser, pour une période aussi précoce, la notion de mécanisme d'induction pour comprendre l'évolution de l'économie coloniale dans son ensemble et du secteur textile en particulier.

Ce concept est d'autant plus approprié qu'il donne un sens au bouleversement profond des structures communales traditionnelles. La modification des modalités de production typiquement amérindiennes et la déstructuration des réseaux traditionnels d'échange visent à tirer profit de la dynamisation des échanges marchands. Quoique les mesures de coercition mises en place sont autant de moyens de transformer des sociétés autochtones qui conservent relativement intactes la possibilité de produire pour l'autoconsommation, ils représentent surtout une stratégie de cooptation des excédents communaux face à une population locale qui démontre tôt sa capacité d'utiliser les possibilités, évidemment restreintes, d'insertion dans un univers marchand en expansion pour accroître ses capacités de résistance au système colonial. Dans ce jeu complexe, le secteur textile joue un rôle privilégié tout au long de la période coloniale.

La consolidation de l'obraje quiténien

Le début du XVII^e siècle marque un tournant dans l'évolution des obrajes. Nous assistons à un véritable processus de privatisation de la production textile avec l'octroi d'une série de licences à des particuliers et la mise en fermage des obrajes de communauté⁶¹. Cette restructuration du secteur répond à la volonté de la couronne d'accroître ses rentrées fiscales face à des communautés qui avaient accumulé des retards importants dans le paiement des tributs⁶². Du côté de l'élite locale, la possibilité d'exercer un contrôle direct sur le principal secteur économique de l'Audience justifiait amplement le prix exigé par la couronne⁶³. Il se crée ainsi ce qu'Andrien qualifie de véritable oligopole où un nombre limité de grandes familles contrôle la majeure partie du secteur textile⁶⁴.

Le succès de ces obrajes privés s'explique, en grande partie, par le caractère vertical de l'organisation de la production, lequel découle de l'intégration de la production textile dans l'hacienda. Ceci donne la possibilité de produire de façon autonome le principal

⁶¹Guerrero, A., "Los obrajes en la Real Audiencia de Quito en el siglo XVII y su relación con el Estado Colonial", *Revista Ciencias Sociales*, no. 2 (1977), p. 65-89.

⁶²Ortiz de la Tabla donne des exemples du haut niveau d'endettement des obrajes de communauté qui découle surtout de la mauvaise gestion ainsi que des diverses fraudes effectuées par les administrateurs nommés par la couronne; *op. cit.*, p. 508-513.

⁶³Muñive donne un bon aperçu des sommes versées par les propriétaires d'obrajes. Par exemple, lors de l'émission de nouvelles licences ordonnée par la couronne en 1684, le Président de l'Audience compte tirer 136,000 pesos de l'opération; "El Presidente de Quito da cuenta a V. Magestad de los efectos que ban produciendo los indultos de los obraxes cuías confirmaciones le cometio Vuestra Magestad por sus Reales Cédulas"; A. Landazurri S., *op. cit.*, p. 197.

⁶⁴Andrien, K. J., *The Kingdom of Quito, 1690-1830. The State and Regional Development*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 26.

intransigent, la laine. Mais, surtout, cela permet aux obrajeros de disposer d'une main-d'œuvre relativement abondante dont les coûts monétaires sont minimes en raison de la transposition de la logique de reproduction familiale au sein de l'hacienda plutôt qu'à sa périphérie. Cette dynamique s'inscrit, à l'instar de ce qui se produit dans la majeure partie des régions de l'Amérique espagnole, dans la volonté de l'élite locale de s'assurer du contrôle de la force de travail face aux efforts de Madrid qui tente, par une série de réglementations, de conserver l'exclusivité des modalités de recrutement⁶⁵.

Avec l'aval des autorités coloniales locales, qui y voient des possibilités intéressantes d'enrichissement personnel tout en garantissant le paiement des charges fiscales, les propriétaires d'obraje amorcent donc un vaste effort de "rationalisation", lequel devait d'ailleurs faire ses preuves à la lumière des niveaux élevés de profit générés par la production textile⁶⁶. Selon les estimations de Tyrer pour la seconde moitié du XVII^e

⁶⁵Si ce processus n'est pas exclusif à la réalité andine, il faut néanmoins tenir compte des particularités du contexte en matière de cooptation de la main-d'œuvre; N. Sánchez -Albornoz, "Mano de obra indígena en los Andes coloniales", *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*, no. 3 (1988), p. 67-81. Quant à l'émergence des haciendas, diverses nuances sont à faire à cause des particularités inhérentes à chaque région. Un aspect qui est bien résumé dans le bilan historiographique de E. Grieshaber, "Hacienda-Indians Community Relations and Indians Acculturation: an Historiographical Essay", *Latin American Research Review*, Vol. XIV (1979), p. 107-129. La perspective renouvelée d'analyse de l'hacienda telle que systématisée par E. Van Young ouvre des voies intéressantes pour la compréhension de ce phénomène particulier que fut l'obraje-hacienda; "Mexican Rural History since Chevalier: the Historiography of the Colonial Hacienda", *Latin American Research Review*, Vol. 18 (1983), p. 5-57. L'orientation vers le marché, relevée dans les études les plus récentes sur l'hacienda mexicaine, donne un cadre d'analyse permettant de mieux contextualiser les conditions d'émergence de ce phénomène en Équateur. À noter que l'effort de C. Marchán, afin d'adapter les débats sur l'hacienda latino-américaine à la perspective quiténienne, représente un premier pas utile dans cette direction; "La hacienda serrana: racionalidad de producción y desarrollo capitalista. Una discusión", *Cultura*, Vol. V, no. 13 (1982), p. 73-90.

⁶⁶Le terme de rationalité économique doit évidemment être nuancé pour correspondre aux conditions de l'époque. Il demeure cependant utile dans la mesure où, en reprenant l'analyse de Salvucci, nous sommes en présence de véritables calculs économiques; *op. cit.*, p. 4. Tyrer conclut d'ailleurs que le succès des obrajes privés du début du XVII^e siècle repose sur une utilisation plus efficace des ressources permettant de réduire les coûts de production malgré des niveaux de rémunération supérieurs de 30 à 50% par rapport aux obrajes de communauté; *op. cit.*, p. 115-117.

siècle, les bénéfices nets oscillaient entre un minimum de 20% et un maximum de 94% sur l'ensemble des sommes investies⁶⁷.

Au cours de ce même demi siècle, soit à l'apogée de la production obrajaire quiténienne, le secteur compte au moins 174 obrajes répartis entre Ibarra et Alausí dont 104 obrajes privés avec licence, 13 obrajes de communauté et la mention d'au moins 57 illégaux, sans licence de la couronne, ruraux mais surtout urbains⁶⁸. A ce nombre, s'ajoutent près de 150 petites installations, les *obrajuelos*, selon les estimations de Phelan⁶⁹. Quant à la force de travail directement employée dans la production textile, on s'accorde pour l'évaluer à environ 10,000 travailleurs, soit près de 15% de l'ensemble des tributaires à la fin du XVIIe siècle⁷⁰. Tyrer estime que la production annuelle se situe, au minimum, à 209,000 vares de drap et de 425,000 vares de flanelle uniquement pour les 117 obrajes légaux, soit une production moyenne de 5,500 vares de tissu par an⁷¹.

Parallèlement à ces obrajes, secteur le plus prospère sur le plan économique et le plus "moderne" sur le plan technologique, nous retrouvons une foule de petits producteurs ruraux où se concentre l'élaboration des articles de coton. A l'origine d'un phénomène qui ne cessera de croître au cours de la période coloniale, nous sommes en présence de paysans-artisans qui, sur la base du travail domestique, comblent les exigences, légales ou

⁶⁷Pourcentage estimé à partir des coûts de production et de commercialisation les plus élevés dans le cas des profits les plus bas et inversement pour les bénéfices les plus élevés; *op. cit.*, p. 173-175.

⁶⁸*ibid.*, p. 132.

⁶⁹Phelan, J. L., *op. cit.*, p. 70.

⁷⁰Ortiz de la Tabla, J., *op. cit.*, p. 483.

⁷¹Tyrer, R. B., *op. cit.*, p. 139.

non, des autorités coloniales locales et produisent les excédents indispensables pour générer le numéraire nécessaire à payer le tribut ainsi qu'à acquérir les biens ne pouvant être produits au sein de l'unité domestique.

Caillavet met d'ailleurs bien en lumière le rôle déterminant joué par la population féminine qui file et tisse dans une stratégie complexe de reproduction de la famille où activités d'autoconsommation et production marchande à petite échelle se complètent⁷². En plus de cette activité familiale, nous retrouvons de nombreux petits ateliers domestiques, connus sous le nom de *chorillos*, surtout concentrés à Quito⁷³.

Ce phénomène est si important qu'Antonio de Muñive décrit le contexte prévalant dans la capitale de la façon suivante:

"muchachos e indios de diferentes pueblos de esta jurisdiccion corriendo con tanto desorden que es mui espesial la casa donde no se vea de tornos y telares para la fabrica de bayetas con cuyo pretexto ay en esta ciudad mas de treinta mil yndios" ⁷⁴.

Bien qu'il soit évidemment exagéré de considérer que l'ensemble de la population amérindienne de la ville et de ses environs se consacre à des activités textiles, cela illustre bien l'importance accordée à une production que l'on pourrait qualifier de "souterraine".

⁷²Caillavet, C., "L'artisanat textile...", *op. cit.*, p. 525-527.

⁷³Miño G., M., "Estudio introductorio. La economía de la Real Audiencia de Quito, siglo XVII y XVIII"; M. Miño G. (ed.), *La Economía Colonial. Relaciones socio-económicas de la Real Audiencia de Quito*. Corporación Editora Nacional-Grijalbo, 1984, p. 64-66.

⁷⁴"jeunes et adultes indiens de divers villages de cette juridiction viennent (à Quito) de façon si désordonnée que c'est très rare de rencontrer une maison où il n'y a pas de rouets et de métiers à tisser afin d'élaborer du tissu de coton qui sert de prétexte à la présence dans cette ville de plus de trente mille Indiens", A. de Muñive, "Informe que hase..."; A. Landazurri, *op. cit.*, p. 153.

Celle-ci préfigure ce que les spécialistes actuels du développement désignent par la notion d'économie informelle. Elle s'inscrit dans la stratégie économique développée par les Amérindiens qui ont délaissé leur communauté ou qui ont fui hacienda et obraje pour s'intégrer dans un univers urbain où la survie passe déjà par l'insertion dans des échanges marchands mais sans qu'ils soient assujettis aux contrôles directs des autorités coloniales⁷⁵.

Cette situation a plusieurs points communs avec celle qui prévaut aujourd'hui, soit une foule de petits producteurs dont l'outillage est archaïque côtoyant des installations aux méthodes de production plus sophistiquées. Cette économie duale se développe sous le signe de la complémentarité plutôt que de la concurrence. Tandis que les obrajes se spécialisent dans la production du drap indigo qui est exporté, on élabore dans les chorillos des tissus de flanelle de moindre qualité, les *bayetas*, pour la demande locale⁷⁶. En additionnant à ces ateliers urbains et aux obrajes, l'ensemble du réseau commercial⁷⁷, les fournisseurs de matières premières, la fraction de la population féminine occupée aux opérations de filature, la petite production rurale et les activités d'autoconsommation, nous mesurons à quel point le secteur textile fut omniprésent dans l'Audience.

⁷⁵Ce concept d'économie souterraine est utilisé de façon convaincante par Minchom pour analyser la situation quiténienne; *Urban Popular Society in Colonial Quito, c1700-1800*, Ph. D., University of Liverpool, 1984.

⁷⁶Muñive, A. de, "Informe que hase..."; A. Landazuri, *op. cit.*, p. 153.

⁷⁷Malgré l'importance du circuit de commercialisation textile, peu de travaux se sont penchés spécifiquement sur cette question. Si l'on s'accorde sur la présence, dans la capitale, d'une élite commerciale spécialisée dans le commerce d'exportation dont font partie certains des plus grands propriétaires d'obrajes, on connaît assez mal les réseaux intermédiaires. Une exception récente, G. Soasti démontre bien la complexité des circuits d'intermédiaires locaux dans la région de Riobamba: "Obrajeros y Comerciantes en Riobamba (s. XVII)", *Procesos*, no. 1 (1991), p. 5-22.

Si, comme nous le verrons, la prospérité du secteur textile est limitée dans le temps car, dès les premières années du XVIII^e siècle, la région quiténienne connaît une phase de contraction de ses activités, il n'est toutefois pas surprenant de constater qu'une présence aussi significative se traduise en importants facteurs de continuité s'avéreront déterminants quant à l'évolution ultérieure du secteur. En plus du maintien de la dextérité ancestrale, mentionnons que l'organisation de la production propre aux obrajes tendra à se reproduire au sein des premiers établissements textiles mécanisés. Il faut aussi ajouter un aspect qui aura une incidence non négligeable bien que rarement signaler, soit le souvenir d'un âge d'or périodiquement repris par les propriétaires d'entreprises textiles tout au long de la période républicaine afin d'influencer l'État⁷⁸.

L'essor de l'artisanat urbain guatémaltèque

La situation de la production textile au Guatemala est fort différente de celle de l'Équateur. En effet, si l'on mentionne la présence d'obrajes, ces installations peuvent difficilement se comparer à leur homologue quiténien. Ils correspondent au modèle méso-américain mentionné précédemment, soit des petits ateliers exclusivement urbains qui relèvent, sur le plan organisationnel, de la tradition artisanale espagnole. Si l'on se fie à la description de l'obraje de Joseph de Rosales, les établissements guatémaltèques

⁷⁸Les deux auteurs qui ont le mieux systématisé cette argumentation pour justifier l'adoption d'une politique de promotion de l'industrie textile sont J. Jijón y Caamaño, membre d'une famille avec une longue tradition de producteur textile; "Las Industrias en el Ecuador, Resumen Histórico", *El Ecuador Comercial*, año VI, no. 58 (avril 1928), p. 23-33 & L. Andrade M., *El Ecuador minero, el Ecuador manufacturero y el Ecuador Cacaotero*, Quito, Imprenta Nacional, 1932.

ressemblent fort aux obrajuelos urbains quiténiens⁷⁹. Même le cas du plus grand obraje au XVIIe siècle, celui de la famille Armengol, ne se compare qu'aux plus petits obrajes légaux de l'Audience de Quito⁸⁰. Il s'agit d'ailleurs d'un cas exceptionnel qui s'inscrit dans un effort de diversification économique avec un patrimoine familial composé d'au moins une hacienda ainsi que des installations d'extraction de l'indigo.

De façon générale, le statut social des propriétaires d'obrajes guatémaltèques est similaire à celui de leurs homologues de Nouvelle-Espagne. Ils sont organisés en guilde⁸¹, connu sous le nom de *Gremio de Obrajeros*, dont une des premières mentions officielles remonte aux premières années du XVIIe siècle⁸². Ce point est significatif puisque, si les Quiténiens ne sentent pas le besoin de développer ce type d'institution de par leur statut d'élite de la société locale, les Guatémaltèques doivent se regrouper afin d'avoir une certaine influence sur les décisions des autorités coloniales.

Le maintien de la tradition déjà ancienne de production textile commerciale au sein des communautés amérindiennes explique dans une large mesure ce phénomène. Il est intéressant de souligner que Fuentes y Guzmán attribue aux petits producteurs ruraux les difficultés croissantes du peu d'obrajes de la capitale à la fin du XVIIe siècle. Selon lui,

⁷⁹ Archivo General de Centro América, (AGCA), A3.1, Leg. 2,318, Exp. 17,057, 1657.

⁸⁰ Arriola de Geng, O., *op. cit.*, p. 14-16.

⁸¹ Bien que le terme "guilde" soit généralement associé aux corporations de marchands, nous l'avons préféré ici à celui de métier, associé aux corporations d'artisans, afin d'éviter toute confusion dans le texte avec l'équipement textile, ex: métier à tisser.

⁸² Samayoa G., H.H., *Los gremios de artesanos en la Ciudad de Guatemala (1524-1821)*, Guatemala, Editorial Piedra Santa, 1978, p. 21-22, 144-145.

les communautés tirent de plus en plus de profits du marché local en raison de la croissance de la production d'indigo. Ceci se traduit par une demande accrue à cause du rôle joué par les tissus comme modalité de rémunération dans les plantations⁸³:

"Antes que los indios se dieran, con daño de sus frutos y no menos perjuicio del comercio de los mercaderes, a la ocupacion de los telares, habia dentro de la ciudad cinco obrages de fabricas de paños, palmillas, rajas, jergas, y jerguetas, que son géneros que sirven a la gente de trabajo de las haciendas de campo"⁸⁴.

Cependant, la production textile guatémaltèque demeure encore une activité économique secondaire. Ses possibilités de développement sont freinées par la concurrence des articles textiles de Nouvelle-Espagne introduits par les marchands d'Oaxaca qui contrôlent toujours la majeure partie du commerce de teinture⁸⁵. La situation commence à se modifier au début du XVIII^e siècle avec le boum des exportations de teinture vers le marché européen qui dynamise l'économie centraméricaine⁸⁶. Bien que tardivement à l'échelle continentale, la Capitainerie amorce ainsi un processus similaire à celui développer dans le monde andin ou en Nouvelle-Espagne, soit l'émergence de pôles de croissance avec l'essor des mines honduriennes, et surtout l'expansion des zones de production d'indigo dont le centre principal est la province du El Salvador. On assiste

⁸³Wortman, M. L., *Government and Society in Central America, 1680-1840*, New-York, Columbia University Press, 1982, p. 88.

⁸⁴"Avant que les Indiens s'adonnent, au préjudice de leurs récoltes ainsi que du commerce des marchands, aux activités de tissage, il y avait dans la ville cinq obrages qui fabriquaient des draps, des serges et autres types de tissu de laine, articles servant à vêtir les travailleurs des haciendas rurales"; Fuentes y Guzmán, F. A., *op. cit.*, T. I, p. 151.

⁸⁵McLeod, M. J., *op. cit.*, p. 238-239.

⁸⁶*ibid.*, p. 310.

alors à une tendance de spécialisation à l'échelle de l'isthme où la province de Guatemala s'affirme comme principal fournisseur textile pour l'ensemble de la Capitainerie⁸⁷.

Le développement des activités textiles se fait évidemment en bonne partie sur la base des avantages préexistants. La province est déjà un important producteur de matières premières. En particulier, le coton qui est cultivé dans les terres chaudes de la côte ainsi que dans le Verapaz⁸⁸. Le fait qu'elle soit la plus peuplée de la Capitainerie lui octroie un autre avantage non négligeable. Comme le secteur devait, à la différence de Quito, à prédominance urbaine, la densité démographique de la capitale représente également un facteur déterminant⁸⁹.

L'intérêt pour la production textile se manifeste d'abord par une série de demandes de licence pour fonder des obrajes⁹⁰. Par exemple, Domingo Moscoco sollicite, en 1712, la permission de relancer les opérations dans les installations qui avaient appartenu à Armengol⁹¹. La licence lui est accordée en 1714⁹². On retrouve aussi le cas de Francisco de Andonegui qui crée, en 1729, le plus grand obraje à jamais être monté dans la ville de Guatemala avec une centaine de métiers à tisser. Ses installations sont d'ailleurs

⁸⁷Pinto, J. C., *Economía y Comercio en el Reyno de Guatemala; Consideraciones para una historia económica*, Guatemala, Centro de Estudios Urbanos y Regionales, USAC, 1982, p. 12-14, 45-54.

⁸⁸Selon un observateur de la première moitié du XVIII^e siècle, la production de coton représentait la culture la plus répandue dans la province; F. de Echevers, "Ensayo Mercantil", 1742; V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 136.

⁸⁹Selon les données du premier recensement tenu en 1778, la province de Guatemala était la plus peuplée de la région avec près de 370,000 habitants; Solórzano, *op. cit.*, p. 214. Quant à la population de la capitale, Lutz l'estime vers 1770 entre 30,000 et 35,000 personnes; *op. cit.*, p. 318.

⁹⁰Solórzano, F. V., *op. cit.*, p. 136

⁹¹Arriola de Geng, O., *op. cit.*, p. 16.

⁹²AGCA, A1.23, Leg. 1,525, 1714.

suffisamment concurrentielles pour lui permettre d'exporter une partie de sa production vers la Nouvelle-Espagne⁹³. La licence qu'obtient Andonegui comporte une particularité importante car on lui octroie, pendant dix ans, l'exclusivité de la production de *coties* en tant qu'inventeur d'un nouveau procédé de fabrication⁹⁴. Cette clause est intéressante dans la mesure où elle représente le plus ancien précédent de ce qui deviendra le principal axe de la législation de promotion industrielle au cours de la période républicaine. Cette concession entraîne de vives réactions chez un artisanat urbain en pleine expansion. Les pressions des tisserands sur les autorités municipales sont suffisantes pour qu'elles demandent son abrogation auprès de la Capitainerie⁹⁵.

La composition de ce secteur s'apparente aux chorillos équatoriens. Il s'agit de petits ateliers, connus sous le nom de *telares*, comptant généralement de 2 à 4 métiers à tisser. Il faut néanmoins souligner une différence importante. Ils sont majoritairement aux mains de maîtres-artisans espagnols et créoles bien qu'un nombre croissant de métis et de mulâtres possèdent aussi un atelier au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle⁹⁶. Ce n'est qu'à cette époque que les Amérindiens commencent à être admis comme apprentis⁹⁷.

⁹³ Arriola de Geng, O., *op. cit.*, p. 17.

⁹⁴ AGCA, *A1.16.20, Leg.2, 312, Exp. 17,109*, 1733. Le terme d'inventeur doit être ici nuancé. Il s'agit de l'introduction d'un procédé de production inconnu au Guatemala qui permet l'élaboration de ce type particulier de cotonnade mais sans vraiment innover en ce qui a trait aux modalités de production.

⁹⁵ Arriola de Geng, O., *op. cit.*, p. 17-18.

⁹⁶ Lutz, C.H., *op. cit.*, p. 283.

⁹⁷ Arriola de Geng, O., *op. cit.*, p. 22-23.

Cette production artisanale acquiert rapidement des dimensions imposantes puisque, selon les estimations de Fernando de Echevers, on compte 600 métiers à tisser en 1742 à Santiago de Guatemala⁹⁸. Cette multiplication du nombre de tisserands provoque de vives réactions chez les propriétaires d'obrajes si l'on se fie aux nombreuses représentations faites par leur guilde auprès des autorités afin de se défendre contre une concurrence déjà qualifiée de déloyale. Les obrajeros obtiennent, en 1743, la création d'un office de contrôle, *l'Oficina de remedida de telas*⁹⁹.

Cette décision accentue les pressions exercées par les tisserands afin de faire reconnaître légalement leur propre guilde. La réglementation est édictée par les autorités municipales en 1748¹⁰⁰. Ce *Gremio de Tejedores* devait prendre de plus en plus d'importance au point d'éclipser la guilde des obrajeros au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Par exemple, l'influence croissante des artisans, fruit d'une inversion du rapport de force qui suit dans ces grandes lignes l'évolution économique du secteur, leur permet d'obtenir l'abolition de l'office en 1760¹⁰¹. Contrairement à la situation quiténienne, nous sommes en présence d'une forte tradition corporative qui allait se maintenir durant la période républicaine. Phénomène amplifié par la présence de plusieurs maîtres-artisans d'origine hispanique qui tendent à reproduire le modèle artisanal classique.

⁹⁸Echevers, F. de, *op. cit.*; V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 136.

⁹⁹AGCA, *A1.16, Leg. 148, Exp. 2,851*, 1743.

¹⁰⁰AGCA, *A1.16.11, Leg. 2,873, Exp. 26,293*, 1748.

¹⁰¹Samayoa, G., H.H., *op. cit.*, p. 125.

Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, deux facteurs permettent à l'artisanat urbain de connaître une phase de prospérité. D'une part, l'intensification du commerce d'indigo qui découle de l'ouverture commerciale inscrite dans les réformes bourbonniennes et de l'accroissement des échanges avec le Belize¹⁰². Parallèlement, les commerçants de la capitale passent d'une position prédominante à une situation de véritable monopole au sein des circuits commerciaux à l'échelle de la Capitainerie¹⁰³.

Dans ce contexte, la place privilégiée occupée par la production textile dans les échanges régionaux s'explique par les caractéristiques des articles textiles comme marchandise. Ils permettent aux commerçants de disposer localement d'un bien de consommation courant non périssable et facile à transporter. Cependant, c'est surtout en leur qualité de moyens d'échange qu'ils jouent un rôle déterminant dans le commerce régional. Dans le cadre de la pénurie chronique de numéraire qui caractérise la société coloniale, les tissus facilitent les transactions en finançant en partie l'achat des récoltes aux producteurs. En raison du rôle joué par les tissus dans la rémunération des péons, ils viennent ainsi amplifier le niveau de contrôle des marchands sur les propriétaires de plantations en servant d'avances octroyées au début des récoltes. Ces pratiques commerciales expliquent que les différentes provinces deviennent de plus en plus dépendantes des tissus guatémaltèques pour leur approvisionnement en articles textiles de bas de gamme. A l'exception du El Salvador, qui parvient à maintenir un certain niveau de production locale, celle-ci devient

¹⁰²Smith, R. S., "Indigo Production and Trade in Colonial Guatemala", *Hispanic American Historical Review*, vol. 39, no. 2 (1959), p. 181-211.

¹⁰³Floyd, T. S., "The Guatemalan Merchants, the Government, and the Provincianos, 1750-1800", *Hispanic American Historical Review*, vol. 61, no. 1 (1961), p. 90-110.

de plus en plus marginale dans les autres régions de l'isthme. La présence d'un important secteur artisanal représente donc un atout dont l'élite de la capitale sait tirer profit pour s'imposer dans l'ensemble de la Capitainerie.

On peut parler ici de convergence d'intérêts entre l'élite commerciale et les maîtres-artisans qui profitent tous deux, malgré une répartition évidemment inégale des bénéfices, de la situation privilégiée de la province par rapport au reste de la région¹⁰⁴. Cependant, si l'importance acquise par les tissus de coton dans le commerce centraméricain permet d'expliquer la croissance du secteur, cette dimension ne donne que peu d'indications quant aux causes du succès de la production artisanale face aux autres formes de production.

Au facteur démographique déjà invoqué, il faut ajouter celui de la composition sociale de la capitale. On y retrouve de plus en plus d'Espagnols pauvres et de membres des diverses *castas* qui forment un bassin important de travailleurs attirés par les possibilités de revenus générés par l'expansion du secteur¹⁰⁵. Le principal facteur demeure néanmoins la grande flexibilité des petits producteurs ce qui leurs permet de se modeler aux exigences des commerçants. Cette subordination au capital marchand est illustrée par une intégration de plus en plus poussée de la production dans la sphère domestique: soit de l'obraje à un

¹⁰⁴Les liens entre artisans et commerçants ne sont cependant pas nécessairement désavantageux pour les premiers comme l'indiquent les protestations des propriétaires d'échoppe de la capitale qui accusent les marchands de leur enlever une partie importante de leurs clientèles en remettant des tissus de Castille aux propriétaires d'atelier et ce, à des prix inférieurs à ceux pratiqués dans le commerce au détail; O. Arriola de Geng, *op. cit.*, p. 35.

¹⁰⁵Lutz fait un bilan intéressant du statut socio-économique de la population urbaine. Par exemple, il présente une série de données sur le quartier San Sebastian, où se concentre les tisserands de la ville, qui illustre bien la composition sociale diversifiée de ce quartier; *op. cit.*, p. 219-273.

artisanat régi par une guilde puis la généralisation d'activité de tissage "souterraine". Chaque étape représente des possibilités supérieures de profit pour les marchands dans la mesure où les bénéfices escomptés par les producteurs tendent à s'abaisser pour se situer au niveau d'un revenu minimum permettant d'assurer la reproduction de l'unité familiale. Le processus est d'autant plus favorable au secteur commercial qu'il impose ses prix à travers la fourniture de la matière première ainsi que par l'octroi d'avances aux tisserands¹⁰⁶. Ce schéma n'a d'ailleurs rien d'exceptionnel dans la mesure où il suit un patron similaire à celui qui se développe à la même époque en Nouvelle-Espagne, en particulier dans la région de Puebla¹⁰⁷. Soulignons toutefois que la guilde des artisans devait réagir à la prolifération des ateliers non affiliés ainsi qu'à la petite production domestique en reprenant à son compte les critiques qui lui étaient adressées par les propriétaires d'obrajes et en exigeant, à son tour, des mesures afin de les interdire¹⁰⁸.

La réorganisation des activités productives ne se limite cependant pas aux seules modalités d'élaboration des tissus mais touche aussi les conditions d'approvisionnement des tisserands en filé. Les repartimientos de algodón déjà importants depuis la seconde moitié du XVII^e siècle se généralisent dans l'ensemble des Hauts plateaux. Les quantités distribuées en moyenne annuellement sont considérables. On indique que près de 10,000 ballots de 4 arrobes de coton brut sont répartis dans les années 1760, soit près d'un million

¹⁰⁶Les autorités coloniales tenteront sans succès dans les années 1780 d'interdire ce type de pratique; H.H. Samayoa G., *op. cit.*, p. 35.

¹⁰⁷Bazant, J., "Evolution of the Textile Industry of Puebla", *Comparative Studies in Society and History*, vol. 7, no. 1 (1964-65), p. 56-69 & G. P. C. Thomson, , "The Cotton Industry in Puebla during the Eighteenth and Early Nineteenth Centuries"; N. Jacobsen et H. J. Puhle (eds.), *The Economies of Mexico and Peru during the Late Colonial Period 1760-1810*, Berlin, 1986. p. 169-202.

¹⁰⁸AGCA, A1.16.16, Leg. 5,922, Exp. 51,451, 1752.

de livre¹⁰⁹, pour les seules régions de Verapaz, Suchitepéquez, Totonicapán et Huehuetenango¹¹⁰. En prenant comme base de calcul la quantité de fil nécessaire à l'élaboration artisanale d'une vare de tissu de coton similaire au calicot connu sous le nom de *manta*, soit 200 grammes¹¹¹, et en tenant compte d'une perte de 50% à 60% lors des opérations d'égrenage, le potentiel de production de tissu d'une telle somme de fibre est impressionnante, de 2 à 2,5 millions de verge¹¹². Si une fraction du fil est redistribuée dans le monde rural selon le mécanisme classique de repartimientos de mercancías¹¹³, la majeure partie alimente un vaste réseau de petits commerçants, souvent métis ou mulâtre, lesquels acheminent la production vers la capitale¹¹⁴. Il se développe un ensemble intégré articulant directement une fraction importante de la population rurale féminine aux principaux circuits commerciaux. La viabilité de l'artisanat urbain est ainsi assurée par l'accroissement des modalités d'exploitation des diverses communautés¹¹⁵. A travers des mécanismes propres au monde colonial, on reproduit la relation inégale entre ville et campagne qui a longtemps caractérisée la production textile européenne.

¹⁰⁹Traduction littérale de *fardos de 4 arrobas*. L'équivalence la plus communément mentionnée d'une arrobe est de 25 livres.

¹¹⁰Pardo, J. J., *Efemérides par escribir la Historia de la Muy Noble y Muy Leal Ciudad de Santiago de los Caballeros del Reino de Guatemala*; V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 173, 176, 183.

¹¹¹Ce chiffre provient d'une estimation de Bazant sur la quantité de fil utilisée par les artisans mexicains à partir de techniques traditionnelles de production au début du XIXe siècle; *Estudio sobre la productividad de la industria algodonera mexicana en 1843-1845*, Mexico, B.N.C.E., Colección de documentos para la historia del comercio exterior de México, 1962, p. 43.

¹¹²Transposée en kilo, la quantité nette de fil, 220,000 kilos, est multipliée par 5.

¹¹³Martínez P., S., *op. cit.*, p.528.

¹¹⁴Ces petits commerçants font l'objet d'un nombre grandissant de plaintes car ils élèvent le coût du fil au fur et à mesure que la demande urbaine augmente; AGCA, *Al.16.11, Leg. 149, Exp. 2,908, 1798 & Al.16.11, Leg. 2,185, Exp. 15,729, 1800*.

¹¹⁵Martínez P., S., *op. cit.*, p. 531-534.

L'intérêt des commerçants urbains à abaisser les coûts de production des tisserands les incite à s'impliquer activement dans l'approvisionnement en fil. Mentionnons l'appui qu'ils donnent, dans les années 1760, à la guilde des tisserands sur la question d'exonération des taxes sur la vente de fil¹¹⁶. En 1772, on assiste aux premiers efforts d'une politique de promotion concertée du secteur quand une junta de commerçants de la capitale tente d'augmenter la productivité à l'échelle locale en distribuant des rouets dans les communautés avoisinantes¹¹⁷. On va jusqu'à importer du fil de coton dans les années 1780 afin de pallier la pénurie de filés liée à une série de mauvaises récoltes de coton. Ceci nous indique bien à quel point le maintien des niveaux de production est une préoccupation réelle de l'élite commerciale. L'opération n'est cependant pas exempte d'une logique spéculative car les marchands en profitent pour hausser le coût du fil sans accroître le prix des tissus. Cette pratique pousse la guilde des tisserands à demander, sans succès, aux autorités de réglementer la vente du fil importé¹¹⁸.

Parallèlement au développement de la production textile urbaine, nous assistons à un essor significatif des activités textiles au sein du monde rural. Bien que les communautés aient comme principale fonction de fournir du fil, la demande accrue d'articles textiles vient consolider des spécialisations productives séculaires. L'administration coloniale, dans les années 1760, est d'ailleurs attentive à ce phénomène¹¹⁹. Elle note, par exemple, la présence d'un nombre croissant de tisserands dans les régions de Huehuetenango et

¹¹⁶AGCA, A3.1, Leg. 888, Exp. 16,364, 1766.

¹¹⁷AGCA, A1.11.11, Leg. 2,820, Exp. 29,990, 1772.

¹¹⁸AGCA, A1.16.11, Leg. 148, Exp. 2,838, 1780.

¹¹⁹Pardo, J. J., *Efemérides...*; V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 173, 175, 184.

Totonicapán. Elle souligne une augmentation de la production commerciale de tissus et de vêtements dans la région du lac Atitlán. Dans le cas de Cobán, on mentionne qu'il s'y élabore un tissu de coton de si bonne qualité qu'il est prisé sur différents marchés régionaux ainsi que dans la capitale. Sur la base de sa spécialisation lainière, Quetzaltenango se démarque déjà comme un important centre textile. La ville tend à reproduire le modèle de la capitale et d'Antigua avec sa trentaine d'ateliers urbains, comptant en moyenne six tisserands, lesquels produisent, dans les années 1780, 100,000 varas annuelles de tissu de laine¹²⁰. Dans les communautés avoisinantes, la production est d'une telle ampleur que l'on affirme que pratiquement toute la population se dédie aux activités de tissage¹²¹. Il est intéressant de constater à quel point les lieux mentionnés sont similaires aux descriptions faites par Pineda au XVIe ainsi que par les fonctionnaires de la couronne au XVIIe siècle.

Plus que l'éclosion de nouvelles tendances, nous assistons à la consolidation de la dynamique déjà ancienne d'européanisation de la tradition textile amérindienne. Cette tendance profite d'abord aux corregidores. Ceux-ci revendent les tissus, reçus à travers le même système de repartimientos que pour la fabrication de fil, à divers commerçants itinérants qui servent d'intermédiaire avec les marchands de la capitale. Toutefois, les communautés produisent aussi des excédents commercialisés à travers un réseau contrôlé

¹²⁰Solano, F de, *Tierra y Sociedad en el Reino de Guatemala*, Guatemala, Universidad San Carlos de Guatemala, 1977, p. 112-113. Notons que cette évaluation semble fiable si nous tenons compte de la productivité moyenne par tisserand, soit approximativement 500 varas de tissu de laine par an. Un chiffre assez proche du calcul de Tyrer quant à la production de son homologue dans les obrages quiténiens: 56 varas par mois de travail; *op. cit.*, p. 156.

¹²¹Pardo, J. J., *Efemérides...*; V. Solórzano F., *op. cit.*, p.180.

par des petits commerçants amérindiens¹²². On se procure ainsi divers articles de consommations courantes qui ne sont pas disponibles localement. Notons une différence importante entre le monde rural et le contexte urbain. Si les commerçants de la capitale tirent indirectement profit des petits producteurs ruraux, ils n'imposent cependant pas leur logique. Une dynamique qui aurait d'ailleurs remis en cause le cadre coercitif qui assure la fortune des fonctionnaires.

Si nous faisons la somme des activités directement ou indirectement reliées à la production textile, il est permis d'établir que ce secteur occupe une place tout aussi déterminante dans l'économie du Guatemala qu'au niveau quiténien bien que les modèles prédominants diffèrent. Cependant, que ce soit l'artisanat urbain guatémaltèque ou l'obraje d'hacienda quiténien, l'évolution correspond à une logique économique commune, soit le lien direct entre progression du secteur textile et dynamisme des pôles économiques régionaux. Ce rapport de causalité peut être négatif comme dans le cas quiténien qui subit les aléas des mines de Potosi ou jouer un rôle positif avec l'essor au Guatemala des exportations d'indigo durant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il est d'ailleurs singulier de constater que le développement de la production textile guatémaltèque est directement lié à la demande croissante de teinture qui découle de la Révolution industrielle anglaise. Révolution qui allait être une des principales causes du déclin du secteur textile à l'échelle continentale au cours des dernières décennies de la période coloniale.

¹²²ibid., p. 176, 181-182.

CHAPITRE 2

LA CRISE DES MODÈLES COLONIAUX

Une littérature abondante et diversifiée s'est attachée à relever la portée mondiale de la Révolution industrielle sur les formes traditionnelles de production au fur et à mesure que s'imposent les nouvelles modalités de production. Cependant, si cette tendance est partout présente, ses effets ne se font évidemment pas sentir de la même façon dans tous les contextes. C'est sur ces spécificités que nous nous attarderons afin de mettre en lumière les caractéristiques de la crise vécue par le secteur textile à la fin du régime espagnol. En fait, si l'accroissement de la concurrence étrangère a une influence déterminante qui prend, à certains égards, des allures de rupture par rapport aux modèles coloniaux avec la marginalisation des obrages au niveau quiténien et les difficultés croissantes de l'artisanat urbain guatémaltèque, l'incapacité structurelle de la région d'intégrer les innovations technologiques ne signifie pas que nous soyons en présence de mondes statiques. Selon un schéma rappelant les premières étapes du modèle européen de protoindustrialisation¹, nous assistons à l'essor d'un important noyau de petits producteurs

¹S'inspirant largement de l'exemple équatorien, Miño développe un modèle latino-américain de protoindustrialisation; "Capital Comercial y Trabajo Textil: Tendencias Generales de la Protoindustria Colonial Latinoamericana", *HISLA*, no. 9 (1987), p. 59-79. Sa démarche est suggestive mais son approche est, à certains égards, simplificatrice car il tend à associer ce modèle à toutes les formes de petite production marchande. Thomson reprend cette notion dans son étude sur la région de Puebla bien qu'il émet certaines réserves à cause des spécificités de la société coloniale; "The Cotton Textile...", *op. cit.*, p. 170-178. Il rejoint ainsi les mises en garde de Mendels quant aux problèmes qu'entraînent la généralisation d'un concept qui présuppose un ensemble de conditions tant économique, démographique que culturelle particulières qui ne sont encore qu'à l'état embryonnaire dans l'Équateur et le Guatemala de cette époque; *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, Vol. 39, no. 5 (1984), p. 868-881. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce débat afin de mettre en lumière les spécificités de ce thème dans le contexte latino-américain.

ruraux qui tirent profit de façon dynamique du nouveau contexte. Malgré des structures productives marginales, selon les nouvelles normes internationales, nous assistons alors à la formation d'un secteur, viable à plus long terme, qui s'impose comme la principale source d'approvisionnement textile.

Le lent déclin des obrajes quiténiens

Dès le début du XVIII^e siècle, les premiers signes de décroissance de la production textile équatorienne sont perceptibles. Les contemporains mentionnent, déjà dans les années 1730, que plusieurs obrajeros sont ruinés dû aux difficultés croissantes de commercialisation vers le marché péruvien². Bien que l'historiographie traditionnelle mette l'accent sur l'augmentation de la concurrence étrangère à une période aussi précoce³, le phénomène s'explique surtout par l'évolution du contexte régional.

Les problèmes du secteur sont d'abord le résultat de la chute de la production minière de Potosi entraînant une réduction substantielle de la demande qui se traduit par une baisse tant des quantités que des prix des tissus exportés⁴. Cette tendance est amplifiée par l'accroissement de la production textile dans diverses régions de la sierra péruvienne qui parviennent à substituer une fraction des tissus antérieurement importés de Quito. Par

²“Libro del Cabildo, 1732”; L. Andrade M., *op. cit.*, p. 53-54.

³Un des initiateurs de cette tradition est González Suárez qui associe directement crise économique et concurrence étrangère. *Historia General de la República del Ecuador*, Quito, Edición Casa de la Cultura Ecuatoriana, 1970 (1892), Vol. 2, T. 5, p. 970-971.

⁴Marchán, C. “Economía y sociedad durante el siglo XVIII”; *Nueva Historia del Ecuador*, *op. cit.*, Vol. 4, p. 249-250.

exemple, l'étude de Salas sur la production textile dans la région de Huamanga confirme cette relation de cause à effet entre déclin quiténien et croissance péruvienne⁵. A ces deux facteurs s'ajoute un troisième élément, soit la série de tremblements de terre et d'éruptions volcaniques qui détruisent périodiquement une partie des infrastructures productives⁶. Dans un contexte économique moins favorable, il est logique que certains propriétaires d'obrajes aient préféré abandonner la production plutôt que de reconstruire leurs installations.

Ce climat de crise du début du siècle donne naissance à un discours alarmiste chez l'élite pour décrire sa situation économique. Vision qui devait d'ailleurs restée présente pendant tout le reste de la période coloniale. C'est à partir de ce cumul de commentaires négatifs que s'est construit l'image classique d'une région traversant un siècle de dépression.

Les chiffres compilés pour la deuxième moitié du XVIII^e siècle sur l'évolution des ventes sur le marché péruvien confirment les difficultés croissantes des obrajes équatoriens. Entre 1763 et 1768, il s'exporte en moyenne annuellement 440 ballots de tissu à Lima⁷. De 1779-1783 à 1784-1788, les exportations passent de 338 ballots à 215 ballots. Pour les années de 1789 à 1793, les quantités sont alors trop négligeables pour être

⁵Salas, M., "Los obrajes huamanguinos y sus interconexiones con otros sectores económicos en el centro-sur peruano a fines del siglo XVIII"; N. Jacobsen et H. J. Puhle (eds.), *The Economies of Mexico and Peru...*, *op. cit.*, p. 203-232.

⁶Les principaux séismes se produisent en 1700, 1742, 1745, 1755 et 1758. J. Ortiz de la Tabla, *op. cit.*, p. 532-533.

⁷Dans le cas des draps ou paño azul, chaque ballot contient de 50 à 56 varas de tissu.

comptabilisées⁸. La fin de la position privilégiée qu'occupait l'Audience de Quito au niveau régional est alors directement liée à l'augmentation de la capacité concurrentielle des tissus européens, britanniques en particulier⁹.

Les contemporains en sont parfaitement conscients comme l'indique le rapport du Président de l'Audience, Mon y Velarde. Il note en 1790 que les prix des tissus européens avaient baissé à un point tel sur le marché liménien que presque tous les secteurs de la population de la capitale péruvienne pouvaient en acquérir¹⁰. L'ouverture commerciale, en vigueur avec la promulgation de l'*Ordenanza para el libre comercio con las colonias*, est un élément important pour expliquer ce phénomène.

Néanmoins, les difficultés des obrajes quiténien découlent surtout de l'autorisation d'emprunter la route maritime du cap de Horn, accordée en 1763, ce qui entraîne une baisse significative du coût de transport¹¹. L'impact est d'autant plus important que le secteur textile quiténien est, de par sa spécialisation et le prix relativement élevé de ses

⁸Tyrer, R. B., *op. cit.*, p. 202

⁹Dans le cas des tissus de laine, si la hausse de la productivité au XVIII^e siècle est moins spectaculaire qu'au niveau cotonnier, elle n'en demeure pas moins importante malgré le maintien des modalités traditionnelles de production. Le travail de G. D. Ramsay dresse le tableau du lent accroissement de la productivité du secteur lainier anglais dans une perspective multiséculaire; *The English Woollen Industry, 1500-1750*, Londres, 1982.

¹⁰Mon y Velarde, Juan Antonio, "Informe sobre la decadencia de la industria de Quito", 1790; R. B. Tyrer, *op. cit.*, p. 218.

¹¹Representación que hace el Exmo. Sr. Dn. Joseph Gálvez del Despacho Universal de Indias a favor del Reyno de Quito, su menor servidor el Conde de Casa de Jijón, Cádiz, Dic. 14 de 1784; J. Jijón y Caamaño, *op. cit.*, p. 25.

tissus, plus vulnérable à la concurrence étrangère que les articles de qualité inférieure¹². Face à cette conjoncture, les propriétaires d'obraje réagissent en abaissant eux aussi leurs prix. Selon les estimations de Tyrer, de la deuxième moitié du XVII^e à la seconde moitié du XVIII^e siècle, les prix de vente des tissus quiténiens sur le marché de Lima sont réduits d'environ 60%¹³.

Dans un contexte où le prix de la matière première et les frais de transport à l'échelle régionale restent relativement stables, alors que les coûts de commercialisation augmentent avec la hausse des impôts sur le commerce, les *alcabalas*, c'est au niveau de la main-d'oeuvre que l'on tenta d'abaisser les coûts de production. Les obrajeros augmentent alors la charge de travail tout en réduisant la quantité de biens de première nécessité distribués périodiquement aux travailleurs, les *socorros*¹⁴.

Cette réponse classique s'avère toutefois insuffisante car les marges de profits chutent de façon importante à cette époque. D'un taux moyen de 50% des investissements au siècle précédant, la rentabilité maximale, selon les estimations les plus optimistes pour la seconde moitié du XVIII^e siècle, est d'environ 20% tandis que les résultats pour les obrajes les moins performants pouvaient même être négatifs¹⁵. La fermeture progressive de son marché traditionnel et la réduction substantielle des bénéfices expliquent le ton

¹²Selon Ramsay, les premiers succès des tissus de laine anglais sur les marchés de l'Amérique espagnole ont d'abord été réalisés sur la base de la commercialisation d'articles textiles de qualité intermédiaire; *op. cit.*, p. 36-38.

¹³Tyrer, R. B., *op. cit.*, p. 174-175

¹⁴*ibid.*, p. 165-166, 172, 178-179.

¹⁵*ibid.*, p. 177.

catastrophique utilisé par Espejo, principal intellectuel de l'époque, pour décrire le contexte économique prévalant au sein de l'Audience.

"De acá (Quito) no pueden ni llevar (à Lima) más que algunos sayales. En semejantes conyunturas ha quedado la provincia sin dinero y en breve se verá absolutamente exhausta de él"¹⁶.

Cette image apocalyptique décrit bien le climat qui aurait prévalu à l'époque si le marché s'était limité à la demande interne. Cependant, la croissance de l'exploitation minière dans le sud de la Colombie actuelle ouvre de nouvelles perspectives aux producteurs textiles quiténiens. Les régions du Chocó et de Barbacoas ainsi que le Cauca se convertissent alors en nouveau pôle d'articulation de l'économie de la sierra quiténienne¹⁷. Processus évidemment facilité par la restructuration territoriale qui transfère l'administration de l'Audience sous l'autorité de la vice-royauté de Nouvelle-Grenade¹⁸. Les transactions étant considérées comme du commerce interne, les articles quiténiens paient des droits inférieurs à ceux en vigueur lors des échanges inter-coloniaux.

Ce nouveau débouché illustre le caractère cyclique de l'évolution de l'économie de l'Audience. Plutôt que la chute brutale de la production que laissent entrevoir les données

¹⁶"D'ici (Quito) on ne peut plus envoyer (à Lima) que peu de tissu. Dans ce contexte, la province se retrouve sans argent et bientôt elle en sera complètement dépourvue", Espejo, E. de Santa Cruz y, "Voto de un Ministro Togado de la Audiencia de Quito"; C. Paladines (ed.), *Espejo: conciencia crítica de su época*, Quito, PUCE, 1978, p. 173.

¹⁷Pour suivre l'évolution de la production minière colombienne, voir G. Colmenares, *Historia económica y social de Colombia, Tomo II: Popayán, una sociedad esclavista*, Bogota, La Carreta, 1979 & W. F. Sharp, "Slavery in Colombian Choco, 1680-1810", *Hispanic American Historical Review*, vol. LV, no. 3 (1975), p. 468-495.

¹⁸Pour une analyse des répercussions surtout politiques de cette réforme administrative datant de 1739 sur l'Audience de Quito, voir R. Terán, *Los proyectos del Imperio Borbónico en la Real Audiencia*, Quito, TEHIS-ABYA YALA, 1988.

sur le commerce avec Lima, nous sommes en présence d'un phénomène de restructuration du secteur. Constatation à l'origine d'une importante révision historiographique sur l'évolution du secteur textile au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle¹⁹. En fait, on parle même d'une certaine réactivation de l'économie quiténienne par rapport au début du siècle. Par exemple, on estime qu'entre 1779 et 1783, soit l'époque où le marché liménien n'est pas encore totalement fermé tandis que les échanges avec le sud colombien sont en pleine croissance, les ventes totales de la Sierra s'établissent à une moyenne annuelle légèrement inférieure au million de pesos²⁰.

Le marché colombien est toutefois plus restreint que celui de Potosi au XVII^e siècle. Nous assistons ainsi à une baisse des niveaux de production qui se situent, à la fin du XVIII^e siècle, entre 25 et 50% de ce qu'ils étaient au siècle précédent²¹. La demande est toutefois suffisante pour permettre à une fraction significative de la production locale de survivre. A partir des listes des tributs payés au cours des années 1780, on estime que l'Audience compte à cette époque un peu plus d'une centaine d'obrajes.

Comme l'indique le tableau 1, une des principales transformations découlant du transfert de pôle économique est la réorientation de la géographie de la production. Les obrajes qui

¹⁹Voir l'analyse de C. Marchán, "Economía y sociedad..."; *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol. 4, p. 231-259.

²⁰García de León y Pizarro, José, "Visita de las Reales Cajas de la Real Audiencia de Quito"; C. Marchán, "Economía y sociedad..."; *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol. 4, p. 257.

²¹Tyrer, R. B., *op. cit.*, p. 247.

se maintiennent en activité sont généralement les plus grands²², mais surtout les proches des nouveaux marchés. Les districts de Latacunga et Otavalo accroissent leur rôle tandis que les districts plus au sud, Ambato et Riobamba, voient leur nombre d'obrajes décroître. La chute importante dans la région de Quito s'explique par les difficultés croissantes que connaissent les petits obrajes urbains²³.

TABLEAU 1
LOCALISATION DES OBRAJES, 1700-1780

District	1700	1780
Otavalo	8	11
Quito	74	36
Latacunga	31	50
Riobamba	41	24
Ambato	8	3
Total	162	124

Source: R. B. Tyrer, *op. cit.*, p. 241

Dans les années suivantes, la décadence des obrajes les plus au sud est amplifiée par des phénomènes naturels comme le tremblement de terre de 1797 dont les conséquences sont dramatiques pour la région de Riobamba, une des provinces les plus prospères au XVII^e siècle²⁴.

²²Selon les données de Tyrer pour la fin de la période coloniale: 1,1 million de vares ou près de 9,000 vares par obraje, la production moyenne est supérieure à celle du XVII^e siècle; *op. cit.*, p. 241, 247.

²³De la cinquantaine de petits obrajes urbains au XVII^e siècle, on n'en retrouve plus que 10 en activité en 1784; R. B. Tyrer, *op. cit.*, p. 242.

²⁴En plus de la destruction des infrastructures, les désastres provoquent la mort de plus de 12,000 personnes dont 4,877 dans la ville, soit 60% de la population en 1780; R.D.F. Bromley, "Urban-rural

Comme le souligne Espejo, le nouveau marché a également des incidences importantes sur le type d'articles élaborés. Il fait d'ailleurs un constat particulièrement négatif quant à son potentiel.

"paños, sayales y gergas, de una calidad muy grosera y apta para muy corta duración, que no tiene dispendio ventajoso, y sólo sirve para el vestido del más ínfimo populacho"²⁵.

Le nouveau contexte oblige donc les obrajeros à délaisser peu à peu l'élaboration du paño azul pour se concentrer sur la production d'articles de laine de moindre qualité à prix inférieur. Par exemple, les articles de flanelle se vendaient, au détail, entre 2 et 3 réaux la vare à Quito pour se transiger sur le marché colombien à 4 réaux, soit 6 à 12 fois moins chers que le prix moyen des draps²⁶.

Si ces aspects sont importants pour comprendre l'évolution des obrajes au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le phénomène le plus marquant se situe dans la modification significative de la composition du secteur. Peu à peu, la petite production textile va croître au point de se substituer aux obrajes comme principal fournisseur local et régional. Cette transformation est favorisée par le type d'articles textiles commercialisés en Nouvelle-Grenade ainsi que les prix inférieurs en vigueur. Plus souple, l'artisanat peut

demographic contrasts in Highlands Ecuador: town recession in a period of catastrophe, 1778-1841", *Journal of Historical Geography*, vol. 5, no. 3 (1979), p. 293.

²⁵"draps et cotonnades, de qualité grossière et très peu durable, qui n'ont pas de débouché avantageux et qui ne servent de vêtement qu'à la populace", E. de Santa Cruz y Espejo, "Defensa de los curas de Riobamba"; C. Paladines (ed.), *op. cit.*, p. 163.

²⁶Tyrer, R. B., *op. cit.*, p. 205.

mieux s'ajuster aux nouvelles caractéristiques de la demande par opposition à des structures productives aussi lourdes que celles des obrajes. De plus, comme la production d'articles de coton est demeurée une spécialité des petits producteurs, ils sont ainsi bien placés pour tirer avantage du marché des zones chaudes du Chocó et de Barbacoas. Ils profitent également de la transformation des habitudes vestimentaires qui marque cette période car, à l'instar de ce qui se produit au niveau européen, on assiste à une augmentation significative de la demande de tissu de coton²⁷. De plus, les petits producteurs sont les mieux placés pour tirer profit d'une pratique que l'on relève chez les péons d'hacienda du XVIIIe siècle, soit de développer des stratégies commerciales avec les communautés environnantes en échangeant ou en vendant une partie des biens distribués annuellement, souvent des grains, afin d'obtenir les articles qui ne sont pas disponibles au sein de l'hacienda²⁸. A l'instar du début de la période coloniale, comme les tissus distribués ne couvrent généralement que les besoins du travailleur, ce mécanisme permet d'assurer l'approvisionnement en tissus de laine et de coton pour le reste de la famille. Soulignons que cette modalité a comme conséquence de réduire l'importance des activités d'autoconsommation au sein des familles.

²⁷Cette modification touche tous les secteurs de la société en incluant une proportion importante des couches populaires en milieu urbain surtout; S. Benítez et G. Costa, "La familia, la ciudad y la vida cotidiana en el período colonial"; *Nueva Historia del Ecuador*, op. cit. , Vol. 5, p. 204-205.

²⁸Ibarra, H., "Haciendas y concertaje al fin de la época colonial: un análisis introductorio", *Revista Andina*, no. 2 (1988); A. Guerrero, *La Semántica de la Dominación: el concertaje de indios*, Quito, Ediciones, Libri Mundi, 1991 p. 92-93.

Dans son bilan sur la situation économique de l'Audience au début des années 1750, son Président, Juan Pío de Montúfar marquis de Selva Alegre, brosse un des rares tableaux de la situation de la petite production textile²⁹.

Montúfar souligne un accroissement de la présence des artisans au sein de la ville de Quito et de ses environs. Selon un schéma assez semblable à celui caractérisant l'évolution du secteur dans la capitale guatémaltèque, les petits ateliers familiaux remplacent les petits obrages urbains. Sous l'impulsion des marchands de la capitale, certains artisans commencent à utiliser du fil importé afin de satisfaire certains besoins de l'élite locale.

Cependant, Montúfar est surtout attentif au rôle joué par la petite production rurale. Il considère d'ailleurs que l'ensemble de la population amérindienne est maintenant lié, à des degrés divers, à la production textile. Il fait une distinction intéressante entre deux types de petits producteurs ruraux, *chorillos* et *galpones*. Dans le premier cas, il reprend l'expression associée au monde urbain pour décrire de petits ateliers à la base d'une véritable industrie rurale. Le second correspond à un secteur domestique plus traditionnel où des paysans-artisans commercialisent les excédents de la production familiale. Dans les deux cas, des commerçants itinérants, généralement d'origine créole ou espagnole, fournissent souvent des avances en numéraire ainsi que le matériel³⁰. Ces intermédiaires jouent un rôle déterminant dans l'économie du monde rural en réunissant des quantités

²⁹Montúfar y Fraso, J. P., "Estado de Quito, 1754"; J. M. Vargas, *La Economía Política...*, op. cit., p. 321-323.

³⁰Tyrer, R. B., op. cit., p. 244-245.

importantes de tissus et de produits agricoles qui alimentent les circuits commerciaux vers le sud colombien, la capitale ainsi que les différents centres régionaux. Le phénomène prend une telle ampleur que le trésorier de l'Audience, Bernardino Delgado, considère en 1790 que la majeure partie des tissus vendus au sein de l'Audience proviennent "des petits ateliers des indiens qui les échangent à la vare ou à la pièce"³¹.

Cette tendance se fait évidemment sentir avec plus d'acuité dans l'axe Otavalo-Atuntaqui-Ibarra où le nombre de petits producteurs augmente rapidement au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle³². Cette région est favorisée par la présence de la plus importante zone cotonnière de la Sierra, la vallée inter-andine du Chota, ainsi que par un cheptel croissant de moutons³³. L'impact de cette expansion de la production artisanale est particulièrement significatif puisqu'elle est à la base d'une longue tradition qui devait perdurer au point de représenter, encore aujourd'hui, un des principaux axes de l'économie régionale. Salomon fait d'ailleurs un parallèle intéressant entre cette tradition textile et le succès de la résistance séculaire de plusieurs communautés face à la dynamique de consolidation du système d'hacienda³⁴.

³¹Delgado, B., "Expediente que motiva la Real Cedula...sobre el establecimiento de Aduana en Guayaquil, 1790"; R. B. Tyrer, *op. cit.*, p. 243-244.

³²Meier, P. C., *Desarrollo socio-económico y proceso de trabajo en la artesanía textil de Otavalo*, Quito, (mimeo), 1982, p. 75.

³³Cette tendance n'est pas spécifique à cette région. Les contemporains soulignent une formidable expansion du cheptel estimé à 7 ou 8 millions de têtes. Un nombre record dans l'histoire équatorienne jusqu'au XX^e siècle; J. Cooper, *Historia de la Oveja en el Ecuador*, Quito, Instituto de Investigaciones Económicas-Universidad Central, 1952, p. 3-4.

³⁴Salomon, F., "Weavers of Otavalo"; N. E. Whitten (ed.), *Cultural Transformations and Ethnicity in Modern Ecuador*, Urbana, University of Illinois Press, 1981, p. 162-208.

L'évolution de la région de Cuenca, plus au sud, est particulière dans la mesure où, en l'absence d'obraje, la production est demeurée traditionnellement au sein des communautés. Cette industrie rurale connaît sa phase de croissance la plus importante à la fin du XVIII^e siècle. On estime les ventes, vers le nord péruvien et la côte équatorienne, à 598,000 vares de *tocuyos* et 125,700 vares de bayetas en 1802³⁵. Le processus rappelle à bien des égards la situation se développant à la même époque dans la région de Cochabamba et ce, tant par le caractère communal de la production que par les effets positifs des fluctuations du commerce transatlantique, fruit de la série de conflits dans lesquels l'Espagne est impliquée au cours de la dernière décennie du XVIII^e siècle jusqu'au retrait des troupes napoléoniennes en 1813³⁶.

L'exemple de Guano, près de Riobamba, est également intéressant. On y exporte, aussi tardivement que 1805, près de 500 ballots de tissus vers le marché liménien³⁷. Cette région, plus proche de Guayaquil, réussit à conserver ses liens avec son débouché traditionnel grâce à une spécialisation accrue de sa production tant au niveau du type d'articles élaborés qu'à celui de la qualité de sa production: flanelle de qualité supérieure, bonneterie fine et *rebozos*. Cette production provient en partie d'un des derniers grands obrajes de cette zone de la Sierra, celui du duc d'Uçeda, mais aussi d'un important secteur

³⁵Palomeque, S., "Historia Económica de Cuenca y sus Relaciones Regionales (Desde fines del siglo XVIII a principios del XIX)"; *Segundo Encuentro de Historia y Realidad Económica y Social del Ecuador*, Cuenca, IDIS, 1978, p. 133-139, 167-168.

³⁶Larson, B., "The Cotton Textile Industry of Cochabamba, 1770-1810: The Opportunities and Limits of Growth"; N. Jacobsen et H.J. Puhle (eds.), *The Economies of Mexico and Peru...*, *op. cit.*, p. 150-168.

³⁷Tyrer, R. B., *op. cit.*, p. 207.

artisanal qui est encore aujourd'hui une des caractéristiques de la région³⁸. A ces exemples, on doit ajouter le cas de Latacunga où le fonctionnaire de la couronne, Felix de Llano, note le caractère généralisé des avances en argent et en matières premières faites par les commerçants³⁹. Ambato est un autre centre important. Profitant de sa position géographique et de son secteur de muletiers, on y développe une petite production commercialisée tant vers le nord que vers la Côte.

Cette vaste restructuration répond évidemment aux spécificités de la demande colombienne. Toutefois, si cette dimension est centrale pour saisir l'évolution du secteur textile, le processus décrit précédemment n'aurait pas pris une telle ampleur sans des transformations socio-économiques importantes. La Sierra vit, au cours des dernières décennies de la période coloniale, une dynamique de déstructuration du monde communal, fruit de deux grandes tendances. D'une part, les pressions sur les communautés paysannes s'accroissent avec les réformes mises de l'avant par la métropole au XVIII^e siècle. D'autre part, il faut considérer les répercussions de phénomènes tels les catastrophes naturelles, les récoltes déficitaires et les épidémies qui aggravent les conditions de vie⁴⁰. Dans ce contexte, deux alternatives s'offrent à la population rurale: s'intégrer à l'hacienda ou développer une production leur permettant de s'insérer dans les principaux circuits

³⁸La spécialité régionale actuelle la plus connue est l'élaboration de tapis dont les caractéristiques rappellent les motifs en usage à la Renaissance. Il est intéressant de constater que la tradition orale fait remonter les débuts de cette tradition textile aux techniques apprises au sein des obrajes à la fin de la période coloniale.

³⁹"Dr. Félix de Llano al virrey sobre su visita al asiento de Latacunga"; R. B. Tyrer, *op. cit.*, p. 244.

⁴⁰Pour un bilan des conséquences de ces phénomènes sur la société coloniale, voir R. D. F. Bromley, "Urban-rural...", *op. cit.*, p. 292-293.

commerciaux de l'époque afin de compter sur un niveau suffisant de numéraire pour faire face aux obligations fiscales et assurer la reproduction des membres de la famille.

Dans le premier cas, nous assistons à une hausse significative du nombre de familles qui s'incorporent de façon "volontaire" aux haciendas, lesquelles se convertissent ainsi en secteur refuge⁴¹. C'est d'ailleurs à cette époque que se dessine la composition du monde rural caractérisant la Sierra du début de la période républicaine⁴². Dans le second cas, les communautés demeurées "libres" n'ont d'autre choix, si elles veulent conserver leur autonomie, que de mettre de l'avant certaines spécialisations productives.

L'alternative textile est d'autant plus attrayante que les marchands sont les premiers intéressés à octroyer des avances et à fournir la matière première pour s'assurer d'une ample production rurale⁴³. Celle-ci leur permet de disposer d'un moyen d'échange dans le jeu complexe des transactions les plus lucratives, soit le besoin d'accéder à l'or colombien afin de financer les importations européennes. En ce sens, le contexte équatorien

⁴¹Marchán, C., "Economía y sociedad..."; *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol. 4, p. 250 & "Estudio Introductorio"; J. M. Vargas, *La economía política...*, *op. cit.*, p. 53-54.

⁴²Selon les rares estimations sur la distribution de la population amérindienne rurale au cours des premières années du XIXe siècle, 54% de la population masculine assujettie au tribut réside dans des communautés et 46% vit dans des haciendas; U. Oberem, "Indios libres e Indios sujetos a las haciendas en la Sierra ecuatoriana a fines de la Colonia"; S. Moreno et U. Oberem (eds.), *Contribuciones a la etnohistoria ecuatoriana*, Pendoneros, Instituto Otavaleño de Antropología, 1981, p. 343-354. Cette proportion varie selon les époques et les régions mais semble demeurer globalement la norme durant la majeure partie du XIXe siècle.

⁴³Une étude actuellement en cours sur la production artisanale de la fin de l'époque coloniale et au début de la période républicaine équatorienne (1780-1830) devrait améliorer considérablement notre connaissance sur le rôle central de la petite production textile dans l'économie de l'époque. Il s'agit de la recherche menée par S. Moreno Y. et C. Borchart de Moreno dont les orientations générales furent présentées au congrès de LASA de 1992, *La economía quiteña en un periodo de transición: circulación y producción manufacturera y artesanal entre colonia y república*.

correspond bien aux caractéristiques de la phase initiale du modèle protoindustriel, soit l'essor du travail à domicile dans le monde rural selon une logique proche du *Verlagssystem*. Il faut cependant concevoir cette phase sous l'angle de la stratégie complexe mise de l'avant par les paysans-artisans pour qui les activités d'autoconsommation continuent de jouer un rôle-clé en vue de garantir la survie des unités familiales face aux aléas du monde marchand⁴⁴. L'image de communautés autosuffisantes est ainsi respectée bien que la réalité du monde rural soit plus complexe.

Une telle évolution accentue les difficultés des obrajes comme le confirme le Président de l'Audience, le baron de Carondelet, qui note, dans un rapport rédigé en 1800, que la généralisation de la petite production rurale ainsi que l'accroissement de la concurrence étrangère incitent plusieurs obrajeros à abandonner leurs activités⁴⁵. On ne dénombre d'ailleurs plus qu'une quarantaine d'obrajes encore en activité au début du XIXe siècle. En ce sens, s'il faut relativiser la vision classique de crise définitive, cette interprétation se fondait néanmoins sur un processus réel de marginalisation des obrajes.

⁴⁴Empruntant à Chayanov le concept de logique économique propre au monde paysan où le cycle démographique familial est plus déterminant que l'articulation au marché, Kriedte, Medick et Schlumbohm l'appliquent à la petite production rurale dans une stratégie qui allie autoproduction, activité agraire et production marchande; *Industrialización antes de la industrialización*, Barcelone, Editorial Crítica, 1986, p. 63-113. Notons, toutefois, que si ce schéma s'ajuste bien au contexte général des petits producteurs, il faut cependant éviter de marginaliser la dimension marchande au profit des activités d'autoconsommation. Tant à cause du poids des facteurs exogènes que la nécessaire insertion dans l'économie d'échange dès lors que les réseaux traditionnels sont définitivement déstructurés, c'est bien l'axe mercantile qui définit l'ensemble des paramètres de la stratégie de reproduction des unités domestiques. Pour un survol des débats autour des thèses de Chayanov, voir E. P. Durrenberger (ed.), *Chayanov, Peasants and Economic Anthropology*, New York, Academic Press, 1984.

⁴⁵Larrea, C. M. , *El Barón de Carondelet*, Quito, Academia Nacional de Historia, s. f., p. 257.

Cependant, bien qu'ils occupent une place de plus en plus secondaire dans l'économie de l'Audience, ceux qui survivent devaient jouer un rôle significatif dans la stratégie de diversification économique de la fraction de l'élite quiténienne qui réussit à réorienter ses activités vers le marché de Nouvelle-Grenade⁴⁶. Certains, parmi les plus fortunés, tentent, en parallèle à la consolidation des activités agraires de leurs haciendas, de profiter du nouveau contexte afin de s'insérer dans le commerce d'importation. Le cas du fils de Montúfar est un bon exemple en ce sens. Ce dernier acquiert divers obrajes, dont celui de San Juan de Chillo⁴⁷, dans le but d'utiliser leur production textile pour financer diverses spéculations commerciales⁴⁸. D'autre part, des commerçants provenant du sud colombien ou ayant développé des liens privilégiés avec cette région commencent à s'intéresser également aux obrajes afin de tirer profit de toutes les occasions d'affaires qui se présentent. Tyrer relève divers cas de commerçants quiténiens, créoles et espagnols, qui achètent ou louent des obrajes à la fin du XVIIIe siècle⁴⁹. La plupart des commerçants vont plutôt préférer signer des contrats avec des propriétaires d'obrajes⁵⁰.

⁴⁶Le passage d'un pôle à l'autre ne s'est pas fait automatiquement. Comme le soulignent les contemporains, plusieurs obrajeros font littéralement faillite car ils n'ont pu s'articuler au nouveau débouché. Nous assistons d'ailleurs au cours de ces années à plusieurs exemples de vente d'obrajes à des prix considérés par les contemporains comme ridiculement bas. De façon plus globale, nous assistons au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle à une véritable dynamique de concentration de la richesse qui touche également la propriété de la terre; C. Marchán, "Economía y sociedad..."; *Nueva Historia del Ecuador*, op. cit., Vol. 4, p. 254.

⁴⁷Cet obraje, ayant appartenu aux Jésuites, est acheté à la couronne au milieu des années 1780. Pour une analyse détaillée de l'importance de cette installation avant l'expulsion des Jésuites, voir N. P. Cushner, *Farm and Factory. The Jesuits and the Development of Agrarian Capitalism in Colonial Quito, 1600-1767*. Albany, State University of New York Press, 1982, p. 89-115.

⁴⁸Valencia Llano, A., "Elites, burocracia, clero y sectores populares en la Independencia Quiteña (1809-1812)", *Procesos*, no. 3, (1992), p. 58-61.

⁴⁹Tyrer, R. B., op. cit., p. 232-233.

⁵⁰L'exemple de l'obraje de Tilipulo est intéressant puisqu'il illustre à la fois les termes de ces contrats, dont des facilités de crédit qui assurent l'exclusivité de la production au commerçant, et les conditions de location car le propriétaire, le marquis de Miraflores, passe alternativement d'un type d'entente à l'autre;

Si la quantité des biens importés baisse de façon significative par rapport à l'époque de l'âge d'or de la production textile, on en acquiert toujours, entre 1780 et 1820, de 200,000 à 400,000 pesos annuellement. Ce commerce permet à un noyau réduit de marchands d'amasser des fortunes appréciables⁵¹. Ces échanges sont réalisés à travers les deux principaux circuits commerciaux mentionnés précédemment et qui ont la particularité d'être à la fois complémentaires et concurrents: le réseau terrestre vers le nord et la route entre la Sierra et Guayaquil⁵². Dans le premier circuit, entre Quito et Popayán, on transige principalement des tissus locaux tout en réexportant une partie des biens importés, des tissus de Castille surtout, contre de l'or. C'est d'ailleurs cet or qui permet de maintenir actif le réseau commercial traditionnel entre la Côte et la Sierra. Le rôle de Guayaquil prend d'autant plus d'importance que le port profite de la réduction des coûts de transport entraînée par l'ouverture de la route par le Cap Horn⁵³. Pour les commerçants de la Côte, le marché de la Sierra et du sud colombien demeure essentiel puisqu'il permet d'écouler les biens reçus de Lima en échange des exportations croissantes de cacao. Notons que les marchands de Guayaquil s'intéressent aussi directement au marché colombien grâce au

A. Kennedy T. et C. Fauria R., "Obrajes en la Audiencia de Quito: Tilipulo", *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*, no. 4 (1988), p. 177-187.

⁵¹La réduction est importante comparée au XVII^e où les importations atteignaient entre 600,000 et 1,000,000 de pesos. Néanmoins, les possibilités d'amasser des fortunes importantes demeurent bonnes. Par exemple, Montúfar effectue en 1797 des ventes de tissus vers le marché colombien de 20,000 pesos tandis qu'il importe des articles européens pour 30,000 pesos; R. B. Tyrer, *op. cit.*, p. 211-212, 224.

⁵²Le rapport de Delgado, cité précédemment, portait justement sur l'importance pour la couronne de mieux fiscaliser le flux d'échanges entre la côte et la sierra.

⁵³Le coût plus faible du fret maritime détermine que les importations européennes vers la Nouvelle-Grenade en transit par l'Audience deviennent moins coûteuses que celles qui utilisent les voies terrestres traditionnelles par Panama et Cartagène. Ce phénomène est amplifié par le contexte physique difficile ainsi que par une réglementation rigide du commerce qui devait limiter pendant encore longtemps les échanges entre les régions occidentales et orientales de la Colombie actuelle; L. Ospina V, *Industria y Protección en Colombia, 1810-1930*, Medellín, Biblioteca Colombiana de Ciencias Sociales, 1987, p. 49.

réseau de cabotage qu'ils établissent vers la Nouvelle-Grenade et où ils transigent, à leur tour, biens importés et tissus locaux⁵⁴.

Quoique l'articulation régionale reste centrale, les obrajes encore en activité dans les dernières décennies n'auraient pu survivre face à la concurrence de la production artisanale si leur production n'avait pas également joué un rôle significatif au niveau interne. L'exemple de l'obraje de San Ildefonso illustre bien cette dimension. Celui-ci demeure suffisamment concurrentiel pour maintenir ponctuellement des ventes sur le marché liménien grâce à une organisation productive particulièrement performante⁵⁵. On consacre néanmoins une fraction significative de la production comme moyen de paiement ou avances faites aux péons non seulement de l'hacienda mais aussi des autres propriétés gérées par des administrateurs coloniaux après l'expulsion des Jésuites. On estime que la proportion peut varier de 10 à 75%, selon les années et le type d'article textile, au cours de la décennie de 1780-1790⁵⁶. Cet exemple met en lumière un élément qui prendra de plus en plus d'importance ultérieurement, soit le caractère complémentaire des activités textiles par rapport au secteur agraire. De plus, les hacendados, qui ont maintenu en activité leurs installations textiles, ont ainsi la possibilité de maximiser, sur une base annuelle, l'utilisation de la force de travail au sein des haciendas.

⁵⁴Hamerly, M., *Historia social y económica de la antigua provincia de Guayaquil, 1763-1842*, Guayaquil, Archivo Historico del Guayas, 1976, p. 123-130.

⁵⁵Étant le plus grand obraje appartenant aux Jésuites dans l'Audience, ces derniers y copient un modèle de manufacture textile autrichien du début du XVIII^e siècle. Cette stratégie, qui se reproduit dans les diverses activités de la Compagnie à l'échelle du monde colonial, illustre bien la modernité de l'ordre.

⁵⁶Borchart de Moreno, C., "La crisis del obraje de San Ildefonso a finales del siglo XVIII"; *Cultura*, Vol. VII, no. 24b (1986), p. 660.

A ces deux dimensions s'ajoutent un troisième aspect qui accroît l'importance économique des articles textiles: le décret de 1792 légalisant le paiement du tribut et des impôts en espèce⁵⁷. A l'instar du contexte guatémaltèque, les tissus assument un rôle important comme substitut à la monnaie dans un univers commercial où une fraction importante des transactions se fait sur la base d'opérations s'apparentant toujours au troc dû à la pénurie chronique de numéraire. Néanmoins, la grande particularité de ces échanges non-monnaïres est qu'ils sont mis de l'avant par les milieux économiques les plus fortunés de la société quiténienne dans un contexte où prime la logique marchande.

Malgré l'ensemble de ces atouts, les obrajeros ne font que très peu d'efforts en vue d'améliorer les modalités de production. Comme l'indiquent les commentaires de Francisco José de Caldas dans sa description d'un obraje de la région d'Otavallo à la fin du XVIII^e siècle, il est surpris par le caractère primitif des installations qu'il visite. Certains procédés de production lui semblent si archaïques qu'il les suppose d'origine précolombienne⁵⁸. Cette attitude, découlant d'une combinaison de facteurs où l'esprit rentier de l'élite et le climat de crise qui prévaut jouent un rôle déterminant, n'empêche cependant pas l'éclosion de tentatives précoces en vue d'adapter les structures au nouveau contexte. Bien que Humboldt mentionne deux tentatives de modernisation d'obrajes, ceux

⁵⁷Tyrer, R. B., *op. cit.*, p. 252-253.

⁵⁸Ospina V., L., *op. cit.*, p. 81. Le phénomène n'est pas exclusif à la région andine car Salvucci note également le caractère statique des modalités de production qui restent pratiquement les mêmes du XVI^e siècle à la fin de la période coloniale dans les obrajes mexicains; *op. cit.*, p. 38.

du marquis de Maenza et du comte de Jijón⁵⁹, nous ne disposons d'informations que sur le second cas.

Après avoir demandé et obtenu une licence des autorités coloniales locales, Jijón importe d'Espagne, vers 1787, l'équipement nécessaire à la fabrication de tissus de coton, qu'il installe dans son obraje de San Joseph de Peguchi, dans la région d'Otavalo⁶⁰. Il embauche un charpentier espagnol pour le monter ainsi qu'un maître-artisan italien qui doit enseigner les nouvelles techniques aux travailleurs amérindiens tout en supervisant la production. Selon les commentaires d'Espejo, dans son apologie sur l'esprit modernisateur de Jijón, l'équipement est néanmoins rudimentaire car il le décrit comme étant suffisamment simple pour s'adapter aux conditions locales⁶¹. Dans ce contexte, plutôt qu'une transformation radicale des modalités de production, le nouvel équipement vise à assurer la survie de l'obraje tout en maintenant les principaux avantages de la forme antérieure. Cette stratégie devait être un des traits marquants des premiers essais de mécanisation de la production au lendemain du processus d'émancipation.

La tentative de Jijón demeure toutefois novatrice. D'abord, parce qu'il s'agit ici d'un premier effort de diversification productive par rapport à la spécialisation lainière traditionnelle. En amorçant la production de tissu de coton, Jijón tente ainsi de s'adapter

⁵⁹Humboldt, A. de, *Ensayo político sobre el Reino de la Nueva España*, Mexico, Editorial Porrúa, 1966, p. 450-451.

⁶⁰Rueda, N. R. *El obraje de San Joseph de Peguchi*, Quito, Abya Yala-TEHIS, 1988, p. 126-127.

⁶¹Espejo, E. de Santa Cruz y. "Discurso en la Escuela de Concordia"; J. M. Vargas, *La Economía Política...*, op. cit., p. 326-327.

aux nouvelles caractéristiques de la demande. Ensuite, parce qu'il investit afin de se démarquer du contexte général en occupant un nouveau créneau sur le marché avec des tissus de meilleure qualité que ceux offerts par le secteur artisanal⁶².

L'expérience est de courte durée puisque, par décret royal, Jijón doit, au début du XIXe siècle, démanteler la machinerie ainsi que renvoyer les artisans en Europe⁶³. Cet exemple est intéressant car il tend à confirmer la thèse classique d'une intervention active de l'administration coloniale visant à limiter les activités productives dans le monde colonial afin de promouvoir l'industrie textile dans la péninsule. Cependant, s'il est vrai que l'administration coloniale met ici fin à une esquisse originale de tentative de modernisation, on ne retrouve que peu d'exemples de mesures prises par les autorités locales visant explicitement à restreindre les activités des ouvrages traditionnels. L'incidence de celles édictées par la métropole est d'ailleurs pratiquement nulle⁶⁴.

En fait, l'attitude de la bureaucratie coloniale face au secteur textile est le plus souvent ambiguë. Si, au cours des dernières décennies de la période coloniale, on ne retrouve pas de positions aussi favorables que celles mises de l'avant par Muñive au siècle antérieur, les

⁶²Dans le contrat entre Jijón et l'hôpital de Betlemitas, il est spécifié que les tissus doivent être de qualité supérieure aux articles locaux généralement considérés comme fins dans l'Audience; N. Rueda, *op. cit.*, p. 126-127.

⁶³Stevenson, W. B., *A Historical and Descriptive Narrative of Twenty Years Residence in South America*, Londres, Hurt, Robinson and Co., 1825, t. 2, p. 348.

⁶⁴Comme politiques restrictives, nous retrouvons le décret royal ordonnant la destruction d'une partie du cheptel ovin mais qui ne fut pas suivi d'effets réels; J. Cooper, *op. cit.*, p. 2-3. On peut ajouter l'exemple du droit de douane de 3% imposé sur les importations de teinture et de ferronnerie. Contester par le marquis de Miraflores, en 1792, cette surcharge est par la suite abolie; R. B. Tyrer, *op. cit.*, p. 224-225.

interventions des Présidents de l'Audience au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle visent néanmoins à limiter les effets de la crise du secteur.

Montúfar insiste pour que le vice-roi de Nouvelle-Grenade, Solís, adopte des mesures favorables à la production textile quiténienne compte tenu de la situation économique critique de l'Audience. Parmi la plus significative, soulignons son ordonnance de 1754 qui interdit la vente de tissus de Castille provenant de Lima au sein de l'Audience⁶⁵. Ses successeurs, José de Diguja et José de Villalengua, demeurent eux aussi attentifs à l'évolution du secteur⁶⁶. A noter l'intervention de José García de León y Pizarro du début des années 1780 qui demande, sans succès, aux autorités liméniennes d'interdire ou, du moins, de limiter les importations de tissus étrangers afin d'éviter la ruine de la production quiténienne⁶⁷. Une décennie plus tard, Mon y Velarde, qui ne fut pas le Président le plus ouvert aux demandes créoles, estime néanmoins qu'il est dans l'intérêt de la région de maintenir un certain niveau de production textile⁶⁸. Son successeur, le baron de Carondelet, se montre plus sympathique aux revendications locales⁶⁹. Son argumentation est intéressante dans la mesure où il indique clairement ce qui justifie sa position: sa préoccupation quant aux conséquences néfastes de la crise textile sur les revenus fiscaux

⁶⁵Ospina, V. L., *op. cit.*, p. 85.

⁶⁶Tyrer, R. B., *op. cit.*, p. 238.

⁶⁷García de León y Pizarro, José, "Visita de las Reales Cajas de la Real Audiencia de Quito"; H. Arias, "La Economía de la Real Audiencia de Quito y la Crisis del siglo XVIII"; *Nueva Historia del Ecuador*, *op. cit.*, Vol. 4, p. 203-204.

⁶⁸Mon y Velarde, Juan Antonio, "Sucinta Relación"; L. Ospina V., *op. cit.*, 57 p. 85-86.

⁶⁹Larrea, C. M., *op. cit.*, p. 257.

et son souci d'éviter de générer un climat d'affrontement avec l'élite créole. Il faut donc nuancer l'impact des interventions de l'administration sur la crise traversée par les obrajes.

Les craintes du baron de Carondelet sur les conséquences néfastes de la crise sur l'équilibre de la société coloniale devait d'ailleurs se confirmer. La fraction éclairée de l'élite, dont plusieurs membres de la noblesse créole, profite de la conjoncture européenne pour amorcer, le 10 août 1809, une courte expérience de gouvernement autonome, glorifiée dans l'historiographie classique comme le premier cri d'indépendance.

Sous la direction du deuxième marquis de Selva Alegre, la junte au pouvoir reprend à son compte les projets autonomistes de León y Pizarro et de Carondelet: la création d'une Capitainerie Générale affranchie de la tutelle de Lima et de Bogota qui s'étendrait de Guayaquil à Panama⁷⁰. L'objectif est de prendre le contrôle de l'espace qui est devenu le principal axe d'articulation économique de la région de Quito afin de renforcer les efforts de diversification des intérêts de l'élite créole. Selon un schéma classique à l'échelle continentale, les solutions à la crise passent par des réformes politiques et administratives qui permettent une plus grande cooptation des charges publiques ainsi que la monopolisation du commerce régional. En ce sens, les préoccupations quiténiennes s'inscrivent dans une perspective assez similaire à celles de l'élite guatémaltèque. Notons qu'aucune solution alternative n'est proposée pour résoudre les difficultés des obrajes. Confrontée à une dépression économique exacerbée par le déclin démographique déjà

⁷⁰Valencia Llano, A., *op. cit.*, p. 63-67.

signalé, l'élite met plutôt l'accent sur le maintien des structures de la société coloniale ainsi que sur la consolidation du système d'hacienda, considérés comme des conditions essentielles à la préservation de ses privilèges dans le contexte de ruralisation de la société qui caractérise cette époque.

Dans un tel environnement, la production textile connaît évidemment des difficultés grandissantes au cours des dernières années de la période coloniale. Cette tendance est accentuée par l'accroissement de la concurrence étrangère qui entraîne la perte progressive du marché de Guayaquil⁷¹, et ce qui est plus déterminant par une hausse des importations textiles en Nouvelle-Grenade car la Côte fut toujours plus importante comme lieu de transit que comme débouché,⁷². Il faut, néanmoins, nuancer l'impact des tissus étrangers sur les producteurs textiles quiténiens, en particulier les artisans, car on s'accorde pour considérer que la majeure partie des tissus consommés dans la vice-royauté est toujours produite localement. Le témoignage de Hall est intéressant à cet égard. Il estime que la région est toujours, en 1810, globalement autosuffisante allant même jusqu'à chiffrer la valeur de la production textile dans l'ensemble des diverses provinces de la vice-royauté à cinq millions de pesos⁷³.

Le contexte devait néanmoins se transformer de façon radicale avec le début de la lutte pour l'émancipation. Le conflit entraîne des conséquences particulièrement néfastes, tant

⁷¹Hamerly, *op. cit.*, p. 133.

⁷²Variant selon le degré d'intégration des régions au commerce atlantique, Ospina note une croissance des importations textiles, légales ou non, tant d'origine européenne qu'asiatique, *op. cit.*, p. 62-78.

⁷³*ibid.*, *op. cit.*, p. 102.

pour les petits producteurs que pour les obrajes, à cause de la chute de la demande découlant de la destruction d'une partie des infrastructures minières dans le sud colombien et, de l'accentuation du déclin démographique lié directement aux affrontements⁷⁴. Ces tendances sont exacerbées par l'interruption périodique des échanges entre cette région et la Sierra selon les aléas des batailles. Les combats déterminent aussi la paralysie des activités de plusieurs obrajes dont les travailleurs sont embrigadés dans l'un ou l'autre des deux camps⁷⁵. Bien que la situation économique de cette période soit assez peu étudiée, il est permis de penser que c'est surtout au cours de ces années que plusieurs propriétaires d'obrajes abandonnent définitivement la production.

Le secteur textile connaît alors une des phases les plus critiques de son histoire. La crise comporte cependant une particularité importante puisque si, à l'instar du reste du continent, la concurrence étrangère s'accroît, c'est le contexte régional qui, sur le plan conjoncturel, est la principale cause des difficultés des producteurs. Ceci explique pourquoi, après la stabilisation de la situation politique lors de la création de la fédération de Grande Colombie, nous assisterons à un nouvel essor de la production locale. Au centre de ce renouveau, nous retrouvons les mêmes producteurs ruraux ainsi que divers obrajes qui reprennent leurs activités de production avec toujours, comme principal pôle, le marché colombien.

⁷⁴Bromley estime que le ratio homme-femme tombe, entre 1780 et 1825, de 67,3% à 61,8% à Latacunga et de 87,4% à 70,5% à Riobamba; "Urban-rural...", *op. cit.*, p. 293.

⁷⁵Reyes, O. E., *Breve Historia del Ecuador*, Quito, Editorial Fray Jodoco Ricke, T. II-III, 1974, p. 49-50.

La crise tardive de l'artisanat guatémaltèque

Contrairement à la situation quiténienne, la production textile guatémaltèque est toujours prospère à la fin du XVIII^e siècle. Selon les données compilées par José del Valle, la région de l'ancienne capitale, Santiago de Guatemala qui prend alors son nom actuel d'Antigua, compte 1,000 métiers à tisser en activité en 1795. Il estime qu'il s'y produit annuellement, malgré les conséquences catastrophiques du tremblement de terre de 1773, 2 millions de vares de tissus de coton⁷⁶. Ces données font d'Antigua un important centre textile à l'échelle méso-américaine avec une capacité productive comparable aux principales régions artisanales mexicaines⁷⁷. Dans la nouvelle capitale, la Nueva Guatemala de la Asunción, fruit de l'incroyable volonté coloniale de reconstruire une ville qui se veut une copie conforme de l'antérieure, on prévoit une nouvelle version du quartier des artisans de San Sebastian. Celui-ci devient peu à peu un nouveau centre textile important bien que l'interdiction de toute activité artisanale à Antigua, afin d'obliger les tisserands à venir s'installer dans la nouvelle capitale, n'a que peu de succès. La croissance de la production devait plutôt se faire sur la base de la reconversion de la main-d'oeuvre qui participa à l'édification de la ville⁷⁸. Un rapport du Conseil des Indes

⁷⁶Valle, José C. del, "Guatemala hace cien años", *Anales de la Sociedad de Geografía e Historia de Guatemala*, vol. V, no. 2 (1928), p. 244.

⁷⁷La capacité de production d'Antigua est proche de celle de Puebla ou Tlaxcala qui comptaient entre 1,100 et 1,200 métiers à tisser à la fin du XVIII^e siècle; M. Miño G., "Espacio económico e industria textil: los trabajadores novohispanos, 1780-1810"; *Historia Mexicana*, Vol. XXXII, 1983, p. 541.

⁷⁸Samayoa G., H. H., *op. cit.*, p. 28-29.

de 1796 confirme d'ailleurs que les autres provinces de la Capitainerie sont toujours aussi dépendantes des marchands de la capitale quant à leurs approvisionnements en tissus⁷⁹.

Il faut également souligner que la Société, fondée en 1794, dans le but de favoriser le développement économique de la région, la *Sociedad Económica de Amigos del País*, ne fait pas mention de difficultés particulières quand elle décrit la situation de la production textile. On y parle même du projet d'exporter des articles locaux vers l'Espagne et dans les autres colonies⁸⁰. Dans cet esprit, la Société propose, entre 1796 et 1799, diverses mesures dans le but de promouvoir le secteur. Les efforts sont d'abord orientés vers l'éducation des artisans à travers la distribution de feuillets d'information visant à améliorer la qualité des tissus, en particulier en ce qui a trait aux opérations de teinture. Car les déficiences au niveau des techniques de finition sont perçues comme un des principaux handicaps du secteur. Cette mesure a un double avantage aux yeux de la Société puisque, en plus de perfectionner les méthodes de production, elle devait accroître la consommation locale d'indigo et surtout, de cochenille dont elle fait la promotion⁸¹. On tente aussi de populariser de nouveaux types de fibres, lin et soie. Ces essais ont pour but avoué de substituer les importations⁸².

⁷⁹Floyd, T. S., *op. cit.*, p. 110.

⁸⁰Villaurrutia, J. de, "Junta pública", 16-XII-1798; J. L. Reyes M., *Apuntes para una monografía de la Sociedad Económica de Amigos de Guatemala*, Guatemala, Editorial "José Pineda Ibarra", 1964, p. 42.

⁸¹Moziño, J. M., *Tratado de xiquilite y añil*, Guatemala, s.e., 1799.

⁸²Villaurrutia, J. de, "Junta ..."; J. L. Reyes, *op. cit.*, p. 41-42.

Sur le plan technique, on se soucie encore une fois de la question de la filature en tentant d'élargir l'utilisation des rouets par leur distribution dans diverses communautés⁸³. Cependant, nous assistons aussi à des efforts de promotion plus novateurs. Dans le cadre de sa reprise en main de l'administration de l'école de filature pour jeunes filles, fondée en 1790 à Pinula près de la capitale⁸⁴, la Société y adjoint un maître-artisan espagnol qui en assure la direction et qui doit aussi enseigner les modalités d'utilisation de nouveaux types d'équipement de filature importés d'Espagne⁸⁵. A l'instar de Jijón, l'outillage demeure cependant rudimentaire⁸⁶. L'organisme poursuit ses efforts en important d'Angleterre des machines à égrener le coton installées dans diverses villes de la Capitainerie: Trujillo, Ciudad Real de Chiapas, Quezaltenango, San Salvador ainsi que dans la capitale⁸⁷. La Société tire ainsi profit des directives émises aux divers vice-rois reflétant la volonté de la métropole de faire la promotion de la culture de cette fibre afin d'approvisionner les entreprises espagnoles⁸⁸.

Donc, à part la question du coton, les propositions de la Société dépassent largement les orientations de la couronne au sujet de la production textile coloniale. Néanmoins, elles

⁸³AGCA, A1.6, Leg. 2,005, Exp. 13,807, 1796.

⁸⁴Cette école est fondée par Manuel Vicente Muñoz à qui la couronne concède par décret des terres pour lui permettre de financer l'établissement; H. H. Samayoa G., *op. cit.*, p. 43.

⁸⁵AGCA, A.1.6, Leg. 2,006, Exp. 13,803, 1797.

⁸⁶Selon un rapport des autorités municipales de Santa Catarina de Pinula datant de 1833, l'équipement de filature fut démantelé à la fermeture de l'école en 1798; AGCA, B119.4, Leg. 2,562, Exp. 60,205, 1833.

⁸⁷Solano, F. de, *op. cit.*, p. 109-110

⁸⁸Thomson, G. P. C., "Continuity and Change in Mexican Manufacturing, 1800-1870"; J. Batou (ed.), *Entre développement et sous-développement. Les tentatives précoces d'industrialisation de la périphérie, 1800-1870*. Genève, Librairie Droz, 1991, p. 267. Cet intérêt pour les filés américains n'est pas nouveau puisqu'un propriétaire catalan d'installation textile, Jaime Campins, obtient en 1748 le droit d'importer du fil guatémaltèque pour une période de 4 ans; H. H. Samayoa G., *op. cit.*, p. 125.

semblent avoir été reçues favorablement par les autorités locales. Celles-ci avaient d'ailleurs mis de l'avant, quelques années auparavant, une campagne visant à élargir l'utilisation du rouet dans la région de Los Altos et ce, afin d'accroître la production lainière⁸⁹.

En fait, jusqu'à la fin de la période coloniale, on ne dispose d'aucun indice d'une politique restrictive s'adressant spécifiquement à la production textile locale de la part des autorités de la Capitainerie. Cette absence s'explique également par la convergence d'intérêts entre l'administration coloniale et l'élite créole. Le risque d'instabilité sociale est un des principaux motifs invoqués en faveur de l'élargissement et de la diversification de la production textile afin de réduire les causes de mécontentement populaire au sein du monde urbain en développant de nouvelles possibilités d'emploi⁹⁰. Ce thème est repris dans les débats autour de l'idée d'imposer des règles vestimentaires européennes aux populations amérindiennes. En accord avec la vision de l'élite éclairée de l'époque, l'objectif premier est d'accroître le niveau de "civilisation" de ces dernières bien que la possibilité d'élargir le marché local soit perçue explicitement comme une des conséquences favorables de cette obligation⁹¹.

⁸⁹AGCA, A.I.16.11, Leg. 4,500, Exp. 38,266, 1787.

⁹⁰Beteta, I., *Memoria sobre los medios de destruir la mendicidad y de socorrer los verdaderos pobres de esta Capital*, Guatemala, s. e., (1797).

⁹¹Deux mémoires sur ce thème sont présentés à la Société: fray Matias de Córdova, *Folleto que trata de las utilidades de que todos los indios y ladinos se visten y calcen a la española, y medios de conseguirlo sin violencia, coacción, ni mandato*, Guatemala, s. e., (1798) & fray Antonio de San José Muro, *Memoria sobre la utilidad que resulta de que los indios y ladinos se visten y calcen a la española, y medios de conseguirlo con suavidad*, Guatemala, s. e., (1798).

L'impact des efforts mis de l'avant par la Société demeure cependant fort limité. Néanmoins, comme nous le verrons ultérieurement, l'incidence de son programme est déterminante à plus long terme car nombre de ses propositions continuent à définir, pendant une bonne partie de la période républicaine, les principales orientations des politiques de promotion de la production textile. Certains interprètent ce faible succès tout simplement par le manque d'intérêt des artisans à les mettre en application⁹². Cependant, il est plus approprié d'y voir le résultat d'un contexte où les producteurs ne sentent pas le besoin de modifier leur façon de produire car, malgré l'augmentation des échanges commerciaux durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, la concurrence étrangère demeure encore faible au niveau régional. Une situation d'autant plus singulière que, à la différence de la situation quiténienne, la position géographique du Guatemala facilite le commerce avec l'Europe. De plus, la présence de commerçants anglais au Belize aurait dû favoriser la contrebande.

Ce phénomène s'explique par diverses raisons liées à la situation privilégiée que conserve l'élite guatémaltèque sur le marché régional jusqu'à la fin de la période coloniale. Comme le note Wortman, les commerçants de la capitale sont suffisamment puissants pour résister avec succès aux diverses mesures mises de l'avant par les autorités coloniales dans le but de limiter leur emprise sur le commerce régional⁹³. La position privilégiée de l'élite commerciale de la capitale est d'ailleurs confirmée par la couronne en lui octroyant, en

⁹²Un bon indicateur est le faible niveau de participation aux concours organisés par la Société malgré les prix en argent qui sont attribués; H. H. Samayoa, G., *op. cit.*, p. 48.

⁹³Wortman, M.L., *op. cit.*, p. 130-131, 147-149, 166-167.

1793, le statut de *Real Consulado de Guatemala*⁹⁴. Elle se dote ainsi d'outils politiques lui permettant, à la fois, de conserver une forte ascendance sur les producteurs d'indigo et d'imposer ses règles sur les modalités du commerce régional. Quant à la contrebande, bien que nous n'ayons que peu d'indications chiffrées sur le commerce textile avec le Belize, on s'accorde pour considérer que les ventes des commerçants anglais demeurent limitées⁹⁵. En fait, la prépondérance des marchands guatémaltèques est telle qu'ils parviennent aussi à imposer leurs règles sur ce marché parallèle. Comme le notent les contemporains, cette situation se traduit par des prix particulièrement élevés sur les articles importés, légalement ou non⁹⁶. Ceci explique que les tissus locaux sont considérés comme de très bas prix bien que leur coût soit supérieur aux articles équatoriens. Par exemple, dans le cas des tissus de flanelle, la vare se vend à un peso dans la capitale guatémaltèque⁹⁷, soit le double du prix des articles quiténiens écoulés dans le sud colombien. On perçoit ici clairement les avantages du contrôle exercé par les commerçants guatémaltèques sur leur marché régional. Il s'agit d'une distinction importante par rapport à la situation de l'élite quiténienne qui demeure globalement dépendante de divers intermédiaires suite au transfert de pôle du marché péruvien vers le colombien malgré son intérêt pour les activités commerciales.

⁹⁴Ce statut leur permet de bénéficier des divers privilèges légaux dont celui d'administrer le tribunal commercial de la Capitainerie; R. L. Woodward, *Privilegio de Clase y Desarrollo económico, Guatemala: 1793-1871*, San José, EDUCA, 1981 (1966), p. 21-22.

⁹⁵Wortman, M. L., *op. cit.*, p. 168-171 & R. A. Naylor, *Influencia británica en el comercio centroamericano durante las primeras décadas de la Independencia (1821-1851)*, Antigua, CIRMA, 1988, p. 4, 8.

⁹⁶Floyd, T. S., *op. cit.*, p. 110.

⁹⁷Batres, J., A., *La América Central ante la Historia*, T. II, Guatemala, Tipografía Sanchez & de Guise, 1920, p. 594.

A cela s'ajoute un facteur d'ordre conjoncturel favorisant les producteurs locaux dans les dernières années du XVIII^e siècle. A l'instar de la situation dans d'autres régions coloniales, les cas de Cuenca et Cochabamba déjà mentionnés ou celui de la Nouvelle-Espagne⁹⁸, les aléas du commerce atlantique liés au conflit européen génèrent une importante pénurie de textiles importés. Le recensement des stocks de tissus européens réalisé en 1799 révèle la faible quantité d'articles importés en vente dans les échoppes des divers centres urbains de la Capitainerie⁹⁹. Cependant, la situation devait se modifier au cours de la première décennie du XIX^e siècle.

Une des premières manifestations des difficultés du secteur textile est la révolte des tisserands du quartier San Sebastian de la capitale en 1808¹⁰⁰. Le déclin du secteur textile est confirmé par le bilan dressé en 1810 par le Consulado dans un mémoire visant à orienter l'intervention du député de la province, Antonio de Larrazábal, au Cortes de Cadiz:

"no hace muchos años se fabricaban (divers types d'articles textiles) con ahinco é interés, se gastaban con gusto, y se hacian crecidas remisas á las Provincias expendiendose ventajosamente ya en las tiendas, y ya en parte de las habilitaciones que se dan a los cosecheros de tintas,"¹⁰¹

⁹⁸Thomson, G. P. C., "The cotton...", *op. cit.*, p. 184-185.

⁹⁹Palma, M.G.E., "Guatemala a finales del siglo XVIII. Una breve perspectiva económica y social"; J. Luján (ed.), *Historia y antropología. Ensayos en honor de J. Daniel Contreras R.*, Guatemala, Universidad de San Carlos, 1982, p. 40-43, 47-51.

¹⁰⁰Samayoa, G., H. H., *op. cit.*, p. 162.

¹⁰¹"il y a peu d'années, on fabriquait avec acharnement et profit divers types d'articles textiles, on investissait avec facilité, et on faisaient des envois croissants vers les Provinces, soit dans les échoppes, soit comme une partie des avances faites aux propriétaires de plantation d'indigo", "Apuntamientos sobre la agricultura y comercio del Reyno de Guatemal, 1810"; J. Luján (ed.), *Economía de Guatemala, 1750-1940*, T. I, Guatemala, Universidad de San Carlos, 1980, T.I, p. 74.

Selon les auteurs du rapport, cette situation découle directement de l'accroissement des importations d'Espagne, du commerce accru d'articles asiatiques, dit des Philippines, ainsi que de la contrebande accrue de tissus anglais¹⁰². Pour y remédier, l'organisme demande l'interdiction complète de tout commerce d'articles de coton à l'exception de certains types de tissus fins provenant d'Espagne¹⁰³. Bien qu'il soit compréhensible qu'une guilde de commerçants tente de s'affranchir d'un monopole comme celui de la Compañía de Filipinas, qu'elle avait d'ailleurs remis en cause quelques années auparavant¹⁰⁴, il est plus singulier qu'elle dénonce la contrebande dont plusieurs de ses membres profitent¹⁰⁵. Cependant les deux principales préoccupations de l'élite justifient cette prise de position. En premier lieu, les commerçants de la capitale sont intéressés à éviter l'amplification des désordres urbains mentionnés précédemment et surtout, ils veulent limiter les sources d'approvisionnement afin de freiner l'éclosion de nouveaux réseaux de distribution d'articles textiles dans les autres provinces de la Capitainerie¹⁰⁶.

Parmi les autres solutions proposées, le Consulado reprend essentiellement sa stratégie traditionnelle. Il espère abaisser les coûts d'approvisionnement des filés en augmentant la culture du coton et en généralisant l'usage des rouets dans les régions cotonnières¹⁰⁷. De

¹⁰²La situation guatémaltèque n'a rien d'exceptionnelle. On assiste en Nouvelle-Espagne au même phénomène avec une hausse des importations textiles qui passent, selon les chiffres officiels des autorités de Veracruz, de 150,000 pesos en 1806 à 1,500,000 pesos en 1809; R. J. Salvucci, *op. cit.*, p. 158-159.

¹⁰³"Apuntamiento..."; J. Luján (ed.), *Economía ...*, *op. cit.*, T. I, p. 46-47.

¹⁰⁴AGCA, *Al. I*, Leg. 30, Exp. 908, 14-IX-1803.

¹⁰⁵Martinez dresse la liste des membres du Consulado qui font face à des poursuites de la part des autorités coloniales pour trafic illégal, *op. cit.*, p. 192, 716.

¹⁰⁶"Apuntamientos..."; J. Luján (ed.), *Economía ...*, *op. cit.*, T. I, p. 74.

¹⁰⁷*ibid.*, p. 46.

plus, il défend le maintien du système de repartimientos de algodón déjà remis en cause par la métropole dans diverses régions du continent. Bien qu'il le qualifie lui-même de violent et tyrannique, on le perçoit comme le seul moyen d'inciter les populations amérindiennes au travail et de s'assurer d'un approvisionnement régulier en fil¹⁰⁸. A noter que le Consulado rejette toute mesure visant à modifier les habitudes vestimentaires des populations amérindiennes¹⁰⁹. Cette position n'est pas exempte d'un certain calcul commercial¹¹⁰. Elle démontre bien, avec le maintien des distributions forcées de fibre, le type de relations sociales privilégiées. A l'instar du contexte quiténien, on a le même souci de conserver intacte la structure sociale existante. Si l'on retrouve ultérieurement des prises de position qui diffèrent entre les commerçants quant à l'opportunité de déclarer l'Indépendance par exemple, le maintien des principales caractéristiques de la société coloniale devait demeurer un des principaux consensus au sein de l'élite guatémaltèque.

Les autorités coloniales se montrent ouvertes aux revendications du Consulado en réaffirmant à deux reprises, 1811 et 1816, l'interdiction du commerce d'articles de coton à l'exception de ceux prévus dans les privilèges accordés à la Compañía de Filipinas¹¹¹. Cette volonté de consolider le modèle colonial se traduit aussi par l'adoption d'une nouvelle réglementation des guildes d'artisans qui renforce les contrôles classiques sur les

¹⁰⁸ibid., p. 54, 56.

¹⁰⁹ibid., p. 57-58.

¹¹⁰Pour saisir ce calcul, il faut faire référence aux avantages qu'octroyaient certaines caractéristiques culturelles de la demande locale. Par exemple, les articles élaborés avec du coton local, le *cuyuscate*, sont souvent préférés aux cotonnades importées à cause de sa couleur naturelle café.

¹¹¹Wortman, M. L., *op. cit.*, p. 193.

prix, les poids et les mesures¹¹². Le nouveau code est édicté en 1811 par le Capitaine Général, lequel reprend intégralement le projet du *Cabildo* de la capitale dont l'ébauche fut largement inspirée par les opinions exprimées par les maîtres-artisans¹¹³. Le décret est cependant sans lendemain car, dans la confusion politique qui suit l'invasion napoléonienne, les guildes sont abolies en 1813 par ordre des Cortes de Cadix¹¹⁴. Cette orientation plus libérale devait être de courte durée car, dès la restauration en 1814, la couronne réaffirme les orientations classiques de sa politique économique en rétablissant les guildes ainsi que le fameux monopole de la *Compañía de Filipinas*¹¹⁵. On alloue, en 1816, quatre mois aux commerçants locaux pour vendre à cette dernière les stocks de tissus étrangers acquis dans les années antérieures¹¹⁶. Ces mesures, adoptées afin de confirmer le retour au contexte de 1811, devaient néanmoins rester lettre morte.

Soulignons néanmoins que la situation n'est pas aussi catastrophique que ce que nous laisse entendre le portrait dressé par le Consulado. S'il est vrai que l'on assiste à un accroissement des importations, légales ou non, à partir du début du XIXe siècle, la concurrence étrangère n'affecte cependant pas tous les types d'articles textiles de la même façon. Comme l'indique le rapport du Consulado de 1810, c'est surtout l'élite qui délaisse les tissus locaux les plus fins au profit d'articles de luxe importés¹¹⁷. Les secteurs

¹¹²Samayoa G., H. H., *op. cit.*, p. 49-50.

¹¹³AGCA, *A1.2, Leg. 2,189, Exp. 15,736*, 1810.

¹¹⁴Samayoa G., H. H., *op. cit.*, p. 50.

¹¹⁵AGCA, *A1.1, Leg. 30, Exp. 908*, 1814.

¹¹⁶AGCA, *A1.23, Leg. 1,543, Exp. 188*, 1816.

¹¹⁷Cette tendance est également présente au sein de l'élite amérindienne qui incorpore un nombre grandissant d'éléments vestimentaires européens; S. Martinez, *op. cit.*, p. 605-609, 768-771 & O. Arriola de Geng, *op. cit.*, p. 65-69. Au niveau équatorien, nous retrouvons cette même tendance à la

populaires utilisent majoritairement les cotonnades locales de qualité inférieure qui se vendent encore au tiers du prix des articles étrangers sur le marché de la capitale¹¹⁸.

En contradiction avec son ton pessimiste, l'organisme souligne l'importance grandissante de l'artisanat dans le monde rural. On met l'accent sur la situation prévalant dans les provinces des Hauts plateaux et surtout, dans la région de Quetzaltenango qui se consolide comme un grand centre de production textile au Guatemala. Plus singulier est le cas de communautés, comme Zumpango dans la région de Sacatepéquez, qui occupent une place prédominante dans la fabrication d'articles de bonneterie¹¹⁹. Cette tendance à une spécialisation textile accrue donne lieu à une accentuation de la division du travail au sein du monde artisanal quant aux différents types d'opérations textiles. On note un tel phénomène dans un rapport des autorités de Totonicapán où sont mentionnés les efforts entrepris en vue d'améliorer la productivité des artisans qui se dédient aux seules opérations de teinture¹²⁰. Donc, s'il est certain que le secteur textile vit une conjoncture difficile, la situation n'est pas encore dramatique pour tous les types de producteurs.

Soulignons qu'en mettant l'accent sur l'impact des tissus étrangers, l'analyse de la crise faite par le Consulado est, en grande partie, injustifiée. S'il est vrai que l'on assiste de façon générale à une réduction des ventes, les difficultés croissantes du secteur textile sont

sophistication de l'habillement chez l'élite amérindienne au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle; S. Benítez et G. Costa, "La familia, la ciudad..."; *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol. 5, p. 204-209.

¹¹⁸"Apuntamientos..."; J. Luján (ed.), *Economía ..., op. cit.*, T. 1, p. 46.

¹¹⁹*ibid.*, p. 40.

¹²⁰AGCA, *Al.1, Leg. 6,116, Exp. 56,551*, 1813.

plutôt le résultat d'un contexte économique général marqué par le déclin des exportations d'indigo amorcé vers 1800. Les tissus locaux jouant un rôle de premier plan dans les avances et rémunérations dans les plantations, la réduction des récoltes entraîne nécessairement une baisse de la demande d'où un chômage croissant des tisserands de la capitale, soit un des principaux motifs de la révolte de 1808. La tendance s'accroît au cours des années 1810 avec des exportations qui chutent de moitié¹²¹. De plus, comme les importations textiles passent par les mêmes circuits commerciaux que la production locale, les ventes de tissus importés subissent un impact similaire à celui des articles locaux¹²². Les rapports des premiers consuls britanniques confirment cette tendance lorsqu'ils soulignent que le commerce avec la région était, à la fin de la période coloniale, généralement réduit et, le plus souvent, irrégulier¹²³.

Le grand bouleversement du secteur textile guatémaltèque provient plutôt d'une décision administrative adoptée en 1819. Les autorités coloniales locales autorisent alors les marchands guatémaltèques à commercer directement avec le Belize. Tout en se défendant de favoriser la libéralisation complète du commerce, le Capitaine Général justifie sa décision en mettant de l'avant la perte fiscale entraînée par un phénomène qu'il ne peut, de toute façon, endiguer¹²⁴. Cette ouverture commerciale, qui préfigure le contexte

¹²¹Les quantités d'indigo exportés passent de 741,000 livres en 1810 à 332,000 livres en 1818; R. S., Smith, *op. cit.*, p. 197.

¹²²En admettant que les données mexicaines reflètent les tendances régionales, nous constatons une chute drastique des importations de tissus entre 1813 et 1815 suivie d'une faible récupération entre 1816 et 1819; R. J. Salvucci, *op. cit.*, p. 159.

¹²³Naylor, R. A., *op. cit.*, p. 16-17.

¹²⁴Pinto, J. C., *Centroamérica, de la colonia al estado nacional, 1800-1840*, Guatemala, Universidad San Carlos de Guatemala, 1986, p. 43-44.

économique post-colonial, est à l'origine d'achats importants de tissus anglais. Selon les estimations de l'époque, pas moins d'un demi million de pesos d'articles textiles britanniques sont acquis en moins d'un an¹²⁵. Cet accroissement des importations s'accompagne d'une formidable chute des prix des tissus étrangers dans la capitale: plus de 50% sur les articles similaires à la production locale et plus de 1,000% sur les tissus traditionnellement importés d'Espagne¹²⁶.

Les producteurs urbains parviennent néanmoins à conserver une partie du marché grâce à la baisse importante du coût du coton qui passe, au cours de la même période, de 12 à 3 réaux l'arrobe¹²⁷. Quoique fortement affecté par le nouveau contexte, l'artisanat textile de la capitale compte toujours, selon les données compilées par les autorités de la capitale à la fin de 1820, 637 métiers à tisser encore en activité appartenant à 134 maîtres-artisans¹²⁸. Si plus des trois quarts des ateliers correspondent aux dimensions traditionnelles des telares, soit 4 métiers à tisser ou moins, nous relevons aussi la présence d'installations qui en comptent une dizaine. Ces ateliers sont donc de dimensions comparables aux petits obrajes urbains de Nouvelle-Espagne¹²⁹. Il est difficile de préciser si nous sommes en présence d'une ébauche de concentration liée à la conjoncture ou si

¹²⁵“El verdadero Patriota”; *El Editorial Constitucional*, no. 7 (suplemento), 4-VIII-1820, Guatemala, Editorial “José Pineda Ibarra”, 1969, T. 1, p. 81.

¹²⁶“El Admirador del Patriota”; *El Editorial Constitucional*, no. 11, 18-IX-1820, T. 1, p. 132.

¹²⁷“El verdadero Patriota”; *El Editorial Constitucional*, no. 9, 4-IX-1820, T. 1, p. 110-111.

¹²⁸AGCA, A.1.6.2., *Leg. 2,008, Exp. 13,856-57*, 1820.

¹²⁹Plusieurs obrajes urbains de la ville de Mexico comptaient entre 14 et 18 métiers à tisser; R.J., Salvucci, *op. cit.*, p. 102.

cette composition est le résultat de la fusion des deux guildes au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

La situation devait néanmoins rapidement se dégrader. Dans son dernier rapport officiel, le trésorier de la Capitainerie considère que la concurrence étrangère est devenue si forte qu'elle est sur le point d'entraîner la ruine définitive de la production textile de la capitale¹³⁰. C'est ainsi que, à la veille de l'Indépendance, l'axe principal du secteur textile au Guatemala, l'artisanat urbain connaît la pire crise de son histoire. Dans la mesure où nous sommes en présence d'une rupture beaucoup plus radicale avec le passé colonial qu'au niveau quiténien, le contexte correspond bien à l'image classique qui lie le déclin des formes traditionnelles de production textile à l'accroissement de la concurrence anglaise. Cependant, alors que Vela signale que tous les producteurs connaissent des difficultés, l'impact de la concurrence étrangère se fait sentir de façon moins aiguë dans les provinces qu'à la périphérie de la capitale et de ses environs. Ceci s'explique par une tendance assez commune à l'époque dans l'ensemble du monde urbain à l'échelle continentale, soit la généralisation de l'usage de tissus importés même au sein des secteurs populaires. Bien que la perte de ce débouché a une incidence négative sur les communautés les plus spécialisées, elle est compensée dans une large mesure par la virtuelle extinction des divers types de repartimientos. Dans la confusion politique qui s'instaure à cette époque, les communautés acquièrent un niveau d'autonomie sans

¹³⁰Vela, M., "Informe del Ministro Tesorero de las Reales Cajas de Guatemala acerca del estado deficiente del Evario antes y despues del 15 de septiembre de 1821"; J. Luján (ed.), *Economía ..., op. cit.*, T. 1, p. 94.

précédent depuis le début de la période coloniale. Elles sont ainsi bien placées pour tirer profit de l'accroissement de la demande rurale.

Comme le souligne, en 1820, le rapport des autorités municipales d'Antigua, la croissance des exportations de teinture générée par la libéralisation des échanges avec le Belize entraîne une demande accrue de journaliers agricoles ce qui augmente la capacité de négociation des péons¹³¹. Ceux-ci profitent de la conjoncture pour exiger des avances en argent plutôt qu'en produits. Cette monétarisation croissante réduit l'intérêt des commerçants à acquérir des articles textiles locaux comme substitut du numéraire, facteur qui accentue les difficultés de l'artisanat urbain. Néanmoins, cette tendance a comme conséquence de favoriser les producteurs ruraux puisque les péons s'approvisionnent ainsi de plus en plus dans leur région d'origine plutôt qu'à travers les circuits mis en place par les marchands de la capitale.

A la lumière de l'évolution du monde amérindien guatémaltèque, il est permis de penser que l'approvisionnement en articles de première nécessité passe, de façon plus marquée que dans la Sierra équatorienne, par des échanges marchands. Parallèlement à l'aboutissement de trois siècles de déstructuration des modalités traditionnelles de reproduction domestique, ce phénomène est amplifié par la conjoncture, c'est-à-dire un monde rural qui s'affranchit de certaines contraintes coloniales tout en connaissant une

¹³¹AGCA, A.1.16.11, Leg. 375, Exp. 7,764, 1820.

augmentation du niveau de monétarisation. Nous assistons ainsi à l'accroissement d'une demande rurale favorisant l'essor d'une économie paysanne autonome¹³².

La crise se présente donc de façon tout à fait différente dans chacun des contextes. Il est cependant intéressant de constater que l'évolution de secteurs textiles distincts aboutit à des résultats qui se rapprochent étrangement. Les difficultés grandissantes des principaux axes, obrajes et artisanat urbain, favorisent la consolidation d'un important noyau de petits producteurs ruraux. Le phénomène rappelle, en ce sens, les transformations qu'avait connu précédemment la production textile européenne dans son passage de la sphère urbaine au monde rural. La principale différence se situe toutefois dans l'extraordinaire capacité de survie de l'artisanat qui devait demeurer encore longtemps un des principaux fournisseurs textiles ainsi qu'une des rares alternatives économiques pour une large fraction des populations locales.

¹³²Cette notion d'économie paysanne autonome est fondée sur l'utilisation, en histoire, du concept de paysannerie au sein de l'historiographie française par des auteurs tel que Le Roy Ladurie, soit un monde de plus en plus dynamique dans ses échanges au fur et à mesure qu'il s'affranchit des modalités traditionnelles de coercition.

2e PARTIE

LE SECTEUR TEXTILE AU DÉBUT DE LA PÉRIODE RÉPUBLICAINE

Entre le souhait des élites locales de mimer l'Europe et l'intérêt de conserver les éléments du modèle colonial les plus aptes à assurer leur domination, l'évolution de nos deux sociétés se fait au cours de la première moitié du XIXe siècle sous le signe de tendances contradictoires qui laissent, en définitive, une impression de sociétés figées. Néanmoins, s'il est vrai que l'Indépendance n'entraîne que peu de changements par rapport aux principaux axes qui se profilent à la fin de la période coloniale, elle représente, sur le plan politique, une nouvelle ère qui modifie les paramètres de la question textile.

Le degré d'ouverture à l'étranger est bien sûr au coeur des débats. Nous verrons cependant que, si les droits de douane sont rarement fixés dans une perspective protectionniste, ils ne sont pas plus libre-échangistes sauf lors de la promulgation des indépendances où l'on en fait une pétition de principe. Plus qu'une question d'orientation idéologique, les politiques tarifaires sont d'abord tributaires de considérations fiscales qui demeurent la première préoccupation des nouveaux États. Dans un tel contexte, les exemples équatorien et guatémaltèque illustrent bien que c'est sous le signe du pragmatisme que les divers régimes élaborent les principales orientations de leur politique.

L'environnement est évidemment assez peu favorable à l'essor d'un secteur textile manufacturier. Nous verrons néanmoins qu'il se manifeste très tôt, dans les deux pays, un intérêt marqué pour les nouvelles modalités de production. Ceci se traduit au Guatemala par l'élaboration des propositions les plus intéressantes afin de favoriser l'éclosion des premières entreprises textiles. Malgré le caractère novateur des mesures, les résultats sont extrêmement réduits. En Équateur, au contraire, la réflexion sur le thème de la modernisation est plus limitée. C'est cependant dans ce pays que se développent les tentatives les plus précoces au point où le secteur textile équatorien, minuscule en terme absolu, apparaît en avance sur la majeure partie des expériences nationales au niveau continental dans les années 1860.

Cette différence s'explique certes par une plus longue tradition textile ainsi que par la présence d'un débouché relativement dynamique avec le marché colombien. Mais il ne faut cependant pas minimiser l'impact des schémas distincts de modernisation alors mis de l'avant. Ils synthétisent bien des visions différentes des élites qui auront une incidence sur l'évolution du secteur jusqu'au XXe siècle.

Dans la mesure où les structures sociales des deux pays ne sont qu'assez peu modifiées par rapport à la fin de la période coloniale, il n'est pas surprenant de constater que les formes traditionnelles de production textile, l'artisanat rural dans les deux contextes et l'obraje spécifiquement équatorien, continuent de jouer un rôle de premier plan. En fait, malgré la vision le plus souvent négative des contemporains, l'approvisionnement en

articles textiles dépend encore largement de producteurs locaux qui ont su s'ajuster aux diverses conjonctures marquant la période.

La présence d'une petite production textile significative pose néanmoins certains problèmes d'interprétation, car il est difficile d'évaluer son rôle dans des contextes où l'on s'accorde pour souligner tant la croissance des importations que la capacité de la majeure partie de la population à maintenir des activités d'autoconsommation. Cette question renvoie directement au thème de la dimension des marchés locaux. Divers facteurs doivent être invoqués ici mais l'aspect central demeure le maintien des courants d'échange de la fin de la période coloniale. En ce sens, à l'instar de la production, les caractéristiques du secteur se définissent à la lumière des tendances fondamentales qui ont modelé la demande tant au Guatemala qu'en Équateur. Il faut, d'une part, relativiser l'importance des importations bien qu'elles occupent une place prépondérante au sein des fractions les plus monétisées de la population et d'autre part, nuancer les possibilités de conserver un niveau élevé d'autosuffisance au sein du monde rural.

CHAPITRE 3

L'ÉTAT AU DÉBUT DE LA PÉRIODE RÉPUBLICAINE

Les différentes analyses sur la croissance économique ou, plus globalement, sur la question du développement mettent souvent l'accent sur le rôle de l'État comme agent catalyseur des transformations socio-économiques nécessaires à l'essor d'un tel processus¹. Si l'on reprend un des principaux axes de l'étude de Batou sur les tentatives précoces de mécanisation dans le futur Tiers Monde, la qualité des mesures mises de l'avant représente un des principaux facteurs expliquant le succès ou l'échec des premières expériences de modernisation². Bien que pertinent pour mettre en relief les aspects qui déterminent l'énorme écart actuel, ce modèle d'interprétation doit être nuancé dans la mesure où l'accent est mis sur des situations qui sont à bien des égards exceptionnelles, l'Égypte de Méhémet-Ali ou le Mexique de Lucas Alamán, plutôt que sur ce qui fut la norme: des ébauches d'États particulièrement mal équipés pour intervenir au sein de leur société respective.

¹Du classique de Gerschenkron sur les processus tardifs d'industrialisation; *Economic Backwardness in Historical Perspective*, Cambridge, Harvard University Press, 1966; jusqu'aux approches plus orthodoxes, dont la plus diffusée est sans conteste l'analyse de Rostow; *The Stages of Economic Growth. A non-Communist Manifesto*, Cambridge, Cambridge University Press, 1960; on tend à souligner le rôle central joué par l'État en lui allouant un poids déterminant au cours des différentes phases de l'émergence d'une structure industrielle autocentrée. Ce n'est qu'avec la diffusion récente de la pensée néo-libérale que l'État en soi est perçu comme un frein à la croissance économique. Car, si les analyses tant classiques que néo-classiques doutaient de la valeur de l'interventionnisme étatique au niveau des échanges, tant locaux qu'internationaux, elles ne remettaient pas en cause son rôle comme garant d'un cadre juridique stable pour les entreprises et d'acteur important dans le développement économique d'une Nation.

²Batou, J., *Cent ans de résistance au sous-développement: L'industrialisation de l'Amérique Latine et du Moyen-Orient face au défi européen, 1770-1870*, Genève, Librairie Droz, 1990.

Ce constat ne remet toutefois pas en cause la capacité des divers régimes à influencer sur leur réalité. Plusieurs traits des politiques économiques qui caractérisent l'ensemble du XIX^e siècle ont leur origine dans les orientations adoptées dans les premières décennies de la période républicaine.

Les débats à la fin de la période coloniale

Des deux réalités étudiées ici, la situation guatémaltèque est, sans conteste, la plus intéressante pour saisir le contexte de l'époque en raison de la qualité des échanges suscités par la question textile. Les débats révèlent un niveau de connaissance élevé des principales thèses économiques qui s'affrontent à l'époque tout en démontrant une capacité d'analyse particulièrement sophistiquée de la conjoncture interne.

Au contraire, au sein de l'Audience de Quito, si la crise des obrajes ainsi que l'accroissement de la concurrence étrangère sont des thèmes récurrents dans le discours de l'époque, l'élite a néanmoins tendance à débattre de cette question de façon beaucoup plus abstraite. Ceci s'illustre par le peu de mentions de mesures concrètes visant à développer des solutions alternatives aux difficultés vécues par les producteurs. Cette situation ne peut s'expliquer par un niveau moindre de connaissance des nouveaux courants de pensée mais, plutôt, par le contexte politique particulièrement chaotique prévalant alors au sein de l'Audience³. C'est ainsi que l'urgence du débat se porte surtout sur le type d'État à créer

³L'analyse de Demélas et de Saint-Geours sur les débats politiques de l'époque indique des positions particulièrement tranchées entre les divers courants de pensée dans le cadre de débats où la connaissance

plutôt que sur un programme de gouvernement à mettre de l'avant⁴. A noter, néanmoins, que le besoin de mesures protectionnistes fait un large consensus au sein de l'élite de la Sierra. Comme nous le verrons, ce thème est au centre des premières discussions formelles sur le rôle que doit jouer l'État face au secteur textile. Un débat qui ne s'amorce qu'après la stabilisation du pouvoir politique au sein de la Grande Colombie au milieu des années 1820.

En fait, la spécificité du contexte guatémaltèque vient du caractère précoce de l'ouverture commerciale décrétée, comme nous l'avons souligné précédemment, par les autorités coloniales en 1819. En ce sens, les discussions au Guatemala sont en fait le prélude au vaste débat sur les thèmes du libre-échange et du protectionnisme qui deviendra, par la suite, un enjeu politique majeur au niveau continental. Deux facteurs viennent accentuer l'urgence de ces discussions: la vive réaction des artisans urbains aux importations textiles provenant du Belize et le climat électoral précédant la promulgation de l'Indépendance.

A l'origine du vaste débat qui marque cette période, nous retrouvons, en 1820, la pétition présentée aux autorités par 210 tisserands d'Antigua sous les auspices de la guilde locale des tisserands. Celle-ci exige la prohibition complète du commerce avec le Belize comme solution à la crise du secteur⁵. La demande de la guilde est cependant loin de faire consensus à l'époque puisque les autorités municipales de la même ville refusent toute

des thèses économiques prédominantes de l'époque est, somme toute, élevée; *Jerusalén y Babilonia: Religión y política en el Ecuador, 1780-1880*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1988, p. 21-107.

⁴Malo, H., "El pensamiento ecuatoriano en el siglo XIX"; *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol. 8, p. 148.

⁵Samayoa, G., H. H., *op. cit.*, p. 163.

mesure qui viserait à limiter la politique récente d'ouverture commerciale⁶. Cette prise de position est directement déterminée par la composition sociale de l'organisme, soit une majorité de marchands. La possibilité de disposer d'une source d'approvisionnement légale, plus intéressante tant par les prix que par les liens que ces échanges tissent avec leurs principaux clients, explique bien sûr cette rupture par rapport au discours traditionnel des commerçants. L'ouverture marque, en ce sens, la fin des liens privilégiés unissant le secteur artisanal et l'élite commerciale. Les tisserands sont ainsi politiquement de plus en plus isolés au lendemain de l'Indépendance.

Le débat n'est cependant pas clos pour autant puisque, dans la foulée du rétablissement des Cortes en Espagne, la tenue d'élection des députations provinciales et des autorités locales place la question artisanale au centre d'une importante polémique. De façon souvent schématique, on associa ces débats à la lutte entre libéraux, supports du libre-échange, et conservateurs, défenseurs de mesures protectionnistes⁷. Si cette vision répond globalement aux principales tendances politiques présentes, les positions ne s'expriment cependant pas de façon aussi tranchée. Afin d'éviter de s'aliéner l'appui des artisans qui représentent sur le plan numérique une partie significative de l'électorat urbain⁸, les

⁶AGCA, A.1.16.11, Leg. 375, Exp. 7,764, 1820.

⁷On affirme même que ce débat préfigure déjà les futures discussions sur les politiques de substitution des importations; P. J. Dosal, *Dependency, Revolution and Industrial Development in Guatemala, 1821-1986*, Ph. D., Tulane University, 1987, p. 23.

⁸A l'instar du contexte mexicain, nous sommes en présence d'un secteur social en mesure de défendre ses positions face à l'État puisqu'il est nombreux, souvent alphabétisé et généralement assez averti sur le plan politique; G. P. C. Thomson, "Traditional and Modern Manufacturing in Mexico, 1821-1850"; R. Liehr (ed.), *América Latina en la época de Simon Bolívar: la formación de las economías nacionales y los intereses económicos europeos, 1800-1850*, Berlin, 1989, p. 64.

fractions en présence, terme préféré à la notion encore anachronique de parti, adoptent un discours plus nuancé⁹.

On s'accorde, en général, pour considérer que les positions exprimées par deux des protagonistes, Pedro Molina, dont les thèses sont publicisées dans son journal *El Editor Constitucional*, et José del Valle, éditeur du journal *El Amigo de la Patria*, résument bien la teneur des débats de l'époque¹⁰.

Dans le cas de del Valle, il s'agit d'un libéral modéré bien que partisan du maintien du lien colonial. Sur le besoin de mesures de protection face à la concurrence étrangère, il développe une analyse intéressante sur les implications d'une trop grande ouverture aux articles importés. Il ne s'oppose pas au principe de libéralisation des échanges mais s'attache surtout à en relever les conséquences dramatiques sur les producteurs locaux¹¹. Quant à Molina, il, est le principal défenseur de l'idée d'émancipation de la région. On le présente souvent comme un partisan d'une large ouverture commerciale au nom d'une position libérale classique¹². Cependant, un examen attentif des opinions exprimées dans son journal révèle plutôt une politique éditoriale plus ambiguë. Des cinq textes traitant de la situation du secteur textile dans les semaines précédant l'élection, quatre portent sur les effets négatifs de la concurrence étrangère tandis qu'un seul défend les bienfaits de la libéralisation du commerce.

⁹Samayoa, G. H. H., *op. cit.*, p. 162-164.

¹⁰Wortman, M. L., *op. cit.*, p. 217-220.

¹¹"El Amigo de la Patria"; *El Editorial Constitucional*, No. 1, 12-IX-1820, T. 1, p. 133.

¹²Wortman, M. L., *op. cit.*, p. 218.

Le contenu de la polémique apporte un éclairage intéressant sur la façon dont cette thématique est abordée. Sous la signature du *verdadero patriota*, on retrouve un véritable réquisitoire contre l'ouverture commerciale. Comme solution, on propose d'interdire l'entrée de tissus de coton, même ceux provenant d'Espagne, et on suggère une campagne patriotique qui inciterait à consommer des articles locaux même si le prix est supérieur aux tissus anglais¹³. Dans un article ultérieur, sous le même pseudonyme, on reprend sensiblement la même argumentation mais en insistant sur les conséquences dramatiques de l'accroissement des importations sur la balance commerciale de la région¹⁴.

Ces deux articles provoquent la réaction d'un défenseur du libre-échange, l'*español liberal*, qui expose l'argumentation classique des milieux libéraux, soit les effets positifs de l'accroissement du commerce sur l'économie ainsi que de la baisse du prix des importations pour les consommateurs. En appui à sa thèse, l'auteur fait un tour d'horizon de la pensée économique de l'époque en se référant à Adam Smith, Jean-Baptiste Say et David Hume¹⁵. En réponse, notre patriote développe une analyse qui se veut également un bilan des thèses économiques en vogue en précisant néanmoins que, malgré le discours mis de l'avant, le succès anglais s'explique dans les faits par les mesures protectionnistes

¹³"El verdadero patriota"; *El Editorial Constitucional*, No. 7 (suplemento), 21-VIII-1820, T. 1, p. 79-88.

¹⁴"El verdadero patriota"; *El Editorial Constitucional*, No. 9 (suplemento), 4-IX-1820, T. 1, p. 112. Cette préoccupation n'est d'ailleurs pas récente puisque Echevers notait, en 1742, le besoin de promouvoir la production textile afin d'éviter la ruine de la région. Il considérait que les revenus des exportations de la région n'auraient pas été suffisants "pour payer la moitié des vêtements que doivent acquérir ses habitants" s'ils avaient dû être importés, "Ensayo Mercantil"; V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 136.

¹⁵"El español liberal"; *El Editorial Constitucional*, No. 11 (suplemento), 18-IX-1820, T. 1, p.139-143.

en vigueur¹⁶. Tout en notant les différences substantielles de contextes, il s'attarde sur le cas nord-américain pour démontrer qu'il est possible pour une nation dont l'économie est basée sur l'exportation de produits agricoles de développer une politique favorisant l'émergence d'une production manufacturière sur une vaste échelle¹⁷.

Le texte le plus surprenant est cependant celui signé sous le pseudonyme du *admirador del patriota*. A partir d'un style singulier par son humour caustique, l'auteur utilise une argumentation fortement influencée par les thèses mercantilistes pour décrire les dangers du libre-échange¹⁸. Son analyse, qui reprend quasi intégralement des arguments invoqués au XVIIIe siècle, s'appuie sur la conviction que les importations effectuées dans les mois antérieurs furent principalement financées par l'argent thésaurisé au cours des décennies précédentes. Le boum ne peut donc durer que jusqu'à l'épuisement des disponibilités en numéraire ce qui équivaldrait à entraîner la ruine de l'économie de la province. Cette crainte est suffisante aux yeux de l'auteur pour s'opposer à toute modification des modalités traditionnelles du commerce colonial, même l'orientation plus libérale en matière commerciale des nouveaux Cortes espagnols¹⁹.

¹⁶“El verdadero patriota”; *El Editorial Constitucional*, No. 12 (suplemento), 25-IX-1820, T. 1, p. 166-167.

¹⁷*ibid.*, p. 168.

¹⁸“El admirador del patriota”; *El Editorial Constitucional*, No. 11, 18-IX-1820, T. 1, p. 132-134. Toutefois, le caractère souvent ambigu des arguments de l'auteur fait que ce texte est parfois cité pour illustrer les appuis à l'ouverture commerciale.

¹⁹L'auteur critique ce qui n'est à ses yeux qu'un projet de décret de la nouvelle assemblée espagnole. La nouvelle politique en matière commerciale avait été adoptée le 6 septembre 1820; AGCA, *B1.12, Leg. 3,477, Exp. 79,405*, 1820.

En s'attachant à relever les effets négatifs de la généralisation des nouvelles habitudes vestimentaires, en particulier chez la jeunesse locale, l'auteur nous donne un bon aperçu des conséquences de la croissance des importations sur le marché local. Il souligne d'abord comment la baisse des prix se traduit par une hausse de la consommation d'articles importés par une proportion élargie de la population de la capitale. Il note surtout que, contrairement aux années précédentes, les stocks dans les échoppes de la capitale sont toujours aussi abondants malgré l'accroissement des ventes²⁰. On constate donc à quel point les pratiques commerciales sont modifiées par rapport aux modalités prévalant avant la libéralisation des échanges. D'une pénurie chronique qui caractérisait le système traditionnel de commercialisation du monde colonial, on passe à une abondance relative qui amplifie l'ambiance générale de soudaine prospérité économique.

Ce qui frappe dans ces divers articles, c'est le niveau de connaissance de la question textile ainsi que des principales thèses économiques de l'époque. Cependant, nous sommes uniquement sur le plan du discours, certes révélateur, mais qui n'en occupe pas moins un rôle relativement secondaire dans l'ensemble du jeu politique. Les positions des acteurs sont définies par un mélange complexe qui allie tant des convictions personnelles, le plus souvent déterminées par les liens de parentèle et de compagnonnage²¹, que par les intérêts économiques de plus en plus divergeants entre les membres de l'élite commerciale.

²⁰“El admirador del patriota”, *op. cit.*, p. 133-134.

²¹Ce terme est utilisé ici comme traduction de la notion anthropologique de *compadrazgo*, liens de parenté sociaux qui caractérisaient les sociétés méditerranéennes pour ensuite être implantés en Amérique. Ce système de réciprocité entre familles de différents statuts sociaux s'établit lors du choix du parrain. Aux avantages découlent des devoirs qui vont jusqu'à l'imposition des choix politiques.

Les positions peuvent aussi être basées sur des calculs économiques à très court terme. Par exemple, le succès d'opérations commerciales en cours comme l'illustre l'accusation à l'égard d'un dirigeant du Consulado, Mateo Ybarra, par des membres du Cabildo d'Antigua. Ils associent son appui à des mesures protectionnistes à une spéculation textile de plus de vingt mille pesos qu'il tente de compléter²². Les intérêts en cause peuvent être plus importants comme dans le cas du marquis de Aycinena, membre d'une famille de commerçants parmi les plus influentes au niveau régional. Il prit le contrôle direct d'une proportion importante de la production d'indigo reprenant les terres aux planteurs qui n'avaient pu lui rembourser leurs dettes suite au déclin des exportations amorcé au début du XIXe siècle. Le marquis est un fervent défenseur du libre-échange à cause des avantages qu'il tire de ses liens avec les marchands anglais et ce, tant pour vendre sa production que pour approvisionner son réseau commercial en articles textiles²³.

L'hétérogénéité des attitudes se reflète dans les résultats électoraux. Si la majeure partie de la députation de la province est d'allégeance libérale avec un programme qui rejoint dans ses grandes lignes les orientations du nouveau Cortes, les autorités municipales vont cependant être contrôlées par des éléments plus conservateurs. C'est ainsi que José del Valle est élu *Alcalde* du Cabildo de la capitale avec l'appui des artisans, du clergé ainsi que d'une fraction des commerçants²⁴. Woodward résume bien l'ambiguïté de l'attitude de l'élite guatémaltèque qui espère à la fois maintenir sa position sur le marché régional

²²Samayoa G., H. H., *op. cit.*, p.163.

²³Wortman, M. L., *op. cit.*, p. 217.

²⁴*ibid.*, p. 219-228.

tout en tirant le maximum d'avantages de la libéralisation commerciale. La complexité du jeu politique au sein de la future fédération centraméricaine est en partie le résultat du caractère contradictoire de cette aspiration²⁵. Selon la conjoncture, nous assisterons ainsi à un mouvement de balancier du discours de l'élite oscillant entre des propositions visant à réinstaurer le cadre commercial colonial et des positions plus libérales.

Il n'est pas surprenant de constater qu'au lendemain des élections, la question textile devient moins pressante. Par exemple, cette question disparaît complètement des pages du journal de Molina au profit des débats sur l'opportunité d'amorcer le processus d'émancipation, enjeu politique majeur dans les mois suivants. Même José del Valle et le Cabildo de la capitale ne demandent plus l'abrogation de l'ouverture commerciale ni ne proposent la série de recettes traditionnelles en faveur du secteur artisanal. Les autorités municipales s'attardent plutôt à promouvoir de nouvelles d'activités en promulguant un décret qui prévoit l'octroi de l'exclusivité, pour dix ans, à toute industrie qui s'établit dans la région, en particulier pour la production de papier, de faïence et de textile²⁶. Adoptée dans les dernières semaines de la période coloniale, il est peu surprenant de constater que la mesure reprend les orientations générales de la politique bourbonnienne en matière de promotion économique. Plus singulier est l'influence prépondérante que ce décret a eu sur l'évolution de la législation guatémaltèque durant tout le XIXe siècle. Quoique toutes les Républiques latino-américaines utiliseront ce mécanisme, c'est au Guatemala que la notion de privilège devait demeurer le plus profondément ancrée dans la culture politique.

²⁵Woodward, R. L., *Privilegio...*, *op. cit.*, p. 78-80, 186-188, 196-197.

²⁶AGCA, *A1.2, Leg. 2,822, Exp. 25,048*, 1821.

Les promulgations d'Indépendance

Probablement plus en réaction à l'ordre colonial antérieur que par calcul économique, les premières assemblées constituantes adoptent, dans les deux régions, un nouveau cadre juridique assurant la liberté de commerce²⁷. Cette mesure est suivie par l'adoption de nouveaux tarifs douaniers fixés à des niveaux particulièrement bas.

Dans le cas centraméricain, la tarification évolue en dents de scie mais demeure très faible au cours des premières années de vie républicaine. D'un tarif d'abord fixé à 8% ad valorem au lendemain de l'Indépendance²⁸, il est élevé à 12% en août 1822 dans le but d'accroître les revenus de la province pour ensuite être abaissé à 6% afin de réduire l'évasion fiscale pratiquée sur une vaste échelle par les marchands de la capitale²⁹. Avec la création en 1823 de la fédération, suite à la chute de l'empereur mexicain Iturbide, une liste de taux variables selon le type d'article est édictée. Les tarifs sont fixés à 6% sur les tissus de soie, de laine et de lin et à 10% sur les articles de coton³⁰. Ce taux plus élevé répond uniquement à une logique fiscale dans la mesure où on tente de maximiser les revenus sur le type de tissu le plus importé.

²⁷La loi du 28 septembre 1821 en Équateur et le décret du 13 février 1822 au Guatemala.

²⁸L'adoption de ces nouveaux tarifs ne semble pas avoir soulevé d'importants débats mais fut le résultat d'un certain consensus car même José del Valle fit partie de la commission qui a rédigé le texte du décret; Naylor, R. A., *op. cit.*, p. 253.

²⁹Wortman, M. L., *op. cit.*, p. 233.

³⁰Naylor, R. A., *op. cit.*, p. 55.

En Équateur, la situation diffère à cause de la grande confusion politique qui marque les premières années de la Grande Colombie. Si la loi du 2 août 1823 établit un tarif de 10% sur la majeure partie des articles textiles³¹, la région de Guayaquil, profitant de son quasi monopole comme lieu de transit³², maintient le niveau de tarification en vigueur à la fin de la période coloniale, soit un taux de 30% ad valorem sur l'ensemble des biens importés³³. Ce n'est qu'à partir de 1825, avec la stabilisation du contexte politique, que Bogota parvient à imposer sa réglementation à l'ensemble de la fédération³⁴.

A l'instar de ce qui se produit pratiquement partout au niveau continental, les effets combinés de la libéralisation des échanges et d'une réduction substantielle des droits de douane se traduisent par une forte croissance des importations dont les marchands anglais sauront tirer profit pour imposer une véritable hégémonie commerciale en se substituant aux anciens circuits qui liaient le continent à la métropole. C'est ainsi qu'entre 1821 et 1825, on estime que la valeur totale des importations double au niveau centraméricain tandis qu'elle quadruple à Guayaquil³⁵. La proportion d'articles textiles dans l'ensemble

³¹Ospina V., L., *op. cit.*, p. 144.

³²Le consul britannique à Guayaquil l'explique par la différence de coût de transport entre la route du cap Horn: 240 £ par cargaison de 100 fardos de biens provenant de Londres et 440 £ par la route de Panama; Wood, H., "Colombia (Guayaquil), Henry Wood a George Canning no. 3 (1826)", *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*, no. 7 (1987), p. 273.

³³Hamerly, M. T., *op. cit.*, p. 132.

³⁴Les autorités fédérales parviennent à limiter l'autonomie administrative de la région qui avait pris, selon Cubitt, la forme d'une ébauche de nationalisme économique dans les années suivant l'Indépendance; "El nacionalismo económico en la post-independencia del Ecuador. El Código de Comercio de Guayaquil de 1821-1825", *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*, no. 4 (1988), p. 131-150.

³⁵Les ventes britanniques en transit par le Belize passent de 153,451 £ en 1821 à 366,886 £ en 1825; R. A. Naylor, *op. cit.*, p. 199. Du côté équatorien, la croissance des importations entraîne un déficit commercial si important que Wood se demande comment les commerçants de Guayaquil parviennent à le financer. La balance commerciale passe d'un excédent de plus de 300,000 pesos en 1821 à un solde négatif accumulé entre 1822 et 1825 de 1,3 million de pesos sur un total de biens importés de 5,4

des importations varient selon la région et les années de 50 à 75% du total. A noter que cette période, qui peut être qualifiée d'euphorique, prend fin avec la crise financière londonienne de 1825³⁶.

Ces données, tirées des chiffres officiels, ne nous indiquent cependant que les grandes tendances et non la valeur réelle des importations puisque l'on s'accorde dans les deux régions sur le fait que la contrebande est omniprésente³⁷. Ce phénomène est encore plus important si l'on tient compte du maintien de la tradition coloniale de corruption des fonctionnaires, laquelle se traduit par une sous-facturation chronique des importations estimée à une moyenne de 30% de la valeur des biens introduits légalement³⁸. Cette modalité devait se perpétuer tout au long de la période étudiée au point d'être considérée comme une conduite commerciale normale au Guatemala sinon légitime en Équateur³⁹.

millions; *op. cit.*, p. 272-275, 278. Cette situation s'explique, selon Halperin Donghi, par la libéralité des maisons de commerce anglaises dans l'allocation des crédits aux marchands locaux dans la mesure où le premier intérêt des Britanniques est surtout de vendre sur le marché latino-américain plutôt que d'y acheter. Les crédits sont souvent garantis nominalelement par les emprunts effectués par les nouveaux États sur le marché londonien; *Historia Contemporánea de América Latina*, Madrid, Alianza Editorial, 1969, p. 150-152.

³⁶Première crise financière à dimension internationale, elle est provoquée tant par les pratiques commerciales décrites dans la note antérieure que par le constat de la faible solvabilité des nouveaux États. L'impact de cette crise sur les producteurs textiles locaux est important. Au Guatemala, elle entraîne la chute du prix des tissus de coton en 1826 lorsque les commerçants britanniques se débarrassent de leurs inventaires en vendant souvent à perte. Le phénomène est amplifié par les stocks dont disposent les marchands à la suite d'achats records en 1825; R. A. Naylor *op. cit.*, p. 103. On retrouve un phénomène similaire en Équateur car Wood estime, en 1826, que les prix au détail des importations sur le marché de Guayaquil sont inférieurs d'environ 20% à ceux en vigueur antérieurement à cause de la rareté de l'argent en circulation et de la surabondance des stocks; *op. cit.*, p. 265.

³⁷Wortman, M. L., *op. cit.*, p. 233.

³⁸Wood, H., *op. cit.*, p. 259.

³⁹Selon une série d'entrevues réalisées par L. Crawford auprès de membres de l'élite commerciale de Guayaquil, on associait encore au début du XXe siècle la fraude fiscale et la contrebande à un espèce de *fuero* qui permet au secteur commercial de Guayaquil de faire face aux prétentions de la capitale d'imposer le commerce extérieur; *El Ecuador en la Epoca Cacaotera. Respuestas locales al auge y colapso en el ciclo monoexportador*, Quito, Editorial Universitaria, 1980, p. 101-102.

En Amérique centrale, les importations légales de tissus de coton britanniques dépassent rapidement le million de verges pour atteindre, en 1825, son niveau maximum pour la décennie avec 3,5 millions de verges⁴⁰. Bien qu'il faille nuancer le caractère vertigineux de l'augmentation des ventes britanniques dans la mesure où une portion de ces achats ne fait que se substituer aux transactions réalisées antérieurement avec l'ancienne métropole et où il est probable qu'une autre fraction soit le fait du transfert d'une partie de la contrebande vers les circuits légaux à la faveur de la baisse des tarifs douaniers, il n'en demeure pas moins que la hausse est rapide. En terme de consommation moyenne par habitant pour l'ensemble de l'isthme, la proportion des tissus importés passe de moins d'une verge à près de trois en cinq ans⁴¹. Cet afflux d'articles textiles anglais est directement lié à la baisse significative des prix, lesquels s'établissent à des niveaux relativement comparables à ceux en vigueur sur le marché européen. Selon les estimations de l'agent britannique, G. A. Thompson, le prix moyen des articles de coton vendus en Amérique centrale n'excède que de 30% ceux achetés au détail à Londres⁴². Confirmant les tendances amorcées avec l'ouverture commerciale de 1819, l'afflux de tissus anglais exacerbe évidemment la crise de l'artisanat urbain guatémaltèque. Dans un rapport rédigé en 1822 à l'intention du représentant du pouvoir mexicain, Vicente Filisola, le Consulado

⁴⁰Naylor, R. A., *op. cit.*, p. 167.

⁴¹Calcul basé sur les données de Naylor ainsi que la compilation des données démographiques de 1820 pour l'ensemble de la population centraméricaine, 1,227,000 habitants; R. L. Woodward, "Central America from Independence to c. 1870"; L. Bethell (ed.), *The Cambridge History of Latin America*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, Vol. III, p. 478.

⁴²Naylor, R. A., *op. cit.*, p. 103.

présente d'ailleurs comme un phénomène nouveau la tendance croissante au sein de la population rurale à se vêtir à partir de tissus importés⁴³.

Ce phénomène est directement relié à la prospérité économique qui s'amorce à cette époque avec l'accroissement des exportations de cochenille. Cette tendance devait s'accroître dans les décennies suivantes et englober une proportion toujours plus vaste de la population locale dans la mesure où, en parallèle aux plantations de cochenille, nous retrouvons une petite production significative dans diverses communautés qui profitent d'une activité exigeant peu de terre et des quantités de travail assez réduites à l'échelle familiale tout en offrant des possibilités intéressantes de profit⁴⁴. Si l'impact est aussi important chez les tisserands de la capitale, c'est que la production de cochenille se concentre dans ses environs immédiats pour des raisons climatiques, et surtout, par la présence d'un réseau routier plus développé qui facilite la mobilisation et l'exportation de la teinture⁴⁵. Ces facteurs expliquent que la pénétration des tissus importés demeure un phénomène marginal dans les zones périphériques comme Los Altos. Le relief montagneux, le caractère rudimentaire du réseau routier et l'absence de biens d'exportation l'isolent, presque autant que la Sierra équatorienne, des principaux circuits commerciaux⁴⁶.

⁴³ "Informe del Consulado sobre el estado de suma decadencia á que se mira nuestra industria fabril, sus causas, y remedios que deben aplicarse"; AGCA, B5.7, Leg 67, Exp. 1,847, 6-VII-1822.

⁴⁴ Solórzano F., V., *op. cit.*, p. 286.

⁴⁵ Woodward, R. L., *Privilegio...*, *op. cit.*, p. 80-88.

⁴⁶ Dans le contexte du Mexique de la première moitié du XIXe siècle, Haber démontre bien l'incidence de l'isolement d'une région sur l'évolution du secteur textile; "Assesing the Obstacles to the Industrialization: The Mexican Economy, 1830-1940", *Journal of Latin American Studies*, Vol. 24, no. 1, (1992), p. 1-33.

En Équateur, la perte du marché de la Côte se fait de façon progressive. Par exemple, la région de Cuenca, qui envoyait approximativement 470,000 vares de tissu de laine et de coton vers la Côte en 1818, en "exporte" environ 280,000 vares en 1828⁴⁷. En fait, l'aspect le plus dramatique pour Cuenca au cours des années 1820 est surtout la fermeture des marchés du nord péruvien plutôt que la chute des ventes sur la Côte⁴⁸. Par la suite, bien qu'elles occupent une place de plus en plus marginale dans les échanges entre les deux régions, elles ne disparaissent cependant pas complètement. On évalue, en 1849, que le commerce inter-régional d'articles textiles se chiffre à 89,240 vares⁴⁹.

Wood explique ce phénomène dans les années 1820 en signalant qu'un des principaux freins à l'extension de l'usage des tissus britanniques à Guayaquil est la préférence marquée des Équatoriens à utiliser des tissus de type espagnol⁵⁰. Tout au long du XIXe siècle, les autorités consulaires britanniques sont d'ailleurs attentives à la spécificité de la tradition vestimentaire en envoyant périodiquement des échantillons de tissus locaux aux chambres de commerce de Londres et de Manchester pour qu'ils servent de modèle à l'industrie et qu'elles puissent élaborer des articles textiles qui s'ajustent aux caractéristiques de la demande.

⁴⁷Palomeque, S., *Historia Económica...*, *op. cit.*, p. 168.

⁴⁸On assiste au début de la période républicaine à une modification substantielle des flux commerciaux par rapport à la période coloniale car, avec la fermeture du marché péruvien déterminée en bonne partie par les disputes territoriales, les ventes vers la Côte représentent, à la fin des années 1820, 90% des échanges comparativement à 35% en 1802; S. Palomeque, *Historia Económica...*, *op. cit.*, p. 168.

⁴⁹Palomeque S., "Espacio, especialización productiva y circulación mercantil de Cuenca en el siglo XIX", *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*, N. 7 (1990), p. 16-17, 60-61.

⁵⁰Wood, H., *op. cit.*, p. 257.

Quant au secteur textile dans la Sierra équatorienne, la situation demeure difficile. A l'instar de la fin de la période coloniale, les causes sont toujours plus de nature interne qu'externe. La poursuite de la guerre civile dans les premières années de la fédération continue à désorganiser la production. Les conséquences du conflit demeurent importantes même à la suite de la stabilisation de la situation politique. La Sierra perd une fraction importante de son débouché le plus dynamique avec la chute d'au moins 40% de la production minière colombienne. L'élimination des droits sur les "exportations internes" entre les différents districts de Grande Colombie ne compense que partiellement la réduction de la demande colombienne⁵¹.

De façon plus globale, la réduction des échanges accentue le climat de récession généralisée dans la Sierra tout au long des années 1820 à cause de la chute des populations locales et des conditions climatiques défavorables qui réduisent les niveaux de production agricole. Ceci provoque d'importantes pénuries, lesquelles se traduisent par une résurgence d'épidémies accentuant, à son tour, le recul démographique. C'est ainsi que l'on en est venu à décrire la situation de la Sierra à cette époque comme une zone sinistrée⁵².

⁵¹"Decreto del 28 de septiembre de 1821"; L. Ospina V., *op. cit.*, p. 115.

⁵²Saint-Geours, Y., "La sierra du centre et du nord en Équateur, 1830-1875", *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, Vol. III, no. 1-2 (1984), p. 5.

S'il est vrai qu'une région en pleine dépression n'est certes pas propice à un accroissement significatif des importations, il faut néanmoins insister sur le fait que le flux d'articles étrangers vers Guayaquil ne touche que de façon marginale la Sierra. Pendant tout le XIXe siècle, la présence de la Cordillère représente un formidable obstacle à une dynamisation des échanges avec la Côte⁵³. Cet enclavement devait maintenir les coûts de transport terrestre à un niveau si élevé que les tissus importés auront beaucoup de difficultés à être concurrentiel par rapport à la production locale. Cette tendance est amplifiée, à l'instar des Hauts plateaux guatémaltèques, par l'absence de biens d'échange comparables au cacao de la Côte qui aurait permis à la Sierra de s'intégrer au marché mondial⁵⁴. La région fait ainsi face à une pénurie chronique de ressources financières qui restreint d'autant plus l'approvisionnement en tissus importés.

Il est, en ce sens, logique que le commerce dans la Sierra conserve plusieurs caractéristiques de la période coloniale en privilégiant les importations de biens de luxe, lesquels génèrent des marges supérieures de profits, plutôt que sur la vente d'articles textiles de consommation populaire dont la demande est de toute façon limitée par le faible niveau de monétarisation de la majeure partie de la population.

⁵³Indépendamment des prémices théoriques des études sur le XIXe siècle, la dimension géographique demeure un des principaux facteurs invoqués pour expliquer le maintien tardif des structures sociales, de la propriété terrienne ainsi que la composition de l'élite propre au monde colonial. Batou élabore une typologie entre régions introverties et extraverties; *Cent ans...*, *op. cit.*, p. 180-186, 278-279.

⁵⁴Ce facteur est aggravé par la position excentrique de l'Équateur par rapport aux principaux circuits commerciaux qui se mettent alors en place. Par exemple, les liaisons directes entre Guayaquil et l'Europe ne devaient se développer que tardivement au XIXe siècle avec la généralisation de la navigation à vapeur sur la côte pacifique; P. J. Huerta, "El Comercio, la Industria y la Agricultura en 1842", *Gaceta para el Desarrollo Ecuatoriano*, Vol. 1, no. 2 (1975), p. 112.

Les réactions des producteurs au lendemain de l'Indépendance

La croissance des importations textiles n'est pas sans susciter de vives réactions de la part des producteurs de chacun des deux pays afin de modifier, en leur faveur, les politiques gouvernementales. Le Gremio de Tejedores de la capitale guatémaltèque s'oppose, sans succès, à la promulgation du décret du 13 février 1822 qui confirme l'orientation libre-échangiste du nouveau régime⁵⁵. Cependant, les pressions des tisserands demeurent suffisamment fortes pour inciter les autorités à amorcer une série de consultations à l'échelle régionale afin de trouver des solutions à la décadence du secteur⁵⁶. La pétition des artisans du quartier San Sebastian de la capitale donne le ton aux débats en exigeant l'abrogation du décret⁵⁷.

A la lumière des enjeux commerciaux marquant la fin de la période coloniale, il n'est pas étonnant de constater que les autres provinces prennent position en faveur du décret. Les arguments du Cabildo de Villa Nueva au Costa Rica sont intéressants à cet égard. Ils lient la décadence du secteur à la situation privilégiée de l'élite commerciale guatémaltèque et à l'absence d'ouverture commerciale, deux facteurs qui permirent la survie d'une production aussi peu compétitive face à la concurrence étrangère⁵⁸. En contrepartie, la junte du

⁵⁵AGCA, B5.7, Leg. 67, Exp. 1,826, 9-II-1822. Sur le plan légal, les guildes avaient cessé de fonctionner au lendemain de l'Indépendance bien qu'elles soient officiellement reconnues comme interlocutrices par les autorités locales; H. H. Samayoa G., *op. cit.*, p. 56-61.

⁵⁶AGCA, B1.78, Leg. 10,101, Exp., 25,048, 26-IV-1822.

⁵⁷AGCA, B1.78, Leg. 529, Exp. 10,101, 21-V-1822.

⁵⁸AGCA, B5.7, Leg. 67, Exp. 1,839, 9-VII-1822.

Consulado relève les aspects négatifs du nouveau contexte pour l'économie de la province. Dunn en reproduit certains extraits qui illustrent le caractère étoffé de l'analyse

"Cada país tiene una rama principal de la industria, de la cual depende la mayoría de las demás ramas. Entre nosotros es muy visible que el eslabón clave de nuestra prosperidad ha sido en épocas pasadas nuestra manufactura de algodón" ⁵⁹.

Cette formulation précoce de la notion de branche industrielle les amène à proposer une série de mesures qui s'inscrivent dans une lecture passéiste du contexte. Reprenant les suggestions énoncées en 1810, on souhaite que le nouvel État mette l'accent sur la stratégie traditionnelle de promotion des activités artisanales à travers la généralisation de l'utilisation des rouets ainsi que la promotion de la culture du coton. Aussi, on exige toujours l'adoption de mesures protectionnistes contre les tissus britanniques, soit en les interdisant ou en leur imposant un tarif douanier élevé⁶⁰. Cette demande de retour à la situation qui prévalait avant 1819 illustre, de façon quasi caricaturale, les principales lignes de force du débat politique centraméricain de l'époque. Face au désir d'émancipation des autres régions, l'objectif visé par la junte du Consulado demeure ici le même qu'avant l'Indépendance, soit assurer le monopole commercial de ses membres. La position mise de l'avant par la direction du Consulado apparaît néanmoins comme un combat d'arrière-garde par rapport aux intérêts d'un nombre grandissant de ses membres.

⁵⁹"Chaque pays possède une branche industrielle principale, de laquelle dépend la majorité des autres. Chez nous il est clair que la clé de notre prospérité fut notre manufacture de coton", H. Dunn, *Guatemala(sic), or, the Republic of Central America, in 1827-8; being, sketches and memorandum made during a twelve months residence*, Londres, 1829, p. 209; R. L. Woodward, *Privilegio...*, *op. cit.*, p. 79.

⁶⁰AGCA, 5.7, *Leg 67, Exp. 1,847*, 6-VIII-1822.

Ce changement d'attitude s'explique évidemment par la volonté de la majeure partie des commerçants guatémaltèques de s'ajuster au nouveau contexte créé par la libéralisation complète des échanges. Cette tendance émerge dans une conjoncture particulière dont les marchands locaux doivent nécessairement tenir compte, soit la politique commerciale britannique qui lie l'achat de produits locaux à la vente d'articles manufacturés⁶¹. Cependant, ayant la bonne fortune de disposer de biens indispensables à l'industrie anglaise, l'indigo et la cochenille, les commerçants guatémaltèques n'ont aucune appréhension face à des pratiques qui ne sont d'ailleurs pas incompatibles avec leurs intérêts. Pour des marchands locaux qui n'ont pas encore entamé une dynamique de spécialisation entre activités d'exportation et d'importation, cette formule leur permet de compléter le cycle d'échange sur la base d'articles textiles à prix souvent inférieurs à la production locale.

La figure politique illustrant le mieux le nouveau consensus qui se forge au sein de l'élite guatémaltèque est Mariano de Aycinena, arrivé au pouvoir en 1826 à la suite de ce qui doit être considéré comme le premier coup d'État de l'histoire du pays. Ce membre éminent du Consulado⁶², partisan de l'ouverture commerciale, est, sur le plan de la

⁶¹Si ce phénomène a fait l'objet de plusieurs études, notons surtout ses implications au niveau textile car, selon les termes d'Hobsbawm, le marché latino-américain sauve littéralement l'industrie textile anglaise au cours de la première moitié du XIXe siècle des problèmes de surproduction liés à l'accroissement de la mécanisation du secteur en Europe et aux États-Unis. Le continent représente le premier débouché pour les tissus anglais en absorbant 35% des exportations en 1840; *Industry and Empire. From 1750 to the Present Day*, Londres, Penguin Books, 1969, p. 146-147. Notons que, si cet afflux d'articles importés est réel, on ne peut toutefois pas le qualifier d'invasion. L'impact diffère d'une région à l'autre au sein de chaque contexte national. Comme nous aurons l'occasion de le souligner, il est important de faire une relecture des données sur le commerce extérieur afin de nuancer l'impact des biens importés.

⁶²Son arrivée au pouvoir lui permet de suspendre l'application de la loi du 22 juillet 1826 qui abolissait le Consulado. Il représente également l'ébauche d'un nouveau consensus au sein de l'institution après la période de division qui avait suivi les élections de 1820; Woodward, R. L., *Privilegio...*, *op. cit.*, p. 198.

politique régionale, un des principaux représentants du courant conservateur⁶³. Si cette double orientation s'explique, en partie, par des motifs idéologiques, comme les positions libérales face au clergé par exemple, elle correspond surtout à une vision centralisatrice de la fédération afin d'assurer au Guatemala sa prééminence coloniale tant sur le plan politique que commercial. Cette orientation, ouverture et centralisation, semble d'autant plus viable aux yeux des commerçants guatémaltèques qu'ils constatent que leurs craintes de l'émergence rapide de compétiteurs régionaux étaient injustifiées. Grâce aux liens qui les unissaient déjà aux marchands anglais, à leur disponibilité de capitaux ainsi qu'au maintien des circuits commerciaux coloniaux, ils conservent, si ce n'est leur ancien monopole, au moins un rôle prédominant dans le commerce régional au cours des années 1820 et 1830.

Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que l'on assiste à la fin de l'alliance entre l'élite commerciale et les tisserands dont les revendications remettent en cause un des fondements de sa prospérité. Ceci explique qu'au cours des années 1820, nous n'avons pu répertorier qu'un seul cas d'appui officiel directement adressé à l'artisanat textile. Il s'agit de la recommandation faite par le gouvernement fédéral en 1824 de remettre à l'envoyé spécial auprès des nouvelles Républiques sud-américaines, Pedro Molina, une série d'échantillons de tissus locaux afin d'intensifier les échanges commerciaux⁶⁴. Une solution évidemment irréaliste dans le contexte de crise que traverse la production textile à l'échelle continentale.

⁶³Wortman, M. L., *op. cit.*, p. 249.

⁶⁴AGCA, B99.2, *Leg. 529, Exp. 32,964*, 2-III-1824.

Au sein de la nouvelle fédération grande-colombienne, l'évolution des positions sur la question textile ressemble fort à ce que nous venons de décrire au niveau centraméricain. Au début, nous retrouvons la même volonté de promouvoir de nouveaux secteurs économiques grâce à l'octroi de privilèges. Dans un discours qui met l'accent sur la notion de progrès, on inscrit ce type de mesures dans la première version de la constitution adoptée en 1819⁶⁵. Dans la réglementation édictée par Bolívar afin d'en délimiter les modalités d'application, il tient compte de la diversité régionale en allouant aux Juntas provinciales le pouvoir de déterminer les projets qui devraient recevoir concessions et primes, sous réserve de l'acceptation du congrès fédéral en ce qui a trait aux exemptions de type fiscal⁶⁶. Les secteurs à privilégier sont d'ailleurs les mêmes qu'au Guatemala: la fabrication de papier et de faïence ainsi que la promotion d'installations mécanisées d'articles textiles de consommation populaire.

Au cours des années suivantes, l'interprétation de cette législation devient plus restrictive à cause des réticences grandissantes des libéraux. Contrôlant les autorités centrales de Bogota, Ils insistent sur les risques de recréer ainsi des monopoles coloniaux. Les privilèges furent alors alloués au compte-gouttes par le gouvernement central. Notons qu'aucune demande en ce sens ne fut adressée aux autorités fédérales par des propriétaires d'installations textiles équatoriennes. Ceci s'explique par le fait que cette politique ne

⁶⁵L'article 36 de l'*Acta de Federación de las Provincias Unidas de la Nueva Granada*.

⁶⁶"Decreto del 21 de marzo de 1820"; L. Ospina V., *op. cit.*, p. 148.

répond tout simplement pas aux vœux des Quiténiens qui exigent plutôt l'adoption de mesures restrictives face aux articles textiles étrangers.

Par exemple en 1826, Francisco Montúfar, fils du marquis de Selva Alegre et acteur de premier plan dans la lutte d'émancipation, présente au congrès fédéral un mémoire dans lequel il exige, au nom des autorités municipales de Quito, la prohibition d'une série d'articles qui concurrencent directement la production quiténienne⁶⁷.

La réaction des autorités fédérales à cette demande ne laisse aucun doute quant à l'orientation libre-échangiste de l'administration de Santander:

"La ruina de las fábricas del Ecuador nace de la libertad de comercio por el Cabo de Hornos, y de la abundancia y de la baratura de las mercancías extranjeras. Que los fabricantes del Ecuador adquieran las máquinas y destreza de los europeos y sus fábricas no se arruinarán, porque sus productos serán más baratos que las mercaderías que vengan de Europa y de Asia. Mientras no hagan esto, o se ocurra al injusto remedio de prohibir la introducción de mercaderías extranjeras para que unas pocas fábricas hagan el monopolio a costa de la comunidad, el Ecuador no verá revivir sus fábricas"⁶⁸.

Malgré cette réponse négative, les propriétaires d'obraje quiténiens continuent d'exercer des pressions sur l'État à travers les représentations faites par la députation locale au Congrès fédéral. Celle-ci leur assure un pouvoir politique réel à l'échelle régionale bien

⁶⁷ibid., p. 126.

⁶⁸"La ruine des fabriques d'Équateur commence avec la liberté de commerce par le cap Horn ainsi qu'avec l'abondance et les bas prix des marchandises étrangères. Que les fabricants d'Équateur acquièrent la machinerie ainsi que la dextérité des Européens et leurs fabriques ne connaîtront pas la ruine, parce que leurs produits seront moins chers que les marchandises provenant d'Europe et d'Asie. S'ils ne le font pas ou s'ils leur venaient à l'esprit la solution injuste de prohiber l'importation de marchandises étrangères pour qu'une poignée de fabriques bénéficient d'un monopole aux dépens de la communauté, l'Équateur ne verra pas revivre ses fabriques"; Gaceta de Colombia, 1-X-1826; L. Benites V., *Ecuador: Drama y Paradoja*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1950, p. 184.

qu'insuffisant pour imposer leurs vues. Les conclusions d'un mémoire préparé en 1827 par des membres de l'élite quiténienne ravivent le débat en exigeant de nouveau la limitation des importations textiles⁶⁹. Si les auteurs sont conscients qu'il faille moderniser les installations, ils considèrent que ce processus ne peut se réaliser sans un appui direct de la part de l'État. En partie en réponse à ce rapport, Bogota adopte la loi du 26 septembre 1827 qui révisé la Constitution en accordant une exemption des droits de douane à tous ceux qui importent de la machinerie ainsi que tous les éléments connexes nécessaires à l'établissement d'installations mécanisées⁷⁰. Suite à la dissolution de la fédération, cette vision se maintient comme une constante de la politique équatorienne de promotion industrielle. Notons que l'exemption de tarif sur l'importation d'équipement doit néanmoins être périodiquement réaffirmée car des droits seront périodiquement réimposés tout au long du XIXe siècle et ce, pour des motifs fiscaux.

A la fin de la décennie, les propriétaires d'obraje voient néanmoins leurs revendications satisfaites grâce au contexte politique qui prévaut avec le retour momentané de Bolívar au pouvoir. Afin de s'assurer du support de l'élite quiténienne, il décrète en août 1829 l'interdiction d'importer dans les ports équatoriens une série d'articles textiles concurrents de la production locale⁷¹. Il justifie explicitement sa décision par le besoin de défendre ce qui fut la principale richesse du pays. Le refus des autorités de Guayaquil d'appliquer le

⁶⁹“Mejoras y Reformas para el Departamento del Ecuador”, *Gaceta de Colombia*, 1-IV-1827; L. Ospina V., *op. cit.*, p. 102. Les membres de la commission, Vicente Aguirre, José Fernández Salvador et José Modesto Larrea, sont tous intimement associés à la production textile.

⁷⁰Ospina V., L., *op. cit.*, p. 148.

⁷¹Le *Decreto prohibiendo la introducción de algunos tejidos extranjeros*, 1-VIII-1829 interdit explicitement les draps de laine, les flanelles de diverses qualités, les tissus de poncho et le calicot.

décret ainsi que l'incapacité de Bolívar à s'imposer déterminent que ce décret n'a aucune incidence concrète.

Quant à la petite production textile, s'il est vrai que le secteur connaît une situation difficile pour les mêmes raisons que nous avons invoqué antérieurement, les données sur la valeur de la production dans l'ensemble de la fédération grande-colombienne viennent nuancer le discours catastrophé utilisé à l'époque pour la décrire. Avec des estimations variant considérablement chez les contemporains, soit de 1,2 à 5 millions de pesos annuellement au cours des années 1820⁷², nous sommes loin de l'image d'un secteur économique marginal. Si ce constat contredit la vision pessimiste prédominante, c'est que l'on demeure convaincu que la ruine de la petite production textile est de toute façon inévitable à cause de la concurrence de l'industrie européenne. Cette image vient justifier la position de laissez-faire des autorités fédérales.

Face à ce climat politique défavorable, les réactions des petits producteurs textiles équatoriens demeurent limitées. Ceci s'explique par le fait que, contrairement à leurs homologues urbains guatémaltèques, les tisserands de la région ne disposent que de peu de pouvoir de négociation sur le plan politique. Le caractère éminemment rural du secteur ainsi que l'absence d'intérêt de l'élite régionale, ou même des positions hostiles dans le cas

⁷²*Observaciones y argumentos sobre el estado político de la República de Colombia*, Bogota, 1827 & F. Hall, *Colombia: its present state*, Londres, 1824, p. 47; L. Ospina V., *op. cit.*, p. 161-162.

des obrajeros quiténiens⁷³, font que la question de l'artisanat textile est perçue comme secondaire, sinon embarrassante, dans l'agenda politique de l'époque.

Du point de vue politique, le bilan des premières années d'Indépendance est donc globalement négatif pour les producteurs textiles des deux régions. En plus de connaître de sérieuses difficultés, les États adoptent des positions accentuant leurs problèmes. Ce constat tend à accréditer les thèses qui lient le déclin relatif des formes traditionnelles de production à l'orientation libre-échangiste des premiers régimes.

Cette interprétation doit cependant être nuancée. Car, s'il est vrai que la vision libérale donne le ton général à la période, nous ne devons pas en surestimer l'impact à cause du contexte général chaotique prévalant sur le plan socio-politique dans les années qui suivent l'accession des deux pays à l'Indépendance. Quoique l'orientation libérale correspondait bien aux intérêts des milieux sociaux favorisés par l'augmentation du rôle de la région comme fournisseur de matières premières pour le marché mondial, on peut se demander à quel point un discours basé sur le laissez-faire ne représentait, en fait, que la seule attitude cohérente avec le peu de moyens réels dont disposaient les premiers régimes.

Il faut également éviter d'accorder une trop grande importance à la dimension idéologique du discours politique. Les principes libre-échangistes demeurent toujours des références

⁷³Cette position ne s'explique pas tant en terme de concurrence entre artisanat et obraje mais plutôt par le rôle de frein à la consolidation du système d'hacienda représenté par le maintien d'un important noyau d'artisans-paysans. Comme nous le verrons, ce conflit ne tourne à l'avantage des hacendados qu'au cours de la seconde moitié du XIXe siècle; Y. Saint-Geours, "La sierra du nord...", *op. cit.*, p. 13.

incontournables, mais les États se rendent rapidement compte des limites du modèle libéral. Cela les amène à chercher des alternatives face au principal problème auquel ils sont confrontés, soit le besoin de générer des recettes fiscales. Comme l'imposition du commerce extérieur demeure le moyen le plus simple ainsi que le moins controversé sur le plan politique, les régimes commencent donc à hausser les tarifs douaniers.

La vision de plus en plus pragmatique du rôle de l'État

Dès 1824, le congrès fédéral centraméricain adopte une augmentation de 4% des tarifs douaniers s'appliquant à l'ensemble des biens importés⁷⁴. Le succès de cette mesure pousse les députés à recourir périodiquement à ce mécanisme. Peu de temps avant l'élection du premier Président de la fédération, Manuel José Arce, le congrès propose encore d'élever les droits d'importation pour les fixer de nouveau à 30%. Lors des débats, certains mentionnent la nécessité de protéger la production locale. Toutefois la majeure partie des députés justifient cette hausse uniquement pour des raisons fiscales. S'il est vrai qu'Arce tarde à mettre en application cette révision tarifaire, qui n'entre en vigueur qu'en mars 1827, il doit s'y résoudre sous la pression des besoins financiers de l'État⁷⁵.

La tendance est similaire en Grande Colombie où les tarifs augmentent progressivement en 1826 et 1828 pour atteindre de 22,5% à 27,5% dans le cas des tissus de coton. L'écart de

⁷⁴Solórzano F., V., *op. cit.*, p. 264.

⁷⁵Naylor, R. A., *op. cit.*, p. 56.

5% correspond ici à la volonté de développer une marine marchande nationale car le taux exigé dépend du type de navire qui introduit les articles importés⁷⁶.

La façon dont ces tarifs sont fixés au début de la période républicaine devait, pendant longtemps, demeurer pratiquement inchangée tant au Guatemala qu'en Équateur. Après consultations avec divers groupes d'intérêt, dont le milieu commercial⁷⁷, et à partir d'estimations le plus souvent intuitives, on tente de trouver le point d'équilibre afin de maximiser les entrées fiscales sans entraîner une trop forte croissance de la contrebande. Il est à noter que si le secteur commercial est généralement réfractaire à l'utilisation des droits de douanes à des fins protectionnistes, sa réaction aux diverses hausses tarifaires est beaucoup plus modérée que ne le laisse entrevoir le ton des discours⁷⁸. Ceci pourrait

⁷⁶Ospina V., L., *op. cit.*, p. 144.

⁷⁷De façon générale, la politique économique sous Carrera est élaborée en étroite collaboration avec le Consulado. Ce dernier, de nouveau légalisé en 1839, dispose de deux membres nommés d'office au Conseil d'État. Il est permis de penser que les liens entre l'exécutif et l'élite commerciale sont encore plus étroits à partir de 1844 quand le Consulado installe ses bureaux dans une aile du palais présidentiel qu'il loue au gouvernement; R. L. Woodward, *Privilegio...*, *op. cit.*, p. 198-199. En Équateur, les difficultés de communication déterminent que ce sont les députés de la Côte, souvent des commerçants, qui se présentent comme les porte-parole du secteur commercial. Néanmoins, les consultations peuvent aussi prendre une dimension plus formelle comme la conformation, par le Sénat, d'une commission chargée de recueillir à Guayaquil l'opinion du secteur; Archivo del Poder Legislativo (APL), *Libro de Actas de la Honorable Cámara del Senado*, 27, 28-XI-1854.

⁷⁸Tout au long de la période analysée, nous retrouvons un seul cas où la question tarifaire est directement liée à une crise politique majeure. Il s'agit de la loi de douane du 27 février 1837 de Morazán qui fixe à 20% les droits à payer sur tous les articles importés, un niveau que les autorités guatémaltèques refusent d'appliquer; R. A. Naylor, *op. cit.*, p. 57. Les aspects les plus vexatoires sont la volonté de centralisation de tous les revenus douaniers au niveau fédéral ainsi que l'interdiction faite aux gouvernements locaux de modifier les tarifs en vigueur. Ce sont ces dispositions qui exacerbent les visées autonomistes des élites locales à cause de la perte d'autonomie financière qu'elles impliquent; R. L. Woodward, *Carrera, Rafael Carrera and the Emergence of the Republic of Guatemala, 1821-1871*, Athens, The University of Georgia Press, 1992, p. 406. Il ne s'agit pas ici de minimiser l'importance des pressions exercées par les marchands sinon de rappeler qu'ils sont généralement les derniers intéressés à alimenter l'instabilité politique à cause des répercussions négatives sur les échanges. Cette attitude est bien illustrée à la fin du XIXe siècle par les fortes réticences des commerçants de Guayaquil face au conflit précédant la révolution d'Alfaro, bien qu'ils devaient être parmi les principaux bénéficiaires de la modernisation de l'État.

s'expliquer par le fait qu'il doit rarement assumer l'ensemble de la hausse puisqu'il ne paie généralement des droits de douane que sur une fraction des biens importés. Un tarif trop bas lui est en définitive assez peu profitable dans la mesure où les prix au détail de l'ensemble de ses importations, légales ou non, sont fixés en tenant compte des tarifs en vigueur, ce qui augmente d'autant ses profits sur les articles acquis de contrebande. Les débats les plus vifs portent le plus souvent sur la période de grâce allouée avant la mise en application de la nouvelle échelle tarifaire⁷⁹. L'intérêt d'allonger le délai s'explique par la possibilité de mettre de l'avant, au cours de cette période transitoire, d'importantes spéculations commerciales.

Bien que ces caractéristiques générales soient communes aux deux pays, l'évolution de la question douanière se présente de façon distincte dans chacun d'eux. La législation guatémaltèque en matière douanière est demeurée beaucoup plus stable au cours de la première moitié du XIXe siècle qu'en Équateur où l'on effectue des révisions quasi annuelles de la structure tarifaire⁸⁰. Cette différence s'explique surtout par un jeu politique plus complexe et instable en Équateur qu'au Guatemala entraînant des changements de régime plus fréquents. Dans ce contexte, la dimension idéologique a une incidence plus grande sur les orientations de la politique douanière qu'au Guatemala. Les divergences demeurent cependant limitées puisque les différentes administrations tiennent

⁷⁹Par exemple, Arce avait octroyé en 1827 un délai de 4 mois avant la mise en vigueur des nouveaux tarifs afin de permettre aux commerçants de profiter de l'ancienne tarification pour les importations déjà commandées.

⁸⁰Des débats sur ce thème au sein du Sénat, du Congrès ou des Conventions constitutionnelles se sont tenus au cours des années 1830, 1831, 1832, 1836, 1837, 1839, 1843, 1846, 1853, 1854, 1855, 1856, 1857 et 1858; J. Oleas M. et B. Andrade A. (eds.), *Indice de Debates Económicos del Parlamento Ecuatoriano, 1830-1950*, Quito, Banco Central del Ecuador, 1985.

d'abord compte de la conjoncture économique internationale au moment d'établir leurs politiques douanières.

Pour ce qui est des nuances à faire quant à la correspondance directe entre orientation idéologique et politique douanière d'un régime, le cas guatémaltèque de la première moitié du XIXe siècle est particulièrement intéressant. Par exemple, Gálvez (1831-1838), un libéral réputé, initie néanmoins sa présidence de l'État du Guatemala en élevant les taux de 20% sur l'ensemble de tissus de coton similaires à ceux élaborés localement pour la consommation populaire, de 15% sur les vêtements, en particulier les chemises, et de 10% sur les autres articles textiles⁸¹. Cette mesure se veut officiellement une réponse aux revendications du Gremio de Tejedores de la capitale qui exige, en 1830, l'adoption de mesures protectionnistes en réponse au déclin de la production textile urbaine laquelle, comme nous le verrons, prend alors des proportions dramatiques. Afin de déterminer le bien-fondé d'une telle requête, la Sociedad Económica crée deux commissions présidées respectivement par Molina et del Valle⁸². Les recommandations divergentes sur les mesures à adopter en faveur du secteur artisanal illustrent une profonde réorientation des paramètres d'analyse de la problématique textile.

⁸¹*Basas y tarifa dados por el Gobierno en uso de la facultad que le concedió el Congreso en el 6 de diciembre de 1831*, Guatemala, Imprenta Nueva, 1832.

⁸²Molina, P., F. Cabrera et C. Meany, Dictamen de la Comisión de Comercio e Industria de la Sociedad Económica, 1830; H. H. Samayo G., *op. cit.*, p. 61 & J. del Valle, M. Dardón, et M. Cerezo, "Exposición que la junta de gobierno de la Sociedad Económica dirigió al Supremo gobierno del Estado, 18-VI-1831", Guatemala, Imprenta de la Unión, 1831; J. L. Reyes M., *op. cit.*, p. 205-218.

La commission de Molina se montre plus ouverte aux revendications des artisans en suggérant de hausser les droits de douanes sur les articles de consommation populaire tels que le calicot écru, le coutil et la serge de bas de gamme et les tissus de laine et coton servant à la confection de vêtements féminins⁸³. En l'absence de mesures concrètes découlant de ces recommandations, la guilde radicalise ses positions en exigeant l'abolition pure et simple de la liberté de commerce. C'est en réponse à cette nouvelle demande que la seconde commission, présidée par José del Valle, est créée.

Tout en reconnaissant les répercussions dramatiques de la libéralisation des échanges sur le secteur artisanal, on indique qu'en faisant le bilan des intérêts divergents entre les 3,000 à 4,000 tisserands que compte, selon le rapport, la Fédération et le million de consommateurs dans l'ensemble centraméricain, il serait injuste de pénaliser la majorité en les privant de la possibilité d'acquérir des articles de meilleure qualité et à prix inférieur. D'autant plus que ce sont les secteurs les plus pauvres qui ressentiraient le plus durement l'impact d'une telle prohibition⁸⁴. On souligne les avantages des importations qui permettent de satisfaire un besoin essentiel tout en économisant de 50 à 100% des sommes traditionnellement allouées à l'habillement avant l'Indépendance. Cette illustration empirique, qui annonce à certains égards les lois d'Engel, permet aux auteurs de conclure sur les effets stimulants, pour l'économie en général, de l'épargne ainsi générée en se canalisant vers d'autres activités productives. On insiste sur le caractère contre-productif

⁸³En spécifiant que le calicot privilégié est de type grand-colombien, le rapport de Molina illustre bien à quel point la réputation coloniale de cette région tend à se maintenir au lendemain de l'Indépendance; H. Samayo G, *op. cit.*, p. 61.

⁸⁴Valle, J. del, M. Dardón, et M. Cerezo, "Exposición que la Junta ..."; J. L. Reyes M., *op. cit.*, p. 207.

de la prohibition des importations ou d'une forte augmentation des tarifs par rapport au but visé. Cela ne ferait qu'accroître la contrebande au préjudice des finances publiques. Les petits producteurs n'en tireraient aucun bénéfice tandis que le pays verrait augmenter le risque de représailles sur le secteur exportateur. En fait, contrairement à l'argumentation mise de l'avant antérieurement par del Valle, le rapport s'appuie explicitement sur les textes de Smith, Say, Ricardo et Mill pour justifier le bien-fondé de son analyse.

Cette inversion des positions de nos deux protagonistes du début des années 1820 s'explique, dans le cas de Molina, par le nouveau pragmatisme des milieux libéraux à la suite de leur retour au pouvoir avec Gálvez. Quant à del Valle, son nouvel attachement aux thèses libérales découle de ses aspirations à la présidence de la fédération au début des années 1830⁸⁵. C'est d'ailleurs cette même dimension politique qui explique en partie l'adoption, par Gálvez, du schéma le plus protectionniste. Dans la mesure où l'artisanat urbain, pris dans son ensemble, demeure un acteur politique significatif⁸⁶, il s'assure ainsi de leur soutien. A cela s'ajoute des préoccupations fiscales car Gálvez impose en contrepartie une taxe annuelle sur tous les ateliers artisanaux. Cette mesure n'a que peu de succès puisqu'elle impliquait un recensement auquel la population s'est montrée particulièrement réfractaire. Notons, cependant, que cette nouvelle attitude fait que la promotion de la production locale n'entre plus en contradiction avec les intérêts fiscaux de

⁸⁵D'abord défait en 1830, il gagne les élections de 1834 contre Morazán mais sans avoir pu assumer la présidence car il décède avant d'avoir été assermenté.

⁸⁶De 1830 à 1837, 23 artisans sont membres de l'Assemblée législative guatémaltèque; J. C. Pinto, *Centroamérica...*, *op. cit.*, p. 217-218.

l'État. Selon les expressions particulièrement bien choisies de Wortman, cette mesure marque l'abandon par Gálvez de la tradition fiscale de type bourbonien basée prioritairement sur les revenus du commerce extérieur, à cause de son caractère trop aléatoire, pour reprendre la vision des Habsbourg d'une imposition plus centrée vers les activités locales⁸⁷.

Le cas de Carrera (1838-1865), au pouvoir à partir de la dissolution de la fédération centraméricaine, est encore plus significatif quant au déphasage entre discours et action politique. On présente généralement son long régime comme plus protectionniste que les gouvernements qui le précédèrent⁸⁸. Cette vision semble confirmée par le discours politique de Carrera alors qu'il insiste, au début de son administration, sur la nécessité d'interdire l'importation des divers articles qui contribuèrent à la ruine de la petite production locale. Néanmoins, malgré le conflit l'opposant aux autorités fédérales, Carrera conserve, au nom d'une vision réaliste de la situation économique du pays, le cadre juridique ainsi que le niveau tarifaire adoptés par Morazán. Cette législation demeurera le cadre de référence en matière douanière jusqu'à la réforme libérale des années 1870⁸⁹.

⁸⁷Wortman, M. L., *op. cit.*, p. 254

⁸⁸Woodward, R. L., *Carrera...*, *op. cit.*, p. 371-374.

⁸⁹Si divers décrets exécutifs fixent de façon ponctuelle les tarifs sur des articles précis, Carrera maintient en vigueur, comme tarif de base, les droits de 20% prévus par la loi de 1837. Sa réforme du 22 février 1855 prévoit des hausses qui furent interprétées comme un accroissement du protectionnisme; R. L., Woodward, *Carrera...*, *op. cit.*, p. 373; mais la loi ne modifie pas en profondeur la législation précédente sinon qu'elle vise surtout à améliorer les niveaux de perception en modernisant le système par une classification plus sophistiquée et par des méthodes de calcul plus efficaces pour estimer les droits à payer.

Nous sommes cependant dans un contexte d'expansion des importations générée par le boom de la cochenille. Face à la hausse de la disponibilité de calicot non teint d'origine anglaise, la Société Économique émet des avis répétés sur les effets catastrophiques des tarifs en vigueur sur les producteurs locaux. Des échanges entre la Société et le ministre de l'Intérieur situent particulièrement bien les termes des débats de l'époque. Mettant de l'avant les succès mexicains et nord-américains comme démentis des théories libérales, la Société ébauche une argumentation teintée de nationalisme économique afin de convaincre l'État de l'opportunité d'agir au plus tôt⁹⁰. La réponse est cependant claire car, tout en invoquant la constitution qui prévoit la liberté de commerce ainsi que la nécessité de respecter les termes des accords commerciaux déjà signés, le gouvernement souligne que le pays ne peut se permettre de prendre le risque de s'isoler. Il recommande à la Société de suggérer d'autres types de mesures afin de promouvoir la production locale⁹¹.

Contrairement au Guatemala, le mouvement de balancier idéologique est mieux respecté en Équateur en matière de politique tarifaire. L'arrivée de Flores (1830-1834), lors de la dissolution de la Grande Colombie, marque le début d'une ère plus protectionniste que durant la période de la fédération. Avec les hacendados de la Sierra comme principal soutien de son régime⁹², il réaffirme par exemple, dans le décret du 1^{er} août 1830, la

⁹⁰“Sociedad Económica al Secretario del Estado en el Despacho de Relaciones Interiores y Externas”, 4 de agosto de 1845; AGCA, B, Leg. 3,611, Exp. 84,342, 1845. Le rapport annuel de la Société en 1845 synthétise l'ensemble de l'argumentation de l'organisme; *Memoria de la Junta General de la Sociedad Económica, 14-LX-1845*, Guatemala, Imprenta de la Paz, 1845.

⁹¹“Secretario del Interior a la propuesta de la Sociedad Económica”, 4-VIII-1845; AGCA, B, Leg. 3,611, Exp. 84,342, 1845.

⁹²Ayala, E., *Lucha política y origen de los partidos en Ecuador*, Quito, Corporación Editora Nacional-TEHIS, 1988, p. 75-76.

prohibition complète de toute importation textile édictée par Bolívar. Cette mesure, importante aux yeux des propriétaires d'obraje, est cependant abolie par la première assemblée constituante⁹³. Si, en 1831, les députés acceptent d'accroître l'ensemble des droits de douane de 6% pour des raisons fiscales⁹⁴, le Congrès équatorien de 1832 refuse à nouveau la prohibition des importations d'articles similaires à ceux produits localement⁹⁵.

Son successeur, Rocafuerte (1834-1839), est un libéral prestigieux proche du milieu commercial de Guayaquil⁹⁶. Il abaisse les tarifs en invoquant le besoin de favoriser les échanges commerciaux. Cependant, son principal argument pour justifier cette baisse est la nécessité de réduire les niveaux scandaleux, selon ses propres termes, de contrebande. Nous avons donc ici une première référence à la question des rendements régressifs engendrés par des niveaux tarifaires jugés trop élevés par le secteur commercial. Cette mesure suscite toutefois de vifs débats au congrès qui y consacre pas moins de onze séances entre le 24 janvier et le 7 avril 1837⁹⁷.

⁹³ APL, "Derogatoria del Decreto sobre prohibición para introducir productos manufacturados en el país", *Actas del Primer Congreso Constituyente del Ecuador*, 16, 17, 18, 20-IX-1830.

⁹⁴ APL, *Actas del Congreso Ordinario*, 21-X, 5, 6-XI-1831.

⁹⁵ APL, *Actas del Congreso Ecuatoriano*, 17, 23, 27, 29, 30-X-1832.

⁹⁶ Rocafuerte s'est fait connaître à l'échelle continentale pour son rôle actif dans le renversement d'Iturbide et par les fonctions officielles qu'il occupe pour le gouvernement mexicain dont celle de chargé d'affaires à Londres. Il est à noter qu'au cours de sa mission diplomatique, Rocafuerte devait entretenir une correspondance suivie avec José del Valle. Pour un bilan de la carrière politique de Rocafuerte, voir J. E. Rodríguez O., *The Emergence of Spanish America: Vincente Rocafuerte and Spanish Americanism, 1808-1832*, Berkeley, University of California Press, 1975.

⁹⁷ Les nouveaux tarifs devaient être néanmoins définitivement entérinés par le Sénat; APL, "Fijación de aranceles", *Actas del Congreso Ecuatoriano. Cámara de Senadores*, 12, 13, 14-IV-1837.

Bien que le discours de Flores demeure toujours aussi résolument protectionniste lors de son retour au pouvoir (1839-1845)⁹⁸, il décrète, sous la pression des commerçants de la Côte⁹⁹, une diminution supplémentaire des droits de douane de 20% en 1843. Cette mesure devient une des principales questions débattues au cours de la troisième Convention Nationale¹⁰⁰. C'est ainsi que l'on assiste, au cours de la session inaugurale du 8 mai, à un débat passionné sur le thème du glorieux passé industriel du pays. Cette référence à la période coloniale avait évidemment comme objectif de justifier le maintien d'une politique protectionniste mais ne parvient pas à convaincre une majorité de députés qu'il est possible de faire revivre ce qui avait constitué la fortune de la région.

Ce va-et-vient s'accroît dans les décennies suivantes avec le climat de forte instabilité politique caractérisant le pays de 1845 à 1859. Avec deux guerres civiles et six Présidents différents, la période est particulièrement fertile en ce sens à preuve ses huit révisions tarifaires d'importance. A titre d'exemple, mentionnons que le successeur de Flores, Roca (1845-1849), commerçant important de Guayaquil, réduit encore une fois les tarifs en 1846 au point où ils sont considérés alors comme les plus bas à l'échelle régionale¹⁰¹. Quelques années plus tard, le ministre de l'Intérieur, Manuel Gómez de la Torre, propose d'élever les droits sur les tissus étrangers afin de soutenir les producteurs textiles

⁹⁸En 1841, ce dernier affirme dans son message au congrès que, d'un point de vue économique, la seule solution aux problèmes de l'industrie de l'intérieur passe par l'établissement de barrières douanières; E. Ayala, *Lucha política...*, *op. cit.*, p. 73.

⁹⁹"Gobernador Rocafuerte al General Flores", 21-IX-1842; P. J. Huerta, *op. cit.*, p. 112.

¹⁰⁰APL, *Actas de la Tercera Convención Nacional*, 8, 11, 16, 17, 19, 26-V-1843.

¹⁰¹"Cayetano Osculate"; H. Toscano (ed.), *El Ecuador visto por Extranjeros*, Quito-Puebla, Biblioteca Ecuatoriana Mínima-Cajica, 1960, Vol. 1, p. 302.

locaux¹⁰². Sa démarche est infructueuse dans la mesure où le congrès conditionne toute modification tarifaire aux résultats des consultations entreprises auprès du secteur commercial de Guayaquil¹⁰³. En 1854, Espinel, ministre de l'Intérieur d'un régime pourtant connu pour son orientation libérale, celui d'Urbina (1851-1856), propose au congrès, avec succès cette fois, de doubler les droits sur les importations textiles afin de protéger la production locale¹⁰⁴. Cette mesure se veut une réponse aux difficultés vécues par les producteurs locaux depuis déjà quelques années. En 1858, un autre ministre, Yerovi, parvient à inverser la tendance au nom de l'intérêt des consommateurs qui, selon ses propres termes, doivent payer un prix élevé pour des articles de moindre qualité, en particulier les articles textiles. En accord avec un discours très répandu jusqu'au XXe siècle, il insiste sur l'ampleur des sacrifices imposés par une telle politique, laquelle ne fait que favoriser la survie d'un secteur textile archaïque par rapport aux procédés de production en vigueur à l'étranger¹⁰⁵.

Ce type d'argumentation d'ordre économique a un certain impact sur les discussions autour de la question tarifaire bien que le véritable enjeu soit le plus souvent de nature politique. Il s'inscrit dans le jeu d'alternance entre régimes issus de la Côte ou de la Sierra. Le discours est surtout développé afin de répondre aux attentes de leur base d'appui régionale respective. Il est d'ailleurs permis de se demander, sur le plan

¹⁰²APL, *Exposición...Ministro del Interior y Relaciones Exteriores*, 1849, p. 23.

¹⁰³APL, *Registro de la Quinta Convención Nacional*, 19-XII-1850.

¹⁰⁴APL, *Exposición...Ministro del Interior y Relaciones Exteriores*, 1854, p. 16-17 & *Libro de Actas de la Cámara de Representantes del Congreso*, 4-XI-1854.

¹⁰⁵APL, *Exposición...Ministro de Hacienda*, 1858, p. 21 & *Actas del Congreso Ordinario, Cámara de Representantes*, 14, 15, 16, 25-X-1858.

strictement économique, à quel point des barrières protectionnistes élevées auraient eu une véritable incidence sur des producteurs textiles dont la survie dépendait en premier lieu de l'isolement de la Sierra. Quant à la Côte, à l'instar de la situation guatémaltèque, tout effort afin de limiter l'approvisionnement en tissus importés ne ferait qu'accentuer la contrebande.

La situation équatorienne est d'autant plus complexe que la fixation de nouveau tarif est le résultat d'un ensemble de tractations entre les intérêts divergents des trois départements, Quito, Guayaquil et Azuay, qui disposent d'une représentation égale au congrès. Face aux visées protectionnistes de la Sierra et aux aspirations libre-échangistes de la Côte¹⁰⁶, la région de Cuenca, dont l'influence dépasse son poids économique et démographique, joue un rôle d'arbitre. Ses représentants, réputés conservateurs mais attentifs à l'évolution du commerce extérieur¹⁰⁷, penchent dans un sens ou l'autre selon les conjonctures économiques. Cette question est finalement la dimension déterminante, comme l'illustre bien les discussions sur les tarifs, au début des années 1840, tant en Équateur qu'au Guatemala. Avec, en toile de fond, les difficultés économiques liées à la baisse des exportations, conséquence de la récession affectant l'économie anglaise à partir de la fin de la décennie de 1830, les débats qui amènent Flores à réduire les droits de douane en

¹⁰⁶Il faut cependant éviter d'y voir des blocs politiques régionaux homogènes car nous retrouvons tout au XIX^e siècle des positions conservatrices émises par des milieux de la Côte et des opinions libérales dans la Sierra. Nous nous référons ici aux grands axes de l'orientation de chacune des régions en accord avec les principaux intérêts économiques en présence; E. Ayala, *Lucha política...*, *op. cit.*, p. 40-50.

¹⁰⁷Contrairement à la Sierra, cette région maintient un commerce d'exportation important basé sur la vente de la quinquina, dont est extrait la quinine, et des fameux chapeaux connus sous l'appellation de "panama". Elle est donc tout aussi sensible que la Côte à l'évolution du marché international; L. Espinoza et L. Achig, "Economía y sociedad en el siglo XIX: Sierra Sur"; *Nueva Historia del Ecuador*, *op. cit.*, Vol. 7, p. 83-88.

1843 ou la réponse gouvernementale guatémaltèque face à l'argumentation protectionniste de la Sociedad Económica relèvent sensiblement d'une logique similaire. On met l'accent sur les dangers d'isolement que risquent d'entraîner toutes mesures qui auraient comme conséquence de freiner encore plus les échanges internationaux.

En fait, malgré des spécificités locales importantes, nous retrouvons plusieurs analogies sur le plan de la chronologie des décisions gouvernementales. Cette ressemblance ne s'arrête d'ailleurs pas là puisque les niveaux d'imposition sont aussi très proches. Au Guatemala, les tarifs se maintiennent autour de 20% jusqu'au régime de Cerna (1865-1871). Celui-ci augmente les tarifs à une moyenne de 30% en implantant une nouvelle politique fiscale, laquelle consiste à offrir les revenus d'impôts douaniers spéciaux en garantie pour des prêts contractés auprès de banques étrangères¹⁰⁸. En Équateur, les régimes vont généralement maintenir un taux moyen de 25% bien qu'il peut être aussi bas que 10% au gré de la dizaine de réformes douanières d'importance promulguées entre 1830 et 1860¹⁰⁹. En fait, les deux pays maintiennent des taux qui se démarquent peu de ceux en usage à l'échelle continentale au cours de la première moitié du XIXe siècle¹¹⁰.

Entre des finances publiques chroniquement dans un état précaire et ces niveaux qui sont, en définitive, des points d'équilibre sur le plan tarifaire, la marge de manoeuvre des gouvernements est donc extrêmement réduite. Toute mesure jugée par le secteur

¹⁰⁸AGCA, B84.11 Leg. 7,467, 1866 & V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 311-312.

¹⁰⁹Alexander R., L., *Las Finanzas Públicas en el Ecuador (1830-1940)*, Quito, Banco Central del Ecuador, 1992, p. 81.

¹¹⁰Bulmer-Thomas, V., *The Economic History...*, *op. cit.*, p. 140.

commercial comme préjudiciable à ses intérêts aurait eu comme conséquence d'ébranler des régimes alors perpétuellement à la recherche de légitimité. La possibilité de générer un climat d'instabilité politique, dans le cas du Guatemala, ou d'accroître celui qui prévaut en Équateur est un motif suffisant pour que tout type de politique alternative soit totalement écartée. L'originalité de cette période se situe à un autre niveau, soit l'impact des politiques mises de l'avant par chacun des États sur le monde rural.

Contrairement au courant libéral qui privilégie tout au long du XIXe siècle la déstructuration du cadre communal, Carrera maintient les structures traditionnelles du monde paysan en raison du caractère éminemment rural de la base sociale de son régime. Une telle politique n'est bien sûr viable que dans la mesure où les besoins en terre et en main-d'oeuvre sont réduits dû à la dimension encore limitée du secteur agro-exportateur¹¹¹. Cette orientation, qui favorise la consolidation d'une économie paysanne dynamique, a donné lieu à diverses interprétations¹¹². Néanmoins, comme l'illustre bien Woodward, la dimension éminemment paternaliste et clientéliste explique le mieux la singularité du régime de Carrera¹¹³. La tendance se vérifie dans l'écart constant entre un discours favorable à la petite production rurale et le caractère limité des mesures mises de

¹¹¹Cette dimension est d'autant plus significative au Guatemala que la culture du principal article d'exportation au cours de la première moitié du XIXe siècle, la cochenille, se caractérise sur le plan technique par un besoin réduit de terre et de main-d'oeuvre. Il s'agit d'une différence importante par rapport à l'indigo qui requérait des infrastructures importantes.

¹¹²De l'interprétation libérale classique qui, influencée par le discours issu de la réforme de 1871, met l'accent sur le caractère obscurantiste du régime de Carrera, nous assistons par la suite à l'essor d'un nouveau courant qui fait l'apologie du personnage à cause de ses politiques face au monde rural; K. Miceli, "Rafael Carrera: Defender and Promoter of Peasant Interests in Guatemala", *The Americas*, Vol. 31, no. 1 (1974), p. 72-95.

¹¹³Woodward, R. L., *Carrera...*, *op. cit.*

l'avant. Celles-ci sont ponctuelles et souvent mal adaptées aux besoins des artisans. Cependant, malgré les ambiguïtés du régime, il n'en demeure pas moins que les communautés sauront tirer profit du contexte pour consolider la stratégie traditionnelle de spécialisation productive.

Les conséquences de la politique gouvernementale sur les communautés peuvent prendre d'autres formes, moins positives dans leur orientation, mais qui donnent des résultats équivalents comme la réintroduction en 1828 du tribut colonial par Bolívar. Afin de faciliter le paiement des trois pesos annuels, le décret prévoit qu'aucun impôt ne sera exigé sur les transactions effectuées par les populations amérindiennes pour écouler leurs récoltes ou leurs productions artisanales¹¹⁴. Cette réglementation, en vigueur durant trois décennies, donne un avantage réel au niveau de la commercialisation dont sauront tirer profit tant les communautés que les marchands. Ce sont donc les modalités de coercition fiscale qui favorisent le maintien d'une économie communale autonome.

Si tous les régimes de chacun des États ont en commun d'énoncer des positions officielles se voulant favorables aux nouvelles modalités de production, les différences sont encore une fois significatives en ce qui a trait aux politiques mises de l'avant. Au Guatemala, nous verrons que les commissions présidées par Molina et del Valle ébauchent, sans succès, des propositions particulièrement novatrices pour l'époque. Quant à Carrera, il privilégie plutôt le retour aux lignes directrices du début de la période républicaine, soit un

¹¹⁴Fuentealba, G., "La sociedad indígena en las primeras décadas de la República: continuidades coloniales y cambios republicanos"; *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol. 8, p. 53, 60.

schéma basé sur l'octroi de privilèges d'exclusivité. Il se montre d'ailleurs assez peu critique par rapport aux projets qui lui sont présentés car pratiquement toutes les requêtes sont acceptées. Les rares cas de refus s'expliquent par des motifs politiques plutôt qu'économiques. D'ailleurs, les réactions politiques à ses décisions l'incitent, en 1864, à adopter un premier cadre de réglementation des modalités d'attribution¹¹⁵.

En Équateur, la tendance est distincte. Au lendemain de l'émancipation de la Grande Colombie en 1830, Flores, déjà sensibilisé à la question manufacturière¹¹⁶, maintient l'exemption de droits de douane à l'importation de machinerie de 1827 en l'inscrivant dans sa première loi douanière¹¹⁷. Cette orientation doit être réaffirmée périodiquement mais le principe général n'est jamais contesté. Contrairement au Guatemala où les privilèges s'imposent comme la principale mesure de promotion industrielle, ce type d'incitatifs est octroyé, au cours du XIXe siècle, de façon ponctuelle à de nouveaux types de production agricole ou de nouvelles entreprises de services mais très rarement à des projets d'installations manufacturières. De plus, il aurait été politiquement difficile d'allouer de tels avantages à un promoteur textile sans susciter l'opposition des plus grandes familles de propriétaires terriens possédant toujours un obraje.

¹¹⁵“Ley del 2 de julio de 1864”, *Gaceta de Guatemala*, 1864.

¹¹⁶Flores installe à cette époque à la périphérie de Quito le premier moulin à farine en pierre mû de façon hydraulique; J. Jijón y Caamaño, *op. cit.*, p. 30.

¹¹⁷APL, “Ley de Aranceles”, *Actas del Primer Congreso Constituyente del Ecuador*, 16-IX-1830.

L'appui gouvernemental aux premiers établissements textiles se manifeste autrement. Flores interdit l'utilisation de tissus importés pour la confection des uniformes¹¹⁸. Cette mesure n'est remise en cause qu'avec l'arrivée au pouvoir d'Urbina qui réintroduit les achats à l'étranger pour satisfaire l'armée, principal soutien de son régime¹¹⁹. Le geste politique le plus déterminant pour l'évolution ultérieure du secteur textile demeure toutefois la signature, en 1832, d'un traité avec la Nouvelle-Grenade garantissant la libre circulation des biens. Les liens traditionnels avec le sud colombien sont ainsi maintenus permettant aux producteurs de conserver leur débouché le plus dynamique¹²⁰.

Avec une capacité d'intervention et de contrôle particulièrement réduite, il n'est pas surprenant que les États, tant équatorien que guatémaltèque, aient mis de l'avant des mesures assez peu efficaces de promotion du secteur textile. La question du développement industriel demeure néanmoins toujours présente dans la mesure où il s'agit, pour la fraction éclairée de l'élite, d'inciter les États à intégrer cette dimension lors de la formulation des politiques gouvernementales. On souhaite ainsi voir émerger ce qui est perçu comme un des plus prestigieux symboles de "civilisation": la production manufacturière.

¹¹⁸APL, "Decreto que prohíbe que se haga para la tropa vestuarios de paños y lienzo extranjeros y manda se trabajen aquellos en los Departamentos del Interior", *Actas del Primer Congreso Constituyente del Ecuador*, 27 -IX-1830.

¹¹⁹APL, *Exposición...Ministro del Interior*, 1854, p. 17.

¹²⁰Un indicateur intéressant en ce sens est la proportion d'or colombien utilisé dans la frappe de la monnaie équatorienne. Dans les années 1830, on estime que les deux tiers proviennent du commerce transfrontalier, Y. Saint-Geours, "La sierra du nord...", *op. cit.*, p. 3.

CHAPITRE 4

LE DÉBUT DE LA PRODUCTION MÉCANISÉE

Il est peu utile d'insister sur le caractère marginal des premières tentatives de mécanisation au Guatemala et en Équateur non seulement à la lumière des critères internationaux mais également par rapport à l'expérience du Brésil et surtout, du Mexique¹. Cependant, si les niveaux de développement ne peuvent se comparer, sur le plan chronologique, les débats sur la production manufacturière ainsi que les premiers cas de mécanisation sont contemporains. Donc, si les premières expériences demeurent des phénomènes exceptionnels qui n'ont que peu d'impact sur les situations locales, elles sont néanmoins révélatrices d'un intérêt précoce pour les nouvelles formes de production².

Les modèles mis de l'avant ainsi que les résultats obtenus divergent toutefois de façon importante entre les deux pays. C'est encore une fois au Guatemala où nous retrouvons l'analyse la plus sophistiquée bien que les résultats y soient plus limités. En Équateur, les débats sont circonscrits aux moyens de faire revivre le passé colonial. Cette orientation

¹Pour un survol de l'évolution du secteur textile dans ces deux pays au cours de la première moitié du XIXe siècle, voir, pour le Mexique, Keremetsis, *La industria textil mexicana en el siglo XIX*, Mexico, SepSetenta, 1975 et les références à cette période faites par Haber, *Industry and Underdevelopment: The Industrialisation of Mexico. 1890-1940*, Stanford, Stanford University Press, 1989. Pour le Brésil, consulter l'étude classique de Stein, *Textile Enterprise in an Underdeveloped Area. 1850-1950*, Cambridge, Cambridge University Press, 1957.

²Depuis quelques années, les efforts précoces de mécanisation en Amérique latine ont suscité de plus en plus d'intérêt. Lewis brosse un tableau intéressant des premières expériences nationales; "Industry in Latin America before 1930"; L. Bethell (ed.), *The Cambridge History of Latin America*, Vol. IV, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 269-323. L'analyse la plus stimulante demeure l'étude déjà citée de Batou qui repousse dans le temps la période où cette question devient significative en comparant l'évolution du Moyen-Orient aux expériences latino-américaines; *Cent ans...*, *op. cit.*

donne naissance à un schéma singulier de mécanisation fondé sur la modernisation de l'obraje ou sur la création d'installations qui en reproduisent la logique. Ces aspects sont importants car les tendances développées au cours de la première moitié du XIXe siècle auront une incidence déterminante sur l'évolution ultérieure de la production industrielle dans chacun des pays.

L'ébauche de deux stratégies de mécanisation

Avec le niveau élevé des débats économiques caractérisant la société guatémaltèque au début des années 1820, il n'est pas surprenant de constater que c'est dans ce pays que l'on adopte la première mesure concrète de promotion du secteur textile. Il s'agit d'un des rares cas de privilège octroyé à la suite de l'adoption de la réglementation de 1821. La demande provient d'un membre des troupes mexicaines d'Iturbide, José Polanco, qui projette de créer un établissement lainier dans la capitale³. La résolution prévoit le patronage de la Sociedad Económica qui doit déléguer deux de ses membres afin d'aider Polanco à mettre sur pied son établissement⁴. Le rôle joué par la Société Économique donne à cette première expérience un caractère quasi étatique. Il est difficile de connaître la nature exacte du projet. Bien que l'on insiste sur le caractère novateur de l'expérience, on ne fait pas mention d'importation d'équipement. On insiste plutôt sur l'intérêt, pour la capitale, d'amorcer la production d'articles de laine sur une vaste échelle. Il se peut donc que nous soyons devant une tentative tardive de monter un grand obraje dans un secteur

³AGCA, B78.50, Leg. 67, Exp. 21,214, 29-VIII-1822.

⁴AGCA, B1.78, Leg. 529, Exp. 10,101, 3-IX-1822.

encore inexploité au niveau urbain. Le projet demeure, de toute façon, à l'état d'ébauche par manque de fonds et surtout, à cause de l'instabilité politique des mois ultérieurs qui oblige Polanco à retourner au Mexique.

Ce lien entre appui gouvernemental et initiative privée devait s'avérer une constante dans la grande majorité des projets de modernisation du secteur textile mis de l'avant au Guatemala jusqu'au début du XXe siècle. Le commentaire d'un échevin de la capitale en 1811 pourrait d'ailleurs être repris pour décrire la vision qui prédomine durant la majeure partie de la période républicaine:

"El gobierno debería ayudar a las industrias, sobre todo aquellas de consumo interior y que no sean lucrativas...debe asimismo importar máquinas y buenos técnicos"⁵.

Ces prémisses sont d'ailleurs au centre des suggestions formulées à Gálvez par les deux commissions quant aux mesures à adopter afin de favoriser la mécanisation de la production. La commission présidée par Molina propose la création d'une banque, le *Banco Nacional de Agricultura, Industria y Comercio*, dont les fonds proviendraient des revenus douaniers. Sa mission serait de financer la construction de route; de promouvoir la culture de fibres, dont le coton, et d'appuyer la modernisation de la production. Le rapport prévoit explicitement l'importation par le gouvernement d'équipement industriel afin de mettre sur pied les premiers établissements mécanisés⁶. Le parallèle est ici trop

⁵"Le gouvernement doit aider les industries, surtout celles orientées vers la consommation locale qui ne sont pas rentables...il doit aussi importer de l'équipement et de bons techniciens", Peynado, J. M., *Instrucciones para la Constitución Fundamental de la Monarquía Española y su Gobierno*, 1811; V. Solórzano F., *op. cit.* p. 230.

⁶Samayoa G., H. H., *op. cit.*, p. 61.

grand pour ne pas y voir une influence directe de l'expérience mexicaine. Son fameux *Banco de Avío* représente, à cette époque, l'organisme le plus original de promotion économique au niveau continental⁷. Notons toutefois une ambiguïté qui devait demeurer une constante au cours des prochaines décennies: quand Molina présente ses recommandations, il spécifie que les mesures suggérées se veulent à la fois une façon de promouvoir la mécanisation tout en favorisant la survie du secteur artisanal.

La commission de del Valle propose plutôt de créer une société à capital mixte dans chaque État de la fédération. Celle-ci aurait comme mandat d'importer l'équipement nécessaire et d'engager le personnel qualifié pour monter des entreprises mécanisées⁸. L'influence mexicaine est encore une fois perceptible. La proposition ressemble fort à celle mise de l'avant quelques années auparavant par le Président mexicain, Vicente Guerrero⁹. Contrairement à Molina, les auteurs du rapport insistent sur le fait que l'avenir du secteur passe par la création d'usines similaires à celle de Manchester qui remplaceraient, malgré les conséquences négatives sur les artisans, les formes traditionnelles de production. Le secteur jugé prioritaire au Guatemala est le textile en raison des avantages dont dispose la région, soit la présence d'un circuit d'approvisionnement en fibre et en teinture ainsi qu'une main-d'oeuvre abondante et spécialisée. Parmi les conditions jugées déterminantes pour assurer le succès du projet, on

⁷Potash, R. A., *El Banco de Avío de México: el fomento de las industrias, 1821-1846*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1959.

⁸Reyes M., J. L., *op. cit.*, p. 216-218.

⁹Batou, J., *Cent ans...*, *op. cit.*, p. 294.

souligne la participation de l'État ainsi que le patriotisme des élites qui doivent cofinancer l'entreprise par l'achat d'actions.

Gálvez privilégie cette seconde proposition en décrétant, le 28 août 1832, l'ouverture d'une souscription nationale¹⁰. Face au peu de succès de la levée de fonds, l'Assemblée guatémaltèque autorise l'exécutif à effectuer à son compte l'importation de l'équipement afin d'égrener, filer et tisser le coton à partir des indications fournies par le père José Gregorio Rosales¹¹. En juillet de 1833, Gálvez crée à cet effet la *Sociedad para el Fomento de la Industria del Estado de Guatemala* dont l'un des principaux responsables est Pedro Molina¹². Le projet fait l'objet, jusqu'en 1835, d'une série de notes diplomatiques entre Gálvez et le représentant centraméricain à Londres, Antonio Cabal¹³, pour être définitivement abandonné par la suite avec l'accroissement de l'instabilité politique régionale. Malgré le peu de succès de ses initiatives, leur seule adoption devait contribuer à forger l'image de Gálvez comme précurseur de l'industrialisation guatémaltèque.

La première moitié des années 1830 se caractérise donc par une réflexion novatrice. Cependant, l'écart est considérable entre un discours qui met de l'avant des projets particulièrement ambitieux et les possibilités réelles de l'époque rendant forcément difficiles la réalisation de tels schémas. Le seul projet à avoir un certain lien avec notre

¹⁰Boletín Oficial, 31-VIII-1832; H. H. Samayoa G., *op. cit.*, p. 58.

¹¹AGCA, B80.2, Leg. 1,411, Exp. 22,620, 16-I-1833 & B119.4, Leg. 2,562, Exp. 60,205, 18-V-1833.

¹²Boletín Oficial, 17-VII-1833; H. H. Samayoa G., *op. cit.*, p. 59.

¹³AGCA, B95.1, Leg. 1,398, Exp. 32,708, 1833 & B88.7, Leg. 3,606, Exp. 83,745, 1835.

problématique est celui de Capurón et Basire qui présentent, en 1833, une demande prévoyant la libre importation d'équipement d'égrenage de coton ainsi que le monopole de la commercialisation à l'étranger du coton égrené pour une durée de six ans. Bien que la requête soit acceptée¹⁴, l'entreprise n'a jamais été mise sur pied malgré l'intérêt suscité par le coton guatémaltèque en Europe¹⁵.

La situation en Équateur est différente puisque, dès la première tentative de mécanisation, l'expérience est couronnée de succès. Ce point tournant a lieu en 1832 lorsque Vicente Aguirre installe de la machinerie importée d'Europe afin de moderniser l'obraje situé dans l'hacienda San Juan de Chillos près de Quito. Cet ancien officier des troupes de Bolívar mécanise les installations ayant appartenu aux Jésuites acquises par la famille Montúfar à laquelle il s'est liée en épousant Rosa Montúfar y Larrea, fille du marquis de Selva Alegre¹⁶. Aguirre est probablement un des membres de l'élite quiténienne les plus sensibles à la question de la modernisation de la production. Avant de s'intéresser au secteur textile, il avait amorcé sans succès la mécanisation de la raffinerie de sucre de sa belle-famille en important en 1825 de l'équipement d'Angleterre¹⁷. Son intérêt pour la production textile devient manifeste lors de sa participation à l'élaboration du rapport sur la crise des obrajes présenté aux autorités grandes-colombiennes en 1827.

¹⁴“Decreto del Poder Ejecutivo”, 29-VIII-1833; AGCA, B88.7, Leg. 3,606, Exp. 83,745, 1833.

¹⁵Par exemple, une entreprise belge offre de servir d'intermédiaire entre l'Europe et les producteurs locaux; “Lettre de European Contracting Company au Consul guatémaltèque d'Anvers”, 18-I-1835, AGCA, B98.3, Leg. 7,574, Exp., 2,041, 1835.

¹⁶Le Gouhir y Rodas, J., *Historia de la República del Ecuador*, Quito, Imprenta del Clero, 1930, p. 351.

¹⁷Fischer, S., *Estado, Clases e Industria. La emergencia del capitalismo ecuatoriano y los intereses azucareros*, Quito, Editorial El Conejo, 1983, p. 18.

Le succès d'Aguirre s'explique d'abord par le caractère novateur de cette première tentative de modernisation. A l'instar du comte de Jijón à la fin du XVIII^e siècle, il modifie la spécialisation textile traditionnelle de son obraje en substituant la production de tissus de laine par celle de coton. Il importe d'Angleterre l'ensemble de l'équipement pour amorcer ce type de production, soit des machines à filer et des métiers à tisser mus de façon hydraulique ainsi qu'une fonderie et le matériel pour monter un atelier de réparation¹⁸. De cette façon, il occupe une place unique sur le marché local en élaborant un tissu de qualité supérieure à celui de la petite production textile grâce à l'uniformisation des modalités de production tant de la filature que du tissage. En installant sa nouvelle machinerie en 1832, Aguirre suit de quelques années la première expérience de ce type au Mexique¹⁹. Néanmoins, à part l'équipement importé, les installations se démarquent assez peu des structures traditionnelles. Les rapports sociaux avec les travailleurs ainsi que l'organisation de la production demeurent globalement les mêmes que dans l'obraje colonial.

Tout l'équipement est importé sans droit de douane conformément à la loi grandecolombienne de 1827 reprise par Flores en 1830. L'appui gouvernemental se manifeste également par l'octroi de contrats pour la confection d'uniformes dès le début des activités de l'entreprise. Ces commandes représentent le deuxième facteur permettant d'expliquer

¹⁸Jijón y Caamaño, J., *op cit.*, 26.

¹⁹Il s'agit de la mécanisation de l'obraje de Francisco Puig à Puebla durant les années 1820; G. P. C. Thomson, "Continuity and Change...", *op. cit.*, p. 263.

le succès d'Aguirre, car il s'assure ainsi d'un débouché pour une fraction de sa production. Si la mesure cadre bien avec la politique officielle de Flores, elle s'explique également par les liens étroits qu'Aguirre maintient avec le nouveau régime et avec les forces armées. A cela s'ajoute la valeur symbolique de cette *primera fábrica mecánica de toda la República*²⁰. Aux yeux du ministre, l'appui gouvernemental se justifie amplement car il assure la survie d'un établissement qui est une des meilleures illustrations du progrès réalisé par le pays depuis l'Indépendance²¹.

L'essor de la San Juan ne fait cependant pas l'unanimité et a même des répercussions intéressantes sur le débat politique entre la Côte et la Sierra. Face aux difficultés grandissantes des producteurs de la région de Guayaquil à exporter leurs récoltes²², les agriculteurs du canton de Daule sollicitent au Sénat, en 1846, une hausse des droits de douane en réaction à la pratique d'importer en quantité limitée du coton afin d'améliorer la qualité du fil²³. Le gouvernement édicte alors un décret visant à faire la promotion de la culture en offrant des primes à l'exportation mais sans hausser les droits exigés sur le coton importé²⁴. Il est intéressant d'y voir les prémisses lointaines d'un débat qui marque

²⁰"la première fabrique mécanisée de la République", J. Jijón y Caamaño, *op cit.*, p. 26.

²¹La section du rapport où l'on traite de l'entreprise porte le titre évocateur de "*Progreso industrial del país*"; APL, *Exposición...Ministro de Estado y de Relaciones Exteriores*, 1843, p. 19.

²²Au début de la période républicaine, les exportations de coton occupent une place relativement importante dans le commerce extérieur équatorien; Banco del Ecuador, *Crónica comercial e industrial de Guayaquil en el primer siglo de la Independencia 1820-1920*, Guayaquil, Universidad de Guayaquil, 1977, p. 10. La mécanisation des procédés de production et la consolidation des grands producteurs mondiaux, les États-Unis en tête, entraînent la ruine des producteurs marginaux dont l'Équateur.

²³APL, "Solicitud de los agricultores de Daule para una elevación de los impuestos de importación de algodón", *Actas del Congreso Ordinario de 1846*, Cámara de Senadores, 11-XI-1846.

²⁴Archivo Histórico del Banco Central del Ecuador (AHBCE), *Fondo Jijón y Caamaño*, III, 66/86, 1847.

traditionnellement les discussions entre producteurs de fibres et industriels durant la majeure partie du XXe siècle.

Nous verrons ultérieurement les principales étapes de l'évolution de la San Juan généralement définies par les agrandissements périodiques des installations comme, par exemple, au milieu des années 1840 quand les fils de Vicente Aguirre, Juan et Carlos, voyagent en Europe afin d'y acquérir de nouveaux équipements²⁵. Notons que la San Juan est promise à un long avenir puisque, malgré d'importantes difficultés tout au long de son histoire et divers changements de propriétaires, elle devait se maintenir en activité sur le même site pendant plus de 140 ans.

La seconde tentative est également mise de l'avant par un propriétaire d'obraje. Il s'agit de José Modesto Larrea y Carrión qui désire moderniser Tilipulo, archétype du complexe textile colonial car, à cet axe central, s'ajoute de plus petites installations telles que Saquisili, Guaytacama et les deux Cuchibambas tandis que la matière première provient en majeure partie des diverses haciendas d'élevage de la famille localisées dans la Sierra²⁶. Membre de la noblesse créole, il s'agit d'une des plus importantes familles de propriétaires terriens de la Sierra²⁷. Larrea joue également un rôle politique de premier plan au

²⁵APL, *Exposición...Ministro del Interior*, 1847, p. 11.

²⁶Kennedy T., A. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 202-203, 205.

²⁷Larrea possède près de 30 propriétés réparties dans 4 provinces de la Sierra: Imbabura (18), Cotopaxi (6), Pichincha (4), Tungurahua (1); C. Marchán et B. Andrade A. (eds.), *Estructura agraria de la Sierra Centro-Norte, 1830-1930*, Quito, Banco Central del Ecuador, 1986, p. 321-323.

lendemain de la dissolution de la Grande-Colombie en tant que vice-président de la nouvelle République²⁸.

Sensibilisé à la question de la mécanisation de la production en tant que membre de la même commission dont avait fait partie Aguirre, Larrea amorce, dès qu'il devient propriétaire de Tilipulo au début des années 1830, les démarches afin d'en mécaniser les opérations. Il signe un contrat en 1833 avec le maître-artisan Esteban Joleaud stipulant que ce dernier doit tenter d'accroître et perfectionner la production de l'obraje tandis que Larrea s'engage à fournir la matière première et à importer la machinerie. La tentative échoue entraînant la rupture du contrat quelques mois plus tard. Larrea reconnaît qu'il ne peut obtenir l'équipement tandis que Joleaud ne parvient pas à accroître la production dans le cadre de la structure traditionnelle²⁹.

Le troisième essai de mécanisation est mis de l'avant à la fin des années 1830 par José Manuel Jijón y Carrión, petit-neveu du comte de Jijón. Lors d'un voyage en Europe, après plusieurs visites dans des usines textiles, Jijón choisit, en 1839, une entreprise d'Elbeuf. Il y acquiert l'ensemble de la machinerie pour produire du fil de laine, soit trois cardeuses et trois machines à filer, 3 *mule jennies* de 390 broches chacun³⁰, une roue hydraulique de 5 mètres de diamètre ainsi que l'équipement nécessaire pour réaliser les

²⁸Pareja D., A., *Ecuador. La República de 1830 a nuestros días*, Quito, Editorial Universitaria, 1979, p. 28.

²⁹Kennedy T., A. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 194-196.

³⁰Avec un peu plus de mille broches, Chillo possède la moitié de la capacité productive moyenne d'une entreprise mexicaine, soit 2,300 broches en 1843. On doit toutefois relativiser ce facteur à la lumière des données sur la situation américaine. Si nous y retrouvons de véritables géants textiles, la moyenne y est seulement de 1,854 broches à la même époque; J. Batou, *Cent ans...*, *op. cit.*, p. 311-314.

différentes opérations de teinture des tissus³¹. Il engage un mécanicien afin de monter les installations et un maître-artisan qui supervise la production laquelle débute en 1841³².

Ce cas est singulier puisque Jijón ne modernise pas directement un obraje mais installe l'équipement dans une hacienda qu'il acquiert spécifiquement pour monter ses installations. Son projet initial est d'acheter une hacienda dans la région de Riobamba afin de réduire les coûts de transport de la machinerie importée et d'être au centre de la principale zone de production de laine³³. Ne pouvant acquérir d'hacienda qui lui convienne dans cette région, il achète à José Modesto Larrea y Carrión, à la fois son cousin et futur beau-père³⁴, l'hacienda de Peguche dans les environs d'Otavalo³⁵. Celle-ci présente deux avantages déterminants, soit la présence d'une cascade qui permet d'actionner les aubes de la roue hydraulique ainsi que sa juxtaposition à ses haciendas où il produit toujours des tissus sur une base commerciale comme en fait foi la série de contrats de fourniture d'uniformes signés avec les autorités républicaines³⁶. Jijón monte ainsi une structure productive intégrée mais duale, où le fil produit dans ses installations mécanisées

³¹Muratorio, R., "La transición del obraje a la industria y el papel de la producción textil en la economía de la Sierra en el siglo XIX", *Cultura*, Vol. VII, no. 24b (1986), p. 538.

³²Jijón y Caamaño, J., *op cit.*, p. 27.

³³Le prix élevé du fret est d'autant plus déterminant qu'il a un impact constant sur les coûts de production. Tandis que le prix de la fibre fluctue entre 4 peso 4 réaux et 6 pesos le quintal au début des années 1840, les frais de transport pour chaque quintal de laine entre Riobamba et Peguche est de 1 peso; Archivo de la Familia Jijón (AFJ), *Libro de Cuentas*, 1837-1842.

³⁴José Manuel Jijón y Carrión épouse en 1843 Rosa Larrea y Caamaño, fille de José Modesto Larrea. Il s'agit d'un exemple classique de stratégie d'alliance matrimoniale basée sur la consanguinité dont l'objectif premier est d'éviter le morcellement du patrimoine familiale. Pour une première ébauche de l'incidence de ce phénomène au sein de l'élite quiténienne, voir J. Trujillo, "Parentesco, alianza y hegemonía de la clase terrateniente serrana, Notas para su análisis", *III Encuentro de Historia y realidad económica y social del Ecuador*, Cuenca, IDIS (mimeo), 1980.

³⁵AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 35, 1840.

³⁶AHBCE, *Fondo Jijón*, II, 32/139, 1821; 33/39, 1822; 51/65, 1825.

est par la suite tissé sur des métiers traditionnels par les péons. La dynamique de mécanisation se fait donc sur la base d'une fusion entre activités textiles traditionnelles et nouvel équipement.

Ce choix n'est pas déterminé par une méconnaissance de l'évolution technique de l'époque. Par exemple, Jijón s'inquiète, dès 1841, de la découverte d'un nouveau procédé européen de fabrication de drap feutré qui pourrait concurrencer avantageusement celui qu'il produit³⁷. Comme le souligne avec justesse Muratorio, son calcul est rationnel tant sur le plan économique que technologique³⁸. En mécanisant les opérations de filature et en améliorant celles de finition, Jijón vient palier les deux principales lacunes des formes traditionnelles de production textile, soit le fameux goulot d'étranglement entre filature et tissage ainsi que l'éternel problème de la stabilité des colorants. Le maintien des activités coutumières de tissage basées sur l'utilisation de métiers à tisser à pédale lui permette de profiter à bas prix des avantages d'une main-d'oeuvre abondante et spécialisée.

S'ils ont en commun le même esprit d'entreprise, la démarche de Jijón diffère de celle de son grand-oncle de la fin du XVIIIe siècle qui avait préconisé un transfert vers la production cotonnière. Jijón justifie cependant son projet en le présentant comme le meilleur moyen "d'améliorer les obrajes pour sortir du marasme qui sévit depuis la

³⁷AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 57, 1841.

³⁸Muratorio, R., *op. cit.*, p. 535.

découverte du passage par le Cap Horn³⁹. Il est intéressant de souligner à quel point son approche s'inscrit en continuité plutôt qu'en rupture avec la période coloniale.

L'hétérogénéité ne se limite cependant pas à la seule dimension technique. Elle se retrouve aussi, à l'instar de la San Juan, au niveau des rapports sociaux. A l'ensemble des travailleurs amérindiens se juxtapose un petit groupe de salariés. Cette dualité se reflète évidemment au niveau des rémunérations⁴⁰. Pour les premiers, les modalités relèvent du calcul classique réalisé dans le cadre du système de concertaje. On effectue annuellement le bilan du degré d'endettement des tisserands, lequel est calculé en soustrayant du nombre de jours de travail, au taux d'un réal par raya, le montant du tribut et la somme des distributions annuelles de biens⁴¹. Pour les autres catégories de travailleurs, Jijón verse les salaires en numéraire sur une base trimestrielle. A part les techniciens français, nous retrouvons parmi ces salariés divers types d'artisans dont des maçons et des charpentiers engagés pour aider à monter l'infrastructure ainsi que des forgerons qui fabriquent des pièces de rechange à partir de métaux importés. A ceux-ci, s'ajoutent le majordome et un secrétaire chargé des aspects comptables.

L'abondante correspondance familiale qui, phénomène exceptionnel, fut conservée jusqu'à nos jours nous permet de dresser un bilan plus précis de l'expérience de Jijón. La somme

³⁹«José Manuel Jijón y Carrión a Francisco Marcos», 31-X-1840, *ibid.*, p. 252.

⁴⁰AFJ, *Libro de Cuentas*, 1840-1848.

⁴¹Bien que la valeur nominale des rémunérations ait peu d'importance en soi dans la mesure où le lien contractuel dépend de l'endettement des travailleurs, il est intéressant de souligner que le niveau ici est le double de celui utilisé pour le calcul des rayas des péons de l'hacienda, soit un demi réal. Ce statut privilégié, qui s'explique certainement par le souci de fournir un incitatif accru aux travailleurs textiles, demeure la norme durant les 130 ans d'histoire de l'entreprise.

totale du tableau 2 représente ce qui doit être considéré comme l'investissement initial pour monter ses installations. Pour nous donner un ordre de grandeur de son importance relative, le capital de 13,373 pesos représente près de 20% de la valeur totale de l'héritage qu'il reçoit en 1835: 64,086 pesos⁴². Les formes de financement varient selon le type d'investissement. Par exemple, la machinerie et le matériel sont acquis grâce à des facilités de crédit négociées avec une maison commerciale de Paris que Jijón rembourse par l'envoi périodique d'or provenant d'opérations commerciales réalisées avec des marchands colombiens⁴³.

TABLEAU 2
INVESTISSEMENTS RÉALISÉS PAR JIJON EN 1839
(en peso)

Investissement	Valeur
Machinerie	5,568
Pièces et matériels connexes	3,804
Transport	4,001
Total	13,373

Source: AFJ, Libros de Cuentas, 1840-1844.

Quant à l'acquisition de l'hacienda, dont la valeur comptable est fixée à 12,000 pesos, l'accord avec Larrea prévoit le troc de Peguche contre deux propriétés familiales évaluées à 16,000 pesos. Les termes de la transaction sont d'autant moins avantageux que, au lieu

⁴²Muratorio, R., *op. cit.*, p. 532.

⁴³En 1842, nous retrouvons la mention du transfert à Guayaquil de 120 grammes d'or, soit l'équivalent 2,160 pesos, qui sert à payer une traite à la maison commerciale parisienne; AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 12, 1842.

du paiement de la différence, l'entente inclut une clause prévoyant que José Modesto Larrea accepte de faire un prêt de 4,000 pesos à Jijón. Cette somme doit être remboursée dans un délai de dix-huit mois avec un intérêt de 6%⁴⁴. Des termes aussi peu favorables illustrent bien les difficultés, même pour un membre d'une des familles les plus fortunées de l'époque, d'avoir accès à du numéraire ainsi qu'au crédit. Pour des raisons que nous ignorons, cette transaction ne s'est jamais concrétisée puisque José Modesto Larrea vend l'hacienda au Général Pallares au moment où Jijón commence à y installer son équipement⁴⁵. Le nouveau propriétaire en profite pour augmenter le prix de l'hacienda à 24,000 pesos⁴⁶.

Notons que le capital initial ne représente qu'une fraction des besoins de numéraire dans la mesure où le coût des diverses matières premières est particulièrement important, soit 3,485 pesos d'indigo importé et des achats de laine pour 7,182 pesos entre 1840 et 1846⁴⁷. On doit ajouter, à ces sommes, les salaires versés au machiniste français, Dubois, qui totalisent 2,291 pesos entre 1840 et 1844⁴⁸. Quant au paiement du tribut des travailleurs amérindiens, il représente des déboursés de 9,966 pesos selon les données de 1846⁴⁹. A raison de trois pesos par an, ces quantités semblent néanmoins particulièrement élevées puisqu'elles donneraient à penser que le nombre total de travailleurs serait plus de

⁴⁴AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 35, 1841.

⁴⁵AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 55, 1841.

⁴⁶Cette dette pèse lourd sur les finances de Jijón avec des déboursés annuels de 1,800 pesos; AFJ, *Libreta*, "Miscelánea de apuntes en 1849". Au début des années 1850, Jijón parvient à un accord pour la somme de 14,000 pesos; AFJ, *Libro de Cuentas*, 1840-1852.

⁴⁷Muratorio, R., *op. cit.*, p. 534.

⁴⁸AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 215, 1844.

⁴⁹AFJ, *Libro de Cuentas*, 1840-1848.

3,000. Il s'agit donc très probablement de la somme versée pour payer plus d'un an de tribut des péons ayant participé à l'ensemble des activités productives développées dans les diverses haciendas de Jijón et non, uniquement, les activités textiles.

Quant aux caractéristiques de la production, Jijón fabrique la même gamme d'articles de laine que les obrajes de l'époque, flanelles de qualité et de prix divers ainsi que du drap. Un fil plus uniforme et mieux teint lui permet d'avoir comme client les communautés religieuses ainsi que les collèges pour la confection des uniformes des élèves. Les ventes au gouvernement sont un autre débouché important. Selon les données de 1842, il s'agit de contrats particulièrement lucratifs puisque Jijón percevait six réaux par vare de tissus de flanelle tandis le prix moyen des ventes à des particuliers est de cinq réaux⁵⁰.

La possibilité de signer de telles ententes avec l'État dépend évidemment, à l'instar d'Aguirre, de l'influence politique des premiers entrepreneurs. Celle de Jijón est certaine, en particulier, sous le régime de Flores. Les liens sont d'autant plus étroits que ce dernier épouse une de ses cousines, Mercedes Jijón Vivanco, tant pour pouvoir remplir les conditions établies par la Première Convention Nationale afin de bénéficier de la citoyenneté équatorienne que pour s'intégrer à l'élite quiténienne⁵¹. Dès le début de son entreprise, Jijón présente d'ailleurs diverses requêtes à Flores, lequel s'empresse généralement d'accepter. Il demande en 1842 d'exempter les travailleurs de Peguche du

⁵⁰ AFI, *Libro de Cuentas*, 1837-1842.

⁵¹ Pour être éligible à la présidence de la République, le candidat doit être équatorien de naissance ou citoyen de l'ex-Grande Colombie et disposer de propriétés terriennes d'une valeur de 30,000 pesos, O. E. Reyes, *op. cit.*, p. 68-69.

recrutement militaire décrété à la suite de la remise en cause du traité qui fixait les limites frontalières avec le sud colombien⁵². Jijón invoque la désorganisation de la production que cela entraîne tout en ajoutant que la question de la stabilité des travailleurs est un des principaux problèmes auquel il est confronté⁵³. La même année, Jijón fait aussi des représentations auprès de Flores pour qu'il intervienne auprès des autorités régionales de Guayaquil qui exigent de lui le paiement de droits tarifaires sur certaines pièces importées. Il souhaite la reconfirmation de la législation de 1827 afin d'éviter que le même problème se reproduise à l'avenir⁵⁴. Flores édicte alors une réglementation qui précise que l'ensemble des pièces et accessoires sont eux aussi exemptés de droit de douane⁵⁵.

Les relations avec le successeur de Flores, Roca, sont également étroites. Dans sa correspondance avec le nouveau président, Jijón reprend à son compte la revendication des obrajeros quant au besoin d'améliorer le cheptel ovin et met l'accent sur l'importance d'une politique de promotion industrielle qui donnerait certaines garanties pour un environnement stable sur le plan légal. Roca réitère l'appui gouvernemental en édictant,

⁵²Au cours de la Fédération, la région de Pasto était sous juridiction quiténienne en accord avec la division territoriale de la période coloniale. A la suite de l'éclatement de la Grande-Colombie, une assemblée de notables de Pasto édicte l'annexion de la région à la Colombie tandis que les Équatoriens considèrent toujours cette zone comme son quatrième département. Ce problème frontalier devait resurgir périodiquement entre les deux pays comme au début de 1840 à la suite de l'annulation par la Colombie du traité frontalier signé en 1832; A. Pareja D., *op. cit.*, p. 23-24, 35-37.

⁵³AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 92, 113, 1842.

⁵⁴AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 118, 1842.

⁵⁵AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 119., 1842. Soulignons cependant que ce décret sera inégalement respecté par les régimes ultérieurs. Si, à notre connaissance, le décret de Flores de 1830 qui garantissait la libre importation d'équipement ne fut jamais officiellement aboli, les gouvernements, le Congrès ainsi que les autorités régionales de Guayaquil réimposent périodiquement des droits de douane sur la machinerie. Les tarifs, pouvant atteindre 20%; L. Alexander R., *op. cit.*, p. 81; fluctuent selon la situation des finances publiques et l'orientation idéologique des régimes ou, à l'inverse, on les élimine afin de répondre aux pressions que font certains promoteurs d'entreprise manufacturière.

en 1847, un nouveau décret qui fusionne la loi de 1827 et les mesures adoptées par Flores⁵⁶.

Dans le cas de l'amélioration du cheptel, Jijón élargit le débat en liant la question de l'importation de moutons à la possibilité d'accroître les exportations équatoriennes. Il soutient que la généralisation des mérinos permettrait de tripler la quantité de laine produite ce qui génèreraient des excédents pouvant être vendus sur le marché de Guayaquil à 5 pesos l'arrobe. Il estime que ces exportations devraient rapporter des revenus d'un million de pesos annuellement, soit une somme équivalente à l'ensemble des importations textiles⁵⁷. Cette proposition se veut une réponse à une des principales préoccupations des contemporains, soit d'articuler de façon dynamique la Sierra au commerce atlantique. Roca acquiesce à cette demande mais sans que se réalisent les prédictions optimistes de Jijón⁵⁸.

Ce discours établissant un rapport direct entre croissance du secteur textile local et diversification des exportations de fibre n'est pas exclusif à la situation équatorienne. Il se retrouve dans les mesures proposées par la Sociedad Económica guatémaltèque. Celle-ci voit dans la promotion du coton, du lin ou du vers à soie, la possibilité d'assurer tant la fortune future du pays en diversifiant les exportations que le développement d'une

⁵⁶De façon significative, soulignons que le texte du projet de décret fut remis à Jijón avant sa promulgation; AHBCE, *Fondo Jijón y Caamaño*, III, 66/41, 1847.

⁵⁷AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 143, 1846.

⁵⁸APL, "Ley que concede privilegios a quienes introduzcan ovejas merinas", *Actas Manuscritas del Congreso Ordinario de 1846*, 4-XI-1846.

industrie prometteuse qui permettrait de réduire les achats à l'étranger⁵⁹. Une vision aussi globale de la promotion de la culture de fibres textiles est intéressante. Néanmoins les autorités sous-estimeront longtemps les difficultés d'amorcer un nouveau type de production et surtout, prendront rarement en considération les divergences pouvant émerger entre ces objectifs.

Malgré l'abondance relative d'informations sur les installations de Jijón, il est difficile d'en déterminer le rendement. Cependant, en utilisant les données de sa consommation de laine ainsi que les indicateurs de la quantité moyenne de fibres nécessaires à l'élaboration d'une vare de tissu, il est possible d'estimer sommairement sa production annuelle.

En 1846, Jijón indique qu'il utilise annuellement 1,465 arrobes de laine brute, soit approximativement 36,625 livres de fibre⁶⁰. En prenant en considération une perte de volume de 50% lors des opérations de traitement de la fibre, sa production de fil serait ainsi de 18,000 livre de fil. Ce chiffre s'ajuste bien à sa production quotidienne de fil au début des années 1850, entre 80 à 100 livres par jour de travail de dix heures⁶¹. Sur une base annuelle, ces volumes représenteraient une production de 17,000 à 21,000 livres de fil⁶². En tenant compte du fil nécessaire à la production d'une vare de tissu de laine, au

⁵⁹AGCA, B95.1, *Leg.* 3,618, *Exp.* 84,593, 15-VIII-1833 & B88.7, *Leg.* 3,606, *Exp.* 83,747, 5-V-1837 & J. L. Reyes M., *op. cit.*, p. 121-123, 145-147.

⁶⁰Muratorio, R., *op. cit.*, p. 536.

⁶¹AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 177, 1854.

⁶²Nous basons notre calcul sur un mois de travail moyen de 5 jours durant 4,25 semaines, soit une semaine généralement de 6 jours dont il faut déduire les nombreux jours fériés. La durée de l'année de production textile est fixée ici à dix mois afin de tenir compte des grands cycles agraires. Toutes les estimations subséquentes tant pour l'Équateur que le Guatemala seront faites à partir de cet indice.

moins une livre pour les draps et une demi livre pour les articles de flanelle⁶³, le volume de tissus fabriqués se situerait entre un minimum de 17,000 à un maximum de 40,000 vares selon la catégorie d'articles. Comme nous le verrons, avec une moyenne de 25,000 vares en combinant les deux types, nous sommes en présence d'une capacité de production similaire à celle des grands obrajes de l'époque. Une situation logique dans la mesure où les activités de tissage demeurent traditionnelles.

L'information sur la matière première qu'il consomme permet de mesurer le rôle joué par Jijón sur le marché local. Dans la lettre qu'il envoie à Roca afin de justifier son projet d'importation de moutons, il estime à 60,000 arrobes la disponibilité annuelle de laine brute dans la Sierra⁶⁴. Avec 2,4% de la consommation de fibre, ses installations occupent donc une place marginale par rapport à l'ensemble de la production lainière.

Le schéma équatorien est donc singulier puisque l'on crée une structure originale par rapport au modèle classique de manufacture textile. Il ne s'agit pas de minimiser ici le caractère novateur des installations de Jijón ou d'Aguirre. Tirant profit d'une des rares possibilités de diversification économique dans une région isolée des courants d'échanges internationaux, nous sommes bien en face d'un processus de capitalisation visant à mettre sur pied des établissements plus performants que les formes traditionnelles de production. Néanmoins, la mécanisation se fait sans rupture avec les modalités coloniales⁶⁵.

⁶³AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 178, 1854.

⁶⁴AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 143, 1846.

⁶⁵L'existence de modèle de mécanisation de la production textile qui donne lieu à des structures productives distinctes du schéma occidental n'est pas en soi exceptionnel. Rappelons l'existence, à la

Cette démarche diffère de l'une des principales conclusions de Salvucci qui insiste sur l'incapacité des obrajes mexicains, en tant qu'institution spécifiquement coloniale, à amorcer une dynamique de transformation de ses modalités de production⁶⁶. Cette thèse est reprise par Glade qui élargit ce constat à l'échelle continentale en soutenant qu'aucun obraje de l'Amérique espagnole n'a pu se transformer en manufacture textile⁶⁷.

L'isolement de la Sierra équatorienne ainsi que la possibilité de compter sur l'État et le sud colombien sont évidemment des facteurs non-négligeables pour expliquer l'essor des premières installations mécanisées. Toutefois, ce phénomène ne peut se comprendre sans faire référence au facteur qui, selon Salvucci, détermine l'impossibilité de la mécanisation des obrajes, soit la survie des principales caractéristiques de la société coloniale, lesquelles permettent l'éclosion de ce type de structure. Le cheminement n'est pas unique car on le retrouve tant au Mexique qu'au Pérou⁶⁸, mais c'est sans contredit en Équateur que le processus est le plus marquant.

même époque, de l'expérience russe où des serfs-entrepreneurs demeurent formellement soumis à un seigneur tout en étant propriétaires d'installations textiles mécanisées. Ils peuvent embaucher des centaines de travailleurs libres ainsi que posséder en propre des serfs ouvriers; W. Blackwell, *The Beginning of Russian Industrialization*, Princeton, Princeton University Press, 1968.

⁶⁶En réaction à la thèse de Chávez Orozco qui voyait l'obraje comme une manufacture embryonnaire, Salvucci affirme: "Evidently no obraje in Mexico provided a direct link to technologically advanced forms of production", *op. cit.*, p. 4.

⁶⁷Glade insiste sur ce fait dans un des seuls bilans historiographiques sur l'obraje; "Obrajes and the Industrialization of Colonial Latin America", C. P. Kindleberger et G. di Tella (eds.), *Economic in the long view. Essays in Honour of W. W. Rostow*, New York, New York University Press, Vol. II, p. 33.

⁶⁸Au Mexique, Miño relève une tentative au cours de la dernière décennie de la période coloniale; "El camino hacia la fábrica en Nueva España, el caso de la fábrica de indianillas de Francisco de Iglesias, 1801-1810", *Historia Mexicana*, Vol. 34, no. 1 (1984), p. 135-148. Thompson cite un cas réussi de mécanisation d'obraje en 1826 dans la région de Puebla; "Continuity and Change..." *op. cit.*, p. 263. On relève la mécanisation d'au moins deux obrajes issus de la période coloniale dans la sierra péruvienne au

La poursuite des efforts de modernisation de 1850 à 1870

Comme nous l'avons déjà signalé à propos de la question tarifaire, la question textile redevient un thème politique de premier plan au Guatemala à partir des années 1840. Le rapport annuel de la Sociedad Económica de 1845 résume bien l'argumentation invoquée à l'époque en faveur d'une politique de promotion industrielle.

L'auteur du mémoire, Marcos Dardón, adopte un discours nettement protectionniste contrairement aux conclusions de la commission présidée par del Valle à laquelle Dardón avait d'ailleurs été associé. Il insiste sur le besoin de réduire les pressions sur les producteurs locaux en interdisant certains types d'importation, les tissus de coton en particulier. Il reprend la position de Molina en demandant des tarifs plus élevés sur l'ensemble des importations textiles afin de générer des revenus suffisants pour permettre à l'État d'acquérir de la machinerie⁶⁹. Il réitère la vision prédominante de la fin de la période coloniale, soit le besoin d'octroyer privilèges et avantages fiscaux dans le but de permettre aux établissements naissants de faire leurs "premiers pas"⁷⁰. En fait, le rapport est une véritable synthèse des grands thèmes mis de l'avant depuis les années 1820. Dardón souligne encore une fois la contradiction entre le discours des économistes libéraux et la politique économique suivie par les Européens et les Américains. Il fait

milieu du XIXe siècle; F. Eguren L., J. Fernández-Baca et F. Tume, *Producción Algodonera e Industria Textil en el Perú*, Lima, Desco, 1981.p. 139-140

⁶⁹Dardón, M., *Memoria de la Junta General de la Sociedad Económica, 14-IX-1845*, Guatemala, Imprenta de la Paz, 1845, p. 10.

⁷⁰*ibid.*, p. 4-5.

appel au patriotisme des hommes politiques présents lors de l'assemblée de présentation du mémoire pour que le Guatemala suive l'exemple mexicain. Dardón veut ainsi que se développe un contexte favorable à l'industrie qu'il présente comme le meilleur moyen d'assurer la prospérité future de la nation.

L'appui souhaité par la Société Économique devait être octroyé pour la première fois en 1848 suite à la demande de privilège présentée par José María Samayoa Mejía afin de fonder une entreprise qui combinerait égrenage, filature et tissage du coton⁷¹. Pour prouver sa bonne foi, il assure le Conseil d'État qu'il dispose d'un capital suffisant, des terrains pour monter ses installations ainsi que l'expertise de deux de ses fils qui ont étudié la question textile en Europe. En réponse à ce qui peut être considéré comme le premier projet industriel d'importance soumis aux autorités gouvernementales, le privilège d'exclusivité lui est rapidement alloué pour une période dix ans⁷².

Son promoteur, Samayoa, est une des figures les plus intéressantes de cette époque. D'abord petit commerçant, ce *ladino* amasse une fortune considérable grâce à la production et la vente de *chicha* et d'alcool de canne. Il joue rapidement un rôle économique de premier plan en créant une des premières sociétés par actions au pays qui assure la gestion d'un vaste complexe intégrant plantations de canne à sucre, raffineries et distilleries mécanisées⁷³. Sa transaction la plus célèbre demeure le contrat signé avec le

⁷¹AGCA, B, Leg. 28,542, Exp. 82, 7-IV-1848.

⁷²Gaceta de Guatemala, 2-VI-1848.

⁷³Sánchez, R., *El negocio del aguardiente en la formación social guatemalteca: la familia Samayoa*, Guatemala, (mimeo), s. f., p. 61-62.

gouvernement afin de gérer le monopole d'État de l'alcool dans les années 1850⁷⁴. Il devait également diversifier ses intérêts par l'acquisition de fincas de cochenille et de café. Il s'agit donc d'un véritable entrepreneur sachant tirer profit des meilleures opportunités qui s'offrent à l'époque afin d'augmenter ses actifs. Son intérêt pour la production textile s'inscrit dans cette même dynamique car elle devait lui permettre de disposer, à l'instar de la période coloniale, d'un bien facilitant les transactions avec les petits producteurs ruraux.

On se réfère à l'octroi de ce privilège comme étant le point de départ de la production mécanisée au Guatemala⁷⁵. Cependant, une telle interprétation fait problème car il semble que Samayoa n'ait mis de l'avant qu'une partie de son projet comme le laisse entrevoir l'inventaire de ses biens réalisé en 1849 et qui indique uniquement la présence d'équipement d'égrenage du coton⁷⁶. Des informations ultérieures tendent à confirmer ce fait. Par exemple, tant José María Samayoa que son fils Domingo, ne font aucune mention d'une entreprise textile familiale dans les rapports qu'ils soumettent à Carrera à propos d'un projet gouvernemental d'importation d'équipement au début des années 1850. Domingo Samayoa spécifie d'ailleurs que le pays ne compte aucune machinerie textile⁷⁷.

Le projet gouvernemental dont il est question ici découle de l'annonce faite par Carrera en 1852 de son intention d'importer six métiers à tisser mécaniques qu'il veut installer dans la

⁷⁴AGCA, B84.11, Leg. 7,465, 1857.

⁷⁵Woodward, R. L., *Carrera...*, op. cit., p. 413-414.

⁷⁶Sánchez, R., op. cit., p. 62.

⁷⁷"Domingo Samayoa al Sr. M. Pavon, Ministro de Gobernación, Justicia y Negocios Eclesiásticos", 7-VI-1852; AGCA, B55, Leg. 28,566, 1852.

capitale ainsi qu'à Quetzaltenango⁷⁸. De façon contradictoire, il envisage cette acquisition autant comme un moyen de développer l'industrie textile que pour illustrer l'intérêt qu'il porte au secteur artisanal. Personne ne relève explicitement le caractère contradictoire de cette proposition bien que, comme nous le verrons, les représentants de la guilde émettent des réserves. Quant à la Sociedad Económica, elle souligne les bienfaits de la mécanisation et la dimension historique du projet⁷⁹.

Les diverses réactions incitent toutefois Carrera à entamer une série de consultations auxquelles participent les Samayoa en tant qu'experts. Le rapport de Domingo Samayoa représente une des plus brillantes analyses du contexte de l'époque⁸⁰. Tout en appuyant l'initiative gouvernementale, il suggère que le processus se fasse par étape depuis les opérations d'égrenage et de filature jusqu'à celles de tissage et de teinture. Il justifie une telle démarche afin de s'assurer que chaque phase du procédé de production soit consolidée avant d'amorcer la suivante. Un des aspects novateurs de son analyse est d'inscrire le projet en complémentarité plutôt qu'en concurrence avec le secteur artisanal. En insistant sur les opérations de traitement de la fibre et les activités de filature, il souligne que l'on apporterait ainsi une solution au traditionnel goulot d'étranglement du secteur artisanal. Il inscrit surtout son projet dans une approche plus large que la seule dimension textile. A partir d'une analyse rappelant à bien des égards le fameux concept de

⁷⁸“Acuerdo Ejecutivo del 11-III-1852”; AGCA, B55, Leg. 28,566, 1852.

⁷⁹“José Antonio Larrave de la Sociedad Económica al Ministro de Gobierno”, 22-VII-1852; AGCA, B55, Leg. 28,566, 1852.

⁸⁰Cette opinion est confirmée par le bilan fait par la Société Économique pour le compte du ministre de l'Intérieur, “Informe de Marcos Dardón presentado al Ministro de Gobernación”, 2-VIII-1852; AGCA, B55, Leg. 28,566, 1852.

linkage d'Hirschman⁸¹, il met donc l'accent sur les effets multiplicateurs sur l'ensemble de l'économie que devrait générer la croissance du secteur textile:

"de este modo solamente se harán nacer y desarrollarse mil otras ramas de industria y de comercio por que todo se enlaza y muchos elementos se necesitan para lo menos de estas empresas; y las demas industrias vienda que hay consumo de sus mercancías y ganaria en proporcionarlas, se dedicaran a ellas y daran pabulo a su vez, no solo a una rama, sino a otras muchas."⁸².

Quant José María Samayoa, il rédige un rapport technique sur le type d'équipement à acquérir. Il estime que l'État devrait importer une égreneuse avec une capacité de 2,000 livres de coton par jour, une presse et l'équipement de filature correspondant à la même capacité de production. Il souligne que 80% des broches devraient permettre la production de fil dont le degré de finesse va du numéro 14 à 20 tandis que le reste servirait à élaborer un fil un peu plus fin, de 21 à 25⁸³. Samayoa reprend l'idée de Carrera d'installer 6 métiers à tisser, mais il recommande aussi d'acheter les éléments métalliques pour en monter cinquante autres à partir des modèles importés. Tout l'équipement devrait être mû par force animale ou hydraulique à cause des difficultés que présenterait, au Guatemala, l'utilisation de la vapeur. Il indique que la tentative ne peut être viable sans l'embauche

⁸¹Hirschman, A., *The Strategy of Economic Development*, New Haven, Yale University Press, 1958 et "A Generalized Linkage Approach to Development with Special References to Staples"; M. Nash, (ed.), *Essays on Economic Development and Culture Change, in Honnor of Bert F. Hoselitz*, Chicago, University of Chicago Press, 1977, p. 67-98.

⁸²"de cette seule façon mille autres branches industrielles et de commerce pourront naître et se développer parce que tout s'entrelace et l'on nécessite au moins plusieurs éléments de ces entreprises; et les autres entreprises voyant qu'il y a consommation de leurs marchandises et qu'il est profitable de les approvisionner, s'y consacraient et donneraient à leur tour la chance, non seulement à une branche, sinon à plusieurs autres."; "Domingo Samayoa al Sr. M. Pavon, Ministro de Gobernación, Justicia y Negocios Eclesiasticos", 7-VI-1852; AGCA, B55, Leg. 28,566, 1852.

⁸³Ces chiffres sont des unités de mesure qui indiquent le degré de finesse d'un fil selon le niveau d'étirement et le degré de torsion des filés. Notons que plus le nombre est élevé, plus le fil est fin. A titre d'exemple, un fil no. 20 est considéré à cette époque de qualité courante.

d'un directeur et de quatre mécaniciens dont il évalue la rémunération annuelle à 2,000 et 720 pesos respectivement⁸⁴. Il estime que le projet devrait prendre trois ans pour être mis sur pied et en évalue le coût, en incluant les frais de transport du personnel, à 12,000 pesos si l'achat se fait aux États-Unis et 16,000 pesos si on l'effectue à Londres⁸⁵. Avec un tel niveau de détail, il est probable que Samayoa soumet au ministre les données de son propre projet.

Les résultats concrets de tout ce processus de consultation divergent beaucoup de cette proposition. Carrera met effectivement de l'avant son projet d'importer de la machinerie textile en demandant, en 1855, à Miguel García Granados d'en acquérir lors de son séjour en Europe. Les caractéristiques de l'équipement souhaité sont cependant beaucoup plus modestes. Selon les termes du décret qui autorise cet achat, il s'agit d'importer deux machines à filer et deux métiers à tisser mécaniques à être installés dans la capitale et à Quetzaltenango. Le gouvernement limite l'investissement à 200 ou 300 pesos par machine et ne prévoit un salaire que de 500 à 600 pesos par an pour le spécialiste qui doit la monter et enseigner son fonctionnement pendant deux à trois ans⁸⁶.

⁸⁴Pour une idée de l'importance de ces sommes, notons que Miguel García Granados, figure dominante de l'histoire politique guatémaltèque, estimait dans ses Mémoires que l'on vivait dans la capitale au cours de la première moitié du XIXe très confortablement avec 100 pesos par mois et de façon luxueuse avec le double; *Memorias del General Miguel García Granados*, Guatemala, Editorial del Ministerio de Educación Pública, 1952, V. 2, p. 55.

⁸⁵«José María Samayoa al Sr. Ministro de Relaciones Exteriores», 25-VIII-1852; AGCA, B98.3, Leg. 7,573, Exp. 637, 1852.

⁸⁶«Decreto Ejecutivo», 27-VI-1855; AGCA, B, Leg. 28,566, Exp. 133, 1855.

Le projet final se résume ainsi à la création de ce qui peut être qualifié de petits "centres de formation" régionaux. Le décret insiste d'ailleurs sur le fait que la machinerie devait être suffisamment rudimentaire pour faciliter l'apprentissage des artisans à de nouvelles modalités de production. Une telle approche est intéressante dans la mesure où la mécanisation des opérations des petits producteurs textiles, dans une perspective de "technologie appropriée", aurait pu servir de base à l'ébauche d'une expérience novatrice de promotion de la production textile. Cependant, le régime se désintéresse rapidement de la question, car si García Granados acquiert effectivement deux machines à filer le coton, le gouvernement se montre peu disposé à poursuivre l'expérience.

García Granados la reprend à son compte et crée ainsi la première installation textile au Guatemala. Il monte à Antigua une des deux machines dans la portion encore intacte de l'ancien Collège des Jésuites, partiellement détruit lors du tremblement de terre de la fin du XVIII^e siècle. Les autorités gouvernementales lui allouent alors un privilège d'exclusivité pour la fabrication de fil de coton. Le peu d'informations dont nous disposons sur ce petit établissement en illustre assez bien le caractère marginal⁸⁷. L'expérience a cependant comme résultat de susciter un intérêt pour la mécanisation de la production textile. En l'espace de trois ans, trois requêtes de privilège sont présentées aux autorités.

⁸⁷Celui-ci est confirmé par les commentaires dans des requêtes ultérieures de privilège, il se limite à élaborer un fil d'assez mauvaise qualité vendu aux artisans locaux. Il est d'ailleurs difficile de connaître la durée de cette tentative. Notons que l'on ne retrouve plus aucune mention officielle de cette installation à partir du début des années 1860.

En 1857, Alejandro Pomaroli demande l'octroi de privilège pour dix ans afin d'établir une entreprise textile mais sans donner de précisions sur la nature de son projet. La requête est acceptée mais à deux conditions: que les procédés de production soient différents de ceux en vigueur dans le pays et qu'il se limite aux opérations de tissage afin de ne pas interférer avec les droits acquis de la petite filature de García Granados⁸⁸.

L'année suivante Francisco Sánchez propose à la municipalité de Quetzaltenango d'acheter ou de louer l'équipement de filature importé par Carrera mais qui n'est pas encore installé⁸⁹. Comme celui-ci ne fut jamais installé, le projet suscite un grand intérêt chez les élus municipaux. Ceux-ci ne peuvent cependant accéder à la demande sans l'aval des autorités centrales. Sánchez présente alors une requête qui ne fut jamais étudiée au niveau gouvernemental à cause de sa filiation politique libérale. Sa participation à une tentative de coup d'État en 1863 devait d'ailleurs l'obliger à s'exiler en Angleterre d'abord et, par la suite, dans le sud mexicain.

L'intérêt pour le secteur textile demeure néanmoins une constante: ses fils vont acquérir des connaissances dans ce domaine en Angleterre, Delfino en étudiant l'administration d'une entreprise de Manchester et son demi-frère, Antonio Díaz, en technique de production. Cette formation permet par la suite à la famille de monter une petite entreprise mécanisée dans le sud du Mexique⁹⁰. Nous reviendrons abondamment sur cette

⁸⁸*Gaceta de Guatemala*, 1-X-1857.

⁸⁹Thompson, N. B., *Delfino Sanchez A Guatemalan Statesman*, Ardmore, Pa., s. e., 1977, p. 12.

⁹⁰*ibid*, p. 9, 13.

famille qui jouera après la Révolution libérale un rôle central dans l'histoire de la production textile guatémaltèque.

La troisième requête est présentée en 1859 par un expert textile étranger, Gustavo Savoy, que le gouvernement avait engagé afin d'évaluer les possibilités de culture du coton sur le littoral. Après avoir monté la machine à filer de Quetzaltenango et l'avoir exploitée sur une base expérimentale⁹¹, il présente un projet prévoyant l'octroi d'un privilège d'exclusivité pour une période de quinze ans⁹². Estimant qu'il se consomme 3,000 livres de fil de coton quotidiennement par les tisserands dans l'ensemble du département, il est convaincu qu'il existe une demande suffisante pour assurer le succès d'une filature mécanisée de coton dans cette région.

L'originalité de sa démarche est donc d'inscrire explicitement son projet en complémentarité avec le secteur artisanal de la région de Los Altos. Il propose d'ailleurs dans sa requête de participer à la promotion de l'usage du métier à tisser à pédale. Cette innovation technique aurait comme conséquence de tripler, selon lui, la productivité quotidienne des tisserands. Si cette suggestion n'est évidemment pas désintéressée, elle rejoint l'analyse de Domingo Samayoa sur le besoin de lier mécanisation et potentiel de la production textile traditionnelle. Sa demande est acceptée en 1860 à la condition que les installations soient montées dans un délai de trois ans, qu'il n'utilise que du coton national

⁹¹*Gaceta de Guatemala*, 19-IV-1860.

⁹²«Manuel Echeveria, Ministro de Gobernación al Consejo del Estado», 14-X-1859; AGCA, B, Leg. 28,579, Exp. 157, 1859.

et que le droit d'exclusivité se limite aux départements de Los Altos et de la côte du Suchitepéquez⁹³. On veut encore une fois éviter d'entrer en conflit avec les droits acquis de la filature d'Antigua.

Sans fortune personnelle et dans un contexte où les facilités institutionnelles de crédit sont inexistantes, Savoy développe une méthode originale afin de réunir le capital initial. Espérant attirer des investisseurs pour financer sa Hilandería Nacional de Algodón, il amorce une véritable campagne de publicité en présentant son projet dans le journal officiel⁹⁴. Nous en résumons les détails financiers dans le tableau 3.

TABLEAU 3

PROJET DE FILATURE DE SAVOY, 1860

Investissement	Pesos
Machinerie	20,000
Edifice	5,000
Installation	5,000
Autres Frais	10,000
Production mensuelle	6,000
Dépenses mensuelles	1,869
Bénéfice net mensuel	4,131

Source: *Gaceta de Guatemala*, 19-IV-1860.

⁹³“Decreto Ejecutivo”, 18-IV-1860”; AGCA, B, Leg. 32,866, 1860.

⁹⁴Savoy, G., “Hilandería Nacional de algodón”, *Gaceta de Guatemala*, 19-IV-1860.

Plusieurs figures de premier plan au niveau national s'associent au projet: Luis Batres, Juan Matheu et Manuel Larrave. Ceci lui permet de disposer de l'appui officiel tant du Consulado de Comercio que de la Sociedad Económica. Il réussit aussi à s'associer avec le conseil municipal de la capitale qui achète des actions avec l'aval des autorités gouvernementales⁹⁵. Cependant, le projet ne concrétisera pas par manque de fonds et ce, malgré les efforts répétés de Savoy. Selon Casal, ce faible intérêt s'explique par le manque d'esprit d'entreprise de ses contemporains ou, selon ses termes, par l'absence de *pioneers de la civilización*⁹⁶. Cette dimension a pu jouer un certain rôle dans l'insuccès de Savoy, mais cette vision simplifie une réalité où prédomine l'attrait suscité par les revenus élevés provenant du secteur exportateur. Savoy ne s'y trompe pas car, en offrant un taux de rendement de 4,000 pesos par mois, il ne fait que promettre des profits annuels similaires à ceux générés par la cochenille⁹⁷. Notons d'ailleurs certaines incohérences dans la présentation du projet qui ont pu en miner la crédibilité.

En estimant la valeur brute de sa production à 6,000 pesos, il prend comme prix de référence la somme de 3 réaux la livre de fil, prix similaire des fils importés. Il précise cependant, dans le texte précédant son tableau, que le prix ne peut dépasser celui du fil

⁹⁵“G. Savoy a la Municipalidad de Guatemala”, 14-V-1860; “Informe de la Comisión de Hacienda del Municipio”, 29-V-1860 & “Ministro de Gobernación a la Municipalidad de Guatemala”, 21-VI-1860; AGCA, B, *Leg.* 859, *Exp.* 20,786, 1860.

⁹⁶Casal, un des plus fins observateurs de son époque, est le pseudonyme utilisé par un diplomate guatémaltèque, Enrique Palacios, qui est en poste à Londres lors de la publication en 1865 de son bilan économique; P. Casal, *Reseña de la situación general de Guatemala*, Guatemala, Academia de Geografía e Historia de Guatemala, 1981, p. 55.

⁹⁷Casal estime d'ailleurs que le taux de rentabilité était de 100% avec des coûts de production de 50 pesos pour chaque *tercio* de cochenille, environ 150 livres, et un prix de vente s'établissant, au milieu du XIX^e siècle, à 100 pesos; *ibid.*, p. 36-37.

local pour être concurrentiel, soit au maximum 1,5 réal la livre. C'est donc un profit coupé de moitié qui est offert et ce, dans l'hypothèse optimiste que la filature réussisse dès le début à fonctionner à pleine capacité, soit une production prévue de 600 livres de fil par jour. L'exemple de Savoy demeure néanmoins intéressant car il annonce, de façon précoce, un type particulier de promoteur. Il symbolise la situation d'immigrants qui, tant en Équateur qu'au Guatemala, n'ont pu s'intégrer dans le secteur exportateur ou dans le commerce mais qui tentent de faire fortune sur la base de leurs connaissances techniques.

Parallèlement, Carrera reprend l'idée de mettre sur pied une entreprise textile gouvernementale. Il change alors de stratégie en finançant, en 1862, le voyage de Carlos Klée aux États-Unis afin de s'informer sur les modèles de fabriques de laine⁹⁸. Les sommes investies sont importantes. On lui alloue 500 pesos pour ses frais de déplacement ainsi qu'un salaire de 100 pesos mensuel durant son séjour où il doit, d'une part, identifier le type d'équipement convenant le mieux au pays et, d'autre part, se familiariser à leur fonctionnement. Comme toutes les tentatives précédentes, ce projet ne devait donner aucun résultat concret⁹⁹.

En 1864, la seconde requête en privilège présentée par Samayoa représente la tentative la plus sérieuse, de cette période précédant la réforme libérale, de monter un établissement

⁹⁸“Decreto Ejecutivo”, 4-VIII-1862; AGCA, *B, Leg. 28,589, Exp. 165*, 1862.

⁹⁹Le choix de Klée semble être motivé en bonne partie par les liens familiaux qui l'unissent à Carrera. Ce neveu du grand commerçant d'origine allemande, Carl F. Klée, est apparenté à Ernesto Klée qui marie, la même année, la fille aînée du président; R. Wagner, *Los Alemanes en Guatemala 1828-1944*, Guatemala, Editorial IDEA, 1991, p. 50.

textile¹⁰⁰. Son projet s'inscrit dans un contexte particulier puisque, déjà en possession d'un équipement d'égrenage, il compte tirer profit de l'abondance de fibres générée par le boum cotonnier au Guatemala dans les années 1860 et entraînée par la chute de la production de coton dans les États confédérés. Ce lien entre essor des exportations et décision d'investir dans le secteur textile s'explique par les difficultés chroniques éprouvées par les entrepreneurs au XIXe siècle pour réunir des quantités suffisantes de fibres pour alimenter une production à grande échelle.

Comme l'illustre le tableau 4, la croissance des exportations de coton concerne également l'Équateur. Nous verrons que le phénomène entraîne des conséquences similaires en terme de projet d'entreprises textiles.

TABLEAU 4
EXPORTATION DE COTON, 1864-1868
(en pesos)

Années	Équateur	Guatemala
1864	-	240,600
1865	555,875	351,425
1866	232,726	77,875
1867	57,420	114,934
1868	57,245	20,485

Sources: Foreign Office, *Diplomatic and Consular Report on Trade and Commerce. Ecuador*, s. n., 1863-1868 & *Gaceta de Guatemala*, 13-IX-1869.

¹⁰⁰“Solicitud de concesión de privilegio exclusivo para el establecimiento de maquinas de hilanderia”, 23-IV-1864 & “Informe de la comisión integrada por los Srs. Rodríguez y de Arroyo presentado al Presidente del Consejo del Estado”, 4-V-1864, AGCA, B, Leg. 28,595, Exp. 70, 1864.

Si la demande de Samayoa ne présente aucune particularité, elle soulève néanmoins un important débat à l'Assemblée législative. On considère que sa requête se superpose à celle de Sánchez, laquelle n'a jamais fait l'objet d'une décision finale, positive ou négative¹⁰¹. L'analyse du projet par la commission d'experts prend alors une orientation exclusivement politique sans qu'aucun argument d'ordre économique ne soit pris en considération¹⁰². Par exemple, les commentaires sur le flou juridique en matière de prérogative présidentielle incitent Carrera à adopter une première réglementation¹⁰³.

Le privilège est finalement accepté en incluant l'exemption tarifaire usuelle sur l'importation de machinerie et prévoit un privilège d'exclusivité pour une période de dix ans¹⁰⁴. Cette clause comporte cependant certaines restrictions. On en limite géographiquement la portée aux départements non inclus dans le privilège accordé à Savoy et on spécifie que le monopole alloué "ne doit pas affecter les formes actuelles (artisanales) de fabriquer la laine et le coton"¹⁰⁵. Suivant l'exemple des tentatives précédentes, les Samayoa importent surtout de l'équipement de filature. La machinerie est d'ailleurs installée à Antigua, dans l'ancien Collège des Jésuites, acquis de García Granados. Plus complexe car mû à la vapeur, l'opération requiert l'engagement du premier mécanicien anglais, Illingworth, à être mentionné jusqu'à présent.

¹⁰¹"P. de Aycinena al Consejo de Estado", 2-IV-1864; AGCA, *B, Leg. 28,595, Exp. 70*, 1864.

¹⁰²"Informe de los Srs. Rodríguez y del Arroyo al Consejo del Estado", 4-V-1864, AGCA, *B, Leg. 28,595, Exp. 70*, 1864.

¹⁰³"Ministro de Gobernación, Manuel Echevería, a los Srs del Consejo del Estado", 9-IX-1864; AGCA, *B, Leg. 28,595, Exp. 70*, 1864.

¹⁰⁴*Gaceta de Guatemala*, 24-XII-1864.

¹⁰⁵"Ministro de Gobernación, Manuel Echevería, a los Srs. del Consejo del Estado", 4-IX-1864, AGCA, *B, Leg 28, 795, Exp. 70*, 1864.

L'entreprise, dont les opérations débutent en 1866, connaît d'importants problèmes de liquidité dans les premiers mois de son existence. Ils découlent de charges financières qui s'avèrent rapidement trop lourdes avec des modalités de paiement échelonnées sur une seule année. Malgré sa fortune, Samayoa doit passer, en 1867, un accord avec ses créanciers, dont ses propres fils ainsi que García Granados, afin de consolider une dette de près de 50,000 pesos dont 4,000 £, un peu plus de 20,000 pesos, qui avaient servi à rembourser ses fournisseurs étrangers¹⁰⁶. Les problèmes financiers ne sont pas les seuls auxquels Samayoa est confronté.

Dans une des rares descriptions de la fabrique, Bernouilli indique que l'entreprise a des difficultés tant de gestion que d'approvisionnement en matières premières.

"En el antiguo Colegio Jesuita de La Antigua fue comprado por un rico y empresarial habitante del lugar, con el objeto de instalar ahí una gran hilandería y tejeduría de algodón, accionada a vapor. La empresa es el primer intento de introducir una industria racional. Desgraciadamente parece no ser muy rentable, en parte porque hacen falta capataces de fábrica especialistas, en parte por escasez de materia prima, ya que el cultivo del algodón, debido a su producto inseguro, es realizado muy debilmente"¹⁰⁷.

Dans son bilan des activités manufacturières réalisé au début du XXe siècle, Solís reprend cet argument pour expliquer les difficultés de Samayoa. Il l'impute au manque de

¹⁰⁶"Protocolo, Narciso Muñoz", 21-IX-1867; R. Sánchez, *op. cit.*, p. 62-63.

¹⁰⁷"A Antigua, un riche et entreprenant habitant du lieu avait acquis l'ancien Collège des Jésuites afin d'y installer un grand établissement de filature et de tissage de coton actionné à la vapeur. L'entreprise est la première tentative d'établir une industrie rationnelle. Malheureusement elle ne paraît pas très rentable, en partie parce qu'il manque de contremaîtres spécialisés, en partie à cause du manque de matières premières, car la culture du coton, à cause de son rendement incertain, est très peu développer"; Bernouilli, G., "Briefe aus Guatemala"; Petermann's Geographische Mitteilungen, Vol. 14-15 (1869-1870); J. C. Cambranes, "El Desarrollo Socio-Económico y Político del País previo a 1871"; J. Luján (ed.), *Economía ...*, *op. cit.*, T. 1, p. 166-167.

journaliers agricoles disposés à travailler dans les plantations¹⁰⁸. La question est plutôt liée à l'absence d'incitatifs pour maintenir des niveaux élevés de production après la chute des cours mondiaux à la fin de la guerre civile américaine. En fait, la culture du coton à grande échelle disparaît aussi rapidement qu'elle est apparue.

A tous ces facteurs s'ajoute une conjoncture économique défavorable qui déprime la demande textile dans la région centrale du pays. Le Guatemala vit, au cours des années 1860, sa première grande crise économique de la période républicaine provoquée par la chute des exportations de cochenille suite à la découverte des premiers substituts chimiques aux teintures naturelles¹⁰⁹. Installé au coeur de la zone de production de cochenille, Samayoa ne peut compter sur la fraction du marché qui fut traditionnellement la plus rentable. Comme sa production est principalement distribuée par le magasin de la famille situé dans la capitale, il est trop éloigné des nouveaux circuits commerciaux qui s'établissent dans les zones de plantation de café en expansion ou des principaux centres artisanaux. Bien que Samayoa fût un homme d'affaires avisé, les prémisses sur lesquelles il fonde sa décision de monter une entreprise textile s'avèrent donc erronées. Quoique l'argument du patriotisme ne soit pas tellement convainquant, la possibilité de réaliser un ancien rêve a pu avoir une influence sur sa détermination à investir dans le secteur. Ses efforts sont d'ailleurs reconnus par la Société Économique qui le nomme, en 1870,

¹⁰⁸Solis, I., *Nuestros artes industriales*, Guatemala, Editorial Universitaria, 1981 (1906), p. 80.

¹⁰⁹Jones, C. L., *Guatemala, Past and Present*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1940, p. 201-203. On peut mesurer l'ampleur de la crise à partir de l'évolution du prix des fincas à cette époque. Des 1,200 pesos la *manzana* déjà mentionnés, Casal souligne qu'il est difficile de trouver, en 1865, quelqu'un qui est disposé à payer 200 à 300 pesos; *op. cit.*, p. 37.

membre émérite pour son implication en faveur du progrès national¹¹⁰. Après sa mort en 1873, nous verrons que ses héritiers tentent, sans succès, de relancer l'entreprise mais elle ferme ses portes au cours des années 1880.

Du côté équatorien, les efforts de mécanisation durant les années 1850 et 1860 se font sous le double signe de la consolidation des installations existantes ainsi que l'émergence de nouvelles modalités de modernisation de la production.

La décennie de 1850 s'amorce cependant sur un échec avec le deuxième effort de Larrea en vue de mécaniser Tilipulo. Après la conclusion d'une entente avec des firmes européennes, commentée par le ministre de l'Intérieur dans son rapport de 1847¹¹¹, il installe le nouvel équipement, spécialisé dans la production lainière, au début des années 1850¹¹². En prévision de l'augmentation de sa capacité de production, Larrea signe d'ailleurs un contrat avec le commerçant Semblantes qui double la quantité de tissus à être livrée annuellement prévue dans une entente antérieure passée avec un autre marchand, Bueno, pour la période de 1851 à 1854¹¹³. Incapable de faire fonctionner correctement sa machinerie, il doit acquérir l'obraje de Tilipulito afin de pouvoir remplir ses obligations¹¹⁴.

¹¹⁰Sánchez, R., *op. cit.*, p. 29.

¹¹¹APL, *Exposición...Ministro del Interior*, 1847, p. 11.

¹¹²Lisboa, Miguel M., "Quito, Su Aspecto material, población..." (1853); A. Kennedy T. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 204.

¹¹³Il s'agit des contrats: "Recibo y obligación del Sr. José Modesto Larrea en favor del Sr. J. A. Bueno", 15-I-1851/14-III-1854" & "Contrato de compra-venta de manufacturas a Mariano Semblantes", 31-V-1852/1-II-1853; A. Kennedy T. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 200-201.

¹¹⁴*ibid.*, p. 202-203.

Parallèlement à cet insuccès, Jijón amorce un virage important. Il restructure ses activités en transférant, en 1851, l'équipement de filature de Peguche à son hacienda de Santa Rosa dans la vallée de Chillos près de Quito¹¹⁵. Il s'agit de la première étape vers une installation plus proche du modèle manufacturier classique car il importe, en 1854, ses premiers métiers à tisser mécaniques. Cette décision ne modifie cependant pas le rôle joué par Peguche. Comme le souligne Hassaurek au début des années 1860, l'obraje maintient sa production de flanelle de bas de gamme principalement vendue en Colombie¹¹⁶. Jijón ébauche ainsi un nouveau modèle dans lequel obraje et entreprise mécanisée évoluent en complémentarité au sein de vastes complexes textiles. Cette voie est d'ailleurs à l'origine des tentatives les plus intéressantes de mécanisation au cours des décennies suivantes.

Jijón considère d'abord la possibilité d'importer la machinerie qui lui permettrait de peigner la laine. Ce projet, qui devait lui tenir longtemps à coeur, est périodiquement reporté à cause du coût trop élevé de l'investissement¹¹⁷. Il envisage également d'acheter un équipement de filature de coton afin de fabriquer le fil de chaîne qui lui permettrait d'élaborer un nouveau type de drap moins coûteux. Cette alternative, qu'il devait reprendre par la suite, est délaissée pour plutôt importer de France huit petits métiers à tisser de type jacquard, *maquinitas* selon ses propres termes¹¹⁸. Cet ajout ne fait cependant pas de ses installations une entreprise particulièrement rentable. Les bénéfices

¹¹⁵Muratorio, R., *op. cit.*, p. 537-538.

¹¹⁶Représentant américain en poste à Quito, il s'agit d'un des observateurs étrangers les plus perspicaces de cette époque; F. Hassaurek, *Four Years among the Ecuadorians (1861-1865)*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1967, p. 151.

¹¹⁷AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 178, 1854.

¹¹⁸AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 174, 1854.

nets de Peguche en 1857 et 1858 sont d'ailleurs supérieurs à ceux de Chillo, soit 1,556 et 3,740 pesos dans le premier cas contre 1,424 et 1,292 pesos dans le second¹¹⁹.

A la fin des années 1850, Jijón accroît ses opérations de tissage en achetant quatre métiers à tisser d'origine américaine pour une valeur de 3,000 pesos¹²⁰. Jijón n'effectue cependant pas le voyage aux États-Unis. Il demande à son compère, Pedro Pérez Pareja, de les lui commander lors d'un séjour qu'il compte effectuer à Paterson au New Jersey¹²¹. Notons que cette acquisition montre bien l'impact de la conjoncture politique sur les premières tentatives de mécanisation. Bien que la machinerie quitte les États-Unis en 1859, tant Jijón que Pérez ne reçoivent leurs équipements qu'en 1860. Le blocus de Guayaquil par les forces navales péruviennes entraîne leur entreposage à Callao durant un an avant de pouvoir être réexpédiés vers l'Équateur¹²².

Avec l'ajout des métiers à tisser américains, il amorce la production d'un tissu qui ressemble aux étoffes de laine, connu sous le nom générique de *casimir*, seuls articles de laine importés dans la Sierra à cette époque. Ceci lui permet de faire une certaine percée sur le marché urbain à cause de son prix compétitif, 1,5 peso la vare, par rapport aux articles importés qui se vendent au détail entre 5 et 6 pesos¹²³. Il est intéressant de constater que cet élargissement de la production textile s'accompagne d'une autre

¹¹⁹AFJ, *Libro de Cuentas*, 1857-1861.

¹²⁰Muratorio, R., *op. cit.*, p. 538.

¹²¹AFJ, *Libro de Correspondencia*, Paquete (liasse), f. 62, 1858.

¹²²Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 28.

¹²³Muratorio, R., *op. cit.*, p. 539.

innovation. Jijón ouvre, à Quito, au début des années 1860, un magasin assurant la distribution de sa production textile ainsi que des articles provenant de ses haciendas tels que grains, farine, sucre et cassonade¹²⁴.

Les données du tableau 5 indiquent l'importance acquise par son imitation d'étoffe ainsi que le rôle joué par l'échoppe dans la commercialisation des articles textiles. L'incorporation de la nouvelle machinerie ne permet cependant pas d'atteindre des niveaux beaucoup plus élevés de vente qui se chiffrent à 6,500 pesos pour Chillo en 1865.

TABLEAU 5
VENTES TEXTILES DE JIJON, 1865
(en pesos)

Tissus	Ventes en magasin	Ventes totales
Étoffe	1,053	3,800
Toile	144	1,588
Drap	-	781
Flanelle	162	340
Total	1,359	6,509

Sources: AFJ, *Libro de Caja*, 1861-1866 & *Libro de Mercaderías*, 1865.

Pour y remédier, Jijón importe, en 1866, de l'équipement de finition ainsi qu'une machine lui permettant d'extraire la teinture de source végétale, le tout pour une valeur de 4,700 pesos¹²⁵. Si cet investissement lui permet d'améliorer sa position sur le marché au cours

¹²⁴AFJ, *Libro de Caja*, 1861-1866.

¹²⁵AFJ, *Libro de Caja*, 1861-1866.

des années suivantes, ils continuent, toutefois, à éprouver des difficultés à faire fonctionner correctement un équipement aussi hétéroclite tant sur le plan de sa provenance que de ses caractéristiques techniques. En superposant la machinerie acquise à la fin des années 1850 et durant les années 1860 à l'équipement d'origine, l'entreprise de Jijón préfigure ce qui devait devenir une des principales caractéristiques de l'industrie textile équatorienne au XXe siècle.

Un modèle aussi peu performant s'explique en bonne partie par la stratégie économique de Jijón. Il est évidemment sensible au niveau de profits générés par ses investissements. Cependant, il est surtout intéressé à accroître son patrimoine en évitant le plus possible de s'endetter. Cette rationalité économique est bien illustrée dans ses méthodes comptables. A partir d'une donnée qu'il nomme son "capital primitif", soit l'ensemble de ses biens, il commence par déduire ses dépenses annuelles, personnelles et productives confondues, ainsi que son passif, surtout ses dettes¹²⁶. Il additionne par la suite ses actifs financiers, soit ses créances ainsi que ses disponibilités monétaires auxquelles il ajoute la valeur des biens acquis dans l'année, équipement productif et surtout, nouvelles haciendas. Un bilan positif représente une augmentation nette de son patrimoine. Cette façon de faire détermine que, à l'inverse, lorsqu'il doit effectuer des sorties importantes d'argent, il tient évidemment compte des revenus qu'il compte percevoir de ses activités mais évalue surtout la série de biens qu'il peut facilement vendre afin de réunir la somme nécessaire¹²⁷.

¹²⁶Parmi les particularités des méthodes comptables de Jijón, notons l'inclusion de tous les intrants ainsi que l'ensemble de sa production dans son passif. Ce n'est qu'une fois que les articles sont vendus qu'il les inclut dans ses actifs.

¹²⁷Par exemple, Jijón prévoit au début des années 1850 se rendre en Europe afin d'inscrire ses fils au collège et acquérir de nouveaux équipements. S'il n'entreprend pas ce voyage, il effectue néanmoins le

Dans un tel schéma, l'accroissement de sa capacité productive suit l'évolution de ses disponibilités en numéraire. En évitant d'avoir recourt à des facilités de crédit pour l'acquisition d'équipement¹²⁸, il tend constamment à reproduire une structure productive déficiente bien qu'il ne dût jamais éprouver les difficultés financières auxquelles fut confrontée la famille Samayoa. Soulignons que cette stratégie lui réussit car, selon son bilan de 1857, il triple ses actifs en vingt ans, lesquels s'élèvent à 212,000 pesos¹²⁹. Jijón possède alors une trentaine d'haciendas au lieu des six héritées en 1835¹³⁰.

Dans un contexte où la propriété terrienne est toujours la source de richesse la plus sûre, la production textile représente un des meilleurs moyens de faire face aux conjonctures défavorables. Par exemple, une trop bonne récolte qui se traduit pour le propriétaire d'hacienda par une chute importante de revenus, à cause de la baisse des prix sur le marché¹³¹, peut conjoncturellement être compensée par une croissance des exportations textiles vers la Colombie. L'expérience de Jijón est donc intéressante à plus d'un égard.

bilan entre dépenses prévues et ses entrées en liquide comme la location de Peguche qu'il fixe à 4,000 pesos par an ainsi que la vente de biens tels que meubles (ex. piano), outils et pièces d'équipement ainsi que trois esclaves; AFJ, *Libro de Cuentas*, 1853-1857. Il réalise un calcul similaire dans le cadre de l'accord de consolidation de l'héritage paternel. Il doit alors financer la dépense en numéraire qu'entraîne la redistribution des biens familiaux; AFJ, Libreta, "Miscelánea de apuntes en 1849".

¹²⁸Un crédit d'autant plus dispendieux qu'il n'existe pas formellement d'établissements bancaires avant la décennie suivante. Pour un survol de l'histoire du système bancaire équatorien au XIXe siècle, voir J. Estrada Y., *Los Bancos del siglo XIX*, Guayaquil, Archivo Histórico del Guayas, 1976.

¹²⁹AFJ, *Libro de Cuentas*, 1857-1861.

¹³⁰Marchán R., C. et B. Andrade A. (eds.), *Estructura Agraria...*, op. cit., p. 289-291.

¹³¹Le consul britannique synthétise cet aspect de l'économie de la Sierra: "As owing to the want of roads there is no market for any surplus, it does not much matter whether the harvest be abundant or not, in fact, I have been constantly assured that an abundant harvest is, by causing a reduction in prices, a real source of loss to the cultivator"; Foreign Office, *Diplomatic and Consular Report on Trade and Commerce. Ecuador*, no. 1,146, 1891-1892, p. 11. Dans les prochaines notes, nous nous référerons à cette source par l'expression de *British Report*.

Si elle nous révèle plusieurs détails sur les tentatives précoces de modernisation du secteur textile en Équateur, elle permet aussi de mieux saisir certaines caractéristiques importantes du contexte économique de l'époque.

Le cheminement suivi par Pérez est plus classique. Lors de son séjour à Paterson¹³², il acquiert l'équipement complet, partiellement mû à la vapeur, pour produire 100,000 vares de calicot par an. Il investit au total 40,000 \$ dont la moitié sert à payer la machinerie et le reste à couvrir les frais d'installation et de transport¹³³. Il s'agit ainsi du plus grand établissement à être monté jusqu'à présent en Équateur. C'est également la première société par actions à être créée dans le secteur textile en Équateur. La logique économique demeure cependant de type patrimonial car la société regroupe, comme actionnaires, le père et son fils aîné, Pedro Manuel.

Toutefois, à l'instar de Jijón, Pérez installe sa machinerie dans une hacienda de la région d'Otavalo acquise au début des années 1850, La Quinta de San Pedro¹³⁴. Néanmoins, si l'entreprise n'a pas de filiation directe avec un obraje, les modalités d'utilisation de la force de travail ne diffèrent pas de celles en usage dans le reste du monde rural. A la suite de sa visite de la fabrique, Hassaurek souligne que pratiquement tous les travailleurs sont

¹³²Selon la tradition familiale, ce dernier s'y rend tant pour acheter de la machinerie que pour acquérir une formation technique; A. M. Romero & G. F. Zealand, "The Textile Industry"; L. J. Hughlett (ed.), *Industrialization of Latin America*, New York, McGraw-Hill Book Co., 1946. p. 427.

¹³³Ministère des Relations Extérieures de France, *Correspondance...*, (1868), Vol. 6; Y. Saint-Geours, "La sierra du nord...", *op. cit.*, p. 8. Fluctuant de façon importante selon la quantité de métal utilisée lors de la frappe, le taux de change est officiellement fixé, à 1,02 peso-argent par dollar-argent; L. A. Carbo. *Historia Monetaria y Cambiaria del Ecuador*, Quito, Banco Central del Ecuador, 1978, p. 34.

¹³⁴Marchán R., C. et B. Andrade A. (eds.), *Estructura Agraria...*, *op. cit.*, p. 381.

amérindiens et vivent sur l'hacienda en tant que *conciertos*¹³⁵. Quant à la rentabilité de l'entreprise, si Pérez n'a aucune difficulté à écouler tout ce qu'il produit, il considère néanmoins que l'expérience s'avère peu rentable par rapport au capital investi avec des ventes de 26,000 pesos par an¹³⁶.

L'expérience des Pérez révèle deux autres dimensions de la dynamique de modernisation à cette époque. La première est la réaction des populations locales face aux nouvelles technologies qui semble indiquer des problèmes d'adaptation des travailleurs ruraux aux nouvelles modalités de production. Selon les commentaires recueillis par Hassaurek, la machine à vapeur était considérée comme une invention diabolique en associant le feu des chaudières au "Prince des Ténèbres"¹³⁷. La seconde, plus déterminante, est le caractère précaire de toute tentative de mécanisation. Si, comme Jijón, il reçoit son équipement avec une année de retard et que plusieurs éléments de la machinerie furent brisés ou perdus lors de la traversée des Andes, c'est surtout l'incidence des forces naturelles que l'on doit invoquer ici. Ses installations sont presque totalement détruites lors du tremblement de terre qui frappe la province d'Imbabura en 1868. Les conséquences sont d'autant plus dramatiques pour Pérez qu'il meurt lors de la catastrophe¹³⁸. Face aux coûts élevés d'un nouvel achat de machinerie, ses héritiers préfèrent vendre les restes de la fabrique aux frères Aguirre qui les incorporent à la San Juan¹³⁹.

¹³⁵Hassaurek, F., *op. cit.*, p. 176.

¹³⁶Ministère des Relations Extérieures de France, *Correspondance...*, (1868), Vol. 6; Y. Saint-Geours, "La sierra du nord...", *op. cit.*, p. 8.

¹³⁷Hassaurek, F., *op. cit.*, p. 177.

¹³⁸Vargas, J. M., *op. cit.*, p. 330.

¹³⁹Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 28.

Ceux-ci, héritiers du patrimoine familial à la mort de Vicente en 1860, amorcent durant cette décennie un vaste effort de capitalisation. Avec divers membres de l'élite quiténienne, ils fondent le premier établissement bancaire de la Sierra, le Banco de Quito. A l'instar de Jijón, ils triplent le nombre de leurs propriétés en faisant l'acquisition d'une dizaine d'haciendas dont certaines ont maintenu leur activité textile traditionnelle¹⁴⁰. L'exemple le plus célèbre est l'obraje de Guachalá qu'ils achètent, en 1865, de leur beau-père commun, Adolfo Klinger¹⁴¹. Ils entament également un vaste effort de diversification de leurs installations en important d'Angleterre de la machinerie spécialisée dans la production lainière. Ils consolident ainsi un vaste complexe textile selon le modèle développé par Jijón au début de la décennie précédente.

Cette nouvelle étape de l'évolution de la San Juan en fait, selon le consul français, l'entreprise la plus rentable avec des bénéfices annuels de 20,000 pesos¹⁴². Malgré le caractère de plus en plus sophistiqué de l'équipement, impliquant l'embauche de techniciens britanniques, cette nouvelle phase de modernisation ne modifie pas les rapports sociaux prévalant à la San Juan depuis ses débuts.

¹⁴⁰Marchán R., C. et B. Andrade A. (eds.), *Estructura Agraria...*, *op. cit.*, p. 25-27.

¹⁴¹Cette renommée vient en grande partie du fait que le président García Moreno le loue de 1868 à 1873; E. Bonifaz, "Origen y evolución de una hacienda histórica: Guachalá", *Boletín de la Academia Nacional de Historia*, Vol. 53, No. 116 (1970), p. 345.

¹⁴²Ministère des Relations Extérieures de France, *Correspondance...*, (1868), Vol. 6; Y. Saint-Geours, "La sierra du nord...", *op. cit.*, p. 8.

Les réactions amérindiennes au travail manuel réalisé par le mécanicien écossais sert de prétexte à Hassaurek pour brosser ce tableau des rapports ethniques:

"The Scotman, of course, went to work practically, and finding no one to rely on, did as much of the work himself as was necessary. This greatly astonished the natives who visited Chillo in order to see the new machinery, and many of them returned to Quito in a state of amazement at having seen a "white man who worked like an Indian". But still more astonished were the poor Indians themselves, who told him, quite naively, that "there could certainly be no Indians in the country he came from!"¹⁴³.

Ce phénomène de longue durée qui devait se maintenir dans la plupart des établissements textiles jusqu'au XXe siècle n'est cependant pas universel comme l'illustre l'expérience de Benigno Malo. Son projet se distingue d'ailleurs tant sur le plan de sa localisation et de l'origine sociale du promoteur que de sa logique économique. Il s'agit de la première expérience de mécanisation de la production textile dans l'Azuay. Malo installe son équipement dans un édifice spécialement aménagé à la périphérie de Cuenca au bord de la rivière Matadero. Il est surtout le premier commerçant à investir dans le secteur textile en Équateur. Sa famille avait fait fortune grâce à l'exportation de l'écorce de la *cascarilla*, dont on tire le principe actif de la quinine, et qui représente l'axe économique de la province à partir de 1850¹⁴⁴.

L'entreprise, spécialisée dans les tissus de coton, amorce ses activités en 1867. L'équipement comprend 106 pièces de machinerie depuis l'égreneuse jusqu'aux étapes de finition dont 8 cardeuses, 6 machines à filer avec 140 broches chacune et 68 métiers à

¹⁴³Hassaurek, F., *op. cit.*, p. 126.

¹⁴⁴Palomeque, S., "Evolución, especialización...", *op. cit.*, p. 31-36.

tisser mus de façon hydraulique¹⁴⁵. L'ensemble est monté par un mécanicien d'origine allemande, C. J. Ruegg, qui supervise les opérations au cours de ses trois années d'existence.

La capacité productive est de 100 livres de fil par jour. Si l'on reprend le calcul réalisé par Bazant dans le contexte mexicain et concernant la quantité de fil nécessaire à la fabrication d'une vare de tissu de coton similaire au calicot anglais¹⁴⁶, nous obtenons une production quotidienne d'un peu plus de 340 vares par jour ou 80,000 vares annuellement. La fabrique employait directement 50 personnes tandis que l'on en retrouve 30 autres travaillant dans la plantation de coton de Malo dans le canton de Gualaquiza d'où provient la majeure partie de la matière première.

A l'instar de Samayoa, cette plantation est le point de départ de l'aventure textile de Malo. Dans son bilan de l'Azuay, dressé en 1865, Malo considère cette culture comme étant le meilleur moyen de d'accroître l'insertion de la région au marché mondial¹⁴⁷. Il amorce cette culture en 1864 alors qu'il récolte 70 arrobes et prévoit une production de 800 à 1,000 arrobes pour l'année en cours. L'aspect le plus singulier de sa décision d'investir est son analyse du contexte international.

¹⁴⁵AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 1, f. 328, 1877.

¹⁴⁶Bazant indique que le poids des tissus de coton de type calicot élaborés avec des métiers à tisser mécaniques est en moyenne de 160 grammes de fil par mètre, soit de 120 à 130 grammes par vare; *Estudio sobre la productividad...*, *op. cit.*, p. 43.

¹⁴⁷Malo, B., *Revista Económica de la Provincia, Estudios Económicos y Financieros*, Quito, Editorial Ecuatoriana, 1940 (1865), p. 119-120.

Il a la conviction que les États du Sud allaient acquérir leur indépendance mais, qu'à brève échéance, ceci entraînerait un nouveau conflit avec le Nord. Il y voyait donc des possibilités intéressantes d'exportation pour le coton équatorien. Il conclut que, même dans le cas d'une victoire des États nordistes, les possibilités seraient encore intéressantes car les prix demeureraient élevés dû à l'utilisation d'une main-d'oeuvre salariée. C'est donc, en grande partie, pour rentabiliser un investissement ne correspondant plus au contexte international que Malo importe de l'équipement textile¹⁴⁸.

Malgré le caractère erroné de ses arguments, la stratégie mise de l'avant indique néanmoins la modernité du personnage. Il préconise dès le début de ses opérations un système de rémunération basé sur le rendement des travailleurs:

"La fábrica no teniendo más terreno que los necesarios para el edificio y demás necesidades adyacentes, no cuenta con terrenos de sembríos, ni tiene para que tener peones que vivan allí. Además en Europa, Estados Unidos y en todos los países industriales se ha observado que para estimular el trabajo y sacar la obra perfecta, más vale pagar los obreros a destajo y después de entregada la obra y no hacer adelantos que se devengan por tarja. Nosotros hemos adoptado para nuestra fábrica este sistema moralizador del ahorro y adecuado al progreso de la manufactura"¹⁴⁹.

¹⁴⁸Ce phénomène n'est pas unique à l'échelle continentale. On le retrouve également au Brésil où les premières entreprises textiles sont fondées par des propriétaires de plantation de coton qui ont aussi des difficultés à écouler leur production après le retour des États-Unis sur le marché mondial.

¹⁴⁹"La fabrique, ne possédant pas les terrains nécessaires outre que pour son édifice et les autres annexes adjacentes, ne compte pas de terres à semer, ni n'en possède pour que des péons puissent y vivre. De plus en Europe, aux États-Unis et dans tous les pays industriels, on a observé que pour stimuler le travail et obtenir un produit parfait, il vaut mieux payer les ouvriers à la pièce après la remise du travail exécuté et non faire des avances qui se gagnent à coups de fouet. Nous avons adopté pour notre fabrique ce système moralisateur de l'épargne et le plus adéquat au progrès de la manufacture."; Benigno Malo, Comunicación al Gobernador de la Provincia del Azuay", 14-IV-1869; R. Espinosa, "Hacienda, concertaje y comunidad en el Ecuador", *Cultura*, Vol. VII, no. 19 (mai-août, 1984), p. 140.

La singularité de l'expérience de Malo ne s'explique cependant pas uniquement par sa personnalité. Elle découle aussi des caractéristiques régionales propres à l'Azuay. C'est une zone sans tradition d'obraje où l'impact du système d'hacienda est demeurée faible en raison de la possibilité pour l'élite régionale de faire fortune grâce à la commercialisation de la petite production paysanne: artisanat textile à la fin de la période coloniale, cueillette de quinquina et, par la suite, la production des fameux chapeaux "panamas"¹⁵⁰.

Notons que la lettre adressée au Gouverneur avait pour but de résoudre un problème auquel font face tous les entrepreneurs durant les décennies suivantes tant en Équateur qu'au Guatemala. Comme l'obligation, instaurée par l'État afin de réaliser divers travaux publics tels que l'infrastructure routière, perturbe les activités de l'entreprise, Malo demande que ses ouvriers en soient exemptés. Cette requête est au centre d'une vaste polémique avec le président García Moreno. Celui-ci accuse Malo de vouloir retarder le progrès national en s'opposant à l'ouverture de la route par crainte que les importations ne viennent concurrencer sa production. Malo remet plutôt en cause l'efficacité du travail obligatoire en soulignant qu'avec un tel système, la route ne serait pas complétée avant 15 ou 20 ans¹⁵¹. L'enjeu de ce débat dépasse toutefois la question d'infrastructure puisque chaque modèle est à la base d'un type différent de société. Cette dimension s'avère centrale dans l'évolution de la problématique textile au cours de la seconde moitié du XIXe siècle.

¹⁵⁰Pour une synthèse des cycles économiques de la région, voir L. Espinoza et L. Achig, "Economía y sociedad...Sierra Sur"; *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol., 7, p. 69-101.

¹⁵¹Chiriboga, M., *Jornaleros y gran propietarios en 150 años de exportación cacaotera*, Quito, Consejo Provincial de Pichincha, 198., p. 86.

Cette expérience originale est cependant de courte durée. A sa mort en 1870, la production est abandonnée. Si l'on se fie aux commentaires de Jijón y Caamaño, ceci s'expliquerait par la difficulté éprouvée par Malo de faire fonctionner correctement ses installations et ce, dès le début de son entreprise¹⁵². Le cas demeure intéressant puisqu'il annonce l'émergence de nouvelles modalités de mécanisation de la production textile. Il fut toutefois, à l'instar de la tentative de Pérez, trop bref pour avoir eu une incidence réelle sur la composition du secteur.

En terme d'industrialisation, les résultats sont donc peu significatifs. Le secteur produit, au maximum, entre 300,000 et 400,000 vares de tissus de laine et de coton en 1867, soit au moment où les entreprises d'Aguirre, de Jijón, de Malo et de Pérez fonctionnent simultanément. Cette quantité représente moins du dixième des articles les plus courants importés à la fin des années 1860¹⁵³. Par ailleurs, les chiffres de Jijón sur la quantité de laine consommée illustrent le rôle marginal joué par les établissements mécanisés face aux autres formes de production. Notons néanmoins que le contexte de 1867 pouvait donner, aux yeux des contemporains, l'image d'un secteur industriel en pleine expansion d'autant plus que l'expérience équatorienne est en avance sur la majeure partie des pays du

¹⁵²Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 28.

¹⁵³La somme des tissus les plus consommés; calicots (liencillo), coutils (casinete ou dril), draps (paño), étoffes (casimir), flanelles (bayeta, bayetilla et bayeton) et de tissus de poncho (ruana); s'élève à 4,8 millions de vares en 1869. A cette quantité, qui comprend des tissus de diverses qualités, s'ajoute près d'un demi million de vares de tissus luxueux; APL, "Cuadro de importación en el año 1869", *Informe...Ministerio de Hacienda, 1871*, (annexe).

continent. A part le Brésil et le Mexique, les premières tentatives de mécanisation y datent des dernières décennies du XIXe siècle ou du début du XXe¹⁵⁴.

Du côté guatémaltèque, les résultats sont encore plus minces. Les propositions d'implanter en bloc des structures productives modernes ne débouchent sur aucun projet concret. Cette rupture souhaitée avec le passé suscite plus de discours que d'actions concrètes chez une élite n'ayant que peu d'intérêt à investir dans un secteur qui, pour plusieurs, ne ferait que concurrencer leurs activités commerciales. Quant à la filature de García Granados, les installations n'arrivent pas à dépasser le stade expérimental à l'origine du projet. Le cas de Samayoa est différent mais sa démarche s'échelonne sur plus de vingt ans avant de donner les premiers résultats.

C'est sans surprise que nous constatons que la faible capacité de capitalisation des élites, les déficiences au niveau de la gestion, les difficultés à incorporer des technologies relativement sophistiquées ou la pénurie chronique de matières premières représentent autant d'obstacles à l'essor de la production manufacturière. Chaque contexte s'inscrit en

¹⁵⁴Un bilan comparé de l'évolution de la production textile mécanisée est encore à faire au niveau latino-américain. Mentionnons que si nous rencontrons certains exemples précoces à Bogotá dès les années 1830, le véritable essor de l'industrie textile colombienne ne s'amorce qu'au début du XXe siècle autour du fameux pôle de Medellín. C'est à la même époque que les premières installations mécanisées chiliennes, vénézuéliennes et boliviennes sont créées. Dans le cas de la majeure partie des Républiques centraméricaines, les débuts sont encore plus tardifs. Au Pérou, la situation est un peu différente car on assiste à la création des premières entreprises cotonnières dans les années 1880. L'industrie textile argentine émerge sensiblement à la même période. Comme nous l'avons signalé, seuls les secteurs textiles brésiliens et surtout, mexicains connaissent un niveau de développement significatif quoique assez éloigné des contextes européens et nord-américains. Au Mexique, on compte déjà, en 1843, un total de 61 établissements cotonniers avec une capacité de production de 122,050 broches et 2,633 métiers à tisser tandis qu'au Brésil, le secteur est plus restreint avec 9 entreprises qui possèdent 14,875 broches ainsi que 385 métiers à tisser dans les années 1850.

ce sens dans la problématique plus vaste de l'incapacité du continent à amorcer une dynamique précoce d'industrialisation. La singularité des deux cas vient plutôt de la fantastique continuité historique des modèles. En Équateur, la structure originale mise en place, l'obraje mécanisé ou le schéma d'établissement qui en reproduit les principales caractéristiques, devait demeurer le modèle de base des entreprises textiles jusqu'au début du XXe siècle. Quant au Guatemala, la question de la modernisation de la production textile reste tardivement liée à l'exigence des promoteurs de compter sur des garanties de l'État, privilèges d'exclusivité ou exemptions fiscales, avant de mettre de l'avant des projets d'établissements textiles. Les deux pays ont une troisième particularité en commun, soit la fantastique capacité de survie des formes traditionnelles de production qui continueront à jouer un rôle de premier plan dans l'approvisionnement textile tout au long du XIXe siècle.

CHAPITRE 5

L'ÉVOLUTION DES FORMES TRADITIONNELLES DE PRODUCTION

Comme nous l'avons vu précédemment, la popularisation du concept de protoindustrialisation a eu une incidence significative sur l'interprétation du rôle joué par les petits producteurs à la fin de la période coloniale. Sans nécessairement confirmer la validité de cette notion dans le contexte latino-américain, les débats ont eu comme conséquence d'inciter divers auteurs à se pencher sur l'évolution de la petite production au cours de la première moitié du XIXe siècle. Ceci a permis de nuancer la notion d'une crise définitive de l'artisanat provoquée par l'invasion de tissus européens¹.

Ce regard neuf s'applique d'autant plus aux situations équatorienne et guatémaltèque que celles-ci comptaient, au lendemain de l'Indépendance, sur d'importants noyaux de petits producteurs dans un contexte d'enclavement qui ne se différencie que par le degré exceptionnel d'isolement qui caractérise la Sierra équatorienne par rapport aux Hauts plateaux guatémaltèques.

¹Nous retrouvons évidemment l'exemple classique du Paraguay où l'artisanat demeure pendant plus d'un siècle la principale source d'approvisionnement. L'importance de la petite production en Colombie fut bien mise en lumière par les travaux de F. Safford, *Aspectos del siglo XIX en Colombia*, Medellín, Ediciones Hombre Nuevo, 1977. Perçue longtemps comme une situation exceptionnelle, le modèle colombien fut peu à peu élargi à toutes les régions dont les économies demeurent, durant la première moitié du XIXe siècle, introverties. Par exemple, le cas mexicain, bien que plus complexe, illustre une tendance similaire au cours des premières décennies du XIXe siècle dans les régions centrales; G. P. C. Thomson, "Continuity and Change...", *op. cit.* On peut aussi citer l'exemple de la Bolivie où Brooke Larson démontre à quel point les petits producteurs de Cochabamba s'adaptent au caractère changeant de la conjoncture imposée par la production minière durant tout le XIXe siècle; *Colonialism and Agrarian Transformation in Bolivia, Cochabamba, 1550-1900*, Princeton, Princeton University Press, 1988.

Cette approche pose néanmoins de sérieux problèmes d'interprétation. Quoique les diverses sources officielles et les chroniqueurs reconnaissent qu'un noyau d'artisans avait réussi à survivre à la crise textile de la fin de la période coloniale, ils brossent un tableau globalement pessimiste qui popularisa la notion d'un secteur en décadence.

A cela s'ajoutent les interventions d'organismes, tels que la Sociedad Económica, dans le débat politique de l'époque qui, pour appuyer leur thèse protectionniste, sont demeurés les plus attentifs aux problèmes des petits producteurs. Si l'intérêt constant suscité par la petite production textile dans le discours politique est déjà un bon indicateur que la notion du caractère marginal des producteurs locaux doit être revue, le ton alarmiste utilisé tout au long du XIXe siècle s'est d'autant plus facilement imposé dans l'historiographie que les appels passés à la promotion d'activités orientées vers le marché intérieur s'ajustaient bien aux débats qui suivent l'énoncé des thèses cépaliennes. Néanmoins, comme le souligne Deas, la réinterprétation de ces sources permet de réviser les analyses basées sur la vision misérabiliste du début de la période républicaine².

Cette relecture s'amorce en Équateur à la fin des années 1970 quand Maiguashca suggère qu'un des thèmes significatifs, pour comprendre le contexte général de la Sierra au cours de la première moitié du XIXe siècle, est l'analyse du secteur artisanal³. Divers auteurs

²Deas, M., "Venezuela, Colombia, and Ecuador: the first half century of independence"; L. Bethell (ed.), *The Cambridge History of Latin America*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, Vol. III, p. 213.

³Maiguashca, J., "Breves Apuntes sobre la situación de la Historia Económica en el Ecuador", *Revista Ciencias Sociales*, Vol. 1, No. 2 (1977), p. 97-105 & "El Desplazamiento Regional y la Burguesía en el

ont souligné sa capacité de survie. Ils conservent toutefois la double image d'une production marginalisée par la concurrence externe et limitée par les dimensions réduites de la demande dans une société encore faiblement monétisée⁴. Bien que, à plusieurs égards, ce constat corresponde à la réalité, il tend cependant à minimiser l'importance d'un secteur sur lequel s'appuie une fraction importante de l'économie des classes populaires.

La situation au sein de l'historiographie guatémaltèque est similaire. La présence d'un artisanat textile au XIXe siècle est mise en évidence par les diverses études sur les coutumes vestimentaires amérindiennes et dans le courant de recherche sur les arts populaires mais les conclusions sur son importance au sein de l'économie de l'époque sont généralement négatives. On confond souvent petite production rurale et activités d'autoconsommation ou on présente son évolution sous l'angle d'une crise perpétuelle qui s'amorce à la fin de la période coloniale pour ne jamais se résorber⁵.

A la lumière de l'essor de l'industrie cotonnière anglaise au cours des premières décennies du XIXe siècle, il est certain que la situation apparaît marginale. Constat utile dans la mesure où il illustre bien le caractère nettement périphérique du contexte latino-américain. Toutefois, s'il est vrai que la survie d'un important secteur de petits producteurs n'est pas

Ecuador, 1760-1860", *Segundo Encuentro de Historia y Realidad Económica y Social del Ecuador*, Cuenca, IDIS, 1978, T. 1, p. 35.

⁴Parmi les textes les plus intéressants qui développent ce type d'analyse, mentionnons les études déjà citées de M. Chiriboga, et P. Meier. A ces travaux s'ajoutent la thèse de G. Fuentealba, *Sobre la producción textil o manufacturera en distintos contextos históricos de la sociedad ecuatoriana y en particular en su forma artesanal*, Quito, PUCE, Thèse de Licence, 1980.

⁵Le tableau brossé par Cambranes à partir des descriptions de chroniqueurs allemands est une exception importante. L'auteur insiste sur l'importance de l'artisanat dans les années précédant la révolution libérale; *op. cit.*, p. 166.

porteuse d'avenir comme le suppose la dynamique de protoindustrialisation, il n'en est pas moins important de relever le rôle significatif joué par l'artisanat comme source d'approvisionnement.

Notons que cette réinterprétation s'applique également aux obrages équatoriens. Si ce secteur n'est plus que le pâle reflet de son passé colonial, nous sommes en présence d'installations qui continuent à jouer un rôle significatif dans l'approvisionnement en tissus de laine. Ce constat ne s'applique pas uniquement aux installations maintenues en activité par les propriétaires des premiers établissements mécanisés. Il comprend également divers obrages qui maintiennent une vocation commerciale tout en conservant des méthodes de production ayant peu évolué depuis la fin du XVIII^e siècle. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de constater la fantastique longévité de cette institution typiquement coloniale.

Le principal problème auquel nous sommes confrontés demeure toutefois le manque de données qui nous permettraient de mesurer l'importance des formes traditionnelles de production dans chacun des contextes. La seule solution est de broser un tableau impressionniste de cette réalité à partir des commentaires des contemporains et d'estimer les volumes de production sur la base des rares informations chiffrées disponibles. Le panorama demeure incomplet mais la somme est néanmoins suffisante pour mettre en lumière l'importance du secteur dans l'économie locale.

La production artisanale équatorienne

La petite production équatorienne connaît au début de la période républicaine des difficultés importantes avec la réduction de la consommation causée par la chute démographique ainsi que le recul de la demande colombienne. Ce contexte négatif n'est toutefois que passager. La situation du secteur tend à s'améliorer avec la stabilisation du contexte politique et la reprise de l'exploitation minière colombienne qui retrouve, en 1835, les niveaux d'extraction d'or de la fin de la période coloniale⁶.

Cette conjoncture plus favorable est confirmée dans les rapports ministériels de la décennie de 1840. Par exemple, sous sa rubrique des *Progresos Industriales de la República*, le ministre de l'Intérieur ne s'attache pas uniquement à relever les exemples de mécanisation mais mentionne également une augmentation notable de la petite production rurale dans le pays⁷. Les commentaires sont tous aussi positifs dans les années qui suivent. Par exemple, le rapport du ministre de l'Intérieur de 1847 souligne la vitalité du secteur textile⁸. Parmi les facteurs invoqués, il souligne l'adoption, en 1845, d'un nouveau traité commercial avec la Nouvelle-Grenade confirmant la libre circulation des produits équatoriens⁹.

⁶Ocampo, J. A., *Colombia y la Economía Mundial*, Bogotá, Siglo XXI, 1984, p. 85, 348.

⁷"Progrès industriels de la République", APL, *Exposición...Ministro de Estado y Relaciones Exteriores*, 1843, p. 19.

⁸APL, *Exposición...Ministro del Interior y de Relaciones Exteriores*, 1847, p. 11.

⁹APL, "Aprobación del tratado celebrado con Nueva Granada, 1845", *Actas del Congreso Ordinario*, Cámara de Senadores, 19, 25-IX-1846.

Les estimations faites du côté colombien quant à la valeur totale des importations équatoriennes confirment le climat de relative prospérité de cette époque. Les autorités centrales mentionnent le chiffre de 200,000 pesos en 1847, alors que le gouverneur de la province frontalière de Túqueres estime, en 1848, que les achats se situent en moyenne à un demi million de pesos annuellement¹⁰. Si cette donnée est exacte¹¹, nous sommes dans un contexte où une région, la Sierra, exporte près de 50% de ce que l'autre, Guayaquil et la côte, importe pour couvrir ses besoins textiles. Le contexte est donc passablement différent de l'image traditionnelle d'une petite production textile qui connaît une crise ininterrompue après l'Indépendance.

A la fin de la décennie, le contexte économique commence toutefois à être de moins en moins favorable. Le ministre de l'Intérieur, Manuel Gómez de la Torre, souligne en 1849 les difficultés croissantes rencontrées par les producteurs pour commercialiser leurs tissus à cause de la situation monétaire chaotique caractérisant l'Équateur au cours de la seconde moitié des années 1840. Il prédit même la fin de toute activité textile si les conditions ne se modifient pas rapidement¹². L'État équatorien réagit en adoptant, la même année, une nouvelle loi monétaire qui édicte la frappe d'un peso dont la quantité d'argent est abaissée du tiers¹³. Parallèlement, la Colombie met également de l'avant une réforme monétaire qui

¹⁰Ospina V., L., *op. cit.*, p. 249, 254.

¹¹Comme les produits équatoriens sont exemptés depuis la signature du traité d'amitié de 1832, seules les réexportations sont officiellement comptabilisées par les autorités colombiennes. La valeur réduite des importations recensées provenant d'Équateur est un bon indice du niveau élevé de contrebande entre les deux pays: une moyenne annuelle de 47,000 pesos-or entre 1837 et 1840 et de 14,600 pesos-or entre 1840 et 1844; J. A. Ocampo, *op. cit.*, p. 162.

¹²APL, *Exposición...Ministro del Interior y de Relaciones Exteriores*, 1849, p. 23.

¹³Carbo, L. A., *op. cit.*, p. 27.

modifie le poids de sa monnaie tout en remplaçant l'ancien mode de fractionnement basé sur le réal par le système décimal. Les autorités colombiennes tentent également d'introduire les premières émissions de monnaie de papier¹⁴.

Plutôt que de résoudre les problèmes du commerce, ces mesures freinent considérablement les échanges entre les deux pays. Il s'amorce alors, pour plusieurs années, de sérieuses difficultés dans les échanges entre les deux pays dues aux problèmes de convertibilité des monnaies. Les opérations de change dans le commerce transfrontalier ne se font que sur la base d'importants escomptes exigés de part et d'autre de la frontière, ce qui occasionne des pertes significatives pour le secteur commercial¹⁵. Tous les rapports datant de ces années insistent sur le fait que les prix payés aux producteurs chutent de manière importante, conséquence de la diminution des ventes sur le marché colombien et de la réduction des marges de profit des marchands¹⁶.

Cette crise incite Gómez de la Torre à exprimer la première prise de position officielle en faveur du secteur artisanal dans le contexte équatorien. Particulièrement éclairant pour notre propos, il insiste sur le fait que l'État doit être attentif aux besoins de la moitié de la population de la Sierra en protégeant les sources de travail des femmes et des Amérindiens occupés à fabriquer pains, souliers, vêtements ainsi que tissus de laine et de coton¹⁷. Plus

¹⁴Ospina V., L., *op. cit.*, p. 228.

¹⁵APL, *Exposición...Ministro del Interior y de Relaciones Exteriores*, 1854, p. 16.

¹⁶Les données du côté colombien l'illustrent bien avec le niveau moyen d'importation équatorienne le plus faible de tout le XIX^e siècle: 3,000 pesos-or pour les années 1850; J. A. Ocampo, *op. cit.*, p. 162.

¹⁷APL, *Exposición...Ministro del Interior y de Relaciones Exteriores*, 1849, p. 23.

surprenante est l'importance qu'il accorde à la production textile en affirmant que le problème est d'autant plus grave qu'elle représente le principal pourvoyeur d'espèces métalliques du pays. Ce commentaire illustre le rôle central attribué au marché colombien. Il ne propose cependant aucune mesure autre que tarifaire. Cette orientation n'offre évidemment que peu d'intérêt dans le contexte d'enclavement de la Sierra.

Au cours de la décennie suivante, la situation du secteur textile continue à se détériorer. Le bilan dressé par Espinel, en 1854, est particulièrement négatif. En l'absence de mesures correctives sur le plan monétaire, il craint la paralysie prochaine du commerce avec la Colombie et prédit, à son tour la ruine prochaine de la production locale¹⁸. Il souligne que la situation est particulièrement difficile dans les régions productrices traditionnelles telles que Guano, Latacunga et Pujili ainsi que dans l'ensemble de la province d'Imbabura. C'est en reprenant presque mot pour mot les commentaires du ministre que Le Gouhir a forgé la vision, devenue classique, d'une crise définitive de la production artisanale au milieu du XIXe siècle¹⁹. Une interprétation dont s'inspirent encore aujourd'hui divers historiens²⁰.

Le ministre note cependant que le contexte n'est pas aussi dramatique dans toutes les régions du pays. Il signale le cas du canton d'Ambato demeuré prospère grâce à sa spécialisation textile, la fabrication d'articles d'agave. Les autorités régionales insistent

¹⁸APL, *Exposición...Ministro del Interior y de Relaciones Exteriores*, 1854, p.17.

¹⁹Le Gouhir y Rodas, J., *op. cit.*, T. 1, p. 595.

²⁰Par exemple, Ayala le cite pour décrire l'évolution du secteur textile au XIXe siècle; *Lucha política...*, *op. cit.*, p. 42. Référence identique dans le texte de Kennedy et Fauria, *op. cit.*, p. 209.

sur le rôle joué par les ventes de sacs et de cordes dans l'économie de la région ²¹. La zone se trouve ainsi liée de façon précoce à l'économie de la côte qui est en forte expansion en raison du boom du cacao dont les premiers effets se manifestent dans les années 1850²².

Nous sommes en présence d'un véritable effet d'induction à l'échelle régionale, lequel dynamise un secteur particulier de la petite production rurale. Cette tendance est grandement favorisée par la présence séculaire du secteur de muletiers, premiers intéressés à maximiser la rentabilité des trajets vers Guayaquil. On souligne d'ailleurs qu'ils maintiennent une importante production artisanale basée sur l'agave durant les mois d'hiver alors que le transit vers la côte est interrompu par des précipitations qui rendent les sentiers impraticables²³.

Selon le rapport du ministre d'Hacienda de 1857, la situation du secteur textile s'améliore dans l'ensemble de la Sierra au cours des dernières années de la décennie²⁴. Deux facteurs expliquent cette récupération. D'une part, l'adoption du système décimal ainsi que l'accroissement du poids en argent des pièces équatoriennes, en 1856 et 1857, facilite les opérations de change²⁵. D'autre part, le renouvellement du traité commercial avec la

²¹ APL, *"Informe del Gobernador del León"*, 6-VI-1856.

²² La valeur des exportations doublent presque entre la première et la deuxième moitié de la décennie: de 1,7 à 2,9 millions \$; L. A. Carbo, *op. cit.*, p. 447.

²³ Ibarra H., *Tierra, Mercado y Capital Comercial en la Sierra Central. El caso de Tungurahua (1850-1930)*, Quito, Thèse de Maîtrise, FLACSO, 1987, p. 135.

²⁴ APL, *Exposición...Ministro de Hacienda*, 1857, p. 12.

²⁵ Carbo, L. A., *op. cit.*, p. 28-29.

Colombie augmente le nombre de transactions²⁶. Le gouverneur de la province d'Imbabura note toutefois que la reprise des échanges aurait pu être encore plus importante si les autorités du Cauca n'avaient pas imposé, en 1857, des droits de douane sur les exportations équatoriennes et ce, en dépit des termes du traité signé par les autorités centrales colombiennes²⁷.

La situation se dégrade toutefois au début des années 1860. La recrudescence de la lutte opposant libéraux et conservateurs en Colombie et le conflit de 1862 rendent la situation des producteurs textiles particulièrement difficile. Comme le ministre Lasso le souligne en 1863, les échanges furent alors pratiquement paralysés²⁸. Néanmoins la signature d'un nouveau traité d'amitié avec la Colombie, officialisant la fin des hostilités entre les deux pays, vient de nouveau revitaliser le commerce transfrontalier²⁹.

Il est intéressant de constater à quel point l'évolution de la production textile entre 1830 et 1860 se fait de façon cyclique. Nous sommes loin d'un univers statique ou d'une tendance constante de déclin mais plutôt face à des petits producteurs textiles qui réussissent à s'adapter à des contextes changeants sur le plan économique et politique.

²⁶ APL, "Aprobación del Tratado con la Nueva Granada", *Libro de Actas de la Honorable Cámara del Senado*, 3-XI-1856.

²⁷ APL, "Informe del Gobernador de Imbabura"; *Exposición...Ministro del Interior, de Relaciones Exteriores e Instrucción Pública*, 1857, (annexe) & L. Ospina V., *op. cit.*, p. 247.

²⁸ APL, *Exposición...Encargado del Ministerio de Hacienda*, 1863, p. 4.

²⁹ APL, "Aprobación del tratado de amistad, comercio y navegación celebrado con Colombia", *Libro Copiador de las Actas del Congreso Extraordinario de 1864, Cámara del Senado*, 28, 30, 31-III-1864.

La production artisanale guatémaltèque

Dans le cas du Guatemala, la crise apparaît comme encore plus profonde qu'en Équateur au lendemain de l'Indépendance. Selon la compilation réalisée par la Sociedad Económica, la capitale ne compte plus que 73 métiers à tisser en activité par rapport aux 637 répertoriés en 1820³⁰. Ce bilan catastrophique pousse le Gremio de Tejedores à exiger l'adoption de mesures protectionnistes alors que Gálvez adopte l'augmentation des tarifs suggérée par la commission présidée par Molina. En se référant à cette mesure, Woodward considère la hausse comme trop timide et trop tardive pour permettre à l'artisanat de retrouver son niveau du début des années 1820³¹. Si ce jugement s'ajuste bien à la situation de l'artisanat urbain, il faut éviter de l'étendre à la petite production rurale qui, comme à la fin de la période coloniale, est beaucoup moins affectée par le nouveau contexte.

C'est à cette époque que la région de Quetzaltenango consolide sa position de pôle principal de production textile tant au niveau de sa spécialisation lainière traditionnelle que comme principal fournisseur d'articles de coton à l'échelle nationale et ce, jusqu'au XXe siècle³². Cette évolution ne peut évidemment pas s'expliquer par les mesures tarifaires. A l'instar de la Sierra équatorienne, la longue tradition textile et l'isolement relatif des

³⁰“Exposición de la Junta de Gobierno de la Sociedad Económica”, 18 de junio de 1831; J. L. Reyes M., *op. cit.*, p. 205.

³¹Woodward, R. L., *Central America: A Nation Divided*, New York, Oxford University Press, 1985, p. 99.

³²Erazo F., J. A., *El desarrollo de la industria textil en el Occidente de Guatemala*, Guatemala, Universidad de San Carlos, Thèse de Licence, 1970.

départements de la région des Hauts plateaux rendent la zone peu perméable à la concurrence externe. En fait, la région profite plus que les autres de l'orientation particulière du régime de Carrera et de la fin des modalités coercitives de l'époque coloniale pour consolider sa vocation textile ainsi que pour établir des réseaux de commercialisation relativement autonomes.

La stabilisation de la situation du secteur textile au Guatemala se confirme d'une autre façon. Au cours de la seconde moitié des années 1830, nous n'avons pu recenser aucune représentation de la guilde des tisserands demandant l'adoption de nouvelles mesures protectionnistes. Comme nous l'avons déjà souligné, il faut attendre les années 1840 pour que le thème soit de nouveau débattu. Réagissant à l'accroissement des importations qui suit l'augmentation des ventes de cochenille, le ton des rapports de la Sociedad Económica devient de plus en plus alarmiste. Cependant, selon des données compilées par la Société elle-même en 1843, le nombre d'artisans liés au secteur textile dans la capitale est supérieur à celui de la décennie antérieure avec une centaine d'ateliers en activité³³. Apparemment paradoxal, ce phénomène s'explique justement par la relative prospérité générée par le boum de la cochenille. Profitant des préférences vestimentaires de type culturel, les artisans urbains reprennent une certaine place sur le marché. Un exemple intéressant, en ce sens, est le cas du maître-artisan Morga qui réussit à traverser les difficultés des premières années de vie républicaine et devient une figure centrale dans la

³³AGCA, B92.1, Leg. 3,611, Exp. 84,329, 1843.

capitale à cause de l'élaboration d'un tissu particulier de type coutil servant à la confection de jupes³⁴.

Un autre facteur important explique le climat relativement plus favorable pour la petite production textile au Guatemala dans les années 1840. Il s'agit du regain d'intérêt de la part du secteur commercial. Celui-ci se manifeste à travers l'appui donné, en 1845, par le Consulado à la Société Économique dans ses démarches auprès de l'État afin d'exiger des mesures favorisant le secteur artisanal³⁵. Des préoccupations sociales expliquent en partie cette attitude. A l'instar de la fin de la période coloniale, on espère ainsi éviter l'émergence de mouvements populaires au sein du monde urbain. Néanmoins, cette vision s'inscrit surtout dans une tendance plus globale de retour au schéma antérieur de monopole et de privilèges favorisé par le régime de Carrera. On recrée à l'échelle nationale, plutôt que centraméricaine, plusieurs caractéristiques des pratiques commerciales de l'époque coloniale³⁶. Sans revenir à l'alliance tacite entre secteur artisanal et commercial, les marchands sont intéressés à maintenir des liens similaires à ceux en vigueur avant l'émancipation afin de tirer le meilleur profit de certains articles locaux qui demeurent toujours concurrentiels. Aux tissus difficiles à substituer par des importations pour des raisons culturelles, s'ajoutent les articles qui, grâce à leur prix

³⁴Arriola de Geng, O., *op. cit.*, p. 27. A noter que l'expression, *morga*, demeure toujours en usage aujourd'hui pour désigner tant une technique particulière de tissage qu'une catégorie de tissu dont les caractéristiques ne correspondent cependant plus aux articles élaborés à l'époque.

³⁵"Juan Matheu al Ministro de Hacienda y Guerra", 25-II-1845; R. L. Woodward, *Carrera...*, *op. cit.*, p. 372.

³⁶Woodward, R. L., *Privilegio...*, *op. cit.*, p. 197-198.

inférieur, demeurent concurrentiels comme dans le cas des tissus de laine les plus grossiers ou celui des sacs élaborés à partir d'agave³⁷.

Cependant, malgré le discours proartisanal du régime, il faut attendre la décennie suivante pour que soit mis de l'avant le premier projet d'appui direct. Il s'agit de la décision, déjà mentionnée, d'importer six métiers à tisser mécaniques. L'annonce suit de près une rencontre entre Carrera et les artisans de la capitale et précède une tournée qu'il compte réaliser dans la région de Quetzaltenango. Dans ses échanges avec Carrera, la guilde ne relève pas explicitement la contradiction entre mécanisation des opérations de tissage et survie de l'artisanat. Confirmant la justesse de l'analyse de Domingo Samayoa, ils soulignent plutôt le besoin d'importer de l'équipement d'égrenage et de filature afin de compter sur une source d'approvisionnement régulière de filés à prix compétitifs³⁸.

En attendant la création de telles entreprises, les artisans demandent au gouvernement de financer l'importation de 1,000 tercios de fil de coton annuellement, soit approximativement 150,000 livres. Quantité pratiquement équivalente aux volumes de fil importé selon les rares données dont nous disposons pour cette période³⁹. De plus, on espère que cette mesure servira à en abaisser le prix. De trois réaux la livre, généralement payés pour le fil étranger, on demande au gouvernement d'en fixer le prix à un seul réal,

³⁷Solórzano F., V., *op. cit.*, p. 287.

³⁸“Eugenio Garza y Jacinto García al Presidente de la República”; AGCA, B55, Leg. 28,566, 1852.

³⁹Près de 160,000 livres pour une valeur légèrement supérieure à 60,000 pesos; AGCA, *Estado de las introducciones de efectos extranjeros habidas en la aduana de Guatemala en 1851 con expresión de sus procedencias, vías de importación y valores conformes a la tarifa de 1837*, Guatemala, Imprenta de la Luna, 1852.

soit une valeur de 50% inférieure au prix du fil local selon les données de Savoy⁴⁰. Pour réduire à ce point les prix, la guilde suggère que ces achats soient exempts de toute charge fiscale et prévoit, à l'instar d'une demande similaire faite à la fin de la période coloniale, assumer l'ensemble de la distribution sans l'intermédiaire des commerçants locaux. C'est donc une véritable demande de subvention qui est adressée à Carrera.

Cette requête illustre une des tendances les plus intéressantes de l'évolution de la petite production textile guatémaltèque au cours de la première moitié du XIXe siècle. Dans un contexte de croissance rapide des importations textiles, les tisserands locaux utilisent de plus en plus de fil importé, exclusivement ou en mélange avec du fil local, afin de produire un article plus compétitif. Cette stratégie n'est pas un phénomène nouveau. Elle découle d'une tendance qui n'a fait que s'amplifier depuis le début des années 1840⁴¹. Elle nous indique bien la capacité d'adaptation des artisans dans un contexte plus difficile que dans la Sierra équatorienne à cause de la proximité du Belize.

Comme deuxième axe d'intervention, les artisans insistent sur l'organisation de séances de formation en technique de teinture. Comme dans le cas de la situation prévalant dans les petits établissements textiles équatoriens, la guilde reconnaît qu'une des plus graves lacunes de la production de ses membres est la stabilité des coloris. Bien que les tissus

⁴⁰Savoy, G., "Hilandería...", *Gaceta de Guatemala*, 19 -IV-1860.

⁴¹Les exportations britanniques de fil, à l'exception du fil à coudre, vers l'ensemble de la région centraméricaine, s'établissent en moyenne dans les années 1830 à 17,000 livres, 177,000 dans les années 1840 et 227,000 en 1851; R. A. Naylor. *op. cit.*, p. 193-195, 200-203.

locaux sont de meilleure qualité et plus durables que les articles importés⁴², les tisserands ont souvent de la difficulté à les écouler, même à un prix compétitif par rapport aux importations, à cause de ce problème de finition. En réponse à cette demande, le gouvernement finance la publication d'un manuel sur les techniques de teinture rédigé par le père Gregorio de Rosales toujours considéré, malgré son âge avancé, comme le spécialiste local au niveau textile. Il choisit de privilégier les techniques de teinture de la laine afin de consolider le secteur qu'il juge le plus concurrentiel face aux importations⁴³.

Pour les artisans, les résultats de toutes ces consultations sont minces. La suggestion d'importation de fil n'est pas retenue et l'importation d'équipement de filature ne donne naissance, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, qu'à l'expérience marginale de García Granados. Le seul bénéfice direct pour les tisserands se limite à la distribution de cardes qui ne furent d'ailleurs réparties qu'entre un nombre limité de membres de la guilde⁴⁴. Une pratique qui relève plus du clientélisme politique que d'un véritable intérêt gouvernemental à faire la promotion du secteur.

Il n'en demeure pas moins intéressant de constater à quel point les acteurs de l'époque ont su développer des alternatives afin de résoudre les principaux problèmes de la petite production rurale. Soulignons qu'en appliquant les recommandations de Samayoa et de la

⁴²Qualité confirmée par Casal; *op. cit.*, p. 52-53. Ceci s'explique par la tradition de doubler le fil avant de le tisser ce qui donne au tissu un degré de résistance accru à l'usure. Le poids des tissus est ainsi supérieur avec un ratio de 200 grammes par vare plutôt que les 120 grammes des articles manufacturés.

⁴³Rosales, G. de, *Instrucción para teñir y dar colores a las lanas para el uso de los tintoreros de Los Altos*, Guatemala, Imprenta de la Paz, 1852, p. 2.

⁴⁴AGCA, B55, Leg. 28,566, 1852.

gilde, le régime de Carrera aurait développé un modèle original de mécanisation des opérations des petits producteurs.

A un coût financier réduit, l'État aurait facilité l'incorporation de nouvelles technologies et ainsi, favorisé l'ébauche d'une dynamique de capitalisation des ateliers textiles⁴⁵. Il est évidemment risqué d'affirmer que ce schéma aurait effectivement permis de pallier l'énorme différence de contexte par rapport au modèle classique de protoindustrialisation, toutefois, la situation à l'époque semble particulièrement propice à l'ébauche de processus novateurs. Selon les données d'observateurs pour les années 1860, il est manifeste que la petite production textile tant en Équateur qu'au Guatemala connaît une des phases les plus dynamiques de son évolution.

La petite production textile vers 1860

Parmi les chroniques et les bilans économiques, datant du milieu du XIXe siècle, deux sources sont particulièrement importantes pour saisir la situation du secteur artisanal. Ce sont, en Équateur, les carnets de voyage de Hassaurek et, au Guatemala, le bilan économique de Pio Casal. Ces témoignages sont d'autant plus pertinents qu'ils incluent les rares estimations quantitatives de cette période.

⁴⁵A partir de l'exemple colombien, Berry analyse les causes de l'incapacité des artisans à entamer un processus de protoindustrialisation similaire au contexte européen du XVIIIe siècle. Parmi les principaux facteurs qui expliquent l'échec d'un tel modèle en Amérique latine, il insiste sur l'incidence de la faible capacité d'incorporer de nouvelles technologies à cause des coûts financiers trop élevés pour le niveau de revenus des petits producteurs; "The Limited Role of Rural Small-scale Manufacturing for Late-comers: Some Hypotheses on the Colombian Experience", *Journal of Latin American Studies*, Vol. 19, no. 2 (1987), p. 295-322.

Par exemple, Hassaurek décrit la situation de la production textile artisanale de la façon suivante:

"Cotacachi, Atuntaqui, and Guano, near Riobamba, are the most industrious villages of the Republic, and the natural effect of labor is prosperity. Cotacachi, therefore, presents a friendly appearance. New houses greet you on all sides, and buildings are everywhere in process of construction. The chief article of manufacture is ponchos, which are exported to Quito, Guayaquil, and New Granada"⁴⁶.

Il estime que l'on fabrique mensuellement 6,000 ponchos de coton à Cotacachi. Une donnée intéressante car elle peut servir de base pour évaluer les niveaux de production d'une communauté spécialisée dans la production textile. En tenant compte de la quantité moyenne de tissus servant à la confection des ponchos, environ 4 vares⁴⁷, nous sommes en présence d'une production annuelle d'approximativement 240,000 vares de tissu de coton. Au prix moyen de trois réaux la vare⁴⁸, cette quantité de tissus a une valeur totale de 90,000 pesos. Cette somme représente près de 10% des importations totales d'article de coton, lesquelles s'élevaient en moyenne annuellement à 1,150,000 pesos entre 1860 et

⁴⁶Hassaurek, F., *op. cit.*, p. 175.

⁴⁷Selon les documents iconographiques de l'époque, les ponchos sont moins longs en ne couvrant que le buste, soit une vare de chaque côté, bien qu'aussi large, soit deux vares. En transposant ces données en lisière standard d'une vare de large, la confection d'un poncho nécessite 2 lisières de 2 vares.

⁴⁸Nous utilisons, comme base de calcul, la moyenne du prix au détail des tissus de coton de type *liencillo* compilé par l'agent consulaire français sur la place de Quito, soit 1,5 à 6 réaux par vare. Comme le tissu de poncho est plus compact que les tissus ordinaires de coton, ce prix nous semble réaliste. Contrairement aux tissus de laine, nous ne disposons que de cette mention pour les premières décennies du XIXe siècle; Ministère des Relations Extérieures (Quai d'Orsay), Correspondance Consulaire et Commerciale, Quito, Vol. 1, folio 427; Y. Saint-Geours, "La sierra du nord...", *op. cit.*, p. 15. Cette compilation est toutefois particulièrement importante car, si nous considérons le prix minimum de 1,5 réal pour les calicots et que nous le transposons en centimes, soit 20 centimes par vare, nous sommes en présence d'un prix nominal qui, comme nous le verrons, devait s'avérer incroyablement stable tout au long du XIXe siècle.

1865⁴⁹. A cela s'ajoute une production textile plus diversifiée qui comprend divers types de tissus de coton; ponchos, manteaux et pantalons de laine; et, plus surprenant, des tissus de soie pour la fabrication de veston et cravate⁵⁰. Ces articles, dirigés à la fraction plus fortunée et plus urbanisée de la demande interne, cadrent assez mal avec le portrait traditionnel d'une production artisanale orientée uniquement vers les secteurs populaires. Le rapport d'un chef politique du canton vient confirmer, une dizaine d'années plus tard, l'ampleur du secteur textile de Cotacachi. Il y recense 1,472 tisserands, 100 ourdisseurs et 133 fabricants d'étoffe de laine, les *ruaneros*. Ensemble, ces artisans textiles représentent plus de 60% de la population active du canton estimée à 2,779 personnes⁵¹.

Bien qu'il faille combiner avec précaution ces deux séries de données, elles nous permettent d'estimer la productivité moyenne des tisserands de Cotacachi: un peu plus de 16 vares mensuelles de tissu de poncho⁵². Cette moyenne est plausible dans la mesure où la production textile de Cotacachi est diversifiée, mais un tel niveau ne justifie pas en soi l'image de dynamisme présentée par Hassaurek, puisqu'il ne représente que le tiers de la capacité de production de son homologue colonial⁵³. En reprenant le niveau de

⁴⁹Moyenne calculée à partir des données officielles de 1860 à 1865. A noter qu'il est important de prendre plus d'une année comme base de comparaison à cause des fortes fluctuations annuelles de la valeur des importations, soit d'un minimum de près de 600 000 pesos à plus de 2 millions; APL, *Exposición...Ministro de Hacienda*, 1860-1865.

⁵⁰Hassaurek, F., *op. cit.*, p. 175.

⁵¹"Informe del Jefe Político del cantón Cotacachi", 1875; Y. Saint-Geours, "La sierra du nord...", *op. cit.*, p. 11.

⁵²240,000 vares par 1,472 tisserands: 163 vares par an.

⁵³Selon Tyrer, la fabrication de 56 vares de draps nécessitait trente jours de travail en ne prenant en considération que les opérations de tissage; *op. cit.*, p. 156.

productivité d'alors, qui doit d'ailleurs être considéré comme un minimum⁵⁴, nous serions en présence d'une capacité productive à Cotacachi de plus de 800,000 vares sans compter la production des fabricants d'étoffe de laine. A partir du même prix moyen de 3 réaux par vare, la valeur de la production de cette seule communauté serait de 300,000 pesos, soit l'équivalent de 25% des importations totales d'articles de coton. Notons que la valeur réelle de l'ensemble de la production est vraisemblablement supérieure à ce chiffre compte tenu des prix nettement plus élevés des articles de laine et de soie.

Comme le souligne Hassaurek, si Cotacachi est le centre artisanal le plus actif, il n'est cependant pas unique. Il mentionne également Atuntaqui, situé un peu plus au nord sur la route vers le sud colombien, qui est réputé pour son intense activité commerciale ainsi que pour son important secteur de muletiers. Nous retrouvons ici des effets d'induction similaires à ceux déjà décrits pour Ambato car la population se dédie surtout à la production de sacs servant aux activités d'exportation vers la Nouvelle-Grenade. Le troisième exemple cité par Hassaurek est celui de Guano, principal centre de production lainière dans la région centrale de la Sierra tout au long du XIXe siècle. Dans ce dernier cas, la petite production rurale côtoie un des plus grands obrajes encore en activité.

Ce phénomène n'est pas exceptionnel car nous le retrouvons dans la région de Cayambe, au nord de Quito, avec le cas de Tabacundo situé à la périphérie de Guachalá. Cette

⁵⁴Cette hypothèse d'une productivité égale pour l'élaboration d'articles textiles de laine et de coton sous-estime de façon évidente la production du secteur cotonnier, car la somme de travail par vare de tissus de laine est nettement supérieure au temps nécessaire par vare de cotonnades. En fait, la grande différence de prix entre article de coton et drap de laine ne peut s'expliquer exclusivement par le coût de la matière première mais correspond également à des quantités de travail nécessaires distinctes.

communauté, d'environ 2,000 personnes, fut longtemps connu comme un centre artisanal d'importance mais sans atteindre la renommée des trois exemples déjà cités. Le secteur textile y occupe une place centrale car, selon la description de Hassaurek, presque toutes les familles se dédient à la production textile⁵⁵. Cette situation se reproduit dans d'autres régions de la Sierra comme, par exemple, dans le canton de Pelileo où un important secteur artisanal cohabite avec l'unique grand obraje encore en activité dans la province du Tungurahua, celui de San Ildefonso⁵⁶. On retrouve un phénomène similaire dans les environs de Latacunga. Selon les commentaires du gouverneur de la province dans les années 1850, la région maintient une importante production textile au sein de plusieurs communautés ainsi que dans divers obrajes. Le rapport souligne que les producteurs n'arrivaient pas à combler la demande et que les prix étaient si intéressants qu'ils permettaient aux artisans de rembourser facilement les avances des commerçants⁵⁷. Cette symbiose régionale entre obraje et petite production textile rurale suit de près le réseau routier dont les grands axes demeurent ceux développés au cours de la période coloniale. La stratégie consiste à tirer profit des circuits commerciaux existants dans des zones où les obrajes demeurent des pôles d'attraction pour les marchands.

Aucune zone n'est aussi représentative du caractère hybride de la distribution régionale de la production textile que celle d'Otavalo. Proche du marché colombien, la région compte une dizaine d'obrajes ainsi qu'un nombre important de petits producteurs. Selon les

⁵⁵Hassaurek, F., *op. cit.*, p. 147.

⁵⁶"Informe del Jefe Político de Pelileo", 28-III-1885; H. Ibarra, *Tierra, Mercado...*, *op. cit.*, p. 135-136.

⁵⁷APL, "Informe del Gobernador de la Provincia del León", 18-VII-1856; *Exposición...Ministro del Interior, de Relaciones Exteriores e Instrucción Pública*, 1857, (annexe).

données officielles, 46% de la population rurale se consacre à la production artisanale au début des années 1860⁵⁸. Cet énorme complexe textile régional favorise le maintien de la capacité de résistance des communautés face à l'expansion des haciendas grâce à l'accès élargi à la terre que permet de financer les revenus de la production artisanale. Un rapport du gouverneur d'Imbabura datant de 1854 confirme ce phénomène en soulignant que les familles amérindiennes sont couramment propriétaires d'un ou plusieurs lopins de terre⁵⁹.

Quant à la région d'Ambato, elle est encore une fois un des meilleurs exemples du dynamisme des petits producteurs. Autre province où la présence de l'hacienda demeure limitée, elle connaît dans les années 1860 un boom économique. Un bilan de l'époque prétend même que la production d'articles de cuir et d'agave est si active dans cette région que le niveau des transactions surpasse l'ensemble de celles réalisées par les provinces d'Imbabura, Pichincha, Léon et Chimborazo réunies⁶⁰. Le rapport du gouverneur de la province de 1871 reprend globalement la même analyse en insistant sur des ventes dans toutes les provinces de la Sierra et de la côte et des exportations de sacs et de cordage vers le sud colombien et jusqu'à Panama⁶¹.

Plus au sud, dans l'Azuay, les données officielles sur l'activité artisanale dans les cantons de Cuenca, Azogues et Gualaceo indiquent, pour la fin des années 1840, des ventes de

⁵⁸Ramón, G., *El Cabildo de Otavalo 1850-1975*, Quito, CAAP (mimeo), 1985, p. 25.

⁵⁹Chiriboga, M., *Jornaleros...*, *op. cit.*, p. 69.

⁶⁰Academia Nacional del Ecuador, *Almanaque para el año de 1863*, Imprenta del Gobierno, 1863, p. 134-135; H. Ibarra, *Tierra, Mercado...*, *op. cit.*, p. 119-120.

⁶¹APL, *Informe del Gobernador de la Provincia de Tungurahua*, 22-I-1871.

205,925 vares de tissus de laine et de coton dont plus de 40% sont "exportés" vers la côte et les provinces voisines⁶². A cela s'ajoutent près de 20,000 ponchos, tapis et couvertes de laine et 6,700 vares d'articles de dentelle. Le principal débouché est cependant local, soit le vaste secteur de confection des chapeaux, connus sous l'appellation de panamas, qui regroupe 60% de la population.

En plus de ces grands centres, nous retrouvons une foule de paysans-artisans disséminés dans la Sierra qui produisent, sur une base domestique, des quantités réduites de tissus. Pratiquement tous les rapports des gouverneurs des diverses provinces de la Sierra au cours des années 1850 et 1860 en font mention. Si le ton officiel utilisé pour décrire ce secteur est toujours aussi négatif en insistant sur sa faible productivité, on met cependant l'accent sur le rôle-clé que joue la production textile dans l'économie des communautés.

L'estimation, faite par Jijón, de la proportion de laine brute utilisée par les diverses formes traditionnelles de production, 98% des 60,000 arrobes disponibles ou 1,5 million de livres de laine, illustre bien l'importance du phénomène. En assumant que les diverses étapes d'élaboration artisanale de fil entraînent une perte de volume de 50 à 60%⁶³, cette quantité de laine permet la fabrication de 600,000 à 750,000 livres de fil. Considérant qu'il faut une demi livre de fil pour fabriquer une vare de tissus de flanelle, nous sommes en présence d'une production potentielle de 1,2 à 1,5 million de vares, soit plus de deux vares

⁶²El Nacional, 17-VII-1849; M. Chiriboga, *Jornaleros...*, *op. cit.*, p. 85.

⁶³Cooper, J., *op. cit.*, p. 4.

par habitant de la sierra⁶⁴. Un volume impressionnant si nous prenons en considération le caractère archaïque des techniques utilisées⁶⁵. Les contemporains soulignent le savoir-faire et la dextérité des familles de tisserands ruraux. Par exemple, Villavicencio relève la finesse de certains tissus de flanelle ainsi que la qualité des articles brodés et de dentelle⁶⁶.

Pour ce qui est du Guatemala, les données compilées par Casal illustrent bien que le secteur artisanal au milieu du XIXe siècle est aussi dynamique qu'en Équateur. Sa description des principales activités productives par région confirme que la distribution géographique respecte les tendances amorcées au cours de la période coloniale avec une concentration textile dans la région de Los Altos et, comme principal centre, le département de Quetzaltenango. Il souligne qu'en plus d'une foule de tisserands d'origine métisse et amérindienne travaillant sur une base domestique, nous retrouvons de petits ateliers qui emploient jusqu'à une demi-douzaine d'apprenti⁶⁷.

A partir d'un calcul sophistiqué qui tient compte des habitudes de consommation sur la base de l'origine ethnique et du sexe, Casal évalue la production locale de tissus de laine à 300,000 pesos annuellement, soit le double des importations légales d'articles de laine de

⁶⁴Estimation effectuée à partir des données compilées par Hamerly qui établit la population de l'ensemble de la sierra, en incluant l'Azuay, à 525,857 habitants sur un total de 616,209 en 1838-40; *op. cit.*, p. 83.

⁶⁵Selon les premières observations de la production textile traditionnelle réalisées dans les années 1930, on évalue qu'un tisserand compétent prend, à temps complet, un jour pour élaborer une vare de tissus de poncho sur un métier à pédale et trois jours sur un métier traditionnel; M. Saenz, *Sobre el Indio Ecuatoriano*, Mexico, Secretaría de Educación Pública, 1933, p. 62.

⁶⁶Villavicencio, M., *Geografía de la República del Ecuador*, New York, Imprenta de Robert Craiphead, 1858, p. 305, 332.

⁶⁷Casal, P., *op. cit.*, 21, 50, 52, 54.

tout type: 147,488 pesos⁶⁸. Il justifie son calcul de la façon suivante: une production de tissus de type *jerga* de 400,000 vares au prix moyen de 3 réaux pour un total de 150,000 pesos⁶⁹, 50,000 vares de draps qu'il estime à deux pesos pour un total de 100,000 pesos⁷⁰ et des exportations régionales qu'il fixe à 50,000 pesos. Nous reviendrons ultérieurement sur sa façon d'évaluer les niveaux de consommation textile qui tend, selon nous, à sous-estimer la demande locale. Cependant, ces chiffres démontrent bien que la petite production lainière joue un rôle déterminant sur le marché interne.

Casal précise d'ailleurs que, malgré des tentatives répétées par les marchands de la capitale, les tissus de laine de consommation populaire ainsi que les draps servant à la confection des ponchos n'ont jamais pu être substitués par des importations. Celles-ci sont constituées essentiellement d'articles de luxe ou de tissus qui s'y apparentent car, comme le souligne un observateur français de l'époque, les meilleures possibilités de profit au Guatemala sont reliées aux tissus de bas de gamme ayant néanmoins le fini d'article de qualité supérieure. Ils sont susceptibles, selon Casal, de satisfaire le goût de luxe chez les secteurs sociaux, en particulier urbains, qui ont des revenus limités mais qui ont le souci de soigner leur apparence vestimentaire⁷¹. Cette description s'ajuste assez bien avec l'image

⁶⁸"Comercio de Importación de la República de Guatemala durante el año 1865", Ministerio de Relaciones Exteriores; AGCA, B84.11, Leg. 7,467, 1866.

⁶⁹Casal établit ce prix moyen en combinant les données sur la composition de la demande et l'échelle de prix selon le niveau de qualité de la *jerga*: 200,000 vares à 1 réal; 100,000 vares à 3 réaux et 100,000 vares à 8 réaux; *op. cit.*, p. 50-51.

⁷⁰Le coût du drap varie considérablement selon la qualité de la laine et du tissage, soit de 1 à 25 pesos. Casal suggère ce prix de 2 pesos en considérant que la majeure partie des tissus de poncho sont bas de gamme; *op. cit.*, p. 50-51.

⁷¹Annales du Commerce Extérieur, Faits Commerciaux, no. 3; C. F. S. Cardoso et H. Pérez Brignoli, Centroamérica y la economía occidental, San José, EDUCA, 1977, p. 164. L'intérêt particulier des Français pour le commerce des articles de laine s'explique par la situation prédominante qu'ils occupent

d'un embryon précoce de classe moyenne urbaine dont la présence est généralement mentionnée pour le début du XXe siècle plutôt qu'au milieu du XIXe.

La supériorité des tissus de laine guatémaltèques est également confirmée par la présence d'exportations vers le Chiapas et les autres pays centraméricains, en particulier le Costa Rica⁷². Bien que les quantités présentées soient peu significatives par rapport à l'ensemble des exportations, ces sommes sont importantes à l'échelle des petits producteurs.

TABLEAU 6
EXPORTATION DE TISSUS DE LAINE, 1862-1865
(en pesos et % des exportations)

Année	Valeur	%
1862	44,340	3,7
1863	83,950	6,3
1864	101,104	7,4
1865	73,104	4,2

Source: G. E. Palma, *Algunas relaciones entre la Iglesia y los grupos particulares durante el periodo de 1860 al 1870. Su incidencia en el movimiento liberal de 1871*, Guatemala, Thèse de Licence, Universidad de San Carlos, 1977, p. 72, 77, 81, 83, 85.

La principale raison qui explique pourquoi les draps guatémaltèques parviennent à concurrencer les tissus similaires britanniques, tant par leur prix que par leur qualité⁷³, est

en couvrant plus de 60% de la demande de tissus importés; "Comercio... 1865", AGCA, B84.11, Leg. 7,467, 1866.

⁷²Selon le détail des exportations pour 1868, 60% des envois de tissus de laine, *ropa de lanas*, sont faits vers le port de Punta Arena au Costa Rica, "Sr Andersen al Ministro de Relaciones Exteriores", 18-IV-1869; AGCA, B81.10, leg 7,465, 1860.

⁷³Casal, P., *op. cit.*, p. 58.

que l'on continue à utiliser la laine comme fil de trame plutôt que le coton. Ceci permet l'élaboration d'un tissu plus épais et plus compact donc d'une durabilité accrue.

Pour ce qui est de la production cotonnière, les chiffres de Casal sont moins précis. Il signale, comme une chose évidente pour ses contemporains, que le nombre de familles qui s'y dédient est nettement plus important qu'au niveau lainier bien qu'il estime que seul le quart des besoins est couvert localement⁷⁴.

Les données compilées par Savoy, afin de justifier le bien-fondé de son projet de filature, nous permettent de dresser un tableau beaucoup plus détaillé de la situation du secteur⁷⁵. Il évalue à 1,200 le nombre de métiers à tisser en activité pour la seule ville de Quetzaltenango⁷⁶. Nous sommes ainsi en présence d'un centre artisanal qui surpasse le niveau atteint par la capitale à la fin de la période coloniale.

Plus intéressante est son estimation de la quantité totale de fil consommée quotidiennement par les tisserands dans l'ensemble du département. En transposant les 3,000 livres de fil de coton en manta au ratio de 200 grammes de fil par vare, nous avons une production quotidienne de près de 7,000 vares. Si, à l'instar de la situation équatorienne, nous reprenons la notion d'un mois de travail de 20 jours sur une année de 10 mois, la production annuelle de tissus dépasse 1,3 million de vares. Un niveau tout à

⁷⁴ibid., p. 53.

⁷⁵Savoy, G., "Hilandería...", *Gaceta de Guatemala*, 19 -IV-1860.

⁷⁶Pour saisir l'importance du secteur, soulignons que la ville ne compte que 20,000 habitants dans les années 1860, P. Casal, *op. cit.*, p. 20.

fait plausible dans la mesure où, comme nous l'avons déjà souligné, le secteur artisanal d'Antigua à la fin de la période coloniale en produisait 2 millions. Ce résultat demeure toutefois impressionnant compte tenu des techniques utilisées. Bernoulli les décrit, à la fin des années 1860, comme typiquement précolombiennes⁷⁷.

L'information présentée jusqu'à présent confirme donc l'hypothèse de Maiguashca quant à un secteur artisanal qui occupe une place centrale au sein de l'économie et ce, tant en Équateur qu'au Guatemala. Les données de Savoy ou de Jijón sont d'ailleurs des indicateurs précieux en ce sens. Bien que nos estimations demeurent sommaires, elles permettent néanmoins de chiffrer la production artisanale en terme de millions de vares. Considérant ces niveaux de production ainsi que la capacité des petits producteurs de réagir à la conjoncture, nous sommes donc loin de la notion de sociétés rurales repliées sur elles-mêmes mais plutôt face à des communautés qui ont une présence significative sur le plan des échanges⁷⁸. Les artisans ne sont cependant pas la seule forme traditionnelle à

⁷⁷Bernoulli, G., "Briefe aus Guatemala", Petermann's Geographische Mitteilungen, Vol. 14, 1868, p. 90; J. C. Cambranes, *op. cit.*, p. 137.

⁷⁸Un de ceux qui ont le mieux systématisé la notion d'une économie paysanne relativement dynamique est Sol Tax dans son étude pionnière sur la région de Panajachel au Guatemala réalisée dans les années 1930; *El Capitalismo del Centavo. Una Economía Indígena de Guatemala*, T. 1-2, Guatemala, Seminario de Integración Social Guatemalteca, 1964 (1953). Bien que ce courant d'anthropologie économique est demeuré présent jusqu'aux années 1950, la conception d'un monde fermé à l'extérieur inscrite dans la notion de *close corporate community* de Wolf a généralement été privilégiée par la suite au détriment d'une perspective qui donne une plus large place aux efforts des communautés à tirer le meilleur profit, dans un contexte évidemment difficile, de sa nécessaire articulation au monde économique qui l'entoure; "Closed Corporate Peasant Communities in Mesoamerica and Central Java", *Southwestern Journal of Anthropology*, Vol. 13, no. 1 (1957), p. 1-18. Il ne s'agit pas de dénier la valeur analytique du concept dans la mesure où il permet bien de cerner les spécificités du monde communal mais plutôt de mettre en perspective l'importance des échanges dans la stratégie de reproduction de communautés déjà fortement déstructurées par plus de trois siècles de présence espagnole. En ce sens, les données mises en perspective pour le XIXe siècle permettent de revoir, sur le plan chronologique, le concept de "capitalisme à l'échelle microscopique" de Tax. Celui-ci ne peut être perçu comme une nouveauté propre aux années qu'il étudie mais plutôt comme l'aboutissement d'un long cheminement historique. Notons toutefois que les travaux récents d'ethnographie du vêtement se limitent trop souvent à circonscrire l'analyse à la sphère familiale

réussir à survivre durant le XIX^e siècle. A eux s'ajoutent les obrajes équatoriens qui conservent tardivement un rôle significatif dans l'approvisionnement de ce qui constitue leur spécialisation classique: la production de tissus de laine.

L'évolution des obrajes au XIX^e siècle

Tout comme la petite production rurale, les obrajes traversent une crise importante à la veille et au lendemain de l'Indépendance. Néanmoins, selon les observations de l'envoyé français Henri Ternaux, plusieurs familles de l'ancienne aristocratie créole possédaient à la fin des années 1820 de "vastes fabriques"⁷⁹. En l'absence de recensement ou de compilation, il est difficile d'évaluer le nombre d'obrajes ayant conservé une vocation commerciale dans les premières années de vie républicaine. Nous ne disposons que de mentions ponctuelles indiquant que certains sont encore en activité comme Huachi, San Idelfonso, Guachalá et évidemment les installations à l'origine des tentatives de mécanisation telles que Tilipulo de Larrea, la San Juan de Montúfar et celles de Jijón.

Une des dimensions les plus intéressantes de cette période est la transformation de l'image que les propriétaires d'obraje veulent projeter de leur secteur. Quoique les techniques de production soient toujours aussi archaïques, les obrajeros prennent l'habitude de désigner

sans tenter de mesurer l'importance économique de cette petite production textile malgré l'accent mis dans des études qui datent également des années 1930, comme celles de L. M. O'Neale, où l'on est attentif à relever les liens des unités domestiques avec le marché quant à l'approvisionnement textile; *Tejidos de los Altiplanos de Guatemala*, Guatemala, Seminario de Integración Social Guatemalteco, 1965 (1945).

⁷⁹Ternaux, H., "Informe de Henri Ternaux Compans sobre la Gran Colombia en 1829", *Revista de Historia Económica*, No. 4 (1988), p. 246.

leurs installations sous le nom plus moderne de *fábricas de bayetas*. Par exemple, lors du débat sur le thème du glorieux passé industriel du pays au cours de la troisième Convention Nationale de 1843, ce terme est préféré à celui d'obraje à connotation trop coloniale⁸⁰. L'expression est d'ailleurs reprise dans la section du rapport ministériel intitulé "Progrès Industriels de la République"⁸¹. L'objectif ici est simple. On veut ainsi s'associer aux premiers efforts de mécanisation afin d'infléchir les politiques économiques. Les aspirations sont de nature protectionniste avec des résultats assez maigres comme nous l'avons déjà signalé. Néanmoins, ces pressions sont suffisamment importantes pour inciter l'État à promulguer la loi de 1847 sur l'importation de moutons de type merino⁸². Une mesure utilisée par certains propriétaires d'obrajes pour améliorer leur cheptel⁸³.

Au cours de la première moitié du XIXe siècle, les obrajes sont sujets aux mêmes fluctuations conjoncturelles que le secteur artisanal. La série d'ententes signées entre 1845 et 1859 par Larrea pour assurer la commercialisation de la production de Tilipulo est un excellent moyen de suivre ces cycles. Les données de ces accords nous permettent d'abord de chiffrer la production moyenne de l'obraje à partir de la quantité de tissus à être livrée annuellement. A raison de 660 à 720 *cabos*⁸⁴, il s'y produit entre 30,000 et

⁸⁰APL, *Actas de la Tercera Convención Nacional*, 8-V-1843.

⁸¹APL, *Exposición...Ministro del Interior y de Relaciones Exteriores*, 1843, p. 19.

⁸²APL, "Ley que concede privilegios a quienes introduzcan ovejas merinas", *Actas del Congreso Ordinario, Cámara de Representantes*, 4-XI-1846 & *Actas del Congreso Ecuatoriano, Cámara de Senadores*, 29-X-1847.

⁸³Dans le cas de l'obraje de Guachalá, le type de fibre est explicitement mentionné lors de ventes de laine ou de tissus; AHBCE, *Fondo Neptalí Bonifaz*, II, 5/VII/8, f. 104 & 5/VII/89, f. 111.

⁸⁴Le *cabo* comme unité de mesure pose certains problèmes car la quantité de tissu peut varier de façon importante d'un envoi textile à l'autre. Par exemple, dans les données comptables de l'obraje de Guachalá, on mentionne des cabos d'un minimum de 41 vares tandis que d'autres peuvent atteindre un peu plus de 50 vares; AHBCE, *Fondo Neptalí Bonifaz*, II, 5/V/15, f. 51-59 & 6/VIII/19, f. 37-38, 1892.

32,000 vares par an⁸⁵. Ce niveau se compare avantageusement à la production de Jijón dans ses installations mécanisées de Chillo. Les résultats ne surprennent pas car, avec ses 142 péons dont 50 tisserands, 34 fileurs et 16 cardeurs en 1860, Tilipulo figure parmi les plus importantes installations de cette époque⁸⁶.

Les modalités de paiement sont un autre élément intéressant car elles illustrent à la fois l'importance du marché colombien comme débouché et le maintien de la logique commerciale issue de la fin de la période coloniale. Le premier contrat inclut une avance de 800 pesos afin de permettre à Larrea de payer le tribut de ses péons tandis que la seconde entente établit que la valeur totale du contrat est versée au moment de la signature. La moitié est remise sans intérêt alors que le reste entraîne l'obligation de payer un intérêt mensuel de 1% au cours des quatre ans prévus au contrat⁸⁷. Toutes les sommes doivent être versées en once d'or⁸⁸.

L'élément illustrant le mieux le caractère cyclique de cette période est la fluctuation du prix unitaire tel que noté dans le tableau 7. L'unification du prix dans le deuxième contrat est intéressante pour Larrea à cause de la majoration de 75% du prix des bayetas. Cette

Afin de donner ici un ordre de grandeur de la production de Tilipulo, nous avons établi notre estimation de la production sur la base d'un cabo équivalant à 45 vares.

⁸⁵Soulignons que cette estimation ne tient pas compte de l'entente parallèle mentionnée dans le chapitre antérieur, soit celle que signe Larrea avec M. Semblantes, "Contrato de compra-venta de manufacturas a Mariano Semblantes", 31-V-1852 & 1-II-1853; A. Kennedy T. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 200-201.

⁸⁶La capacité de Tilipulo est d'ailleurs légèrement supérieure à celle de Peguche qui compte, au début des années 1850, 33 tisserands, 56 fileurs et 19 cardeurs sur un total de 174 travailleurs; AFJ, *Libro Mayor*, 1850-1852.

⁸⁷Kennedy T., A. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 200.

⁸⁸La quantité prévue est 800 onces d'or, soit 14,200 pesos au taux de 17 pesos 6 réaux l'once.

hausse s'ajuste bien avec la conjoncture économique favorable soulignée dans le rapport ministériel de 1847⁸⁹. La baisse du prix moyen dans le troisième contrat s'inscrit dans le contexte de crise décrit par les ministres Gómez de la Torre et Espinel en 1849 et 1854⁹⁰. L'existence même d'une telle entente commerciale vient cependant nuancer le ton alarmiste utilisé par Gómez qui prévoyait la fermeture prochaine de tous les obrajes encore en opération dans le pays. La nouvelle hausse du prix moyen dans le quatrième contrat, soit 1 3/4 réal la vare entre 1855 et 1859, coïncide, quant à elle, avec l'amélioration de la situation monétaire au cours de la seconde moitié des années 1850⁹¹. La chute des revenus de Larrea s'explique par les problèmes éprouvés à respecter ses obligations. Il doit ainsi négocier afin d'étendre à 14 mois le délai pour la fourniture des 720 cabos.

TABLEAU 7

PRODUCTION TEXTILE DE TILIPULO, 1845-1859
(en peso, en cabo et en réal par vare)

Durée du contrat	Valeur totale	Quantité à livrer		Prix	
		Bayetas	Jergas	Bayetas	Jergas
1845-47	14,200	600	60	1	3
1847-50	16,000	660	60	1 3/4	
1851-54	13,560	600	60	1 1/2	
1855-59	10,440		720	1 3/4	

Source: Contrato de compra-venta de la producción manufacturera de José Modesto Larrea a Mariano Semblantes", 9-IV-1845; "Contrato de bayetas; el Sr. José Modesto Larrea con el Sr. Mariano Semblantes", 30-XII-1847/2-X-1850 ; "Recibo y obligación del Sr. José Modesto Larrea en favor del Sr. J. A. Bueno", 15-I-1851/14-III-1854; "Escritura de contrato de bayetas; el Sr. doctor José Modesto Larrea con los Srs. José Francisco Zarama, hermanos y compañía", 31-XII-1855/6-IV-1859; A. Kenedy T. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 197-202.

⁸⁹APL, *Esposición...Ministro del Interior y de Relaciones Exteriores*, 1847, p. 11.

⁹⁰APL, *Esposición...Ministro del Interior y de Relaciones Exteriores*, 1849, p. 23 & 1854, p. 16.

⁹¹APL, *Esposición...Ministro de Hacienda*, 1857, p. 12.

Pour ce qui est de la rentabilité de ces ententes, elle se situe entre 20 et 25% de la valeur des contrats. Larrea tire des revenus nets comparables à ceux de Jijón au cours des années 1850, soit de 2,000 à 4,000 pesos annuellement. Ces ententes sont néanmoins surtout profitables pour les commerçants. Dimension dont les contemporains sont conscients comme le démontre le rapport du gouverneur de la province de 1856. Il signale que le climat économique favorable entraîne des profits élevés. Il prend soin de souligner que les bénéfices étaient "particulièrement alléchants pour les spéculateurs"⁹². En considérant le prix au détail des bayetas sur la place de Quito, qui varie entre 5 à 6 réaux la vare en 1838 et 8 réaux dans les années 1860⁹³, et si nous allouons un profit de 25 à 30% aux propriétaires d'échoppe, la marge des commerçants est égale ou supérieure à 100%.

Le tableau que nous venons de brosser infirme les analyses situant la crise définitive du secteur au milieu du XIXe siècle⁹⁴. En fait, le retour à une certaine prospérité économique dans les années 1860, fruit tant de la normalisation des relations entre l'Équateur et la Colombie que de la stabilisation de la situation politique suite à la consolidation du régime de García Moreno, se traduit plutôt par un intérêt accru pour les obrajes.

⁹²APL, "Informe del Gobernador de la Provincia del León"; *Exposición...Ministro del Interior*, 1856, (annexe).

⁹³Selon les données du consul français; Ministère des Relations Extérieures (Quai d'Orsay), "Correspondance Consulaire et Commerciale", Quito, Vol. 1, folio 427; Y. Saint-Geours, "La sierra du nord...", *op. cit.*, p. 15; ainsi que le prix de référence utilisé dans la comptabilité mensuelle de Jijón entre octobre 1864 et juin 1866; AFJ, *Libro de Mercaderias del almacen de Quito*, 1864-1866.

⁹⁴Saint-Geours, Y., "La sierra du nord...", *op. cit.*, p. 8 & M. Chiriboga, *Jornaleros...*, *op. cit.*, p. 90.

Par exemple, le même Manuel Gómez de la Torre, qui avait annoncé la fin prochaine du secteur une dizaine d'années auparavant, achète le complexe de Tilipulo. L'opération se fait en deux étapes⁹⁵. A la mort de Larrea en 1862, il acquiert les installations centrales ainsi que les petits obrajes de Buendía, Guaytacama, La Calera et Saquisilí. A la Calera, il installe une roue à aube servant à actionner un moulin à foulon. Si l'équipement est archaïque selon les normes internationales, il s'agit ici de la première manifestation de l'intérêt des Gómez pour la mécanisation du secteur textile. Il complète l'acquisition de l'ensemble des installations de Larrea en achetant Tilipulito à sa veuve en 1874. Comme nous aurons l'occasion de le voir, cette transaction se fait la même année que son frère amorce les opérations d'une vaste entreprise textile édifiée, à proximité des obrajes, au bord de la rivière Cutuchi.

Guachalá est un autre exemple du contexte favorable de l'époque. L'inventaire effectué lors de sa location par García Moreno, en 1868, ainsi que le bilan de sa gestion présenté aux Aguirre, en 1873, fournissent des indications particulièrement précieuses dont une des rares descriptions des caractéristiques physiques d'un obraje de l'époque⁹⁶. Les installations comprennent trois bâtiments. Celui de l'obraje lui-même qui se subdivise en différentes pièces où l'on file d'abord la laine pour ensuite la tisser. L'équipement comprend 33 métiers à pédales subdivisées en deux catégories selon leur largeur, des modèles standard d'une vare et d'autres plus larges pour la fabrication de ponchos. A cela s'ajoutent 109 machines à filer qui vont du rouet traditionnel à des équipements un peu

⁹⁵Kennedy T., A. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 205-207.

⁹⁶AHBCE, *Fondo Neptalí Bonifaz*, II, "Inventarios", 5/V/15, f. 51-59, 1868.

plus sophistiqués de plusieurs broches mais actionnés manuellement. De part et d'autre de cet édifice, nous retrouvons des cours intérieures communiquant d'un côté avec les installations de foulage mues par une roue hydraulique et, de l'autre, avec l'ensemble des opérations de teinture dont une salle de préparation de l'indigo et de la cochenille. Chaque étape est supervisée par un maître-artisan. À part la roue à aube, le modèle d'installation diffère assez peu des descriptions datant de la période coloniale.

Selon García Moreno, la production annuelle de l'obraje était, en 1868, de 600 cabos, soit 25,000 vares⁹⁷. Ceci équivaut à une productivité moyenne de 757 vares par métier ou 76 vares sur une base mensuelle. Un chiffre intéressant car il est nettement supérieur au niveau colonial estimé par Tyrer. Il est cependant difficile de confirmer les prétentions de García Moreno lorsqu'il déclare, dans son bilan en 1873, avoir doublé la production annuelle en la faisant passer à 1,200 cabos grâce aux améliorations effectuées⁹⁸. Son commentaire le plus suggestif est de souligner que la production textile lui apparaît comme l'un des meilleurs moyens de s'enrichir dans la Sierra de cette époque⁹⁹.

L'intérêt pour la production obrajaire devait se maintenir au cours des décennies ultérieures. Par exemple, le gouverneur de la province du Chimborazo souligne, en 1871, que l'obraje de Guano est toujours aussi prospère¹⁰⁰. Manuel Jijón y Larrea, fils de José

⁹⁷ Estimation basée sur une moyenne de 43 vares par cabo selon l'inventaire de 1868.

⁹⁸ García Moreno mentionne l'accroissement du nombre de mouton, l'incorporation de nouveaux péons et l'élargissement de l'édifice de 100 mètres; W. Llor, *Cartas de García Moreno, 1868-1875*, Quito, Editorial Universitaria, 1966, Vol. 4, p. 512-514.

⁹⁹ *ibid.*, p. 514.

¹⁰⁰ APL, *Informe del Gobernador de la Provincia del Chimborazo*, 22-II-1871.

Manuel Jijón y Carrión, confirme l'importance de la production textile dans cette région quand il impute, à une époque aussi tardive que les années 1890, ses difficultés d'approvisionnement en laine à la grande consommation de fibres réalisée tant par l'obraje que le secteur artisanal¹⁰¹. Dans le cas du Tungurahua, le gouverneur considère, en 1871, les obrajes comme un des moteurs de l'économie locale. Par la suite, les rapports des autorités régionales signalent que des installations comme San Ildefonso ainsi que de plus petits obrajes, situés dans des communautés comme San Andrés de Pillaro, Quero et Pasa, demeurent en activité jusqu'à la fin du XIXe siècle. Le chef politique du canton de Pelileo, où est situé San Ildefonso, nous fournit une des rares indications du volume de production en signalant que l'on y élabore toujours, en 1885, 26,000 vares de tissus de flanelle annuellement¹⁰². Dans le cas de l'Imbabura, la situation, au début des années 1870, est un peu différente car la situation n'est pas encore totalement normalisée après le tremblement de terre de 1868¹⁰³. Constatant que certains propriétaires d'obrajes n'ont pas reconstruit leurs installations, le gouverneur mentionne toutefois, une décennie plus tard, que le secteur reste une des activités les plus lucratives dans la province¹⁰⁴. Un de ses homologues signale, aussi tardivement que 1918, que diverses "fabriques de la période coloniale" sont toujours en opération dans la province¹⁰⁵. Manuel Jijón dresse un des rares bilans sur la situation du secteur dans les années 1890 en citant les noms de Ocampo, Peguche, Pomasqui et Zuleta tout en indiquant qu'une dizaine de petites installations

¹⁰¹AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 52, f. 258, 1899.

¹⁰²Ibarra, H., *Tierra, Mercado...*, op. cit., p. 135.

¹⁰³APL, *Informe del Gobernador de la Provincia del Imbabura*, 4-III-1871.

¹⁰⁴APL, *Informe del Gobernador de la Provincia de Imbabura*, 19-IV-1885.

¹⁰⁵APL, "Informe del Gobernador de la Provincia del Imbabura"; *Informe...Ministro del Interior*, 1918, (annexe).

continuent à fabriquer flanelles, ponchos et couvertes dans diverses régions du pays¹⁰⁶. A tous ces exemples, s'ajoutent les installations de la famille Gómez de la Torre, Tilipulo et Tilipulito ainsi que trois autres plus petits obrajes, Pinsaqui, Perugachi, Guano et surtout, Guachalá, lesquels sont toujours en opération à la fin du XIXe siècle et, dans certains cas exceptionnels, jusqu'au début du XXe siècle¹⁰⁷.

A l'instar du secteur artisanal, il est difficile de quantifier la production totale des obrajes mais cette liste peut nous permettre d'établir un ordre de grandeur quant à l'importance des obrajes à la fin du XIXe siècle. En prenant comme norme une production de 25,000 vares annuellement pour les plus grands, il s'agit d'une production potentielle d'au moins 250,000 vares. A cela s'ajoutent les quantités provenant des plus petits établissements. En assumant qu'il en reste une dizaine en activité avec une capacité moyenne de production de 9,000 vares¹⁰⁸, nous sommes en présence d'environ 150,000 vares de tissus supplémentaires. Une quantité significative puisqu'elle équivaut à la somme des importations d'articles de laine comptabilisées en 1884, soit 420,000 vares sur la base des cinq principales catégories de tissus de laine importés¹⁰⁹. Les obrajes continuent donc d'occuper un espace non négligeable sur le marché local.

¹⁰⁶AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 52, 1899, f. 258.

¹⁰⁷Bonifaz, E., *op. cit.*, p. 343; G. Fuentealba, *Sobre la Producción Textil...*, *op. cit.*, p. 135; J. Jijón y Caamaño, *op. cit.*, p. 28 & A. Kennedy T. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 209-210.

¹⁰⁸Nous prenons comme norme le niveau moyen de production annuelle de la fin de la période coloniale calculé par Tyrer, *op. cit.*, p. 241, 247. Notons que la capacité productive de ces petits obrajes pourrait être le double en considérant que l'on fabrique 40 cabos par mois à Tilipulito, soit entre 16,000 et 19,000 par an; A. Kennedy T. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 202.

¹⁰⁹Nous avons pris en considération les flanelles (*bayeta & bayetilla*); couvertures de laine (*frazada*), tissus de laine de type merino (*manta de merinos*); draps (*pañó*); et ponchos; APL, "Relacion de los articulos importados por la aduana de Guayaquil en 1884"; *Informe...Ministerio de Hacienda*, 1885, (annexe).

Ce survol des diverses formes traditionnelles de production textile démontre qu'il s'agit d'un secteur plus important et surtout, beaucoup plus complexe que ne le laissait entrevoir les commentaires de la plupart des contemporains. Avec Quetzaltenango, nous sommes en présence d'un artisanat urbain disposant, au milieu du XIXe siècle, d'une capacité équivalente aux grands centres coloniaux. A cela s'ajoute divers centres régionaux, tant en Équateur qu'au Guatemala, où s'élaborent des quantités impressionnantes de tissus à partir de techniques archaïques. Parallèlement à ces exemples plus classiques d'artisanat, nous retrouvons, dans les deux cas, une foule de paysans-artisans qui parviennent ainsi à conserver leur autonomie sur le plan communal. Face à une production aussi significative se pose toutefois la question de la place occupée par ces diverses formes de production comme source d'approvisionnement dans des marchés généralement considérés comme particulièrement limités par tous les commentateurs de la première moitié du XIXe siècle.

CHAPITRE 6

LA SITUATION DE LA DEMANDE TEXTILE

De tous les aspects caractérisant la question textile, aucun n'est aussi difficile à cerner que celui de la demande. Les contemporains n'ont généralement qu'une idée assez floue de la situation qui prévaut au sein des marchés locaux. Quant aux chroniqueurs étrangers, ils mettent généralement l'accent sur le maintien des activités d'autoproduction. Sur le plan officiel, comme les transactions d'articles textiles ne font pas l'objet d'une imposition spécifique, on ne dispose pas de données permettant de suivre l'évolution du marché. Même les statistiques sur le commerce extérieur ne peuvent être utilisées qu'avec précaution en raison du caractère aléatoire des compilations et de la contrebande. Ces données n'ont donc qu'une valeur indicative qui reflète les grandes tendances de l'époque plutôt que le niveau réel de la demande de biens importés.

La question de la dimension du marché est d'autant plus complexe que l'on doit tenter de déterminer l'importance à accorder aux importations textiles, aux activités d'autoconsommation et à la production locale. Le premier thème renvoie à l'image classique de sociétés rapidement inondées par les articles étrangers. Le deuxième pose le problème plus global de savoir comment se développe une demande solvable dans un contexte où l'on s'accorde pour relever le maintien d'une longue tradition textile au sein des unités domestiques. Ce point est central puisqu'il tend à confirmer la faible capacité

d'achat de la majorité de la population ce qui entre en contradiction avec le portrait que nous venons de brosser d'un secteur textile significatif.

Dans un contexte où l'information est aussi fragmentaire, le tableau qui peut être brossé est encore une fois imprécis. Néanmoins, il devrait s'avérer suffisamment explicite pour mettre en relief le rôle joué par les échanges marchands non seulement au sein du monde urbain et des régions où se concentrent les activités d'exportation mais également, de façon plus diffuse, dans l'ensemble du monde rural.

Les importations textiles

Comme nous l'avons souligné précédemment, la période républicaine s'amorce dans les deux cas par une hausse significative des importations textiles. Tendance qui se stabilise quand un équilibre se forge entre les disponibilités en numéraire et les achats à l'extérieur. La corrélation entre l'évolution des exportations et la valeur des importations devient alors quasi automatique.

Entre les deux contextes, c'est au Guatemala où la question des importations prend le plus d'acuité avec son économie plus ouverte ainsi que la possibilité accrue de s'approvisionner en tissu anglais dû à sa proximité avec le Belize.

Naylor dresse un bilan intéressant de la disponibilité grandissante de calicot de bas de gamme dans sa compilation des exportations anglaises vers l'Amérique centrale¹.

TABLEAU 8
EXPORTATION DE CALICOTS ANGLAIS AU GUATEMALA
1830-1850
(en millions de verge et verge per capita)

Décennies	Volumes	Per capita Amérique centrale	Per capita Amérique latine
1830	3	2,2	4,0
1840	7	4,5	5,9
1850	15	8,4	7,6

Sources: Naylor, R. A., *op. cit.*, p. 13-15, 200-202 & J. Batou, *Cent ans, op. cit.*, p. 386.

Deux nuances doivent être apportées à propos des chiffres de ce tableau. Comme il s'agit, en majeure partie, de vente de tissus anglais qui transitent par le Belize, il est possible qu'une partie des réexportations fut acheminée vers d'autres régions que l'Amérique centrale tels que le Yucatán ou les Caraïbes. D'autre part, comme ce sont des données agrégées pour l'ensemble de l'isthme, il est difficile de déterminer la proportion de tissus effectivement commercialisée au Guatemala. Si l'on retient comme critère son poids démographique par rapport à l'ensemble de la région, il s'y consommerait la moitié du calicot anglais, soit autour de 7,5 millions de verge en 1850².

¹Notons que seules les années 1850 et 1851 sont prises en considération au niveau centraméricain. Le calcul per capita est estimé sur la base de la compilation démographique de Woodward, "Central America...", *op. cit.*, p. 478.

²Au début des années 1850, la population guatémaltèque est de 847,000 habitants sur un total centraméricain de 1,791,000 personnes.

Le rythme de croissance que nous révèle le tableau est néanmoins plausible. D'abord, un niveau d'importation suffisamment élevé, en terme absolu, pour déstabiliser la production textile urbaine dans les années 1830. Cependant, comme le taux per capita reste faible, il indique une utilisation limitée de tissus étrangers au sein de la population guatémaltèque prise dans son ensemble. On assiste, par la suite, à une hausse constante des achats à l'étranger, laquelle suit l'expansion des exportations de cochenille dont l'apogée se situe dans les années 1850.

Il existe, toutefois, un écart important entre les données de Naylor et les statistiques officielles. Avec des importations de 2,4 millions de verges pour l'ensemble des tissus de coton en 1851³, les données gouvernementales représentent le tiers du volume estimé à partir de la compilation de Naylor. La différence est encore plus marquée en terme de valeur avec des importations totales de cotonnades de 540,000 pesos selon les chiffres officiels contre 3 millions de pesos pour les tissus anglais de consommation populaire⁴. Il existe également une divergence importante entre cette somme et la capacité d'achat d'un pays dont les exportations s'élèvent en moyenne officiellement à 1,2 million de pesos pour la première moitié des années 1850⁵. La contradiction pourrait n'être ici qu'apparente puisque la contrebande demeure une activité omniprésente sur le plan commercial⁶.

³AGCA, "*Estado de las introducciones...1851*", *op. cit.*, 1852.

⁴La somme des ventes de calicot britannique de bas de gamme, écru ou simplement blanchi, s'élève en 1851 à 1,2 million de £ pour l'ensemble de la région centraméricaine, soit 6 millions de pesos; R. A. Naylor, *op. cit.*, p. 194-195, 201-202.

⁵La valeur des exportations fluctuent entre 1851 et 1855 d'un minimum de 600,000 pesos à un maximum de 2 millions; P. Casal, *op. cit.*, p. 63.

⁶Cette explication vaut dans la mesure où les commerçants locaux disposent des moyens financiers suffisants pour acquérir ces volumes de tissus britanniques. Si nous admettons que la compilation de Naylor décrit bien le contexte centraméricain, une telle différence implique qu'il faille réviser l'ampleur

A ce problème, s'ajoute l'ampleur du rôle que joueraient les importations de cotonnades sur le marché guatémaltèque. Reprenant la description des habitudes de consommation textile faite par Casal, il est permis de fixer la consommation moyenne de tissu de coton à 10 vares par adulte pour les années 1860⁷. Un niveau qui correspond bien à la consommation annuelle moyenne des péons mexicains dans les années 1840 et 1850, soit de 7 à 8 mètres de calicot standard⁸. Avec un ratio de 8,4 verges per capita, nous serions dans un contexte où l'ensemble de la population aurait théoriquement la possibilité de couvrir la majeure partie de ses besoins de base à partir de biens importés.

L'écart entre les deux séries de chiffres rappelle à bien des égards le fameux débat entre Platt et les Stein sur l'incidence des ventes d'article textiles anglais dans la première moitié du XIXe siècle. Les statistiques officielles tendent à confirmer l'affirmation de Platt qui considère que les importations *hardly have scratched the surface of demand*⁹. Quant à la

de ce qui peut être qualifiée d'"économie invisible" au-delà des 30% déjà mentionnés pour le contexte équatorien. Bien que cette question déborde le cadre de cette étude, ceci implique que nous serions ainsi en présence d'un secteur exportateur plus dynamique que le laisse entendre les statistiques officielles.

⁷Dans sa description des habitudes vestimentaires du monde rural, Casal mentionne le chiffre de six vares de tissu de coton pour la confection d'un pantalon et d'une chemise chez la population masculine tant amérindienne que métisse; P. Casal, *op. cit.*, p. 50. Il ne donne pas d'indication sur les vêtements féminins amérindiens. Néanmoins, O'Neale signale qu'il faut 7 verges de tissu pour confectionner la jupe de type tubulaire que décrit Casal; L. M O'Neale, *op. cit.*, T. 1, p. 352. A cela s'ajoute le huilpil, la ceinture et autres accessoires de coton, ce qui implique une quantité de tissu au moins équivalente. Quant à la population féminine métisse, nous pouvons assumer que, si le style de vêtement diffère, le niveau de consommation est au moins similaire à cette dizaine de vares.

⁸Estimation faite par Batou à partir des études de Bazant et de Müller; Bazant, J., "Estudio sobre la productividad...", *op. cit.*, p. 43 et W. Müller, *Die Textilindustrie des Raumes Puebla (Mexiko)*, Bonn, Jahrhundert, Diss., no. 19 (1977), p. 140; J. Batou, *Cent ans...*, *op. cit.*, p. 387-388.

⁹Platt, D. M. C., "Dependency in Nineteenth-Century Latin America: An Historian Objects", *Latin American Research Review*, Vol. 15, No 1 (1980), p. 116.

thèse des Stein d'une invasion massive de tissu anglais au niveau continental, les données de Naylor viennent la corroborer¹⁰.

Le tableau dressé par Casal nous fournit des indications utiles afin de nuancer les termes de ce débat dans le contexte guatémaltèque¹¹. Il souligne que l'ensemble de la population féminine amérindienne s'approvisionne quasi exclusivement au niveau local. Dans le cas de la population masculine amérindienne, il fixe la portion des besoins couverts par des importations à la moitié des tissus consommés, soit un modèle de consommation similaire à celui de la population métisse tant féminine que masculine. Ce portrait permet une première approximation de la demande textile. Combinant distribution démographique et préférences vestimentaires, les importations textiles occuperaient le tiers du marché¹².

En reprenant comme critère le chiffre de 10 vares de tissus par adulte, soit une consommation familiale de 30 à 35 vares de calicot¹³, la demande potentielle de tissus de coton serait d'approximativement 7 millions de vares dont 2,3 millions seraient

¹⁰Stein, S. J., "D. C. M. Platt: The Anatomy of "Autonomy", *Latin American Research Review*, Vol. 15, No 1 (1980), p. 136-137.

¹¹Casal, P. *op. cit.*, p. 49-52.

¹²De façon schématique, Casal distribue la population totale, estimée à 951,000 personnes au début des années 1860, de la façon suivante: les deux tiers de la population est amérindienne, soit 600,000 personnes; un tiers est métisse, soit 300,000 personnes; et moins de 10% est d'origine créole, plus ou moins 50,000 personnes, qui constitue, selon l'auteur, l'élite. En transposant la consommation de tissus importés par la population amérindienne en nombre entier, la moitié des besoins masculins représentent l'équivalent de 150,000 personnes. La moitié de la population métisse, soit un autre 150,000 personnes auxquelles s'ajoutent la population créole dans son ensemble.

¹³Une cellule familiale qui se compose de deux adultes et de deux à trois enfants dont les besoins de base de tissus de coton sont fixés à la moitié de celui d'un adulte.

importées¹⁴. Comme le coût du calicot anglais est d'environ 3 réaux la verges, nous serions dès lors face à un marché d'articles importés de plus de 800,000 pesos. Ces chiffres sont donc nettement inférieurs aux 7,5 millions de vares et aux 3 millions de pesos estimés à partir des données de Naylor. Cette contradiction est plus apparente que réelle. L'ambiguïté se résout si nous tenons compte de la composition de la demande.

Comme le marché potentiel est établi à partir des seuls besoins de base, notre estimation ne prend évidemment pas en considération les habitudes de consommation de l'élite. La distribution des importations au Mexique au cours de la première moitié du XIXe siècle est un bon indicateur en ce sens car on estime que la valeur des achats à l'extérieur y est répartie également entre les 10% les plus fortunés et le reste de la population¹⁵.

L'importance des tissus importés chez l'élite s'explique par le rôle joué par l'habillement comme symbole du statut social. Par exemple, les propriétaires terriens des deux pays prennent soin de se vêtir de ponchos d'une grande finesse lors de leurs visites occasionnelles de leurs propriétés¹⁶. L'attribut vestimentaire est d'autant plus essentiel que nous sommes en présence de situations où les tissus importés représentent le principal signe de richesse pour des élites dont les conditions de vie demeurent généralement rudimentaires. Ce phénomène se manifeste clairement dans les statistiques sur le

¹⁴En assumant que la moitié de la population est adulte, soit une consommation de 4,7 millions de vares, et que le reste est composé d'enfants donc 2,3 millions supplémentaires.

¹⁵Batou, J., *Cent ans...*, *op. cit.*, p. 387.

¹⁶Sosa, X. et C. Durán, "Familia, ciudad y vida cotidiana en el siglo XIX", *Nueva Historia del Ecuador*, *op. cit.*, Vol. 8, p. 170 & P. Casal, *op. cit.*, p. 50.

commerce extérieur avec des importations textiles qui représentent de 60 à 80% des achats à l'extérieur en Équateur et au Guatemala dans les années 1860¹⁷. Cette faible diversité de biens importés est directement reliée au fait que les deux pays disposent d'un des plus faibles pouvoirs d'achat international. Avec des revenus d'exportation se situant sous les 2 millions \$¹⁸, la valeur des exportations, per capita, ne représente que 40% de la moyenne latino-américaine¹⁹. Dans un contexte où peu de familles peuvent maintenir un train de vie vraiment luxueux, la capacité de suivre les modes, dont le renouvellement s'accélère au XIXe siècle, représente un des plus importants éléments d'identification sociale²⁰. Un comportement qui ne peut cependant pas justifier les volumes élevés de tissus de coton de bas de gamme mis en lumière par Naylor.

A la demande de l'élite s'ajoute celle de la population rurale des départements du centre du pays où se concentre la production de cochenille, soit 200,000 personnes²¹. Comme nous l'avons souligné précédemment, les petits producteurs disposent de revenus suffisamment élevés pour couvrir une proportion significative, sinon l'ensemble, des besoins vestimentaires de la famille à partir de biens importés. Des articles qui s'imposent d'autant plus facilement que la région dispose d'un réseau routier relativement développé

¹⁷APL, *Exposicion...Ministro de Hacienda*, 1861-1863 (annexe) & "Comercio de Importación de la República de Guatemala, 1865", AGCA, B84.11, Leg. 7,467, 1866.

¹⁸Casal, P., *op. cit.*, p. 38 & L. A. Carbo, *op. cit.*, p. 447.

¹⁹Avec 2 \$ et 1,7 \$ face à une moyenne continentale de 5,2 \$ vers 1850, l'Équateur et le Guatemala ne surclassent que la Colombie et le Paraguay; V. Bulmer-Thomas, *The Economic History...*, *op. cit.*, p. 38.

²⁰Cette tendance n'est certes pas nouvelle puisqu'on retrouve un phénomène similaire durant toute la période coloniale; S. Benítez et G. Costa, "La familia, la ciudad y la vida..."; *Nueva Historia del Ecuador*, *op. cit.*, Vol. 5, p. 207-209. Ce qui change au XIXe siècle c'est le rythme qui s'accélère ainsi que le pôle de référence qui passe de la cour de Madrid à Londres ou Paris.

²¹Il s'agit des départements de Guatemala, Sacatepéquez, Amatitlán et Escuintla; P. Casal, *op. cit.*, p. 20.

vers les installations portuaires. Dans le cas des journaliers agricoles de la région, la consommation de tissus importés est facilitée par des rémunérations quotidiennes nettement supérieures à celles en vigueur dans le reste du monde rural: 3 réaux contre un seul réal²². Considérant le prix du calicot anglais, un peu plus de 3 réaux la verge²³, les besoins de base du travailleur représentent l'équivalent d'une semaine de salaire avec un tel niveau de rétribution. Sans que l'on puisse parler d'abondance, le travail dans les plantations, même saisonnier, assure donc la couverture d'une fraction des besoins de base des unités domestiques. Un phénomène d'autant plus plausible que les articles textiles continuent de jouer leur rôle de substitut au numéraire dans un système de rémunération qui privilégie le paiement en nature. Il est d'ailleurs probable que l'importance accordée par Casal aux importations dans la consommation de la population masculine amérindienne vienne de la relative disponibilité de biens importés qu'il constate dans les communautés près de la capitale.

Quant à la situation équatorienne, c'est sans surprise que nous constatons un lien similaire entre évolution des exportations et niveau d'importations textiles. Comme le démontre le tableau 9, cette corrélation se fait sentir dès les premières années de l'essor des ventes de cacao. Les niveaux exceptionnellement bas de 1860 et 1862 s'expliquent par le climat politique. Le conflit frontalier avec le Pérou de 1859 et l'instabilité politique dans les mois qui précèdent l'arrivée au pouvoir de García Moreno en 1861 engendrent des stocks

²²ibid., p. 42.

²³Prix calculé sur la base des volumes et de la valeur des exportations britanniques de calicot en 1851; R. A. Naylor, *op. cit.*, p. 195.

importants que les commerçants de Guayaquil écoulent l'année suivante. Le bref conflit avec la Colombie de juin à novembre 1862, prévisible dès la promulgation de la mobilisation au début de l'année, entraîne une chute des commandes à l'extérieur²⁴.

TABLEAU 9
IMPORTATIONS TEXTILES EN ÉQUATEUR
1855-1862
(en millions de pesos)

Années	Importations textiles	Exportations totales
1855	1,22	1,40
1856	1,46	2,63
1857	2,32	3,76
1860	1,00	3,12
1861	2,78	3,42
1862	1,05	2,50

Sources: J. de Avendaño, "Imagen del Ecuador, Economía y Sociedad vistas por un viajero del siglo XIX"; W. Paredes R., "Economía y Sociedad en la Costa: Siglo XIX", *Nueva Historia del Ecuador*, op. cit., Vol. 7, p. 127 & APL, *Exposicion...Ministro de Hacienda*, 1861-1863.

Sur une base régionale, les contextes de la Sierra et de la Côte présentent des versions exacerbées de la situation prévalant au Guatemala. D'un côté, le littoral où se généralisent déjà les commentaires soulignant que la région de Guayaquil importe tout ce qu'elle consomme face à la Sierra, une des régions les plus isolées des courants commerciaux internationaux, où il est extrêmement rare que l'on fasse référence à la présence de tissus étrangers dans les descriptions des habitudes vestimentaires des milieux populaires²⁵. La

²⁴Pareja D., A., op. cit., p. 127-130 & E. Ayala, *Lucha política...*, op. cit., p. 109-110.

²⁵C'est uniquement en milieu urbain que l'on fait mention à l'utilisation de tissus importés dans l'habillement amérindien; "El Nuevo Viajero Universal en América"; H. Toscano, op. cit., p. 265.

description des activités commerciales faite par Hassaurek illustre bien cette différence. Il débute son survol de Guayaquil en soulignant que les magasins y sont aussi élégants et aussi bien approvisionnés que ceux d'une ville moyenne américaine. Quant à la situation à Quito, il signale qu'à l'exception de 2 ou 3 boutiques, les activités commerciales se résument à de petites échoppes aux inventaires limités. Il souligne d'ailleurs que plusieurs biens importés ne sont tout simplement pas disponibles durant une bonne partie de l'année car l'état déplorable des routes durant les mois d'"hiver" paralyse le trafic de muletiers²⁶.

Pour saisir pourquoi la consommation de biens importés prend une telle ampleur dans la région de Guayaquil, il faut tenir compte de sa spécificité démographique qui accentue la traditionnelle pénurie relative de main-d'oeuvre que l'on constate dans plusieurs régions agro-exportatrices du continent²⁷. Chroniquement sous-peuplée²⁸, le besoin de main-d'oeuvre détermine des niveaux de rémunérations élevés²⁹, soit l'équivalent de 4 réaux par

²⁶Hassaurek F., *op. cit.*, p. 3, 11, 50, 112.

²⁷Bulmer-Thomas, V., *The Economic History...*, *op. cit.*, p. 85-92.

²⁸Ce n'est que dans les années 1880 que le niveau de 100,000 habitants est dépassé dans la province du Guayas; United States Senates, *Handbook of Ecuador*, Washington, Bureau of the American Republics 1894, p. 16. On peut mesurer l'ampleur de la pénurie en tenant compte du fait que les besoins de main-d'oeuvre au sein des plantations est estimé à 25,000 péons en plus des travailleurs urbains; M. Chiriboga, "Auge y crisis de una economía agroexportadora: El periodo cacaotero"; *Nueva Historia del Ecuador*, *op. cit.*, Vol. 9, p. 79.

²⁹Si des mécanismes de coercition extra-économiques ainsi que des rapports de type pré-capitaliste comme l'octroi de parcelles de terre pour la reproduction de l'unité domestique ne sont évidemment pas exempts du système de plantation de cacao, la région de Guayaquil est celle qui incarne le mieux le modèle proto-salarial mis de l'avant par Bauer en concevant les avances allouées en numéraire au moment de l'embauche comme des crédits dans le but d'attirer des travailleurs pour une durée limitée plutôt qu'un mécanisme de stabilisation permanente de la force de travail selon le système traditionnel d'hacienda; A. J. Bauer, "Rural Workers in Spanish America: Problems of peonage and oppression", *Hispanic American Historical Review*, Vol. 59, no. 1 (1979), p. 34-63. La notion de productivité est d'ailleurs au centre de la stratégie salariale des planteurs puisque les rémunérations ne sont pas établies sur la base des jours de travail fournis mais sur l'entretien d'un nombre prédéterminé d'hectare, sur la quantité de cacao récoltée ou sur le nombre de plants de cacaoyer mis en production. Pour un survol des caractéristiques du modèle agro-exportateur équatorien, voir les études de M. Chiriboga et de L. Crawford déjà citées et le travail de A. Guerrero, *Los Oligarcas del Cacao*, Quito. Editorial El Conejo, 1981.

jour ou près de 0,50 \$ selon les premières données disponibles datant des années 1880³⁰. En reprenant le critère des besoins textiles de base utilisé pour le Guatemala, soit une consommation familiale de 30 à 35 vares de calicot, cette quantité représente, à l'époque, de 8 à 10 jours de travail au prix de 0,14 sucre le mètre³¹. Comme cette question des rémunérations s'avère une des principales préoccupations de l'élite de la Côte³², les régimes formulent, tout au long de la phase agro-exportatrice, leurs politiques tarifaire et monétaire afin de limiter les pressions inflationnistes induites par la hausse des droits de douane ou la dévaluation de la monnaie.

Selon les tendances qui se dessinent à partir des estimations réalisées jusqu'à présent, il est clair que les importations textiles jouent un rôle significatif bien que circonscrit à certains milieux sociaux ainsi que dans des régions bien précises de chacun des pays. Si cette segmentation du marché bloque évidemment l'accès des producteurs à la fraction la plus monétisée du marché local³³, elle implique toutefois qu'il existe dans le reste du monde rural une demande, sinon substantielle, du moins suffisamment importante pour justifier les niveaux de production mis en lumière précédemment.

³⁰ Ayala M., E., *Lucha Política...*, op. cit., p. 203.

³¹ APL, "Relación de los artículos importados por la Aduana de Guayaquil en 1884", *Informe...Ministro de Hacienda*, 1885, (annexe). Sucre: s/; nouvelle unité monétaire qui remplace le peso à partir 1884. Le taux de change est alors fixé à 1,04 s/ par \$ et à 5,04 par £.

³² Selon les premières estimations des coûts de production, datant du début du XXe siècle, les rémunérations représentent 6,5 des 7 s/ dépensés pour produire et commercialiser un quintal de cacao. Quoiqu'il faille éviter de surdimensionner l'importance des salaires car les marges de profits demeurent faramineuses avec un prix de vente de 20 à 25 s/, la question est considérée comme centrale, en particulier, à cause du décalage dans le temps entre la réalisation des bénéfices et les investissements, soit en moyenne 5 ans avant que les plants de cacaoyer deviennent productifs; M. Chiriboga, "Auge y crisis...", *Nueva Historia del Ecuador*, op. cit., Vol. 9, p. 78.

³³ A la fin des années 1850, le Guayas ne représente que 12% de la population totale mais concentre 90% du commerce extérieur.

Les activités textiles d'autoproduction

Cette interprétation se bute cependant à l'image classique d'une population rurale qui a conservé intacte son habilité textile traditionnelle lui permettant de couvrir la majeure partie, sinon l'ensemble, de ses besoins de façon autosuffisante. Dans la majeure partie des chroniques des voyageurs étrangers, nous retrouvons tout au long du XIX^e siècle l'image classique de la femme amérindienne filant continuellement laine et coton entre ses diverses activités domestiques et agraires. Ce portrait est souvent utilisé comme l'illustration d'une production textile autocentrée au sein de l'unité domestique.

Celle-ci est périodiquement confirmée dans les rapports officiels rédigés par les autorités locales et régionales tant équatoriennes que guatémaltèques. On y reprend souvent la même expression pour décrire les activités textiles du monde rural: *hacen sus propias ropas*³⁴. Cette formule incite, dans son sens premier, à conclure sur la présence d'un important secteur d'autoproduction. On doit cependant nuancer ce constat dans la mesure où ce commentaire sert tant à décrire les activités domestiques et la spécialité artisanale d'une région qu'à souligner le maintien d'une coutume vestimentaire distincte.

La question est donc complexe et ne peut se résoudre sans tenir compte de divers facteurs tels que la disponibilité de l'outillage, les modalités d'approvisionnement en matière

³⁴ "qui fabriquent leurs propres vêtements".

première ou, aspect plus difficile à cerner, la capacité des unités domestiques à réaliser l'ensemble des opérations de production pour assurer leur autosuffisance.

Quant au premier facteur, l'outillage, ce point pose peu de problèmes dans la mesure où il existe un large consensus entre tous les chroniqueurs qui soulignent que pratiquement la totalité des familles amérindiennes disposent tant en Équateur qu'au Guatemala du modèle traditionnel de métier à tisser fait de cordage d'origine précolombienne. Les études issues du courant indigéniste en Équateur ou les travaux sur la tradition textile au Guatemala démontrent bien que ce type de métier est toujours largement diffusé au cours de la décennie de 1930. Donc sur le plan strictement technique, les unités domestiques disposent de la capacité de développer des activités d'autoproduction.

On doit néanmoins tenir compte du fait que chaque famille doit posséder des équipements différents selon le type d'articles à produire et le type de fibres utilisées. En général, les matériaux pour fabriquer métiers à tisser traditionnels, rouets rudimentaires ou petites installations de foulage sont faciles d'accès sans engendrer de coût monétaire à l'exception de certains éléments métalliques, comme les peignes des cardes, qui doivent être acquis. La reproduction des unités domestiques comportent donc certains coûts sur le plan de l'outillage. C'est d'ailleurs le prix élevé des métiers à pédale de type espagnol qui explique pourquoi ils sont encore si peu diffusés chez les artisans des deux pays³⁵.

³⁵Selon les données comptables de l'obraje de Guachalá, le coût de fabrication d'un métier à pédale peut atteindre jusqu'à 30 pesos ; AHBCE, *Fondo Neptali Bonifaz*, III, 6/VIII/25, f. 60, 1893. Bien que ce prix s'applique pour la fin du XIXe siècle, il explique bien le fait qu'il soit généralement réservé aux obrajes ou à une petite production nettement mercantile.

L'accès à la matière première est plus complexe. La question se pose différemment selon la fibre et le pays. Dans le cas du coton en Équateur, l'immense majorité des unités domestiques de la Sierra doivent, à l'instar de la période coloniale, se le procurer à partir de relations d'échanges. Avec la déstructuration déjà ancienne des modalités de réciprocité, ces acquisitions, sous forme de troc avec les commerçants itinérants, répondent inévitablement à une logique marchande. Notons qu'il est permis de penser que le prix de référence du coton brut est relativement élevé à cause de la pénurie chronique de fibre qui caractérise la Sierra tout au long du XIXe siècle. Ce phénomène a pu s'amplifier avec l'essor des premiers établissements mécanisés qui disposent de moyens financiers suffisants pour établir des ententes lucratives avec les producteurs.

Au Guatemala, si le climat offre plus de possibilités de s'approvisionner directement en coton, l'accès à la matière première est également limité. Tant Casal que Bernoulli confirment le maintien des anciens circuits d'échanges entre les zones productrices, surtout la côte et la Verapaz, et les communautés qui se dédient à la production textile. Ces réseaux sont à la base d'un commerce lucratif qui viabilise la spécialisation régionale de diverses communautés. Trois siècles de déstructuration du monde communal expliquent bien sûr l'impossibilité de recréer l'univers d'échange non-marchand prévalant avant la conquête.

Un mécanisme permet de circonscrire la logique qui unit le caractère mercantile de l'approvisionnement en fibre à l'image classique d'une population féminine qui file continuellement. On peut penser que le coton était obtenu, en totalité ou en partie, comme paiement des fileuses sous forme d'un écart entre la quantité de coton remise et celle exigée en filés. La mobilisation du monde rural s'inscrit d'ailleurs dans la nature même du secteur textile, c'est-à-dire l'important goulot d'étranglement entre activités de filature et de tissage. Selon les estimations de Cushner pour la période coloniale, il faut de 6 à 7 heures de filature selon des méthodes traditionnelles pour alimenter une heure de tissage³⁶.

Cette production est d'autant plus essentielle au niveau équatorien que, contrairement au Guatemala, les tisserands de la Sierra utilisent peu de filé importé³⁷. Son coût demeure longtemps prohibitif en raison des frais de transport élevés jusqu'à la Sierra alors que les artisans guatémaltèques profitent directement de la tendance à la baisse du prix mondial. Le ministre de l'Intérieur guatémaltèque souligne d'ailleurs, à la fin des années 1850, que la chute des prix découlant d'importations croissantes a déjà des conséquences directes sur plusieurs communautés des Hauts plateaux spécialisées dans les activités de filature³⁸.

³⁶Cushner, N. P., *op. cit.*, p. 106.

³⁷Si on importe, entre 1853 et 1857, une valeur annuelle moyenne de 90,000 pesos de fil; W. Paredes R., *op. cit.*, p. 127. Il s'agit surtout de fil à coudre consommé par les nombreux tailleurs de Guayaquil. Dès 1832, un des rares recensements urbains indiquent la présence de 159 tailleurs pour une population de 16,000 personnes; M. Hamerly, *op. cit.*, p. 114.

³⁸APL, *Esposicion...Ministro de Hacienda*, 1857, (annexe) et O. Arriola de Geng, *op. cit.*, p. 35.

Pour ce qui est de la fibre d'agave, elle ne prend une valeur commerciale que pour la fabrication de sacs et de cordage. Contrairement à la deuxième moitié du XIX^e siècle où les articles de jute importés s'imposent dans les plantations, la production locale représente la principale source d'approvisionnement. Sur le plan vestimentaire, la relative abondance de fibres, à partir de plants à l'état semi-sylvestre disséminés autour des communautés³⁹, explique que les tissus d'agave demeurent la principale alternative aux articles de coton. Toutefois l'usage de vêtements d'agave, déjà marginal à la période coloniale, se limite aux familles les plus démunies dans les communautés.

La question du fil de soie se pose évidemment de façon différente. En tant qu'article importé, il doit être obligatoirement acquis sur le marché. Il est d'ailleurs intéressant de constater à quel point cette fibre a eu une énorme valeur symbolique. Bien que son importance relative dans les importations textiles est réduite, 7% du total dans les deux cas⁴⁰, les autorités des deux pays mettent périodiquement l'accent sur la nécessité de substituer des achats que l'on juge trop coûteux. Très tôt, on y voit tant une source de travail et de revenu pour les familles amérindiennes que les bases d'une industrie prometteuse ainsi qu'un article qui pourrait assurer la fortune de la nation⁴¹. L'intérêt

³⁹Par exemple, la coutume, toujours en usage aujourd'hui, de délimiter les parcelles de terre par des rangées d'agave illustre l'abondance de cette fibre.

⁴⁰APL, "Cuadro que manifiesta los valores de los efectos que se han despachado por las Aduanas de Guayaquil y Manta en el año natural de 1 de enero a 31 de diciembre de 1857" in *Exposicion...Ministro de Hacienda*, 1858, (annexe) & Ministerio de Relaciones Exteriores, "Comercio... 1865", AGCA, B84.11, Leg. 7,467, 1866.

⁴¹Pour le Guatemala, voir AGCA, B95.1, Leg. 3,618, Exp. 84,593, 15-VIII-1833.& AGCA, B88.7, Leg. 3,606, Exp. 83,747, 5-V-1837. Au niveau équatorien, les débats autour du décret faisant la promotion de l'importation de vers à soie, APL, *Actas del Ordinario de 1846*, Cámara del Senado, 29-IX; 16, 19, 20, 26, 29-X; 2-XI-1846.

gouvernemental est tel que, tout au long du siècle, la soie fait l'objet de campagnes de promotion répétées dans les deux pays⁴².

Le problème est plus complexe dans le cas de la laine puisque, en principe, chaque famille des régions froides, Los Altos et la sierra équatorienne, a la possibilité d'en produire. La question est de savoir si elles peuvent maintenir le nombre requis de moutons pour être autosuffisantes. Un tel calcul implique qu'il faille estimer le rapport entre quantité de laine nécessaire à l'élaboration d'un article de laine et la productivité des moutons.

Selon les données de Cooper, chaque mouton *criollo* donne en moyenne deux livres de laine par tonte en Équateur⁴³. Considérant que cette quantité est réduite de 50 à 60% une fois filé et que les ponchos, tissu plus compact, nécessite d'une livre à une livre et demi de laine filée par vare, il est permis de fixer entre 5 et 9 le nombre de moutons que chaque famille devait posséder pour pouvoir produire un poncho de 5 vares à chaque tonte. Une situation plausible bien qu'il faille tenir compte du coût élevé des moutons. Selon les estimations de Bonifaz, le prix de chaque animal équivalait à 10 jours de travail d'un péon

⁴²Par exemple, García Moreno veut profiter des problèmes grandissants des exploitations de soie en France en mettant de l'avant un vaste programme de culture. Il insiste sur le caractère "noble et civilisateur" d'une industrie qui devait "changer la face de la République"; APL, *Exposicion...Ministro del Interior y de Relaciones Exteriores*, 1867, p. 9. Pour des raisons similaires, une des plus importantes maisons commerciales guatémaltèques, Skinner-Klée, demande à un de ses correspondants, Arles, Dufour & Cie de Lyon, d'évaluer le potentiel du pays en tant que producteur de soie en montant une ferme expérimentale dans les environs d'Antigua. La tentative est rapidement abandonnée à cause des piètres résultats obtenus; M. Rubio S., *Historia de la morera de China y de la industria de seda en Guatemala*, Guatemala, Academia de Geografia e Historia de Guatemala, 1984, p. 59-60.

⁴³Cooper se réfère ici au mouton le plus répandu, fruit des nombreux croisements depuis son introduction au début de la période coloniale d'où son appellation de créole; *op. cit.*, p. 4. A noter qu'un tel rendement est très faible. Par exemple, on estime actuellement que la productivité moyenne par tonte s'établit à près de 5 kilos.

au début du XIXe siècle⁴⁴. A cela s'ajoute le fait que la majeure partie du cheptel est toujours concentrée dans les haciendas au cours de la première moitié du XIXe siècle. Une situation qui, comme nous le verrons, ne commence à se modifier qu'à partir des dernières décennies du siècle.

La situation guatémaltèque est différente puisque l'on s'accorde sur le fait que le cheptel se concentre, à l'instar de la période coloniale, dans diverses communautés⁴⁵. Comme l'élevage du mouton est une autre forme de spécialisation productive, la laine est donc intégrée dans les réseaux d'échange locaux ou régionaux. Une division du travail, entre communautés artisanales et ses voisines possédant un troupeau important, qui demeure un trait marquant de plusieurs régions des Hauts plateaux jusqu'au début du XXe siècle.

En tenant compte des caractéristiques de chacune des fibres, il apparaît clairement qu'autoproduction peut difficilement signifier autosuffisance. S'il est vrai que les unités domestiques peuvent produire, selon les régions, une partie de la matière première, l'ensemble des besoins de base implique quasi inévitablement des coûts.

Le troisième grand thème relatif aux activités domestiques est de savoir si chaque famille est en mesure de réaliser les diverses opérations textiles. A priori, si l'on se fie aux commentaires de l'époque, la réponse est positive car tous les chroniqueurs s'accordent pour souligner le maintien de la dextérité textile ancestrale des populations locales.

⁴⁴Bonifaz, E., *op. cit.*, p. 346.

⁴⁵Cambranes, J. C., *op. cit.*, p. 136-137.

Une façon intéressante d'aborder cette question est de tenter de déterminer si chaque unité domestique dispose de la quantité totale de temps de travail nécessaire à la réalisation de l'ensemble des opérations textiles. Dans cette perspective, la remise en cause d'un des grands mythes fondateurs de l'identité américaine, le caractère autosuffisant du milieu rural de Nouvelle-Angleterre de la fin de l'époque coloniale et du début de la période républicaine, peut nous fournir des éléments de réflexion intéressants en ce sens malgré les différences importantes de contexte⁴⁶.

Ces analyses démontrent, d'une part, que les familles n'ont souvent pas la capacité technique pour réaliser certaines opérations textiles. D'autre part, elles indiquent, à partir d'une description détaillée du temps requis pour chacune des étapes de production, que la quantité de travail pour réaliser l'ensemble des tâches afin d'atteindre une autarcie complète au niveau des biens d'usage courant dépasse largement la disponibilité de travail domestique, féminin en particulier⁴⁷.

Il est peu surprenant que nous ne disposions pas d'une information qui nous permettrait de dresser un bilan similaire de la situation en vigueur dans les contextes équatoriens et

⁴⁶Pour un bilan des débats sur cette question, voir J. J. McCusker et R. R. Menard, *The Economy of British America, 1607-1789*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1985, p. 297-308.

⁴⁷Parmi les réflexions les plus riches en ce sens, nous retrouvons les études de B. H. Pruitt, "Self-Sufficiency and the Agricultural Economy in the Eighteenth-Century Massachusetts", *Williams and Mary Quarterly*, Vol. XLI (1984), p. 333-364, et de L. T. Ulrich, "A Friendly Neighbor: Social Dimensions of Daily Work in Northern Colonial New England", *Feminist Studies*, Vol. VI (1980), p. 392-405. Pour une analyse des incidences économiques de ce phénomène, consulter C. Shammass, "How Self-sufficient Was Early America?", *Journal of Interdisciplinary History*, XIII, (1982), p. 247-272.

guatémaltèques de la première moitié du XIX^e siècle. Bien que tardives par rapport à la période analysée ici, les études sur la tradition textile maya au Guatemala ou les travaux inspirés par le courant indigéniste en Équateur nous fournissent des indications précieuses sur les modalités du travail textile au sein des unités domestiques.

Par son souci de relever les formes de production les plus traditionnelles, O'Neale est une source indispensable d'informations sur ce thème. L'auteure relève bien la dimension temporelle des diverses étapes de production d'une pièce vestimentaire aussi importante que le huilpil guatémaltèque. En plus du temps dédié au traitement de la fibre et aux activités de filature, les opérations d'ourdissage prennent un minimum d'une semaine de travail à raison d'une heure par jour.

Quant au tissage proprement dit, le temps nécessaire diffère selon le niveau de complexité des techniques et des dessins. D'un équivalent de six jours à temps complet pour les articles les plus simples, une tisserande peut y dédier de huit à douze semaines dans les cas les plus complexes⁴⁸. À raison d'une moyenne d'une heure à trois heures d'activité textile par jour, la production des blouses les plus simples devient ainsi une tâche de longue haleine, soit une dizaine de jours à plus d'un mois. Dans le cas des articles plus sophistiqués, le temps de travail implique quasi obligatoirement une production artisanale. Notons qu'au moment où cette auteure entreprend son étude, en 1936, la majeure partie

⁴⁸O'Neale, L. M., *op. cit.*, Vol. 1, p. 148. Soulignons que l'estimation la plus longue est confirmée par le temps de travail encore nécessaire aujourd'hui aux tisserandes pour élaborer un huilpil de type cérémoniel sur un métier à tisser traditionnel.

des opérations connexes sont chose du passé car le fil est rarement produit dans la famille mais plutôt acquis déjà teint sur le marché⁴⁹.

En Équateur, ces estimations du temps de travail nécessaire furent réalisées pour l'élaboration des articles de laine. Comme nous l'avons déjà mentionné, la quantité de travail nécessaire au tissage d'une vare de poncho varie, chez les tisserands les plus performants, d'un jour sur un métier à pédale à trois jours sur le métier traditionnel. Cependant, si nous considérons l'ensemble des opérations connexes, il faut neuf jours avec de la laine déjà lavée et cardée et plus de deux semaines si l'on utilise la laine provenant de sa propre tonte⁵⁰. Comme ces calculs sont effectués à partir de l'observation d'artisans qui s'y dédient à plein temps, la confection d'un poncho sur une base domestique décuplerait le nombre de semaines à raison de quelques heures de travail par jour.

Quoique chaque vêtement ne nécessite évidemment pas la même quantité de travail, ces exemples doivent néanmoins être multipliés par le nombre d'éléments vestimentaires constituant chaque tradition textile⁵¹.

⁴⁹ibid., Vol. I, p. 25.

⁵⁰Buitron, A., "Situación económica y social del indio otavaleño", *América Indígena*, Vol. VII, no. 1 (1947), p. 53.

⁵¹Rubio Orbe dénombre un total d'une vingtaine de pièces vestimentaires différentes pour l'ensemble des membres d'une famille amérindienne équatorienne; *Punyaró. Estudio de antropología social y cultural de una comunidad indígena y mestiza*, Quito, Casa de la Cultura Ecuatoriana, 1956, p. 67-70. Quant à la situation au Guatemala, O. Arriola de Geng fait un décompte similaire à partir d'exemples qui datent du XIXe siècle; *op. cit.*, p. 161-164.

Toutefois, dans la mesure où une famille se dédie exclusivement à des activités agraires, il est permis de penser que, sur une base annuelle, elle dispose du temps de travail suffisant pour couvrir ses besoins de base. Une situation qui rend d'autant plus nécessaire les activités d'autosubsistance qu'il s'agit de la fraction de la population n'a, outre l'usage d'une parcelle de terre, qu'un travail de journalier agricole pour assurer la reproduction de la famille. Un contexte d'autant plus difficile au niveau équatorien que les communautés sont sujettes à un tribut annuel de trois pesos. Comme les périodes d'embauche sont généralement courtes et que le travail est souvent rémunéré en nature plutôt qu'en numéraire, il est certain que ces familles ne peuvent satisfaire leurs besoins annuels sur une base marchande. On peut même s'interroger sur leur capacité d'acquérir les intrants nécessaires aux activités d'autoproduction.

Un contexte qui cadre bien avec la description du marché textile au XIXe siècle faite par Jijón y Caamaño.

"El país consumía pocas telas: un vestido servía durante años a un dueño o a varios pasando de mano a mano, según su estado de deterioro, una falda *centro*, de una mujer del pueblo, era el sayal de la pobreza durante años hasta que, vuelto jirones, recibía otro empleo"⁵².

S'il est certain que le temps de vie utile d'un vêtement est maximisé, on peut se demander à quel point ce tableau correspond à la situation de l'ensemble du monde rural et dans quelle mesure la couverture des besoins de base se fait dans des conditions aussi précaires.

⁵²"Le pays consommait peu de tissu: un vêtement passait d'un propriétaire à l'autre durant plusieurs années, selon son degré de détérioration, une jupe, de type *centro*, était le symbole de la pauvreté jusqu'au moment où, devenu un lambeau, il était utilisé à un autre usage"; J. Jijón y Caamaño, *op. cit.*, p. 28.

La demande potentielle d'articles textiles locaux

Pour le Guatemala, l'information de Casal sur la consommation de tissus locaux de coton par rapport aux biens importés nous a déjà permis de dresser une première approximation du potentiel de la demande textile au niveau des cotonnades. En assumant que les deux tiers des besoins sont couverts localement, nous sommes ainsi en présence d'un marché potentiel d'environ 1,5 million de pesos⁵³.

Dans le cas des articles de laine, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Casal fixe la production locale de toile grossière de laine à 150,000 pesos. Pour arriver à ce chiffre, il prend comme base de calcul un rythme de renouvellement vestimentaire étalé sur cinq ans. Une période qu'il fixe de façon arbitraire en prenant en considération le faible niveau de monétarisation du monde rural. Si nous retenons plutôt le critère d'un renouvellement annuel, la demande potentielle de tissu serait alors de 750,000 pesos. Dans la cas du drap pour la confection de ponchos, Casal souligne que la consommation est universelle sans distinctions sociales ou ethniques au sein de la population masculine. A cause de la qualité de ce type d'article et surtout, de son prix élevé, en moyenne 2 pesos par vare, il double la période de renouvellement en la fixant à dix ans. Une période qui nous apparaît longue mais qu'il nous est difficile d'infirmier ou de confirmer. Notons, cependant, que l'estimation d'une consommation annuelle de 50,000 vares paraît sous-

⁵³Nous ne disposons pas de données sur le prix des cotonnades artisanales. Toutefois, en assumant des prix inférieurs aux 3 réaux des articles importés, le marché potentiel serait de 1,2 million de pesos à raison de 2 réaux la vare et de 1,9 million à 2,5 réaux.

évaluée même en prenant en considération un renouvellement complet des ponchos étalé sur une décennie. Avec une population masculine totale de près d'un demi million de personnes et un poncho de 6 vares de tissu en lisière, la quantité totale de ponchos en circulation équivaldrait à 3 millions de vares. En reprenant le même rythme de renouvellement, nous serions alors en présence d'une demande annuelle de draps de 300,000 vares, soit un marché de 600,000 pesos. Nous sommes ainsi assez loin de son évaluation d'un marché local de 100,000 pesos par an.

En additionnant ces 600,000 pesos aux 750,000 pesos de toile, nous serions face à une demande potentielle d'articles de laine de plus de 1,3 million de pesos, soit dix fois plus que ce qu'indiquent les données pour cette catégorie d'importations en 1865. Au total, la demande pour des articles de laine et de coton produits localement serait de 2,5 à plus de 3 millions de pesos. Cette somme n'a rien de marginale dans la mesure où elle est plus du double des importations officiellement comptabilisées à cette époque⁵⁴.

Pour ce qui est de l'Équateur, si nous assumons qu'au moins 90% des 620,000 habitants de la sierra à la fin de la décennie de 1850, en incluant la région de Cuenca⁵⁵, s'approvisionnent presque exclusivement en articles textiles élaborés localement, nous serions en présence d'une consommation potentielle, tant en tissu de laine que de coton,

⁵⁴En 1865, les importations d'articles de laine et de coton s'élèvent à 1,1 million de pesos sur un total de 1,3 million d'achats textiles; "Comercio..., 1865", AGCA, B84.11, Leg. 7,467, 1866.

⁵⁵Hamerly, M. T., *op. cit.*, p. 83.

de 4 millions de vares⁵⁶. En établissant le prix moyen des divers types des tissus à 4 réaux la vare⁵⁷, la Sierra représenterait un marché potentiel de 2 million de pesos, somme proche de l'ensemble des importations de ces années⁵⁸.

La question qui se pose ici est évidemment de déterminer s'il existe véritablement un marché pour de telles quantités d'articles textiles. Le bilan que dresse Cambranes sur la période précédant la réforme libérale au Guatemala est particulièrement intéressant à cet égard. Il permet de réviser la notion d'un monde rural replié sur lui-même pour plutôt mettre en lumière une société qui a déjà une longue tradition d'intégration à l'univers marchand.

⁵⁶A partir des documents iconographiques de l'époque, des descriptions vestimentaires des chroniqueurs et de la tradition orale, nous avons établi les besoins vestimentaires de base des milieux populaires de la Sierra de la façon suivante: la dimension des ponchos la plus communément mentionnée est de 2 *varas y un cuartillo* soit, dans son équivalent en lisière, de 4 vares et demi de tissus; au niveau des pantalons, plus courts que les actuels bien que beaucoup plus larges, on estime qu'il nécessite un minimum de 3 vares pour les confectionner; une quantité un peu moindre, 2 vares et demi, est requise pour la confection des chemises. Au niveau féminin, la description de l'ensemble de l'habillement laisse penser à une quantité de tissu supérieure à cause de la diversité des éléments vestimentaires. Notons que la composition est également différente car la population féminine consomme plus de flanelles que de cotons. Afin d'éviter de sur-dimensionner la demande potentielle, nous avons repris le critère déjà utilisé au niveau guatémaltèque, soit une moyenne de 10 vares par adulte et de 5 vares par enfant. Avec un secteur populaire composé d'une population adulte d'environ 275,000 personnes, soit 2,7 millions de vares, et un nombre équivalent d'enfant, soit 1,4 million de vares.

⁵⁷Ce coût unitaire est établi en faisant la moyenne des prix des tissus de consommation courante et en tenant compte des habitudes de consommation établies plus haut. Du 1,5 réal comme prix minimum des tissus de coton mentionné précédemment, s'ajoute la moyenne des prix les plus bas par vare selon chaque catégorie de tissu de laine: toile de laine et flanelle (*jerga* et *bayeta*), de 2.5 à 8 réaux; draps de laine teints ou non (*pañó*), de 12 à 14; AFJ, *Libros de Cuentas*, no. 17-19, 25, (1860, 1861-62, 1864-65, 1868). Le coût des tissus de coton est ainsi d'approximativement 8 réaux pour les hommes et de 5 réaux pour les femmes; de 6 pesos 6 réaux pour les hommes au niveau du poncho et de 12,5 réaux pour les femmes dans le cas des tissus de laine. A cause du coût élevé du poncho, l'ensemble des vêtements masculins équivaut à 7 pesos 6 réaux tandis que les vêtements féminins valent au total 2 pesos 4 réaux. L'ensemble des 20 vares de tissus de divers type s'établit ainsi à 10 pesos, soit une moyenne par vare de 4 réaux.

⁵⁸Une moyenne de 2,4 millions de pesos pour les années 1855-1859; L. A. Carbo, *op. cit.*, p. 447-448.

Tout en soulignant que les stratégies de reproduction passent, au sein des communautés, par une utilisation communale de la terre, par le maintien d'activités d'autosubsistance et par divers mécanismes d'entraide communale, il insiste néanmoins sur le fait que la logique marchande est présente partout. Elle donne d'ailleurs naissance, sur le plan économique, à un processus de différenciation entre les communautés. Tandis que certaines doivent littéralement louer des terres à ses voisines plus fortunées, d'autres sont suffisamment riches pour effectuer des prêts à des taux d'intérêt annuels atteignant jusqu'à 100%⁵⁹. Un des principaux facteurs expliquant cette hétérogénéité est le succès d'une communauté dans son articulation avec le monde extérieur, soit à travers la vente d'excédents agraires ou la commercialisation de spécialités locales, dont les articles textiles⁶⁰. Il est à noter que les chroniques spécifient que ces échanges sont réalisés en tant qu'opérations commerciales. Ceci donne lieu à la consolidation d'un important noyau d'intermédiaires amérindiens qui sillonnent les routes⁶¹. Cette logique marchande est à la base d'une différenciation sociale au sein même des communautés. Il n'est pas rare, selon Casal, de retrouver, dans la région de Los Altos, une élite amérindienne qui possède vingt à trente mille pesos⁶².

⁵⁹Stoll, O., *Guatemala, Reisen und Schilderungen aus den Jahren 1878-1883*, Leipzig, 1886, p. 357; J. C. Cambranes, *op. cit.*, p. 128.

⁶⁰Bernoulli insiste sur l'importance des exportations d'articles de laine pour l'économie rurale des Hauts plateaux; "Briefe aus Guatemala", *Petermann's Geographische Mitteilungen*, 1870, Vol. 16, p. 441; J. C. Cambranes, *op. cit.*, p. 136-137.

⁶¹Bernoulli, G., "Briefe aus Guatemala", Vol. 15, p. 429, Vol. 16, p. 435 & Vol. 19, p. 375; J. C. Cambranes, *op. cit.*, p. 140-142.

⁶²Casal, P., *op. cit.*, p. 46.

Cette présence marquée d'activités d'échanges cadre bien avec la longue tradition de spécialisation productive communale ainsi qu'avec l'orientation singulière du régime de Carrera qui maintient un climat relativement favorable à la consolidation d'une économie paysanne autonome.

Aucun bilan similaire à celui de Cambranes ne fut réalisé en Équateur quoique la synthèse récente de Fuentealba sur la question amérindienne au XIX^e siècle tend à mettre en lumière une logique économique semblable dans les communautés dites libres⁶³. Le commentaire de Gómez de la Torre qui signale, lors de son passage au ministère de l'Intérieur, que la moitié de la population de la Sierra se dédie à des activités artisanales est déjà un bon indicateur en ce sens. L'importance des échanges est également confirmée par l'augmentation des achats d'articles textiles par la population amérindienne, dont certains biens importés, soulignée par le ministre des Finances au lendemain de l'abolition du tribut en 1858⁶⁴. Une réponse aussi rapide du monde rural révèle un contexte où la population a déjà bien incorporé la logique marchande dans sa stratégie de reproduction. Nous comprenons ainsi mieux le mouvement de résistance qui se forme suite à l'adoption d'une mesure qui a comme objectif officiel d'en finir avec la discrimination de type colonial⁶⁵. En abolissant le tribut, les autorités éliminent également les exemptions de

⁶³Fuentealba, G., "La sociedad indígena..."; *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol., 8, p. 49-73.

⁶⁴APL, *Exposición...Ministro de Hacienda*, 1858, p. 13.

⁶⁵Il est symptomatique que les contemporains estimaient l'importance relative du tribut en équivalent textile, soit 10 à 12 vares de toiles de laine de type jerga; G. Fuentealba, "La sociedad indígena...", *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol. 8, p. 53, 56, 60, 68-73.

taxation prévues par la législation de Bolívar. L'État remet ainsi en cause un aspect important de l'économie du monde paysan en imposant les activités commerciales.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que la mesure est suivie par une dynamique de formalisation des réseaux traditionnels d'échanges dans les années 1860. Un phénomène relevé par l'étude des Bromley qui suivent l'évolution des débats sur la question du jour de la tenue des marchés hebdomadaires⁶⁶. L'abandon du dimanche comme journée unique permet ainsi aux commerçants de multiplier les possibilités d'opérations commerciales tout en favorisant la spécialisation entre les activités du commerce de gros et de détail. Ce phénomène se traduit, sur une base régionale, par l'essor de grandes foires commerciales qui concentrent et redistribuent les marchandises à l'ensemble des marchés communaux⁶⁷. Ce n'est donc pas un hasard si nous assistons à cette époque à la consolidation des communautés artisanales, mise en lumière par Hassaurek, sous la forme classique d'une industrie domestique financée par un secteur commercial en plein essor. Conséquence directe de ce phénomène, nous assistons à la nécessité croissante de recourir au marché pour s'approvisionner en articles de consommation courante car la quantité de temps de travail dédiée aux opérations liées à la production marchande limite la capacité de l'unité domestique d'assurer sa reproduction de façon autonome.

⁶⁶Bromley, R. D. F. et R. J. Bromley, "The debate on Sunday Markets in the Nineteenth Century Ecuador", *Journal of Latin American Studies*, Vol. 7, no. 1 (1975), p. 85-108.

⁶⁷Le phénomène est bien systématisé par H. Ibarra au niveau de l'évolution de cet univers commercial dans la province du Tungurahua; *op. cit.*, p. 133-134.

Dans un tel contexte, le renouvellement annuel qui est à la base de nos estimations peut être considéré comme plausible. Ce rythme contredit toutefois les commentaires de Casal sur le remplacement des tissus de laine étalé sur cinq ou dix ans ou le ton, souvent misérabiliste, adopté par les chroniqueurs pour décrire les habitudes vestimentaires des populations rurales en Équateur⁶⁸.

Afin de réinterpréter ces témoignages négatifs sur les habitudes de consommation des milieux populaires, il faut considérer l'importance culturelle du vêtement, laquelle se traduit par une tradition déjà ancienne de renouveler la garde-robe familiale lors des fêtes patronales de la communauté ou de la région. Une telle démarche permet de réviser la vision classique de mondes ne pouvant combler leurs besoins vestimentaires sur la base d'un renouvellement annuel et même, nous indiquer que la demande textile peut atteindre un niveau supérieur aux seules nécessités de base.

En Équateur, la coutume de remettre chaque année un ensemble de vêtements neufs aux péons représente un premier débouché. Les rares études de cas portant sur la situation au sein des haciendas à la fin du XIXe et au début XXe siècle indiquent que les distributions annuelles de tissus suivent des normes similaires à celles de l'époque coloniale. Elles sont systématiquement de cinq vares de tissus de coton et d'un poncho remis à chacun des péons⁶⁹. En fait, cette modalité est d'autant plus importante qu'elle représente une des

⁶⁸Sosa X et C. Durán, "Familia, ciudad..."; *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol. 8, p. 170-173.

⁶⁹L'étude de l'hacienda El Deán réalisée par P. de la Torre, *Patrones Y Conciertos. Una hacienda serrana 1905-1929*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1989, p. 55; ou les données comptables de 7 haciendas systématisées par A. Guerrero, *La Semántica...*, *op. cit.*, p. 221-229.

principales formes de légitimation tant économique, politique que symbolique du système d'exploitation en maintenant le principe d'une réciprocité, évidemment inégale, entre le patron et les péons⁷⁰. A travers ce modèle d'économie morale⁷¹, l'hacendado s'assure ainsi de conserver ce qu'il est le premier à considérer comme son principal "actif", soit sa force de travail⁷². Puisque ces distributions génèrent un coût économique dans les haciendas n'ayant pas conservé d'atelier textile, il est permis de penser qu'elles répondent au besoin d'offrir aux familles des conditions qui sont ou semblent équivalentes à celles en usage dans le monde rural en général.

Comme cette pratique ne couvre généralement que les besoins des péons, le reste de la famille doit trouver, à l'instar de la période coloniale, d'autres formes d'approvisionnement qui passent nécessairement par des opérations d'échange d'autant plus que l'on s'accorde sur le fait que les activités d'autoproduction textile sont un phénomène marginal au sein des familles de *conciertos*. Si nous retrouvons de façon ponctuelle la mention de flanelles servant à la confection de vêtements féminins dans les consolidations annuelles de l'endettement des péons, les quantités sont insuffisantes car elles dépassent rarement trois vares de tissu⁷³.

⁷⁰Guerrero, A., *La Semántica...*, *op. cit.*, p. 121-157.

⁷¹Scott, J. M., *The Moral Economy of the Peasant Rebellion and Subsistence in the Southeast Asia*, New Haven, Yale University Press, 1976.

⁷²Guerrero, A., *La Semántica...*, *op. cit.*, p. 287-294.

⁷³Torre, P. de la, *op. cit.*, p. 140-160.

En fait, les unités domestiques au sein des haciendas utilisent jusqu'à la fin du XIXe siècle la stratégie, déjà signalée pour le XVIIIe siècle, d'échanger ou de vendre une partie des biens distribués afin d'acquérir sur les marchés des communautés environnantes les biens, souvent des tissus, qui ne sont pas disponibles au sein de l'hacienda⁷⁴. S'il est vrai que la Sierra représente le contexte le moins monétisé avec un taux d'un demi réal pour le calcul des rayas au sein des haciendas, soit l'équivalent de 0,03 \$, en vigueur jusqu'à la fin du XIXe siècle⁷⁵, ce recours à des relations d'échanges représente un débouché suffisant pour justifier la présence de petits producteurs dans toutes les provinces de la région⁷⁶.

Au Guatemala, nous avons souligné à diverses reprises que l'un des traits marquants de la société amérindienne, constamment mis en lumière dans l'abondante bibliographie sur la tradition textile maya, est l'importance de la valeur symbolique des tissus. L'exemple classique est évidemment la gamme de coloris et de motifs des huilpils qui sont autant d'éléments de codification d'un véritable langage textile. On prend souvent un soin minutieux à relever ce que nous pourrions qualifier de variations sémantiques entre les diverses régions et entre les familles linguistiques mayas⁷⁷. Dans ce contexte, les pressions sociales sont fortes quant à un renouvellement annuel de la tenue vestimentaire lors des fêtes communales. Si le cas singulier du huilpil illustre qu'une fraction des besoins sont

⁷⁴Guerrero, A., *La Semántica...*, *op. cit.*, p. 156, 280-282.

⁷⁵Dans le cas des journaliers agricoles, les rémunérations sont fixés à un réal par jour, *British Report*, no. 1, 146, 1891-1892, p. 14.

⁷⁶En considérant que la moitié des 400,000 personnes de la Sierra vivent au sein d'haciendas, le marché de la population féminine des familles de conciertos est de 100,000 personnes, soit une demande d'au moins 750,000 vares de tissus à raison de 5 à 10 vares pour chaque adulte et chaque enfant.

⁷⁷Avec sa vingtaine de dialectes distincts, le monde maya guatémaltèque est beaucoup moins homogène que la société amérindienne de la Sierra équatorienne où le quechua s'est peu à peu imposé comme lingua franca à travers la dynamique d'évangélisation coloniale.

couverts dans le cadre de l'unité domestique⁷⁸, les estimations antérieures sur le travail nécessaire à sa fabrication démontre que le recours à l'échange est quasi incontournable⁷⁹.

Une autre conséquence importante du facteur culturel est le besoin vestimentaire généré par les festivités rurales elles-mêmes. Cette demande est d'abord associée à la présence d'institutions telles que les confréries religieuses, les *cofradías*. Comme l'illustrent des photos de la seconde moitié du XIXe siècle, les habits cérémoniels qui y sont associés se démarquent par leur caractère luxueux⁸⁰. A cela s'ajoute les fameux *bailes*, véritables reconstitutions historiques sous forme de pièces de théâtre dansantes relatant des événements ayant souvent trait à la conquête⁸¹, qui impliquent la confection de masques et

⁷⁸Le grand intérêt pour ce vêtement que l'on constate à partir des années 1930 s'explique par le fait qu'il représente l'exemple-type de la survie des formes traditionnelles de production dans les communautés. En fait, la production de huipil demeure tardivement une activité éminemment domestique dans toutes les familles amérindiennes sans distinction de revenu. Ceci est dû au caractère unique que chaque pièce doit avoir sur le plan des coloris et des desseins et au rôle social du tissage car la capacité de tisser d'une jeune fille est un élément important lors des discussions matrimoniales; L. M. O'Neale., *op. cit.*, p. 227-281.

⁷⁹Soulignons que les stratégies mises en lumière par les études ultérieures sur le monde paysan guatémaltèque démontrent une préférence marquée vers les activités qui s'inscrivent dans une logique marchande plutôt qu'une préférence vers les activités d'autoproduction. En fait, au-delà du vaste débat autour du concept de marché initié avec les thèses de Polanyi, il est permis de penser, à l'instar du tableau brossé par Duby sur le caractère multiforme des échanges au sein du monde paysan au cours de la période médiévale, que la stratégie de reproduction de l'unité domestique ne privilégie pas la sphère d'autoconsommation que dans la mesure où elle ne peut s'insérer dans la sphère marchande. En ce sens, l'argumentation de J. Martínez-Alier apparaît particulièrement intéressante. En analysant la logique économique de l'unité domestique paysanne à partir d'une perspective classique, il relève le caractère rationnel du modèle d'allocation des ressources disponibles au sein de la cellule familiale paysanne; "Peasants and Labourers in Southern Spain, Cuba and Highland Peru", *Journal of Peasant Studies*, no. 1, (1974), p. 133-163.

⁸⁰On en retrouve divers exemples dans le livre de Arriola de Geng. Parmi les vêtements les plus somptueux associés aux *cofradías*, mentionnons les huipil cérémoniels qui sont de véritables oeuvres d'art. Plusieurs exemples anciens se retrouvent dans diverses collections privées qui furent montées à la fin du XIXe siècle ou au début du XXe.

⁸¹Rappelons que l'ouvrage de Wachtel est en grande partie inspiré par cette longue tradition populaire encore en usage dans plusieurs régions; *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard, 1971.

de costumes à l'origine de diverses spécialisations artisanales⁸². Si ce n'est pas l'ensemble de la communauté qui doit faire face à ces dépenses somptuaires, elle n'en accroît pas moins la demande de tissus.

Ces divers indices tendent donc à démontrer qu'il existe une demande potentielle qui dépasse le critère de la seule consommation courante. Bien qu'il faille éviter de parler d'abondance, on peut néanmoins se demander pourquoi un observateur aussi attentif que Casal minimise à ce point le potentiel de la demande locale. La réponse n'est pas simple et dépend surtout, à notre avis, de l'image qu'il se forge, de même que l'élite de son époque, de la société guatémaltèque, en particulier du monde amérindien. Les contemporains ont autant de difficultés à concevoir les communautés comme des producteurs textiles importants que comme un marché qui pourrait s'avérer intéressant. Cette vision, phénomène de mentalité de très longue durée, est reprise périodiquement jusqu'au XXe siècle dans un discours qui s'attache à relever les besoins "naturellement" réduits de la population amérindienne.

Quant aux chroniqueurs de la réalité équatorienne, s'ils mettent bien en relief le caractère rudimentaire des habitudes vestimentaires dans le monde rural, il est néanmoins possible que, par souci d'exotisme, ils aient pris en exemple les cas les plus marginaux au sein de la population, fruit de rencontres ponctuelles sur les routes ou dans les divers centres

⁸²Ce phénomène se retrouve également en Équateur où, contrairement au ton habituellement adopté dans les chroniques, les observateurs soulignent le caractère luxueux des vêtements utilisés lors des danses traditionnelles et durant les processions religieuses. On peut constater le bien fondé de ces descriptions à travers les nombreux documents iconographiques de l'époque.

régionaux. Soulignons par ailleurs que les descriptions des vêtements dominicains sont un indice d'une demande qui dépasse les seuls besoins de base car elles sont généralement exemptes d'images de type misérabiliste⁸³.

Sans que l'on puisse quantifier la place occupée par chaque source d'approvisionnement au sein des deux sociétés, il est clair que nous sommes face à une réalité où importations, artisanat textile et autosubsistance sont autant d'alternatives utilisées pour assurer la reproduction des unités domestiques. Il serait évidemment anachronique de considérer la situation qui prévaut sous l'angle d'une véritable économie de marché dans un monde où l'on a conservé plusieurs mécanismes d'échange des phases historiques antérieures. Néanmoins, la logique marchande y occupe une place qui n'a cessé de croître depuis l'ébauche des premiers marchés d'articles textiles au début XVI^e siècle. Ces univers communaux plus complexes et plus dynamiques cadrent d'ailleurs bien avec la relecture proposée par Bairoch sur la situation, au milieu du XIX^e siècle, des sociétés rurales du futur Tiers Monde: un monde qui est certes pauvre mais sans atteindre le degré de précarité suggéré par le niveau de dénuement de plusieurs contextes actuels⁸⁴.

⁸³Sosa C., X. et C. Durán, "Familia, ciudad..."; *Nueva Historia del Ecuador, op. cit.*, Vol. 8, p. 183-186.

⁸⁴Bairoch, P., "The Main Trends in National Economic Disparities Since the Industrial Revolution"; P. Bairoch et M. Lévy-Leboyer (eds), *Disparities in Economic Development since the Industrial Revolution*, Londres, 1981, p. 10.

3e PARTIE

LA CONSOLIDATION DES MODÈLES TRADITIONNELS

Après les Indépendances, l'évènement le plus marquant est sans contredit le grand essor des exportations. Ce nouveau modèle de croissance modifie non seulement le panorama économique des deux pays mais a une incidence déterminante sur le plan politique et social. Parmi les dimensions ayant eu un impact sur le secteur textile, la plus significative est sans conteste la transformation du monde rural.

Deux figures, García Moreno (1861-1865; 1869-1875) et Rufino Barrios (1873-1885), sont intimement liées à ce processus. Ils représentent toutefois des régimes aux antipodes sur le plan idéologique. S'appuyant sur un discours ultramontain¹, le premier met de l'avant une notion de progrès proche de celle développée au sein du courant positiviste qui s'impose dans de nombreux contextes latino-américains². Barrios projette une image moins ambiguë. Inspirer par le Mexique de Juarez, il radicalise les réformes amorcées par García Granados (1871-1873). Plus que ses prédécesseurs, il a le souci d'utiliser l'État

¹L'exemple le plus célèbre de la politique ultramontaine de Garcia Moreno est la consécration du pays au Sacré Coeur de Jésus qu'il édicte en 1873. Peu de figures latino-américaines ont fait l'objet d'un aussi vaste débat. Perçu par les uns comme un des plus grands despotes de l'histoire nationale ou par les autres comme un martyr de la chrétienté au lendemain de son assassinat, la littérature sur ce personnage compte plus de 200 titres depuis la publication de la biographie du R. P. Berthe en 1888 jusqu'à nos jours.

²Demélas, M. D., & Y. Saint-Geours, *op. cit.*, p. 142-146.

pour modeler l'économie et la société³. Archétypes des grands courants politiques de leur époque, ils ont en commun, chacun à leur façon, de vouloir transformer leur société respective afin d'atteindre, selon une formule devenue classique, un degré de "civilisation" similaire à celui du monde européen. Incarnant non seulement leur époque, ils donnent le ton aux régimes ultérieurs⁴.

Barrios adopte la mesure la plus spectaculaire en réactualisant le système colonial de prestation de services, les *mandamientos*⁵. Associant la résistance des communautés à se rendre vers les zones caféières à de la paresse et de l'indolence, l'implantation d'un système coercitif est perçue comme une étape nécessaire pour que le salariat s'impose dans le monde rural⁶. Bien qu'il soit peu utile de revenir sur un phénomène abondamment étudié⁷, cette modalité étatique de gestion de la force de travail, modifiée, assouplie et

³Deux études, l'une relativement favorable à Barrios, T. Herrick, *Desarrollo Económico y Político de Guatemala durante el Período de Justo Rufino Barrios (1871-1885)*, Guatemala, Editorial Universitaria Centro Americana, 1974; et l'autre plus critique, D. McCreery, *Development and the State in Reforma Guatemala, 1887-1885*, Athens, Ohio University Center for International Studies, 1983; relèvent toutefois ce phénomène. Pour les détails de sa gestion, voir J. M. García, *La reforma liberal en Guatemala*, Guatemala, Ed. Universitaria, 1985, p. 154-161.

⁴Au Guatemala, tous ceux qui succèdent à Barrios; Barilla (1885-1892), Reyna Barrios (1892-1898) ou Estrada Cabrera (1898-1920), se réclament de l'héritage libéral. En Équateur, sous la bannière du "progressisme", nous sommes en présence de trois gouvernements; Plácido Caamaño (1884-1888), Flores Jijón (1888-1892) et Cordero (1892-1895); qui sont le fruit d'une alliance entre conservateurs modernisateurs et libéraux catholiques. Cette base sociale centriste se veut une façon de créer un large consensus autour des objectifs de García Moreno; la consolidation du système d'hacienda, l'expansion du secteur agro-exportateur et la modernisation du pays; tout en délaissant le discours clérical. Phase politique qui est remise en cause par la Révolution libérale de Eloy Alfaro (1895-1901, 1906-1911).

⁵D'abord mis en place dans une lettre circulaire envoyée aux Jefes Políticos des départements, principaux maîtres d'œuvre de la conscription des membres des communautés; "Circular del 3-IX-1876"; le système prend sa forme légale avec la promulgation des *Reglamentos de Jornaleros*; Decreto no. 177, 3-IV-1877, *Recopilación de las leyes de la República de Guatemala*, Vol. II.

⁶AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1876-1878, p. 11.

⁷Voir les travaux de D. McCreery, "An odious feudalism: Mandamiento labor and commercial agriculture in Guatemala, 1850-1920", *Latin American Perspective*, Vol. 13, no. 1 (1986), p. 99-117 et de J. C. Cambranes, *Coffee and Peasants in Guatemala*, Stockholm, Institute of Latin American Studies, 1985 ou la

réimposée périodiquement, demeure le cadre de base des relations contractuelles au Guatemala pendant plus d'un demi siècle⁸. En Équateur, la transformation du monde rural dans la Sierra se fait selon un schéma plus classique, soit à travers la consolidation de l'hacienda et surtout, du système de concertaje. L'endettement, moyen de fixer de façon définitive les familles de paysans, est renforcé par l'insertion, en 1871, de la peine d'emprisonnement pour non paiement des dettes dans le code civil⁹. A cela s'ajoutent diverses mesures qui remettent en cause les conditions de vie au sein des communautés et renforcent le pouvoir des hacendados¹⁰.

Malgré des approches idéologiques distinctes, les modèles ont en commun de s'imposer en renforçant ou en réactualisant des pratiques directement issues de la période coloniale. Pour l'élite guatémaltèque, il s'agit de régler la question de la pénurie de main-d'oeuvre dans les zones de plantation de café en expansion tandis que, pour les hacendados équatoriens, cela permet d'accroître le niveau de contrôle sur leur principal "actif" tout en profitant du désenclavement partiel de la Sierra découlant de la construction d'une route vers le littoral ouverte à l'année¹¹. Dans ce contexte, le vieux rêve d'intégrer la région aux

série d'études compilée par C. Smith (ed.), *Guatemalan Indians and the State, 1540-1988*, Austin, University of Texas Press, 1990.

⁸Nous retrouvons, parallèlement, le maintien du système d'avance, les traditionnelles habilitaciones, un secteur limité de péonage par endettement, les *jornaleros colonos*, ainsi qu'un secteur réduit de salariés. Soulignons que chaque type de relations contractuelles est considéré dans le discours officiel comme autant de variantes plus ou moins achevées du salariat.

⁹Espinosa, R., *op. cit.*, p. 156.

¹⁰Parmi les plus significatives, soulignons la loi contre le vagabondage, la politique de travaux publics qui obligent chaque Équatorien à consacrer une semaine de travail annuellement ou à payer son équivalent salarial, l'instauration d'un impôt foncier sur les lopins au sein des communautés et surtout, le retour à la notion de tribut annuel avec l'obligation légale du paiement de la dîme.

¹¹Oeuvre majeure du régime de García Moreno, l'empierrement de la route permet de réduire de moitié le temps du trajet entre la Côte et la Sierra, de 14 à 7 jours; *British Report*, s. n., 1870, p. 649. Néanmoins, le trajet est toujours aussi précaire et périlleux. La description des conditions de voyage faite par le consul

axes économiques les plus dynamiques prend la forme de vente de produits agraires non-périssables vers la Côte¹².

La politique rurale n'est évidemment pas le seul aspect à avoir des répercussions sur l'évolution du secteur textile. Les différentes conjonctures économiques, les politiques fiscales et monétaires des divers régimes et la disponibilité accrue de biens importés sont tous des éléments qui eurent des conséquences importantes. Comme le démontre les phases historiques précédentes, il n'en demeure pas moins que le type de société qui se forge en représente le paramètre central. En ce sens, la question textile évolue au rythme de la déstructuration des cadres communaux et de la remise en cause des économies paysannes.

anglais, en poste à Quito en 1896, demeure semblable à celle de chroniqueurs du début du siècle comme Stevenson; *British Report*, no. 1,912, 1896, p. 5-8.

¹² Ortiz, G., *La Incorporación del Ecuador al Mercado Mundial: La Conyuntura Socio-Económica 1875-1895*, Quito, Banco Central del Ecuador, 1981.

CHAPITRE 7

LA POURSUITE DES EFFORTS DE MÉCANISATION

Répondant aux pressions des milieux éclairés, tous les régimes mettent de l'avant un discours favorable à l'industrie manufacturière. Chaque nouvel établissement devient dès lors un symbole des progrès de la Nation. Toutefois, les législations adoptées par la majeure partie des régimes sont à peine plus sophistiquées que les mesures suggérées au lendemain de l'Indépendance. Nous sommes loin de l'État-entrepreneur considéré comme facteur essentiel de développement par Batou. Dans les faits, la production manufacturière demeure le plus souvent une préoccupation marginale bien que tous les gouvernements soient évidemment disposés à offrir des appuis ponctuels qui s'avèrent souvent déterminants.

Quant aux caractéristiques des entreprises textiles qui émergent au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, nous sommes toujours en présence de deux voies distinctes. En Équateur, il se constitue un noyau de petits établissements qui accentuent leur dynamique de mécanisation tout en conservant la majeure partie des caractéristiques des complexes textiles duales décrits précédemment. Au Guatemala, la production mécanisée se limite pratiquement à un seul nom: Cantel. Version moderne d'un "monopole" proche du modèle colonial, l'entreprise concrétise la stratégie de complémentarité avec l'artisanat mise de l'avant par Savoy et Domingo Samayoa.

Dans les deux cas, nous sommes en présence d'entrepreneurs qui utilisent une technologie de plus en plus sophistiquée afin de viabiliser des installations relevant d'une logique qui a peu à voir avec l'ébauche d'une dynamique d'industrialisation mais qui sert plutôt à consolider les éléments les plus rentables du passé.

L'évolution des complexes textiles équatoriens

En raison de sa propre expérience lors de la location de l'obraje de Guachalá, García Moreno est le président équatorien le plus sensible à la situation de la production textile. Il est également celui qui s'est montré le plus ouvert à la mécanisation de la production au XIXe siècle. Notons le caractère surprenant de certaines de ses déclarations, dont celle du début de sa carrière politique, où il insiste sur le rôle révolutionnaire que l'industrie doit jouer dans la transformation de la société équatorienne¹³. A la lumière de l'ambiguïté de son modèle, soit de dynamiser l'économie tout en conservant les structures sociales héritées du monde colonial, cet objectif correspond évidemment bien aux intérêts de propriétaires d'installations mécanisées qui conservent plusieurs caractéristiques du modèle d'origine, l'hacienda-obraje.

Plutôt qu'un cadre global de promotion, García Moreno adopte une approche répondant de façon ponctuelle au contexte. C'est ainsi qu'au moment où Pérez amorce ses

¹³La Nación, 1-III-1853; F. Miranda R., *García Moreno y la Compañía de Jesús*, Quito, Colección Desarrollo y Paz, 1975, p. 24.

opérations en 1860, Moreno libéralise l'importation de coton afin de contrer la hausse du prix de la fibre, conséquence de la faible récolte dans le Chota¹⁴. Il émet une directive interdisant aux dépendances gouvernementales d'acquérir des articles importés similaires à ceux produits localement. Sa politique d'achat est fortement teintée de clientélisme car, si Jijón et les Aguirre profitent de lucratifs contrats avec l'État, aucune entente n'est signée avec son opposant Malo¹⁵. Sa mesure la plus significative date de 1869 lorsque le congrès alloue, à la suite de la destruction de l'entreprise de Pérez en 1868¹⁶, une série d'exemptions fiscales favorisant la production de calicot¹⁷. L'édit est suivi, l'année suivante, par l'ébauche du plus ambitieux projet d'entreprise de tout le XIXe siècle¹⁸.

Ce projet débute, en 1870, lorsque Francisco Gómez de la Torre, frère cadet de Manuel, et son gendre, José Villagómez, érigent un édifice spécialement conçu pour abriter la machinerie provenant de France et d'Angleterre. Selon la tradition, la San Gabriel aurait représenté un investissement de 300,000 pesos¹⁹. Quoique la somme apparaisse élevée²⁰,

¹⁴AHBCE, *Fondo Jijón y Caamaño*, III, 69/15, 1860.

¹⁵A partir de ces années, il est rare que l'on ne retrouve pas de contrats où sont spécifiés les quantités d'articles, les prix et un échéancier de livraison dans les rapports du ministre d'Hacienda.

¹⁶Un phénomène auquel García Moreno est d'autant plus attentif qu'il occupe alors la fonction de gouverneur de la province d'Imbabura. Il demeure néanmoins l'homme fort des régimes qui se succèdent entre 1865 et 1869; A. Pareja D., *op. cit.*, p. 153-154.

¹⁷APL, "Decreto para el fomento de los cultivos de morera, viña y añil y de la industria de tejidos de liencillo"; *Actas de la Octava Convención Nacional*, 1, 2, 9-VI-1869.

¹⁸Il est probable qu'à la lumière de sa propre expérience avec l'obraje de Guachalá, García Moreno ne juge pas utile d'inclure la production lainière dans son décret. Notons que la libéralisation de l'importation de machinerie cotonnière n'est d'ailleurs qu'une étape transitoire car, à la faveur de sa réforme douanière de 1871, il réaffirme l'orientation tarifaire du début de la période républicaine en exemptant de droits tout type d'équipement tant agricole qu'industriel. APL, "Decreto legislativo que declara libres de derechos de importaciones las maquinas"; *Actas de la Cámara de Diputados de 1873*, 23-X-1873.

¹⁹Plusieurs données sur la San Gabriel proviennent du projet d'archéologie industrielle mis de l'avant au cours des années 1980 sous les auspices du Banco Central del Ecuador.

elle cadre bien avec le commentaire de Jijón y Caamaño qui décrit l'entreprise comme "la plus grande et la plus parfaite" à être montée avant les années 1920²¹.

Suivant de près le décret de 1869, il est cependant difficile d'y voir le fruit de relations privilégiées entre les Gómez et le pouvoir politique puisque la famille était reconnue pour ses allégeances libérales. Candidat défait à la présidence contre l'aspirant désigné par García Moreno, Jerónimo Carrión (1865-1867)²², Manuel n'est pas formellement associé au projet à ses débuts. Le choix du site, à proximité des obrajes de Tilipulo et de Tilipulito, ainsi que des commentaires ultérieurs indiquent clairement le caractère familial de l'entreprise²³. En ce sens, nous pouvons considérer la San Gabriel comme la pierre angulaire du plus vaste complexe textile du XIXe siècle. Les Gómez amorcent leurs opérations en 1874 dans un contexte perçu comme particulièrement propice à l'ébauche de nouvelles tentatives de mécanisation. A l'espace laissé vacant par la destruction des installations de Pérez s'ajoutent trois dimensions.

²⁰Considérant que la construction d'une route empierrée entre la Sierra et la Côte est une des principales réalisations du régime, cette somme est fantastique car elle équivaut à l'ensemble des dépenses annuelles d'immobilisation effectuées par le ministère des Travaux Publics; L. Alexander R., *op. cit.*, p. 246.

²¹Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 28.

²²Ayala, E., *Lucha Política...*, *op. cit.*, p. 159.

²³Parmi le plus intéressant, notons le commentaire satirique de Montalvo lors de la visite de Borrero (1875-1876) dans des installations de son *compadre*, Manuel, alors ministre de l'Intérieur. Dans le style emprunté à Cervantes qui lui est si caractéristique, Montalvo se moque tant de Borrero que de l'entreprise: "don Antonio a passé quatre jours à admirer les métiers à tisser de son compère; la machinerie lui paraissait la plus formidable jamais vue à Lyon ou à Liverpool. Quand on lui montrait des flanelles, il voyait des satins de Chine, quand il voyait des Indiens sales et laids, des Indiens d'obrajes, il croyait être face à des ouvriers anglais"; J. Montalvo, *El Regenerador*, (1876); E. Albán, "La Literatura Ecuatoriana"; *Nueva Historia del Ecuador*, *op. cit.*, Vol. 8, p. 110.

Après une décennie de politique douanière qui répond aux préoccupations de l'élite agro-exportatrice avec l'abolition des droits d'importation sur les articles de première nécessité à destination de Guayaquil²⁴, le régime de García Moreno est suffisamment consolidé, lors de son second mandat, pour lui permettre d'imposer des droits sur tous les types de biens importés afin de résoudre ses difficultés budgétaires croissantes. Quoique les taux sur les articles textiles demeurent bas, 10 à 15% sur les tissus de coton et de 15 à 30% sur les flanelles²⁵, Jijón les juge suffisamment élevés pour considérer que le contexte n'a jamais été aussi favorable à la production locale²⁶.

Le second facteur est la croissance de la consommation textile illustrée par l'émergence de nouvelles habitudes vestimentaires. Un exemple intéressant est le *casinete* servant à la confection de châles aux coloris brillants qui s'impose comme élément indispensable de l'habillement dominical chez la population féminine tant urbaine que rurale. Parallèlement, nous notons une certaine sophistication de l'habillement féminin en usage lors d'occasions spéciales²⁷. Cette tendance coïncide avec la formalisation des circuits commerciaux

²⁴ APL, *Actas de la Convención Nacional de 1861*, 6, 9-II-1861. Malo, alors député de l'Azuay, s'oppose à cette mesure en la qualifiant de sacrifice imposé à la Sierra au profit de la Côte. Il exige la hausse des tarifs sur la farine, les chaussures et les articles textiles; E. Ayala, *Lucha Política...*, op. cit., p. 124.

²⁵ APL, "Ley de Aduanas", *Libro de Actas de la Honorable Cámara del Senado*, 31-X-1871.

²⁶ Parmi les facteurs invoqués par Jijón pour expliquer pourquoi les conditions n'ont jamais été aussi favorables, il mentionne le maintien, par Borrero (1875-1876), de la politique tarifaire de García Moreno); AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 1, f. 194, 1876

²⁷ Si le phénomène n'est perceptible qu'en terme de décennie, il n'en est pas moins réel. La comparaison entre les documents iconographiques du XVIII^e siècle et la tenue vestimentaire de la seconde moitié du XIX^e est particulièrement intéressante à cet égard; X. Sosa et C. Durán, "Familia, ciudad..."; *Nueva Historia del Ecuador*, op. cit., Vol. 8, p. 170-173 et M. A. Vásquez, "Familia, costumbres y vida cotidiana a principios del siglo XX"; *Nueva Historia del Ecuador*, op. cit., Vol. 9, p. 212-213. La tendance observée est une généralisation d'éléments vestimentaires considérés longtemps comme luxueux au XVIII^e siècle. Il est, en ce sens, intéressant de constater à quel point l'habillement actuel des femmes amérindiennes de la région d'Otavalo est proche de celui des femmes de caciques de la période coloniale.

amorcée dans les années 1860, conséquence d'une économie qui commence à sentir les effets de la croissance des échanges avec la Côte.

Ces phénomènes apparaissent singuliers dans un contexte de consolidation du système d'hacienda. Deux aspects sont à considérer. D'abord, l'insertion croissante de péons au sein des haciendas n'entre pas nécessairement en contradiction avec un accroissement de la demande à cause de la pratique, déjà signalée, d'échanger les biens distribués pour couvrir les besoins familiaux en tissus. Dans la mesure où ces échanges n'impliquent aucun déboursé en numéraire de la part de l'hacendado, ils lui sont d'autant plus acceptables que cette pratique consolide les liens de dépendance à l'hacienda. En second lieu, le recours au marché prend plus d'importance dans les communautés demeurées libres puisqu'elles tendent, comme nous le verrons, à accroître leur niveau de spécialisation productive afin de faire face aux nouvelles obligations fiscales. La réorientation nécessaire du travail domestique vers la production marchande réduit d'autant les possibilités de production pour l'autoconsommation.

Si le désenclavement partiel facilite l'introduction de biens importés dans la Sierra, le phénomène est cependant lent à s'imposer. Confirmant la présence accrue de tissus anglais dans la Sierra au cours des années 1880, les autorités consulaires britanniques insistent néanmoins sur le fait que la majorité de la population continue de

s'approvisionner localement²⁸. Le principal handicap des tissus importés demeure toujours les coûts du transport, encore trop élevés pour être concurrentiels²⁹.

Des trois dimensions, le facteur le plus important demeure toujours l'évolution du marché colombien. Les statistiques officielles colombiennes sont intéressantes à cet égard car elles indiquent un accroissement significatif des importations équatoriennes, lesquelles passent de 33,000 à 106,000 pesos de la seconde moitié des années 1860 au début des années 1870³⁰. Les autorités régionales confirment l'importance de ce débouché. Tout en indiquant que la production est bien acceptée localement et que l'établissement conserve rarement des stocks importants, le gouverneur insiste sur le fait que la San Gabriel réalise la plupart de ses ventes de Pasto jusqu'au Panama³¹.

Fait intéressant, la disponibilité accrue de fil de coton après l'ouverture de la San Gabriel a un impact direct sur le choix fait par Jijón. Suivant l'exemple de l'industrie lainière au niveau international, il acquiert dix métiers à tisser de laine cardée d'origine américaine afin d'élaborer un tissu de laine plus abordable car cet équipement lui permet d'utiliser du coton comme fil de chaîne³². En opération au début de 1877, cette production est cependant interrompue le 26 juin de la même année en raison de la pénurie de fil après la destruction de la San Gabriel causée par l'éruption du Cotopaxi.

²⁸*British Report*, no. 119, 1886, p. 4 & no. 490, 1888, p. 7.

²⁹Malgré les améliorations apportées, on estime, au début des années 1880, que les coûts entre Quito et Guayaquil sont cinq fois plus élevés que le prix du fret maritime entre l'Europe et le port équatorien; C. Wiener, "Un Francés en Guayaquil"; H. Toscano (ed), *op. cit.*, p. 471.

³⁰Ocampo, J. A., *op. cit.*, p. 163.

³¹APL, *Informe del Gobernador del León*, 9-XII-1877.

³²AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 1, f. 241, f. 280, 1877.

La situation est d'autant plus difficile que les conséquences ne se limitent pas aux installations des Gómez de la Torre. L'éruption provoque un alluvion qui détruit la San Juan bien qu'elle soit située à des dizaines de kilomètres du volcan³³. Les frères Aguirre réagissent en important d'Angleterre de la machinerie à la fine pointe de la technologie et l'installent dans deux édifices qu'ils font ériger spécialement à cet effet³⁴. Jijón signale que le coût financier est si élevé qu'ils sont obligés de former une société avec Manuel Palacios, immigrant d'origine espagnole qui fit fortune dans le commerce du grain, et Fernando Pérez Quiñones, fils de Pérez Pareja³⁵.

Les ennuis ne s'arrêtent cependant pas là car, l'année suivante, le feu détruit un des deux bâtiments les obligeant à importer les pièces d'équipement nécessaires à la reprise des opérations. Les conséquences sont dramatiques pour les Aguirre. Pratiquement acculés à la faillite, ils doivent vendre la San Juan à perte³⁶. Cette catastrophe, qui devait se répéter à diverses reprises, illustre bien les risques élevés assumés par les entrepreneurs en cette deuxième moitié du XIXe siècle. Celui qui acquiert la San Juan, Salvador Ordoñez, est membre d'une des plus riches familles de la région de Cuenca dont la fortune fut constituée, à l'instar de Malo, lors du boum de la quinquina³⁷. Quoique la famille soit intimement associée à García Moreno avec Carlos, gouverneur de la province de l'Azuay,

³³Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 27.

³⁴Whimper, E., *Travels Amongst the Great Andes*, Londres, John Murray, 1892, p. 205-206.

³⁵AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 1, f. 150, 1877.

³⁶Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 27.

³⁷En plus de leurs activités commerciales, les Ordoñez sont les plus grands propriétaires terriens de l'Azuay avec des haciendas dont la valeur cumulée est estimée, en 1890, à 447,000 s/; S. Palomeque, "Espacio, especialización...", *op. cit.*, p. 34-35, 77.

et Ignacio, archevêque de Quito et un des principaux porte-parole du courant ultramontain, Salvador est un proche de Veintemilla en tant que figure dominante du groupe des "apolitiques"³⁸. La logique liant investissement dans le secteur textile et contact étroit avec le pouvoir politique est ici mieux respectée.

Du côté des Gómez de la Torre, on ne reste pas inactif. Manuel amorce des discussions avec la veuve de Malo afin d'acquérir la machinerie de Cuenca qu'il compte installer dans l'obraje de Tilipulo³⁹. Jijón est également intéressé par les installations. Il veut incorporer l'équipement de filature à Chillo afin de produire son propre fil et commencer à mécaniser Peguche en y installant les métiers à tisser⁴⁰. Selon Jijón, cet achat est une excellente affaire car il considère que le prix exigé est exceptionnellement bas, 30,000 pesos, pour des profits anticipés particulièrement intéressants, 10,000 pesos par an⁴¹. Aucun des deux ne parvient cependant à une entente avec la famille Malo⁴².

Considérant les filées européens trop onéreux, Jijón essaie sans succès d'adapter ses broches afin d'en produire lui-même⁴³. Par la suite, il tente à nouveau l'expérience en

³⁸Profitant de la réaction suscitée par la décision de Borrero de maintenir la constitution de García Moreno, Veintemilla accède au pouvoir en champion du libéralisme. Il en profite surtout pour mettre de l'avant un régime fortement personnalisé dans la tradition classique du caudillisme latino-américain auquel se greffe des membres de l'élite qui se prétendent "apolitiques"; G. Ortiz, *op. cit.*, p. 268-269.

³⁹AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 1, f. 317, 1877.

⁴⁰AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 1, f. 281, 1877.

⁴¹AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 1, f. 328, 1877.

⁴²L'équipement, presque entièrement rouillé, est finalement vendu en 1890 pour 28,530 s/ au régime de Flores qui projette l'incorporer à l'école d'art et métier qu'il vient de fonder à Guayaquil; "Diario Oficial, 17-III-1890"; S. Palomeque, "Espacio, especialización...", *op. cit.*, p. 43. Cette transaction, qui n'aboutit à aucun résultat concret, est intéressante dans la mesure où c'est la première manifestation d'un intérêt gouvernemental à faire la promotion de la production textile sur la Côte.

⁴³AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 1, f. 313, 1877.

achetant les pièces d'équipement encore intactes de la San Gabriel mais sans plus de résultat⁴⁴. Profitant d'un second séjour en France, de 1879 à 1882, il modifie son approche en faisant l'acquisition de nouveaux équipements. L'échange de correspondance entre lui et son gendre, Victor Gangotena qui gère le patrimoine familial en son absence, est particulièrement intéressant pour suivre les alternatives envisagées.

Toujours fasciné par la laine peignée, Jijón s'informe d'abord sur le prix et les conditions d'achat de ce type d'équipement⁴⁵. Sans s'opposer au projet, Gangotena fait remarquer que la piètre qualité de la fibre locale se prête mal à l'introduction de ce type de technologie. Il insiste plutôt sur le besoin de corriger les lacunes au sein des installations existantes. Ces déficiences sont encore plus évidentes depuis l'incorporation des métiers à tisser américains. Acceptant ce diagnostic, Jijón acquiert en France de nouvelles cartes mécaniques et de petites machines à filer d'une capacité totale de 620 broches ainsi qu'un équipement de teinture⁴⁶. Cet équipement est monté dans un nouvel édifice par trois techniciens français qui réorganisent l'ensemble des opérations⁴⁷. Soulignons que cette restructuration se fait sans modifier les relations contractuelles. Nous sommes toujours en présence de péons liés à l'entreprise par le système traditionnel de l'endettement comme le confirme les comptabilités de l'époque avec ses bilans annuels des sommes dues. Jijón professionnalise toutefois ses méthodes de gestion en instaurant un système

⁴⁴AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 1, f. 316, 1877.

⁴⁵AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 3, f. 3, 1879.

⁴⁶AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 3, f. 168, 1880.

⁴⁷AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 9, f. 462, 1883.

d'administrateurs, à la place de la figure traditionnelle du majordome, qui doivent présenter des bilans consolidés au magasin de Quito, lequel fait figure de siège social⁴⁸.

Comme l'illustre le tableau 10, l'ensemble de ces innovations permet à Jijón de connaître une phase sans précédent de prospérité. Des 8,000 pesos qu'il espérait tirer au moment d'acquérir l'équipement⁴⁹, les profits s'élèvent à plus de 13,000 s/ en 1886. Ce bénéfice est équivalent à celui de l'ensemble ses haciendas. Peguche fait également bonne figure grâce au marché colombien qui absorbe pratiquement toute sa production.

TABLEAU 10
BÉNÉFICES DE JIJON, 1886

Types d'activité	sucre
Haciendas	13,222
Chillo	13,175
Minoteries	9,650
Peguche	8,969
Autres	6,869
Total	51,885

Source: AFJ, Libro de Cuentas, 1886.

Par la suite, les profits ne cessent de croître pour atteindre 20,000 s/ en 1887 et 32,000 s/ en 1889⁵⁰. Ces sommes représentent un rendement intéressant par rapport au capital

⁴⁸Bien qu'anecdotique, mentionnons que Jijón acquiert un manuel de gestion d'entreprise lors de son séjour en Europe: A. C. Guibault, *Traité d'économie industrielle: études préliminaires, organisation et conduite des entreprises*, Paris, Librairie Guillemin & Cie, 1877; *Biblioteca de Jacinto Jijón y Caamaño*, Banco Central del Ecuador.

⁴⁹Muratorio, R., *op. cit.*, p. 541.

⁵⁰*ibid.* et AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 24, f. 234, 1889.

investi qui s'élève, selon l'estimation qu'effectue Juan Aguirre pour le compte du gouvernement, à 42,188 s/, soit un peu plus de 30,000 \$⁵¹.

Ces résultats sont également le fruit d'une nouvelle approche commerciale. Jijón engage, en 1885, ses premiers agents qui sillonnent les marchés hebdomadaires des différentes provinces tout en percevant une commission de 20% sur le prix de vente. Confirmant l'importance de la demande au sein du monde rural, il souligne que le tissu de flanelle servant à la confection de vêtements féminins est nettement plus rentable que son imitation d'étoffe de laine peignée dont les ventes se concentrent en milieu urbain⁵².

C'est également au cours de cette période que Jijón effectue ses premiers envois de tissus vers l'Azuay et le littoral. Phénomène nécessairement marginal à cause des conditions climatiques sur la côte, il est suffisamment significatif pour justifier la présence de cinq échoppes à Guayaquil qui s'affichent comme dépositaires de tissus de la Sierra, les *telas del interior*, au début des années 1880⁵³. Ces ventes s'expliquent par des prix particulièrement bas par rapport aux articles importés de catégorie similaire, les bayetas. Même en doublant ou triplant le prix afin de tenir compte des coûts du transport, les flanelles de Jijón sont, à 0,50 s/ la vare⁵⁴, nettement concurrentielles par rapport au prix de

⁵¹Cette évaluation est faite afin de fixer la valeur de la taxe sur les biens immobiliers, un taux de 3 s/ par :1,000 s/ de capital, qui est, en Équateur et au Guatemala, le seul impôt direct auquel est astreint l'élite. Malgré la somme réduite de 125 s/, Manuel Jijón conteste cette estimation en la considérant comme trop élevée; AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 23, f. 57-58, 1889.

⁵²AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 16, f. 27, 1885.

⁵³Gallegos, M. (ed.), *Almanaque Ecuatoriano o Guía de Guayaquil*, Guayaquil, Tipografía El Chimborazo, 1883, p. 125-126.

⁵⁴AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 8, 1883, f. 279.

gros à Guayaquil, soit 3,25 s/ le mètre en incluant les droits de douane⁵⁵. Limitées aux articles de luxe, les difficultés des tissus de laine importés à concurrencer la production locale demeurent une constante tout au cours de la période analysée. Les autorités britanniques l'expliquent non seulement par des prix inférieurs mais aussi par la qualité supérieure des articles locaux⁵⁶. Ce constat incite même le consul de Quito à envoyer, en 1896, à la Chambre de commerce de Manchester des échantillons provenant de Chillo ainsi que deux artisans d'Otavallo⁵⁷.

Quant au marché colombien, les exemples d'entente avec des marchands de Pasto sont nombreux et représentent, souvent, les opérations commerciales les plus lucratives. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Jijón y Caamaño, petit-fils de José Manuel, qualifie ce débouché de "meilleur espoir des producteurs" de l'époque. Au début des années 1880, le consul anglais souligne d'ailleurs que les réexportations d'articles textiles vers le sud colombien se font en parallèle à la vente de quantités considérables de calicots et de flanelles locales⁵⁸. Les données colombiennes sur les biens importés provenant d'Équateur confirment le dynamisme des échanges avec une moyenne annuelle de 175,000 pesos entre 1885 et 1889⁵⁹, soit un niveau record pour l'ensemble du XIX siècle⁶⁰.

⁵⁵ APL, *Informe...Ministerio de Hacienda*, 1885, (annexe).

⁵⁶ *British Report*, no. 951, 1889-1890, p. 3 & no. 1,146, 1891-1892, p. 13.

⁵⁷ *British Report*, no. 1,912, 1896, p. 2.

⁵⁸ *British Report*, s. n., 1880, p. 448.

⁵⁹ Ocampo, J. A., *op. cit.*, p. 162-163.

⁶⁰ Tout en estimant que les coûts de transport sont probablement aussi élevés du côté équatorien, Ospina considère que le principal facteur favorisant les ventes équatoriennes dans le sud colombien est le cumul des droits de passage exigés aux nombreuses douanes intérieures jusqu'à Pasto; *op. cit.*, p. 373.

Seul un contexte aussi favorable explique que la famille Gómez de la Torre tente à nouveau de monter une entreprise textile. A la suite des négociations infructueuses avec les Malo, Manuel vend Tilipulo afin de financer l'achat d'équipements qu'il projette installer dans l'obraje de Tilipulito⁶¹. La tentative échoue car, à l'instar des Aguirre, la machinerie est partiellement détruite, en 1886, par un incendie lors de son transport vers la Sierra⁶². Ce projet frustré est le dernier essai des Gómez pour mettre sur pied une entreprise textile. La famille maintient en activité les cinq obrajes jusqu'aux années 1890 en les opérant eux-mêmes ou en les louant⁶³. Ils vendent à Fernando Pérez les éléments encore valides de la machinerie.

Tirant les leçons de cette tentative malheureuse ainsi que de sa propre expérience lors de son association avec les Aguirre, Pérez limite son investissement. Il n'importe des États-Unis que les pièces nécessaires pour remodeler l'équipement qu'il installe dans la même hacienda occupée par son père vingt ans auparavant. Pérez oriente sa production vers les deux créneaux les plus rentables en produisant un calicot destiné au marché colombien tout en étant le premier à fabriquer du casinete⁶⁴.

Le dernier cas de création d'entreprise au cours des années 1880 est mis de l'avant par les descendants du second associé des Aguirre, Nicanor et Isabel Palacios. Ils montent la Victoria en installant de l'équipement textile dans leur hacienda d'Iñaquito, située au sud

⁶¹Kennedy T., A. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 209.

⁶²Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 28.

⁶³Par exemple, ils signent, en 1888, une entente d'une durée de deux ans pour la location de Tilipulito à Manuel Jijón; A. Kennedy T. et C. Fauria R., *op. cit.*, p. 209-210.

⁶⁴Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 28.

de Quito, où l'on retrouve une minoterie⁶⁵. Cet établissement, connu sous le nom de El Condór, illustre d'ailleurs le caractère universel du modèle dual de la production manufacturière dans la Sierra de l'époque. Côté de la machinerie récente, le moulin à farine appartenant au président Flores dans les années 1830 est toujours en fonctionnement. La stratégie des Palacios demeure toutefois une des plus intéressantes car les activités textiles viennent compléter une intégration verticale qui permet à la famille d'occuper un quasi monopole dans le commerce du grain et de la farine⁶⁶. En se spécialisant également dans la production de casinete, ils disposent d'un article pour lequel la demande rurale est suffisamment importante pour continuer à jouer son rôle traditionnel de complément au numéraire lors des transactions avec les producteurs⁶⁷.

Sans la série de mésaventures, démontrant bien le caractère précaire des différentes tentatives dans une région pratiquement dépourvue d'infrastructures, les années 1870 et 1880 avaient tout pour être un véritable âge d'or pour ce premier noyau d'entreprises mécanisées. Tous les paramètres traditionnels à la base d'une phase de prospérité sont réunis, soit un débouché colombien en pleine expansion et une demande locale croissante face à une concurrence étrangère limitée.

⁶⁵ibid., p. 30.

⁶⁶Considérée comme une des plus entreprenantes de la Sierra, elle est, par exemple, à l'origine d'un des premiers établissements bancaires de la Sierra en 1880, le Banco de la Unión; J. Trujillo, *La Hacienda Serrana, 1900-1930*. Quito Abya-Yala, 1986, p. 49, 90-91.

⁶⁷Dans un bilan historique de l'entreprise rédigé au début des années 1950, les héritiers considèrent d'ailleurs que le succès initial de l'entreprise est directement lié au choix de tissu; CEGAN, *Directorio de la ciudad de Quito y de la provincia de Pichincha*, s. e., 1951, p. 36.

Le géographe allemand Wolf brosse d'ailleurs un tableau positif de la situation des établissements textiles équatoriens à la fin des années 1880⁶⁸. Mettant en relief l'incorporation récente d'équipement mû à la vapeur, il souligne le caractère précoce de cette industrie à l'échelle régionale. Si ce bilan semble juste à priori⁶⁹, il omet cependant de relever ce qui constitue la principale caractéristique des établissements même les plus récents, soit la reproduction d'un modèle proche de l'obraje. L'incorporation de nouvelles technologies vient évidemment accroître la productivité mais n'entraîne pas une transformation réelle de la logique qui prime au sein de l'organisation de la production. Les travailleurs sont toujours majoritairement des *conciertos* disposant d'un lopin de terre dans l'hacienda et recevant divers biens lors des distributions annuelles. Se référant à ses souvenirs d'enfance, Jijón y Caamaño indique d'ailleurs que les opérations manufacturières étaient périodiquement interrompues afin de disposer de suffisamment de main-d'oeuvre pour effectuer semences et récoltes⁷⁰.

⁶⁸Wolf, T., *Geografía y geología del Ecuador*, Dresde, s. n., 1892, p. 543.

⁶⁹Au Pérou, si certaines expériences ont lieu dans les années 1840, la première vague de création d'entreprises date de la deuxième moitié des années 1890. Pour une des analyses les plus fines des débuts prometteurs ainsi que des limites du processus péruvien, voir, R. Thorp et G. Bertram, *Peru, 1890-1977: Growth and Policy in an Open Economy*, New York, Columbia University Press, 1978, p. 27-38, 112-131. Malgré des tentatives encore plus précoces dans la décennie de 1830, la démarche est plus tardive en Colombie, l'émergence d'un premier noyau de fabriques textiles se fait dans les premières années du XXe siècle; S. Montenegro, "La industria textil en Colombia: 1900-1945", *Desarrollo y Sociedad*, no. 8 (1982), p. 123-124. Pour un survol des premières expériences de mécanisation au niveau continental, les travaux de L. J. Hughlett (ed.), *Industrialization of Latin America*, New York, McGraw-Hill Book Co., 1946 & G. Whyte, *Industry in Latin America*, New York, Columbia University Press, 1949; demeurent utiles bien que peu loquaces au sujet de l'Équateur et du Guatemala.

⁷⁰Jijón y Caamaño, J. *op. cit.*, p. 28. Cette référence à un passé considéré comme lointain doit être relativisée. Par exemple, dans une lettre envoyée au début des années 1960 par le gérant des entreprises Jijón à l'Association des industriels textiles, (AITE), il avise que les opérations de l'entreprises seront interrompues au cours des prochaines semaines afin de permettre aux travailleurs de s'occuper des lopins de terre dont ils ont toujours l'usage en périphérie des installations. Notons cependant qu'il ne s'agit plus ici de travaux liés à l'hacienda sinon d'un moyen de conserver des travailleurs qui auraient de toute façon abandonné temporairement l'usine afin d'effectuer leurs récoltes.

Deux réformes douanières, adoptées quasi simultanément en Équateur et en Colombie, remettent en cause ce contexte. En 1885, le régime de Caamaño adopte une des plus importantes législations douanières de la deuxième moitié du XIXe siècle. Issu d'une des grandes familles de l'élite de Guayaquil, il élabore sa réforme en se fixant comme objectif d'établir un niveau de tarification qui ne soit pas préjudiciable aux consommateurs tout en permettant d'accroître les revenus de l'État⁷¹. Dans cette optique, il abaisse les droits en moyenne de 20% et adopte une méthode de calcul basée sur le poids des importations⁷².

TABLEAU 11

**NIVEAU DE TARIFICATION DOUANIÈRE
ÉQUATEUR-COLOMBIE, 1885,
(en centime par kilo, sucre-or & peso-or)**

Type d'articles	Tarif équatorien	Tarif colombien
Tissu de soie	0.50	0.75
Tissu de laine	0.37	0.75
Tissu de coton	0.25	0.50

Source: AFL, *Informe...Ministerio de Hacienda*, 1886, (annexe).

Comme l'indique le tableau 11, il s'assure que les nouveaux taux sont inférieurs à ceux en vigueur en Colombie. Cet intérêt particulier pour le commerce transfrontalier découle du rôle que joue toujours l'or colombien dans le bon fonctionnement des échanges entre la Côte et la Sierra et ce, dans un contexte où les billets émis par les banques de l'intérieur

⁷¹ APL, "Ley de Aduanas", 28-VIII-1885, *Informe...Ministro de Hacienda*, 1886, (annexe).

⁷² La mesure s'avère un succès sur le plan fiscal car elle permet de tripler les revenus de douane qui passent de 1,2 million à 3,3 millions \$/ entre 1885 et 1887; L. Alexander, R., *op. cit.*, p. 219.

sont généralement refusés par les commerçants de Guayaquil ou ne sont acceptés qu'avec un taux d'escompte particulièrement élevé jusqu'à la fin du XIXe siècle.

L'écart des niveaux de tarification, accru lors de la réforme douanière amorcée par le président colombien Núñez en 1886⁷³, est présenté comme le principal facteur expliquant les taux record de vente d'articles équatoriens. Invoquant cet argument, les autorités colombiennes abrogent le traité commercial avec l'Équateur. Cette mesure est officiellement présentée comme un moyen de limiter le commerce transfrontalier afin de protéger les petits producteurs de la région de Pasto⁷⁴. La décision colombienne d'imposer un tarif de 6 réaux la vare sur des tissus de flanelle qu'il vend 12 réaux est considérée par Jijón comme l'annonce de la fin prochaine du secteur⁷⁵. Cette vision pessimiste est exacerbée par l'augmentation des volumes d'importation lui faisant craindre que l'on puisse assister prochainement à une invasion massive d'articles étrangers⁷⁶.

La transformation du marché textile dans la Sierra est réelle. Les études sur la période s'accordent pour relever la disponibilité accrue de biens importés au cours des années 1890⁷⁷. Entre le début et la fin de cette décennie, nous assistons à une hausse d'un demi million de kilos de tissus importés, soit d'une moyenne quinquennale de 2,3 millions à 2,8

⁷³Libéral convaincu, Núñez n'en adopte pas moins une politique nettement protectionniste. Bien au fait des débats qui ont cours à Londres lors de son séjour comme ambassadeur, il développe un modèle cohérent qui allie dimension fiscale et promotion de la production; L. Ospina V., *op. cit.*, p. 353-354.

⁷⁴*ibid.*, p. 352-353.

⁷⁵AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 22, f. 237, 1888.

⁷⁶AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 22, f. 241, 1888.

⁷⁷Ayala, E., *Lucha política...*, *op. cit.*, p. 204-208 & G. Ortiz, *op. cit.*, p. 205-210.

millions⁷⁸. Il est évidemment impossible de quantifier la proportion de tissus étrangers consommée dans la Sierra bien qu'une étude, datant de 1898 dans le but de créer une société par actions de transport de muletier, indique que la quantité de biens transitant vers la Sierra totalise 260,000 quintaux⁷⁹, soit un volume équivalant au tiers de l'ensemble des importations de cette même année⁸⁰.

S'il est vrai que les importations sont en hausse, la situation ne justifie pas le ton alarmiste de Jijón. Le consul anglais note que le coût du calicot anglais demeure plus élevé que les tissus de coton locaux. Si ces derniers sont vendus au prix de gros entre 20 et 22 centimes la verge⁸¹, les tissus importés sont comptabilisés à 20 centimes la vare lors des distributions annuelles aux péons⁸². Soulignons la stabilité du prix nominal des articles locaux au XIXe siècle car si ces 20 centimes sont équivalents au prix du début de la période républicaine, ils sont, en terme réel, nettement inférieurs en raison de la dévaluation du sucre⁸³.

Plutôt que l'argument traditionnel de la qualité supérieure des articles anglais, le consul explique la hausse des ventes par l'incapacité des producteurs locaux à fabriquer des

⁷⁸APL, "Cuadro Específico de las Mercaderías Importadas por todos los Puertos de la República, 1889-1900", APL, *Informe...Ministro de Hacienda*, 1901, (annexe).

⁷⁹Revista Commercial, no. 17 (1899), p. 4-5; S. Palomeque, "Espacio...", *op. cit.*, p. 84.

⁸⁰Soit 11,5 millions de kilos par rapport aux 36,8 millions de biens importés en 1898; APL, "Cuadro Específico...", *Informe...Ministro de Hacienda*, 1901, (annexe).

⁸¹Il l'attribue toujours aux coûts de transport quoiqu'il signale que les pratiques commerciales des intermédiaires de Guayaquil sont un élément déterminant; *British Report*, no. 1,912, 1896, p. 2.

⁸²Torre, P. de la, *op. cit.*, p. 138.

⁸³Dans les années après la création du sucre, la dévaluation est faible, de 37 à 35 pences entre 1884 et 1890. Par la suite, avec le maintien du bimétallisme dans un contexte de chute du cours international de l'argent, le taux de change passe de 35 à 21 pences entre 1890 et 1897; L. A. Carbo, *op. cit.*, p. 43-44.

quantités suffisantes pour satisfaire la demande croissante l'ensemble de la Sierra⁸⁴. Il attribue ce phénomène à la pénurie chronique de fibre dans la région. Ce bilan illustre la singularité du contexte dans la Sierra de ces années mais ne peut toutefois pas expliquer l'absence de réponse des entrepreneurs. Si les problèmes d'approvisionnement en fibre sont réels, ils ne sont pas nécessairement insurmontables. Par exemple, nous assistons, depuis la fin des années 1880, à l'essor d'une spécialisation régionale de filature artisanale dans les communautés du Manabi qui alimentent en fil de coton les marchés hebdomadaires de la Sierra⁸⁵.

En fait, la perte de rentabilité découlant de la réduction de la demande colombienne et du réajustement des prix depuis une décennie déterminent que le secteur textile devient secondaire dans la stratégie économique des familles propriétaires d'installations textiles⁸⁶. Voulant tirer profit des nouvelles opportunités d'investissement découlant du désenclavement partiel de la Sierra, ces familles accentuent la diversification de leurs intérêts plutôt que de moderniser leurs installations.

⁸⁴*British Report*, no. 4,173, 1907, p. 4.

⁸⁵Freile, A., *El Sistema Proteccionista Prudente y Oportunamente Aplicado a la Industria Ecuatoriana*, Quito, Imprenta Elena Paredes, 1887, p. 4.

⁸⁶Les années 1880 et 1890 font figure de période charnière dans la mesure où les critères internationaux de productivité sont profondément transformés avec la généralisation de l'utilisation de l'électricité et surtout, l'émergence des premiers métiers à tisser à alimentation automatique: le draper loup américain qui sera, par la suite, copié dans de nombreuses versions; W. Mass, "Mechanical and Organizational Innovation: The Drapers and the Automatic Loom", *Business History*, no. 63 (1989), p. 894-896, 923. Notons toutefois que la réduction du prix des articles importés n'est pas automatique. Il faut, par exemple, la présence des premiers agents commerciaux américains avant que l'on assiste à un mouvement en ce sens à Guayaquil; *British Report*, no. 119, 1886, p. 4. L'ajustement des prix ainsi que le manque de suivi de la part des Américains permettent aux Anglais de reprendre leurs parts de marché; *British Report*, no. 490, 1888, p. 7.

Par exemple, Jijón juge plus intéressant de monter une nouvelle minoterie⁸⁷. Il crée également une petite fonderie ainsi que de petites installations d'acide sulfurique⁸⁸. Il innove en fondant les premières installations hydroélectriques près de la capitale pour lesquelles il reçoit, en 1894, un privilège d'exclusivité pour une période de quinze ans⁸⁹. Il s'attache à poursuivre le vieux rêve de l'élite quiténienne, soit d'intégrer la Sierra au marché mondial, en s'associant à la famille Caamaño⁹⁰. Cette stratégie matrimoniale lui permet de réaliser un des premiers transferts de capitaux de la Sierra vers la Côte. Le lien familial donne lieu à la création de la société Caamaño & Jijón Cia., quatrième firme commerciale de Guayaquil et actionnaire de la plus grande plantation de cacao du pays: Tengel⁹¹. Ces exemples s'ajustent mal à l'image d'une élite rétrograde quoiqu'ils relèvent d'un comportement économique similaire à celui de ses ancêtres en privilégiant la diversification plutôt que la spécialisation. A la lumière des résultats, les choix de Jijón sont d'ailleurs logiques car il parvient ainsi à faire partie du groupe sélect des premiers millionnaires de la Sierra au début du XXe siècle⁹².

A l'instar des phases historiques précédentes, la perte de dynamisme du débouché extra-régional a une incidence directe sur la distribution géographique de la production. Toutefois, contrairement au XVIIIe siècle, la réorientation se fait vers le sud. Les projets

⁸⁷ AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 31, f. 129, 1892.

⁸⁷ AFJ, *Libro de Correspondencia* no. 28, f. 234, 1891.

⁸⁸ AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 29, f. 26, 1891.

⁸⁹ Ayala M., E., *Lucha Política...*, *op. cit.*, p. 211.

⁹⁰ En 1889, Manuel Jijón Larrea épouse Dolores Caamaño y Almada, cousine du président Caamaño.

⁹¹ Paz Ayora, V. (ed.), *Almanaque del Comercio Ecuatoriano*, Guayaquil, Talleres La Nación, 1901, p. 132.

⁹² La liste comprend également les Gómez et les Pérez; L. A. Carbo, *op. cit.*, p. 94.

mis de l'avant dans les années 1890 ont tous en commun de se situer dans les environs d'Ambato, soit la région qui est au centre de la dynamisation des échanges inter-régionaux grâce à son important réseau de muletiers.

Les tentatives sont généralement marginales. Par exemple, les Alvarez y Valdivieso essaient pour la dernière fois de mécaniser un obraje, le San Ildefonso, sans toutefois parvenir à le faire fonctionner correctement⁹³. Disposant d'une des plus grandes fortunes de la Sierra⁹⁴, la question ne se pose pas ici en terme de capacité réduite d'investissements mais découle plutôt du schéma lui-même. En ne modernisant qu'une fraction des opérations, le caractère de plus en plus sophistiqué de l'équipement rend son incorporation à une structure productive aussi archaïque de plus en plus difficile. Une dimension illustrée par les ennuis de Jijón à la suite de l'acquisition des métiers américains quoique ses installations aient déjà été mécanisées.

Le deuxième projet est celui des frères Chacón qui entreprennent, en 1892, la production mécanisée d'articles de laine. Il s'agit du premier cas documenté d'une stratégie qui devait ultérieurement être un des traits marquants de l'industrie textile équatorienne car toute la machinerie est acquise de seconde main⁹⁵. Le coût réduit des investissements est ici une dimension déterminante car les Chacón sont les premiers promoteurs à ne pas faire partie de l'élite. Petits intermédiaires régionaux, ils ne jouent un rôle significatif qu'à

⁹³Ibarra, H., *Tierra, Mercado...*, *op. cit.*, p. 179.

⁹⁴Faisant partie de la liste des premiers millionnaires de Carbo, cette famille possède diverses haciendas dans les provinces du Pichincha et du Tungurahua; C. Marchán R. et B. Andrade A. (eds), *Estructura agraria...*, *op. cit.*, p. 41.

⁹⁵Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 28.

l'échelle régionale⁹⁶. Ils disposent cependant d'un certain pouvoir politique car un des frères exerce la fonction de Jefe Político. De graves lacunes sur le plan technique ainsi que sur celui de la gestion expliquent l'échec de cette tentative qui se termine par la vente de l'équipement à Manuel Jijón⁹⁷. Seul investissement que celui-ci réalise dans le secteur textile au cours des années 1890.

Parallèlement, nous assistons à la première tentative de fabriquer, sur une base manufacturière, des articles d'agave en Équateur. Il s'agit de La Industria Cabuyera créée par une des plus grandes familles d'exportateurs de cacao de la Côte, les Seminario⁹⁸. Malgré l'objectif ambitieux de substituer l'ensemble des importations de sacs⁹⁹, l'équipement se limite au départ à la machinerie nécessaire pour la fabrication de cordage pour une valeur de 14,000 s/¹⁰⁰. Son ouverture est néanmoins considérée comme un

⁹⁶Commerçants de Pelileo avec un capital de 8,000 s/; Compañía "Guía del Ecuador", *El Ecuador, Guía Comercial Agrícola e Industrial de la República del Ecuador*, Guayaquil, Talleres de Artes Gráficas de E. Rodenas, 1909. p. 1,313.

⁹⁷Jijón y Caamaño, J., p. 28.

⁹⁸Cette famille possédait 35 propriétés évaluées à près de 4 millions de sucre, la deuxième maison d'exportation de Guayaquil de par l'importance de son capital ainsi que des actions dans les principaux établissements bancaires de Guayaquil et dans des entreprises de service public. En plus d'être, en 1909, sur le conseil d'administration de la Banco Comercial y Agrícola et de la Corporación de Préstamos y Construcciones, Miguel Seminario siège au sein des exécutifs des compagnies de tramway et de téléphone ainsi que sur le comité de direction de la Chambre de Commerce de Guayaquil; A. Guerrero, *Los Oligarcas...*, op. cit., p. 64-65; M. Chiriboga, "Auge y crisis...", *Nueva Historia Ecuatoriana*, op. cit., Vol. 9, p. 109, 113 & V. Paz Ayora (ed.), *Almanaque...*, op. cit., p. 133.

⁹⁹Cañadas, A., *Riquezas ignoradas e Apuntes para la Historia Agrícola e Industrial de la provincia de León*, Guayaquil, Imprenta "El Globo", 1892, p. 11.

¹⁰⁰Ce capital est réparti en 140 actions dont 129 appartiennent aux Seminario avec comme partenaires un des grands commerçants de Guayaquil, J. Puig, détenteur de 10 actions, ainsi que le technicien espagnol engagé pour superviser la production, P. Serra, avec une seule action; "Protocolos, Ignacio Rivadeneira, 31-VIII-1892"; H. Ibarra, *Tierra, Mercado...*, op. cit., p. 180.

tournant historique. L'établissement est décrit par Flores Jijón (1888-1892), dans son message à la Nation de 1892¹⁰¹, comme une étape importante du développement national.

L'expérience est suivie par le Consul anglais de Guayaquil qui indique que l'entreprise écoule sur la Côte toute sa production et ce, dès ses premiers mois de fonctionnement. Il attribue ce succès au prix inférieur de 20% par rapport aux articles importés¹⁰². Cependant, malgré un début prometteur, l'établissement connaît rapidement de sérieuses difficultés d'approvisionnement en fibre entraînant l'abandon progressif des activités de la petite entreprise¹⁰³. Pendant près de trente ans, cette tentative est l'unique exemple de production manufacturière d'articles d'agave. L'artisanat, en particulier celui des environs d'Ambato, demeure la principale source d'approvisionnement de la Sierra.

Plus significatif est le projet mis de l'avant par une famille de commerçants et de grands propriétaires terriens d'Ambato, les Barona¹⁰⁴. A partir de 1898, elle compte monter la plus grande fabrique cotonnière du pays¹⁰⁵. La conjoncture régionale est d'autant plus propice à un tel investissement que nous assistons à une augmentation de la demande de tissus de coton suite à l'essor d'une importante industrie domestique au sein de diverses

¹⁰¹Flores Jijón, A., *Mensaje del Presidente de la República del Ecuador*, Quito, Imprenta del Gobierno, 1892.

¹⁰²*British Report*, no. 992, 1891, p. 5.

¹⁰³Le problème ne se pose pas tant en terme de pénurie de fibres mais plutôt par la difficulté à réunir suffisamment d'agave à travers la foule de transactions qu'implique l'achat des récoltes auprès des petits producteurs; A. Cañadas, *op. cit.*, p. 11.

¹⁰⁴Connus pour les améliorations qu'ils apportent aux techniques d'élevage, ils participent ainsi au secteur le plus dynamique de la province, la production de cuir dont une fraction est exportée à Guayaquil; J. Trujillo, *La Hacienda...*, *op. cit.*, p.102-103.

¹⁰⁵Jijón y Caamaño J., p. 29.

communautés. Axée vers la confection de chemises qui sont, par la suite, commercialisées à Guayaquil¹⁰⁶, cette spécialisation est intimement liée à l'introduction des premières machines à coudre dans la Sierra¹⁰⁷.

Le projet coïncide surtout avec le début de la construction du chemin de fer entre la Côte et la Sierra entreprise par le régime d'Alfaro. Homme politique attachant une grande importance au rôle de l'État, Alfaro se propose ainsi de désenclaver la Sierra. La venue du rail se fait en deux étapes. D'abord en 1901, quand le chemin de fer atteint la cordillère pour finalement rejoindre la capitale, en 1908¹⁰⁸.

Exemple tardif de la série de mésaventures qui marque l'évolution de la production textile équatorienne, une partie de l'équipement est détruite à la suite d'un incendie lors de son transport. Les restes de la machinerie sont néanmoins montés dans les locaux utilisés par les Chacón. L'entreprise, El Peral, débute ses activités en 1900 sous la supervision d'un artisan local, Juan Bucheli. Quoique la quantité d'équipement récupérée est relativement importante, 1,400 broches et une trentaine de métiers à tisser, celui-ci ne parvient à la faire fonctionner qu'à toute petite échelle¹⁰⁹.

¹⁰⁶Banda, C. et H. Carrasco, "La industria a domicilio en las áreas rurales: el caso de Pasa", *Antropología. Cuadernos de Investigación*, no. 1 (1983), p. 52.

¹⁰⁷Ibarra, H., *Tierra, Mercado...*, *op. cit.*, p. 135-136.

¹⁰⁸L'arrivée du rail à Alausi en 1901 réduit la durée du trajet entre Guayaquil et la capitale d'une semaine à 48 heures; *British Report*, no. 3,685, 1899-1905, p. 4-5.

¹⁰⁹Le capital déclaré pour fin de cadastre fiscal en 1909, 9,000 s/, indique bien le caractère limité des activités de El Peral; H. Ibarra, *Tierra, Mercado...*, *op. cit.*, p. 179. Changeant par la suite de propriétaire, l'entreprise ne commence à fonctionner sur une base régulière qu'à partir des années 1920 après que Jacinto Jijón y Caamaño, fils de Manuel, s'en porte acquéreur; *op. cit.*, p. 29.

Le lien entre chemin de fer et croissance du secteur textile est bien illustré par le projet de Martin Reinberg qui présente, dès l'annonce des travaux en 1898, la première requête de privilège liée à la production textile en Équateur¹¹⁰. Ancien vice-consul des États-Unis¹¹¹, il est à la tête d'un consortium de capitaux américains qui se propose de créer une grande entreprise cotonnière à Guayaquil. Voulant tirer profit du désenclavement prochain de la Sierra, la société prévoit installer l'équipement sur un terrain adjacent à la future gare¹¹². Cette perspective provoque de fortes réactions à Quito. Adoptant un ton nettement nationaliste et utilisant les dispositions de la nouvelle constitution libérale¹¹³, Jijón et les autres propriétaires d'entreprises de la Sierra contestent la requête¹¹⁴. Voulant évidemment éviter de s'aliéner des intérêts aussi puissants dans la Sierra en appuyant un projet qui demeure hypothétique, Alfaro rejette la demande. Cette controverse l'amène à exempter à nouveau la machinerie de droits de douane et à libéraliser l'importation de coton¹¹⁵.

¹¹⁰Veintemilla (1876-1883), réinstitutionalise, pour la première fois depuis Bolívar, la possibilité d'allouer un privilège d'exclusivité afin d'offrir des garanties "pour les sacrifices consenties afin de mettre sur pied des établissements industriels"; APL, "Ley reglamentando el modo y forma de conceder privilegios"; *Actas de la Honorable Cámara de Diputados*, 15-XI-1880. Alfaro reconfirme cette loi en 1898. Notons qu'aucun des promoteurs mentionnés jusqu'à présent n'avait présenté une requête en ce sens. Probablement conscients de la forte opposition qu'une telle démarche aurait automatiquement suscité de la part des propriétaires d'obras et d'installations mécanisées.

¹¹¹Devenu une des principales figures de l'élite de Guayaquil, il est propriétaire de la cinquième plus grande agence d'exportation avec un capital de 400,000 s/, gérant de la plus grande banque équatorienne de l'époque, le Banco Agrícola y Comercial ainsi que président de la Chambre de commerce; V. Paz Ayora, *Almanaque...1901*, op. cit., p. 132, 220, 227.

¹¹²*British Report*, no. 2,246, 1898, p. 5.

¹¹³Jijón invoque l'article 31 qui stipule qu'aucun avantage ne peut être alloué à un citoyen sur une base exclusive; APL, "Constitución de la República del Ecuador"; *Actas de la Undecima Convención Nacional*, 14-I-1897.

¹¹⁴AFJ, *Libro de Correspondencia* no. 46, f. 128, 1898.

¹¹⁵APL, "Decreto Legislativo exonerando de derechos de importación a las maquinas y maquinarias para la industria y el algodón en bruto y desmotado"; *Libro de Actas del Congreso Ordinario, Cámara del Senado*, 5-XI-1898.

Face à la nouvelle conjoncture, les Jijón, Palacios, Pérez et Ordoñez ne demeurent pas inactifs. Ils amorcent une dynamique sans précédent de modernisation de leurs installations qui se reflètent dans les statistiques officielles d'importation de machinerie.

TABLEAU 12
IMPORTATION DE MACHINERIE
EQUATEUR, 1898-1901
(en kilos et en sucres)

Année	Poids	Valeur
1898	380,038	175,620
1900	3,234,283	508,409
1901	777,038	-

Source: APL, Informe....Ministerio de Hacienda, 1901 & 1904, (annexes).

Le caractère exceptionnel de l'année 1900, date prévue de l'arrivée du rail dans la Sierra, s'explique par la volonté des entrepreneurs de bénéficier de la réduction du coût du transport. Face au retard pris par les travaux¹¹⁶, Jijón entrepose délibérément l'équipement à Guayaquil pendant plusieurs mois¹¹⁷. Ce facteur n'est toutefois pas la principale raison incitant à investir. Quoique la crainte d'une concurrence accrue des importations soit certes présente dans la décision d'importer de la nouvelle machinerie et que le contexte local semble favorable avec l'établissement d'un premier "salaire"

¹¹⁶La voie n'atteint la Sierra que l'année suivante car un glissement de terrain entraîne la modification du trajet et la construction de l'imposant viaduc du *Nariz del Diablo*; O. E. Reyes, *op. cit.*, p. 218-219.

¹¹⁷AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 56, f. 423, 1901.

minimum au taux de 10 centimes par jour¹¹⁸, la principale motivation est l'ouverture prochaine du marché de Guayaquil comme. l'exprime clairement Jijón dans sa correspondance¹¹⁹. Commentant l'afflux d'équipement, le ministre de l'Intérieur confirme que le principal facteur invoqué par les différents entrepreneurs est l'accroissement anticipé du commerce inter-régional¹²⁰.

Soulignons le caractère séculaire de la motivation des entrepreneurs. Après le débouché liménien et le rôle déterminant du marché colombien, ils investissent dans la mesure où un nouveau pôle extra-régional émerge. Bien qu'il ne s'agisse évidemment pas d'exportations, il n'en demeure pas moins que la possibilité d'articuler la Sierra à un nouvel axe économique dynamique est ici central. Même les autorités britanniques envisagent la possibilité d'une réduction des importations de tissus anglais grâce à une meilleure commercialisation vers la Côte¹²¹. Un calcul infondé car la faible mobilité de la main-d'oeuvre avec la consolidation de l'hacienda dans la Sierra détermine que le niveau de rémunération y demeure suffisamment élevé pour permettre à la population du littoral de continuer à s'approvisionner en biens importés. Par exemple, face aux effets inflationnistes générés par la dévaluation du sucre, les gages sont réajustés pour atteindre

¹¹⁸ APL, "Decreto Ejecutivo", 12-IV-1899, *Informe...Ministerio del Interior*, 1899, (annexe). Soulignons qu'un journalier agricole peut ainsi couvrir ses besoins de base en calicot avec l'équivalent d'une semaine de travail. A noter que nous assistons à l'essor d'un phénomène rarement souligné, soit une monétisation accrue des rémunérations au sein des haciendas. Par exemple, les données sur le niveau d'endettement compilées par P. de la Torre indiquent que les péons peuvent avoir un solde positif face à l'hacendado. Entre 1889 et 1924, le péon F. Gualotuña dispose, pendant 12 de 25 ans, d'un excédent qui varie de 1 à 50 s/ tandis que N. Quishpe connaît une situation similaire pendant 6 ans avec un solde positif de 3 à 35 s/; op. cit., p. 68, 70.

¹¹⁹ AFJ, *Libro de Correspondencia* no. 50, f. 227, 1900.

¹²⁰ APL, *Informe...Ministro del Interior*, 1903, p. 41.

¹²¹ *British Report*, no. 4, 173, 1907, p. 4.

le taux moyen d'un sucre par jour à la fin du siècle, soit un pouvoir d'achat équivalent à 0,50 \$. Grâce à ces réajustements périodiques, la Côte équatorienne demeure l'archétype d'une région qui conserve des habitudes de consommation basées sur les importations jusqu'à la grande crise du cacao du début des années 1920¹²².

Dans le contexte d'un secteur textile qui ne compte pratiquement que sur son marché régional, le général colombien Rafael Uribe y Uribe brosse un tableau de la situation à la suite de cette acquisition massive d'équipement¹²³. Il indique que Ordoñez importe, en 1900, de la machinerie de divers fournisseurs anglais. L'entreprise produit de 35 à 40 pièces de calicot de 50 vares quotidiennement, soit environ un demi million de vares annuellement. Ceci représente des ventes de 100,000 s/ au prix de 20 centimes la vare. Du côté de la famille Pérez, Fernando achète des pièces d'équipement lors de deux voyages effectués en Europe en 1900 et en 1908¹²⁴. Au cours du second séjour en Angleterre, il suit les traces de son père en acquérant une formation technique lui permettant de diriger personnellement les opérations de son entreprise.

Outre la réaction face à l'arrivée du rail à Quito, l'importance de l'année 1908 s'explique par l'entrée en vigueur du traité commercial négocié avec Uribe. Conclu en 1905, les autorités colombiennes ne le promulguent qu'en 1908 afin de maintenir la pression sur

¹²²Selon la tradition orale, les années précédant la crise sont perçues par les milieux populaires comme ayant été un véritable âge d'or, L. Crawford, *op. cit.*, p. 78.

¹²³A la suite de sa visite officielle à Quito en 1905 pour la négociation d'un nouveau traité d'amitié et de commerce entre l'Équateur et la Colombie, ses observations sont publiées dans le *El Comercio* de Quito, "Fábricas de Hilados y Tejidos en el Ecuador", 25-II-1906.

¹²⁴Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 28.

l'Équateur dans le jeu complexe des négociations à trois, Colombie-Équateur-Pérou, sur la délimitation des frontières communes dans l'Amazonie.

C'est au cours de cette même année que les Palacios débute une vaste transformation des modalités de production de la Victoria en y incorporant les premiers métiers à tisser mus à l'électricité. En installant des turbines, Isabelle Palacios suit l'exemple de Jijón en commercialisant ses surplus¹²⁵. Elle profite ici d'un nouveau décret d'Alfaro, adopté en 1906, qui prévoit diverses mesures s'appliquant spécifiquement à certains types d'activités que le régime veut promouvoir¹²⁶. En garantissant le droit d'usage des chutes d'eau à tout entrepreneur qui se dote de turbines, la mesure favorise la tendance de mener en parallèle des opérations textiles et la production d'électricité. Notons toutefois que cette mécanisation accentue le caractère dual de la Victoria car les Palacios maintiennent l'équipement d'origine en opération.

Le décret d'Alfaro est d'autant plus intéressant qu'il s'agit de la première législation adoptée à la suite de pression exercée par l'élite de la Côte en faveur du développement industriel¹²⁷. La rédaction finale reprend quasi intégralement le programme économique soumis par la Chambre de Commerce de Guayaquil au Congrès en 1902¹²⁸. Le décret répond également aux attentes de l'élite de la Sierra qui commence à s'organiser en créant,

¹²⁵"El Ecuador", *Guía Comercial...1909*, op. cit., p. 985.

¹²⁶APL, "Decreto no. 31", 26-VI-1906; *Informe...Ministro de Hacienda*, 1906, (annexe).

¹²⁷Pour un survol des premières expériences industrielles sur la Côte équatorienne, voir R. Guerrero, "La Formación del Capital Industrial en la Provincia del Guayas, 1900-1925", *Revista Ciencias Sociales*, no. 11 (1977), p. 58-88.

¹²⁸APL, "Solicitud de la Cámara de Comercio de Guayaquil para que se establezca una ley tendiente a proteger el desarrollo de la industria"; *Anales de la Cámara de Diputados*, 13-X-1902.

en 1906, la *Cámara de Comercio, Agricultura e Industrias de Quito* dont le premier président est Manuel Jijón¹²⁹. Parmi les mesures les plus significatives pour le secteur textile, soulignons l'exemption totale d'impôt fiscal et municipal pour les entreprises qui utilisent des matières premières nationales. Parallèlement, Alfaro alloue 200 hectares de terres publiques à tout agriculteur qui s'engage dans la culture de fibres textiles¹³⁰. A moyen terme, le décret donne les résultats escomptés car, à partir de la décennie suivante, la production de coton augmente au rythme de l'augmentation de la capacité productive des établissements mécanisés¹³¹.

Cet ensemble de mesures est accompagné d'une nouvelle politique tarifaire. Insatisfait des revenus fiscaux dans un contexte de dépenses élevées avec la construction du chemin de fer, Alfaro élève les tarifs en 1902 à un taux moyen de 34%¹³², soit le troisième taux le plus élevé sur le continent sud-américain de cette époque¹³³. Contrairement aux décennies antérieures, cette hausse est bien reçue par les représentants des commerçants de Guayaquil. Cette position s'inscrit dans la nouvelle attitude de la Chambre de commerce face à la question du développement d'un embryon de production manufacturière.

¹²⁹"Estatutos de la Cámara de Comercio, Agricultura e Industrias de Quito"; APL, *Informe...Ministro de Hacienda*, 1913, (annexe).

¹³⁰Alfaro reprend également le vieux rêve de García Moreno en concédant 50 hectares pour la culture du mûrier afin de promouvoir le secteur de la soie sans obtenir d'ailleurs plus de succès que son prédécesseur.

¹³¹On assiste même à l'essor d'excédents qui sont exportés. Dans les années 1910, les ventes dépassent les 100,000 kilos au cours des années de bonnes récoltes pour atteindre le million de kilos au cours de la décennie suivante à la suite de la hausse du cours international qui passe de 1921 à 1922 de 15 à 22 \$ le quintal; *Boletín Estadístico, Comercial y de Hacienda Pública*, Vol. VII, 1914, p. 14 & *El Ecuador Comercial*, no. 33 (1926), p. 57.

¹³²APL, "Reformas a la Ley de Aduanas", *Anales de la Cámara de Senadores*, 8-X-1902.

¹³³Seuls le Venezuela et le Brésil dépassent le niveau équatorien; V. Bulmer-Thomas, *The Economic History...*, op. cit., p. 142.

Considérant le taux comme assez bas pour éviter de pénaliser le consommateur, il est jugé suffisant pour justifier les risques d'investir dans la production industrielle¹³⁴.

Pour Jijón, ces années sont d'autant plus importantes qu'elles marquent un nouveau virage dans sa stratégie. Il amorce un vaste effort de diversification productive avec la création d'un établissement jumeau à la San Francisco et se spécialisant dans la production cotonnière, la San Jacinto¹³⁵. Il crée alors une société dont les actions sont réparties entre lui et son fils, Jacinto Jijón y Caamaño, pour une valeur de 290,040 s/, soit approximativement 150,000 \$¹³⁶. Ce capital sert à financer l'érection d'un édifice et à importer de la machinerie de filature d'une capacité de 2,200 broches, 44 métiers à tisser et de nouveaux équipements de teinture de deux firmes de Nouvelle Angleterre, la Eagle Cotton-Gin et la Lowell Machine Shop¹³⁷. Jijón privilégie la force hydraulique pour actionner cette machinerie bien qu'il dispose d'installations hydroélectriques. La nouvelle installation commence à opérer en 1902 mais sa production ne se fait sur une base régulière qu'à partir de l'année suivante¹³⁸. L'entreprise fabrique calicot et coutil identifiés, dès le départ, par une marque de commerce, le San Jacinto et le Quiteño, et qui se vendent respectivement 18 et 20 centimes la vare.

¹³⁴Mejia, R. L., "Informe del Sr. Presidente de la Cámara de Comercio de Guayaquil"; APL, *Informe...Ministro de Hacienda*, 1904, (annexe).

¹³⁵Jijón y Caamaño, J., *op. cit.*, p. 29.

¹³⁶AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 78, f. 15, 1905.

¹³⁷Une capacité réduite à l'échelle mexicaine où la moyenne est de 5,714 broches et 203 métiers à tisser à la veille de la Révolution; S. Haber, "Assessing...", *op. cit.*, p. 14, 23.

¹³⁸CEGAN, *Directorio de...*, 1951, *op. cit.*, p. 35.

D'autre part, les opérations de la San Francisco ne sont que partiellement modernisées. Jijón juxtapose 890 nouvelles broches à la machinerie datant des années 1880. Même combinaison pour les opérations de tissage où coexistent les vieux métiers à tisser et seize nouveaux. L'ensemble est évalué à près de 78,000 s/ dont les deux tiers correspond au nouvel équipement¹³⁹. La dernière étape de la modernisation de ce qui est en train de prendre la forme d'un petit "holding" textile a lieu en 1905. Manuel Jijón acquiert de nouveaux métiers circulaires, en 1905, pour une valeur de 2,500 \$¹⁴⁰. Jijón innove encore une fois car, en maximisant le nombre de spécialisations textiles, il crée un modèle d'entreprise qui deviendra un des traits marquants de l'industrie textile équatorienne au cours des décennies suivantes. L'ensemble des opérations emploie, en 1905, 282 travailleurs, dont 45 ouvrières, sous la direction de gérants d'origine nord-américaine.

Les débuts de la San Jacinto sont difficiles. N'utilisant qu'une fraction de la capacité installée, l'entreprise produit, sur une base hebdomadaire, 250 pièces de tissus de 44 vares, soit environ un demi million de vares par an¹⁴¹. Jijón est d'ailleurs insatisfait du rendement de son entreprise qui génère des bénéfices de 30,000 s/ en 1905, soit 10% du capital¹⁴². Les résultats de la San Francisco sont également décevants. En utilisant que la moitié de son potentiel, on y produit 200 vares par jour, soit 50,000 vares par an. L'entreprise est

¹³⁹ AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 78, f.134, 1905.

¹⁴⁰ AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 78, f. 12, 1905.

¹⁴¹ Uribe y Uribe, R., *El Comercio*, 25-II-1906. Le rapport élevé entre broches et métier à tisser, 50:1, explique en partie la quantité réduite de tissus produits. Nous verrons ultérieurement que ce niveau représente une surcapacité importante sur le plan des opérations de filature selon les critères de production des entreprises mexicaines de cette époque. Si Uribe mentionne que l'entreprise commercialise cinq différents types de fil, Jijón fait rarement mentions de ventes de fil dans sa correspondance.

¹⁴² AFJ, *Libro de Cuentas*, 1905.

ainsi à peine plus performante qu'un grand obraje. Uribe explique ces piètres résultats par la pénurie chronique de matières premières. Sans nier les répercussions de ce facteur car Jijón se plaint régulièrement des difficultés qu'il éprouve à s'approvisionner en fibres, il faut souligner toutefois que les piètres résultats sont surtout la conséquence d'une organisation de la production particulièrement déficiente.

De façon récurrente, la correspondance révèle que les échéanciers de production sont rarement respectés et que la qualité des tissus, en particulier la finition, laisse à désirer¹⁴³. Parmi les raisons invoquées par les administrateurs, on mentionne les carences du personnel technique ainsi que la piètre qualité de la teinture utilisée. On souligne surtout que la production est souvent interrompue par les fêtes religieuses et communales. A cela s'ajoute des récriminations quasi hebdomadaires sur le fort taux d'absentéisme les lundis, les *San Lunes*. On demande alors aux contremaîtres d'utiliser tous les moyens pour s'assurer de la présence des travailleurs ou, dans les cas jugés les plus graves, on informe le chef politique régional afin de poursuivre les travailleurs récalcitrants, lesquels sont alors considérés comme fugitifs donc passibles d'emprisonnement selon la législation sur les *conciertos*. Se référant à ses souvenirs d'enfance, Jijón y Caamaño indique que les opérations manufacturières étaient paralysées à chaque fois que l'on avait besoin de main-d'oeuvre pour effectuer les semences et les récoltes¹⁴⁴.

¹⁴³Bien que Jijón garantisse la qualité de ses teintures ainsi que la stabilité de ses coloris dans ses publicités, *"El Ecuador", Guía Comercial...1909, op. cit., p. 1,031*; il n'est pas rare que l'on doive refaire les opérations de teinture à deux ou trois reprises afin de parvenir à un résultat qui satisfasse les critères du commerçant.

¹⁴⁴Jijón y Caamaño, J. *op. cit.*, p. 28. Soulignons que cette référence à un passé considéré comme lointain doit être relativisée. Par exemple, dans une lettre envoyée au début des années 1960 par le gérant des entreprises Jijón à l'Association des industriels textiles, la AITE, il avise que les opérations de

En conservant un mode de gestion qui reproduit le système d'hacienda, de tels phénomènes ne sont pas surprenants. Quoique Jijón se montre préoccupé par la question de la productivité en instaurant un système de rémunération à la pièce, des salaires entre 10 et 40 centimes par jour, il maintient la longue tradition de châtiments corporels pour corriger "les graves manquements à la discipline"¹⁴⁵. Le modèle a d'ailleurs des répercussions singulières sur la gestion de l'entreprise car le gérant de la fabrique ne peut incorporer de péons en période de pointe sans l'assentiment de Jijón. Ceci est dû aux nombreux problèmes qui surviennent lorsque ces travailleurs retournent aux activités agricoles. La situation est similaire au sein de la San Juan. Sous la supervision d'un ingénieur d'origine italienne, S. Paunessa, l'entreprise compte 120 travailleurs qui sont majoritairement des péons de l'hacienda. L'incitatif économique y est plus réduit que dans le cas de Jijón, car les tisserands ne perçoivent que de 15 à 20 centimes par jours¹⁴⁶. Du côté de Pérez, le contexte est distinct car il ne dispose pas de suffisamment de péons pour suivre l'accroissement de sa capacité productive. Il doit ainsi embaucher de nombreux artisans métis des environs d'Otavalo¹⁴⁷. Ceci l'oblige à instaurer un nouveau système de

l'entreprises seront interrompues au cours des prochaines semaines afin de permettre aux travailleurs de s'occuper de leurs lopins de terre. Notons cependant qu'il ne s'agit plus ici de travaux liés à l'hacienda sinon d'un moyen de conserver des travailleurs qui auraient de toute façon abandonné temporairement l'usine afin d'effectuer leurs récoltes.

¹⁴⁵Considérant l'utilisation du fouet comme trop cruel, l'administrateur des biens familiaux, Moscoso, insiste sur l'application de châtiments qui ne laissent aucune trace physique afin d'éviter que des plaintes soient faites auprès du chef politique; AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 114, f. 277, 1897.

¹⁴⁶Uribe y Uribe, R., *El Comercio*, 25-II-1906.

¹⁴⁷Herrera, A., *Monografía del cantón de Otavalo*, Quito, Imprenta Salesiana, 1909, p. 297

rémunération qui ne modifie toutefois pas les conditions de travail des conciertos qui côtoient des salariés¹⁴⁸.

Malgré l'ensemble des lacunes, il faut cependant éviter de considérer ces établissements comme des acteurs marginaux. Avec plus de 5,000 broches et 200 métiers à tisser mécaniques¹⁴⁹, ils produisent environ 2 millions de vares de tissus de coton par an, soit une valeur de 400,000 s/ au prix courant de 20 centimes. Si cette somme ne représente que le quart des importations totales d'articles de coton en 1905, ce petit noyau d'entreprises occupe, en valeur, une place aussi significative sur le marché que les tissus étrangers au niveau des cotonnades les plus consommées par les milieux populaires: calicots et coutils.

TABLEAU 13
IMPORTATION DE CALICOTS ET DE COUTILS
ÉQUATEUR, 1903-1906
(En sucres)

Années	Calicot	Coutil	Total
1903	204,200	134,332	338,532
1904	78,932	228,452	307,384
1905	217,154	294,588	511,742
1906	175,324	182,915	358,239

Source: APL, *Informe...Ministerio del Interior*, 1907, p. 209.

¹⁴⁸Rivera V., F., *Guangudos: Identidad y Sobrevivencia. Obreros Indígenas en las Fábricas de Otavalo*, Quito, CAAP, 1988, p. 57-58.

¹⁴⁹Clark, W. A. G., *Cotton Goods in Latin America*, Washington, Department of Commerce and Labor, 1911, Vol. IV, p. 118.

Si l'on ne prend en considération que le marché de la Sierra, les établissements mécanisés couvrent approximativement le tiers des besoins textiles de base en produisant l'équivalent de trois vares de tissus pour chacun des 800,000 habitants que compte la région au début du siècle.

Le secteur subit toutefois les contrecoups, dans les premières années de 1910, d'une des rares phases d'invasion massive de tissus importés de l'histoire de la Sierra¹⁵⁰. Cette tendance, peu favorable à la création de nouvelles entreprises¹⁵¹, est rapidement freinée par le premier conflit mondial qui permet au secteur de consolider ses positions sur le marché local¹⁵². Après une année exceptionnelle sur le plan des importations textiles en 1920¹⁵³,

¹⁵⁰Une augmentation significative de l'importation n'apparaît qu'au début des années 1910. Profitant de la disponibilité accrue de devises provenant de revenus d'exportation qui atteignent le niveau sans précédent de 12 millions \$, les importateurs tirent profit d'un marché local en expansion à la suite de l'arrivée du chemin de fer à Quito. Par exemple pour 1911, année-record, on évalue à 25 millions de verges la quantité de tissus de coton de divers types qui fut importée; APL, *Informe...Ministro de Relaciones Exteriores*, 1912, p. 145-146.

¹⁵¹Dans les années précédant la I Guerre Mondiale, une seule entreprise est créée. Il s'agit de la Joya fondée par deux immigrants qui possèdent une expérience professionnelle dans des entreprises textiles catalanes, les frères Dalmau. Sans capitaux, ils parviennent à intéresser un propriétaire d'hacienda de la région d'Otavalo, Pedro Alarcón. Les termes de l'entente sont inusuels. Alarcón accepte de financer la machinerie, acquise de seconde main, en contrepartie d'une participation aux bénéfices et de l'inclusion d'une clause qui les oblige à remettre sans frais l'entreprise en fonctionnement à ses héritiers après une période de 25 ans; CEGAN, *Directorio de...* 1951, *op. cit.*, p. 36. L'investissement limité, 1,275 £, permet de monter le premier établissement qui se consacre uniquement à la filature, soit une production de 3 quintaux de fil par jour vendus aux artisans de la région; AFL, *Informe...Ministerio de Relaciones Exteriores*, 1912, p.147, "Industrias Nacionales que progresan y que honran el Ecuador", *El Ecuador Comercial*, Año II, no. 12 (1924), p. 30 & J. Jijón y Caamaño, *op. cit.*, p. 29. Notons que les modalités de l'accord furent respectées car les Alarcón sont présentés comme propriétaires de l'entreprise dans un bilan sur la situation du secteur textile des années 1930; J. L. González A., "Breves notas sobre la industria textil en el Ecuador", *Boletín del Ministerio de Previsión Social, Trabajo, Agricultura e Industria*, Año 1, no. 4 (1937), p. 37.

¹⁵²Confirmant la thèse de Miller, "Latin America Manufacturing and the First World War: An Exploratory Essay", *World Development*, Vol. 9, no. 8 (1981), p. 707-716; le conflit sert surtout à consolider les entreprises existantes. Une seule entreprise est montée à cette époque, El Prado, à cause des difficultés de disposer de facilités de crédit pour importer de l'équipement. Le problème est résolu par l'association des promoteurs avec la firme américaine, Grace & Co.; J. Jijón y Caamaño, *op. cit.*, p. 29.

l'industrie textile connaît une des phases de croissance la plus dynamique de son histoire à la faveur de la grave crise du secteur exportateur¹⁵⁴. Nous entrons toutefois dans une ère marquée par l'essor des premiers géants textiles équatoriens dont le symbole demeure encore aujourd'hui la Internacional¹⁵⁵. Répondant à une logique nouvelle, inscrite dans une dynamique de substitution des importations, l'histoire contemporaine de l'industrie textile équatorienne débute¹⁵⁶.

La consolidation d'un "monopole"

Contrairement à la situation équatorienne du début des années 1870, le contexte guatémaltèque au lendemain de la réforme libérale est nettement moins favorable à la mécanisation. Bien que le régime de Barrios réaffirme périodiquement le besoin du pays de "s'indépendantiser de l'étranger", cette perspective est repoussée à un futur si lointain qu'il "oblige le gouvernement à privilégier les activités d'exportation afin d'assurer les

¹⁵³Refaisant leur stock après des années de relative pénurie, les importateurs acquièrent 18 millions s/ d'articles textiles, soit près de 8 millions \$; E. Vasconez C., *Resumen del comercio exterior de la República en el curso de la década 1911-1920*, Quito, Imprenta Nacional, 1923, (annexe).

¹⁵⁴Combinant la baisse du prix du cacao, de 27.75 \$ le quintal en 1920 à 5.75 \$ en 1921, et la chute des volumes de production, les revenus des exportations passent de 20 millions \$ en 1920, somme qui ne sera égalée que dans les années 1940, à 7,5 millions \$ en 1923; L.A. Carbo, *op. cit.*, p. 104-105, 447.

¹⁵⁵Pour un survol des débuts singuliers de cette entreprise, une société bancaire qui se convertit en entreprise textile, voir C. M. Larrea, *Historia de La Internacional en sus primeros 50 años de existencia*, Quito, s.n., 1972.

¹⁵⁶De 1919 à 1925, le secteur connaît un fantastique essor avec 15 entreprises qui comptent avec près de 30,000 broches et plus de 750 métiers à tisser, emploient 2,500 travailleurs pour une capacité productive de 25 millions de verges de tissus de coton. Avec des ventes de plus de 11 millions s/, le pays produit pratiquement autant d'articles textiles que ce qu'il importe en moyenne entre 1921 et 1929. Ces données proviennent de deux compilations réalisées en 1925 par le consul américain à Guayaquil; E. P. Butrick, "Desarrollo de la Industria Textil Ecuatoriana", *Boletín de la Cámara de Comercio, Agricultura e Industrias de Quito*, Epoca III, no. 25, (1925), p. 15-17 et par A. Cueva, directeur du bureau de la statistique; "La Industria Textil en el Ecuador"; *El Ecuador Comercial*, Año IV, no. 42 (1926), p. 25-27.

revenus nécessaires à la couverture des besoins de la population"¹⁵⁷. Ce bilan, présenté explicitement comme une analyse pragmatique de la situation, détermine que le seul domaine textile apparaissant comme prometteur est celui qui est le plus proche des activités d'exportation: la production de sacs d'agave. S'inspirant du Yucatán voisin, Barrios reprend le schéma traditionnel de la Sociedad Económica en faisant la promotion de cette fibre en vue de diversifier les exportations tout en espérant que la production manufacturière soit induite par sa disponibilité accrue¹⁵⁸. Considérant que personne ne serait disposé à y investir sans garanties, il conserve, pendant près d'une décennie, la loi de Carrera de 1864.

Voulant tirer profit de la conjoncture, B. R. Piatkowski et A. Pietro présentent, en 1876, une des premières requêtes de privilège soumises au nouveau régime. La demande est rapidement acceptée par les autorités qui leur allouent l'exclusivité du traitement de la fibre, de la production d'articles finis pour une période de cinq ans et, de façon optimiste, l'exemption de droits à l'exportation de fibres et de sacs¹⁵⁹.

Confronter au même problème de financement qu'avait connu Savoy, les deux promoteurs adoptent une stratégie similaire afin d'intéresser de futurs investisseurs. Misant sur leur

¹⁵⁷ AGCA, *Memoria... Secretario de Fomento*, 1883, p. 31.

¹⁵⁸ Le régime effectue, au milieu des années 1870, une distribution massive de plants d'agave. Par la suite, il offre des terres et diverses exemptions fiscales afin d'inciter à la nouvelle culture; AGCA, "Decreto no. 271", 11-II-1882; *Memoria... Secretario de Hacienda*, 1882, (annexe). Parallèlement, le secteur fait l'objet d'une véritable campagne de presse qui traite des dimensions techniques de la culture ou qui évalue les perspectives sur les marchés extérieurs. Parmi les plus pertinents, voir *Diario de Centro América*, 1881, 7-VIII-1881; 23-V-1883; 15-III-1884; 18-VIII-1884.

¹⁵⁹ AGCA, *Memoria... Secretario de Fomento*, 1876-1878, p. 105.

réputation d'ingénieurs "prestigieux", ils publicisent leur projet en diffusant un pamphlet qui en résume les principales caractéristiques¹⁶⁰. Plus détaillé que la proposition de Savoy, le projet comporte néanmoins des lacunes similaires. Par exemple, la rentabilité annoncée, des bénéfices annuels de 37,500 pesos sur un investissement de 40,000 pesos¹⁶¹, est établie sur des ventes de 300,000 sacs annuellement¹⁶². Cette quantité de sacs surpasse la demande des propriétaires de finca qui exportent en moyenne 200,000 quintaux de café entre 1875 et 1880¹⁶³. L'écart se vérifie également sur le plan des prévisions de la valeur des ventes. Celles-ci, 112,500 pesos, représentent le double des chiffres officiels d'importation de sacs, soit de 50,000 à 55,000 pesos annuellement¹⁶⁴. Comme l'on anticipe ce problème, les promoteurs prévoient exporter les excédents sur le marché régional. Cette possibilité est cependant aléatoire à cause du climat politique tendu entre le Guatemala et son meilleur débouché potentiel, le El Salvador¹⁶⁵. En ne considérant que ces prémisses, il n'est pas surprenant que leur démarche ne suscite que peu d'intérêt malgré les efforts entrepris afin de démontrer le sérieux du projet¹⁶⁶.

¹⁶⁰Pietro, A. & B. R. Piatkowski, *Apuntes Relativos a la Empresa Industrial para la Extracción de fibras vegetales y fabricación de tejidos*, Guatemala, s. e., 1878.

¹⁶¹L'équivalent du prix d'une finca de dimension moyenne, 2 à 7 caballerías ou de 218 à 763 hectares selon la région et la qualité des sols, sur la base de la politique de vente de terres publiques de l'époque.

¹⁶²Ce niveau implique l'utilisation optimale d'un équipement prévu pour une production quotidienne de 800 sacs et une utilisation ininterrompue de l'équipement tout au long de l'année.

¹⁶³"Datos Estadísticos Relativos a la Exportación de Café Oro desde el Año 1855 a 1983, *Revista de la Economía Nacional*, Año III, no. 33 (1939), p. 20.

¹⁶⁴AGCA, *Memoria...Secretario de Hacienda*, 1880, (annexe).

¹⁶⁵Nous nous référons ici à la politique d'hégémonie régionale suivie par Barrios. Ce dernier devait d'ailleurs être tué sur le champ de bataille le 2 avril 1885 lors d'un conflit avec le El Salvador.

¹⁶⁶Pour ce faire, les deux associés importent un déchiqueteur de fibre. Piatkowski en tire un certain bénéfice une dizaine d'années plus tard. Après en avoir modifié certaines caractéristiques techniques, il se fait octroyer le privilège exclusif d'exploitation de la ramie sous prétexte d'avoir inventé un nouveau procédé de production. Il s'associe aux propriétaires d'une plantation de la région d'Escuintla et s'assure, sur la promesse d'ouverture intéressante sur le marché français, que l'État achète la première récolte. L'opération s'avère sans risque pour les associés qui reçoivent 8,000 pesos mais les résultats sont décevants pour l'État qui ne parvient qu'à exporter 61 quintaux; AGCA, *Memoria...Secretario de*

Par la suite, les Samayoa s'intéressent également à ce type de production. A priori, ils disposent, des éléments essentiels au succès d'une telle entreprise. En premier lieu, la famille possède des moyens financiers suffisants pour assumer seule les coûts du projet¹⁶⁷. Intégrer au sein de l'élite, ils sont bien placés pour établir des ententes lucratives avec les producteurs de café. Le commerce de l'alcool leur ayant permis de monter leur propre réseau commercial, ils peuvent ainsi assurer la distribution de leur production. Ils sont également proches du pouvoir politique ce qui leur garantit quasi automatiquement l'octroi d'un privilège d'exclusivité. Le facteur politique est d'ailleurs à l'origine du projet puisque José María Samayoa Enríquez, titulaire du ministère de Fomento lors de la distribution d'agave, amorce cette culture en voulant, officiellement, donner l'exemple. La famille compte ainsi sur un approvisionnement autonome en fibre grâce aux 80,000 plants de leur finca de Bárcena. Finalement, la stratégie adoptée par les Samayoa rend le projet d'autant plus viable que l'on prévoit utiliser tout le potentiel de l'agave. S'inspirant de l'expérience mexicaine, ils veulent distiller la sève pour élaborer un alcool, le *pulque*, et se servir des résidus pour fabriquer du papier tout en produisant sacs et cordages¹⁶⁸.

Toutefois, au moment où les plants parviennent à maturité à la fin des années 1870, José María Samayoa se brouille avec Barrios entraînant son emprisonnement et son exil¹⁶⁹.

Fomento, 1885, p. 42; 1886, p. 4 & J. Van de Putte et J. J. Rodríguez, *La Ramié en Guatemala*, Guatemala, Tipografía Arenales, 1886. p. 15.

¹⁶⁷A sa mort en 1895, la fortune de José María Samayoa Enríquez est estimée à 1,5 million de pesos, soit plus de 750,000 \$; "Testamento de José María Samayoa", *Registro Civil, Libro 26, partida no. 122*, 21-IV-1895; R. Sánchez, *op. cit.*, (annexe).

¹⁶⁸Solis I., "Algo sobre el henequén", *La República, Boletín Agrícola*, 11-VI-1904.

¹⁶⁹Sánchez, R., *op. cit.*, p. 30.

Sans appui de l'État, la famille abandonne le projet tout en maintenant les opérations de la petite filature de coton. Celle-ci subit également les contrecoups de cette marginalisation politique. Toujours confronter à des difficultés d'approvisionnement en coton, Domingo demande, au début des années 1880, d'être exempté du paiement de droits de douane sur l'importation de coton égrené. Devant le refus des autorités¹⁷⁰, les Samayoa réagissent en annonçant qu'ils sont disposés à acquérir tout le coton disponible¹⁷¹. L'échec de cette campagne marque la fin de la petite filature¹⁷². La dernière référence officielle date de 1885 tandis que l'inventaire des biens familiaux, dresser en 1890, ne comporte aucune mention à de l'équipement textile¹⁷³.

L'événement majeur de cette période est sans conteste la création de Cantel. Son histoire débute en janvier 1880 avec la présentation d'une demande de privilège d'exclusivité pour des installations de filature et de tissage de coton. La requête est rapidement acceptée par les autorités gouvernementales, le 25 février de la même année, en allouant des avantages inégalés dans l'histoire de la production textile guatémaltèque¹⁷⁴.

¹⁷⁰Le seul appui officiel que le famille obtient à la suite de l'exil de José María est un privilège d'exclusivité pour la fabrication de papier avec les sous-produits de l'agave. Cette décision fait suite à la requête présentée par Domingo en 1879, soit dans les mois qui précèdent la rupture avec le régime de Barrios, afin d'officialiser l'invention d'un nouveau procédé de production; AGCA, *Memoria...Secretario de Hacienda*, 1881, 47. Soulignons que le caractère novateur se limite ici, à l'instar de Piatkowski, à la modification des caractéristiques d'un équipement importé.

¹⁷¹Durant la période de récolte, ces publicités apparaissent sur une base bihebdomadaire dans le *Diario de Centro América*, du 5-XII-1883 au 22-VI-1884.

¹⁷²Solis I., *Nuestras artes industriales...*, op. cit., p. 14. Celui-ci s'explique probablement par le prix jugé insuffisant, soit , 2,5 à 3 pesos le quintal qui équivaut au quart de celui pratiqué lors de la guerre civile américaine.

¹⁷³Pedrosa, P., "Informe del Director de la Oficina de Estadísticas"; AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1885, p. 14 & "Protocolo, Manuel Alvaredo", 4-XI-1890; R. Sanchez, op. cit., (annexe).

¹⁷⁴*El Guatemalteco*, sección oficial, 3-IV-1880.

Elles accordent l'exclusivité de la production de fils et de tissus de coton pour dix ans sur l'ensemble du territoire à la condition que l'équipement importé soit distinct de celui déjà introduit par les Samayoa¹⁷⁵. Confirmant la marginalisation de cette famille, on alloue aux Sánchez l'exemption de droits sur l'importation de fibres déniée aux Samayoa. L'État renonce également à percevoir des impôts sur les profits de l'entreprise et des taxes sur ses édifices. Finalement, en prévision du début des opérations, on construit une route vers Quetzaltenango¹⁷⁶. Cantel innove d'ailleurs, par rapport aux expériences équatoriennes, en montant son propre système de transport terrestre¹⁷⁷.

Autant les avantages alloués que les conditions d'attribution illustrent le caractère exceptionnel de l'appui gouvernemental à cette entreprise. En octroyant à Cantel l'exclusivité, le régime contredit sa propre constitution, que Barrios fait adopter en 1879, qui interdit formellement ce type d'avantage¹⁷⁸. En fait, la concession remet en cause le principe de base qui avait guidé la rédaction de l'article 20, soit d'éliminer la pratique coloniale de concession des monopoles qui est associée à la notion de privilège. Un

¹⁷⁵Le privilège de Cantel est valide sur tout le territoire bien que les Samayoa conservent, de façon ambiguë, leur droit exclusif dans les départements du centre du pays.

¹⁷⁶Par la suite, on construit un pont sur la rivière Salamá, on relie Cantel à divers centres régionaux, tels que Totonicapán, ainsi qu'avec la côte. Plus tard, on relie l'entreprise aux voies de chemin de fer qui vont vers Retalhuleu et vers la capitale; AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, diverses années.

¹⁷⁷Cantel dispose, au début du XXe siècle, de quarante grands chariots tirés par 160 boeufs; "La Fábrica de Tejidos de Cantel. Una gran industria moderna en Guatemala", *Revista Centro-América*, Vol. 3, no. 3 (1911), p. 514.

¹⁷⁸L'article 20, cadre légal en vigueur jusqu'à l'adoption par Arévalo de la première loi de développement industriel en 1947, interdit l'octroi de privilèges d'exclusivité tout en autorisant l'exécutif à concéder, pour une période qui ne peut excéder dix ans, différentes exemptions fiscales; "Constitución de la República de Guatemala decretada por la Asamblea Nacional Constituyente", 12-XII-1879; *Recopilación de las leyes de la República de Guatemala*, Vol. 2.

membre de la famille Sánchez, Delphino, présidait d'ailleurs le comité chargé de la rédaction de la nouvelle constitution.¹⁷⁹

Cette contradiction provoque une vaste polémique au niveau législatif qui a une incidence déterminante sur l'étude ultérieure des requêtes d'exemptions fiscales. Celles-ci sont Rarement, les projets sont analysés sur la base de leur pertinence économique pour plutôt déterminer si les demandes sont ou non formulées en conformité avec la constitution. Ironiquement, c'est Delfino Sánchez lui-même, en tant que ministre de Fomento par intérim en 1881, qui doit justifier la décision gouvernementale¹⁸⁰. Il indique que la décision fut prise par le ministre en titre, Manuel Herrera, lequel considérait important de faire une exception sur le plan constitutionnel en raison de l'importance du projet pour l'économie du pays. Sánchez insiste sur le fait que le privilège fut octroyé en toute légalité car allouer dans les jours précédents l'entrée en vigueur de la nouvelle constitution.

En fait, peu d'entrepreneurs furent aussi près des sphères gouvernementales que les Sánchez. Libéraux de longue date, ils participent activement aux préparatifs du mouvement de 1871. Selon la tradition familiale, Francisco avait fourni 60,000 \$ pour l'achat d'armes tandis que Delfino avait rencontré Juarez à diverses reprises durant l'exil mexicain¹⁸¹. Dans ce contexte, l'ampleur des avantages octroyés relève d'abord du paiement d'une dette politique. De plus, Delfino occupe, successivement, les ministères

¹⁷⁹Thompson, N. B., *op cit.*, p. 7.

¹⁸⁰AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1880, p. 46.

¹⁸¹Thompson, N. B., *op cit.*, p. 7, 9.

d'Instruction Publique, des Travaux Publics, de Fomento et des Finances entre 1879 et 1885¹⁸². A cela s'ajoute le fait que son frère cadet, Urbano, épouse la fille de Barrios¹⁸³.

Le choix du site de Cantel répond essentiellement à la nécessité de disposer d'un courant suffisamment puissant pour actionner la roue à aube. A l'instar de la première expérience des Pérez en Équateur, la présence de la nouvelle entreprise suscite de grandes inquiétudes au sein de la population locale. Plus que son caractère démoniaque, les habitants craignent que l'entreprise absorbe l'ensemble des terres communales, qu'elle transforme les habitudes de vie locales et qu'elle entraîne, à terme, l'expulsion de la communauté¹⁸⁴. La réaction de la population est d'ailleurs à la mesure des appréhensions car on tente de brûler les installations dès les premiers mois d'opérations. Le mouvement est rapidement réprimé par la troupe avec comme résultat une dizaine de morts et de blessés.

La main-d'oeuvre est recrutée, à l'origine, parmi la population métisse de différents centres urbains des Haut plateaux. On compte au début 100 personnes qui travaillent six jours par semaine en un seul quart de travail de 12 heures. Les premiers ouvriers sont logés dans des bâtiments attenants à l'usine selon un concept de dortoirs similaire à celui de Lowell. Ils reçoivent, en plus du gîte et du couvert, un salaire équivalent à celui des péons de la région¹⁸⁵. C'est le premier exemple d'une entreprise qui adopte, dès sa

¹⁸²ibid., p. ix.

¹⁸³ibid., p. 15.

¹⁸⁴La présence précoce de machines à vapeur servant à torréfier le café dans les plus grandes fincas de la région de Quetzaltenango explique l'absence d'une réaction symbolique similaire à celle des populations équatoriennes. Cependant, le climat de restructuration du monde agraire, sous Barrios, justifie amplement les craintes de la communauté en ce qui a trait aux risques de dépossession des terres communales.

¹⁸⁵Nash, M., *op. cit.*, p. 38-39.

création, une stratégie afin d'imposer une discipline industrielle. Parallèlement, l'entreprise distribue des parcelles aux familles qui s'installent à Cantel. Cette pratique incitera d'ailleurs les premiers membres de la communauté à s'engager à l'usine à partir des années 1890.

Les opérations débutent en 1883 avec de l'équipement importé d'Angleterre provenant essentiellement d'une seule firme, la Platt Brothers & Co. Ltd¹⁸⁶. Il comprend de la machinerie de filature avec une capacité de 1,200 broches et 20 métiers à tisser pour une valeur de 53,645 pesos¹⁸⁷. A l'instar des établissements équatoriens, la machinerie est installée, sous la supervision de quatre ingénieurs¹⁸⁸, dans un édifice spécialement conçu pour l'accueillir¹⁸⁹. Utilisant surtout la force hydraulique, on signale néanmoins la présence d'une machine à vapeur qui actionne certaines opérations plus spécialisées et d'une turbine de 250 H.P. qui assure l'éclairage de l'entreprise. Soulignons le caractère précoce de l'utilisation de l'hydroélectricité puisque l'usage du courant électrique ne fait que commencer à se généraliser dans les entreprises européennes durant les années 1880.

¹⁸⁶La date de fondation de l'entreprise a fait l'objet d'interprétations diverses. Par exemple, l'année 1876 est souvent mentionnée; M. Nash; *op. cit.*, p. 37-38. Les registres de propriétés foncières de Quetzaltenango indiquent que les terrains de la fabrique furent acquis aux autorités communales de Cantel entre 1881 et 1885; T. Sagastume, *op. cit.*, p. 32. Cette confusion vient en grande partie du fait que les Sánchez montent, à leur retour d'exil, un petit atelier textile dans une des fincas familiales située dans les terres chaudes à l'ouest de Quetzaltenango; N. B. Thompson, *op cit.*, p. 9. On y emploie vingt-cinq tisserands qui élaborent des sacs pour les céréales et le café ainsi que des vêtements de coton qui, à l'instar du système d'hacienda équatorien, sont redistribués aux autres péons.

¹⁸⁷Sagastume, T., *op. cit.*, p. 35-36. Au taux de change d'alors, il s'agit d'un investissement de 42,000 \$.

¹⁸⁸Ceux-ci sont engagés par la firme britannique pour le compte des Sánchez. Les contrats prévoient un salaire hebdomadaire de 5 £ pour une semaine de travail de 57 heures; "Agreement made between Platt Brothers & Co. Ltd. and William Nicholls"; P. Pro L. A. Campbell, 17-V-1884; Collection de documents de la famille Goicolea.

¹⁸⁹Ce dernier est construit par son gendre, l'architecte Goicolea; A. Goicolea, *Un Arquitecto de fin del siglo XIX en Guatemala: Domingo Goicolea*, Guatemala, Academia de Geografía e Historia, (mimeo), 1986, p. 200-201.

Le rapport broches-métiers confirme la spécialisation de Cantel en tant que filature quoique l'établissement se présente officiellement comme un entreprise combinant la production de fils et de tissus: la Fábrica de Hilados y Tejidos Cantel. A la lumière des critères de productivité mexicains de l'époque¹⁹⁰, il est possible d'estimer l'ampleur de la surcapacité productive des opérations de filature. Avec un rapport de 60:1, Cantel ne pourrait tisser que le sixième du fil qu'elle élabore.

Les premières données sur la production confirme le rôle de Cantel comme fournisseur de fil. Dans le premier article à lui être consacré¹⁹¹, on mentionne que cette vaste entreprise, "l'orgueil de la Nation", élabore en moyenne 24,000 livres de filés mensuellement¹⁹². Nous pouvons mesure l'importance d'un tel volume de production car, si nous transposons cette quantité en calicot standard¹⁹³, la capacité productive serait équivalente à près de 200,0000 vares de tissus par mois, soit plus de 2 millions de vares par an.

Dans les années 1890, Cantel entreprend un vaste effort d'élargissement de ses opérations. Pour ce faire, Guillermo Sánchez, devenu propriétaire unique en 1887¹⁹⁴, s'associe à de

¹⁹⁰Batou indique que les établissements mexicains où le rapport broches-métier était de 33:1 tissaient à l'interne le tiers du fil produit; J. Batou, *Cent ans...*, *op. cit.*, p. 310-312. Soulignons que ce type d'entreprises était alors la norme puisque le rapport broches-métier à tisser moyen s'établissait en 1895 à 28:1; S. Haber, "Assesing...", *op. cit.*, p. 14.

¹⁹¹Pedrosa, P. *Informe del Director...*, 1885, p. 14.

¹⁹²*La República, Boletín Agrícola*, 18-VIII-1890.

¹⁹³Nous reprenons ici le chiffre moyen quant à la production de calicot sur des métiers mécaniques au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, soit de 120 grammes de fil par mètre; J. Batou, *Cent ans...*, *op. cit.*, p. 386. L'indice de pondération livre-kilo est établi à 3,75 vares par livre de fils.

¹⁹⁴Administrateur de Cantel depuis la mort de ses frères Delfino et Urbano en 1885, il s'assure de la propriété exclusive à la suite de la redistribution du patrimoine familial; T. Sagastume, *op. cit.*, p. 9.

nouveaux partenaires afin de créer une nouvelle société dont le capital s'élève à 600,000 pesos répartis en 6,000 actions¹⁹⁵, soit un investissement équivalent à 430,000 \$. Les nouveaux actionnaires sont majoritairement des membres du conseil d'administration de la principale institution bancaire de l'époque, le Banco del Occidente de Quetzaltenango dont fait également partie Sánchez. Quoique l'origine sociale des nouveaux propriétaires aurait, de toute façon, assurée le maintien de l'appui gouvernemental, la nouvelle société juge néanmoins utile de remettre 250 actions à Barillas et 100 autres à son ministre de l'Intérieur. Il s'agit du seul cas documenté de bénéfices personnels offerts par l'entreprise à une administration.

En plus des bénéfices que l'on compte tirer de cet investissement, l'implication de l'élite agro-exportatrice s'explique en grande partie par le nouveau climat qui émerge à la fin des années 1880. Nous retrouvons dans les journaux de plus en plus d'interventions en faveur de la promotion industrielle où l'on insiste sur le fait qu'il n'existe aucune raison pour que le pays ne puisse profiter de sa capacité de produire des fibres afin de développer son industrie¹⁹⁶. Parmi les arguments les plus intéressants, la presse souligne que la conjoncture n'a jamais été aussi propice à un tel essor grâce à la disponibilité sans précédent de capitaux découlant de la croissance des exportations¹⁹⁷. On se réfère à l'industrie mexicaine pour illustrer que le pays peut parfaitement être autosuffisant au

¹⁹⁵ AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1890, p. 8.

¹⁹⁶ *Diario de Centro América*, 23-I-1888.

¹⁹⁷ *Diario de Centro América*, 22-VI-1889.

niveau des tissus de coton. On cite même le succès japonais pour démontrer que le développement industriel est à la portée de tous¹⁹⁸.

Les fonds servent à acquérir 6 machines à filer continues, 114 métiers à tisser ainsi que de l'équipement supplémentaire de finition. La capacité productive passe ainsi à un total de 4,000 broches¹⁹⁹, soit le triple du niveau initial²⁰⁰. La principale innovation est la réduction de moitié du rapport entre broches et métiers à tisser qui passe à 30 pour 1. En l'absence de données détaillées sur sa production²⁰¹, il est difficile d'évaluer l'impact de cet augmentation des opérations de tissage.

La consommation de coton égrené est toutefois un bon indicateur. Selon les factures présentées à la Direction Générale de la Douane pour retirer des installations portuaires le coton exempté de droits de douane, l'entreprise utilise 900,000 livres de coton par an²⁰². En assumant que le niveau de perte est minime lors des opérations de filature, une telle quantité de fibre permet de fabriquer, selon les critères évoqués précédemment, 3,3 millions de verges de calicot standard. Si nous reprenons le niveau de productivité moyen des établissements mexicains, Cantel est ainsi en mesure d'élaborer le tiers de ces tissus à l'interne. Bien que l'entreprise commence ainsi à jouer un rôle de plus en plus significatif

¹⁹⁸ *Diario de Centro América*, 4-IX-1893 & 4-VI-1894.

¹⁹⁹ *La República, Boletín Agrícola*, 12-IX-1899.

²⁰⁰ Cantel dépasse ainsi légèrement la capacité productive moyenne des entreprises mexicaines qui est, en 1895, de 3,741 broches et 112 métiers à tisser; S. Haber, "Assessing...", *op. cit.*, p. 14.

²⁰¹ L'article de 1899 mentionne une production annuelle de 900 ballots sans faire de distinction entre le fil et le tissu; *La República, Boletín Agrícola*, 12-IX-1899.

²⁰² Soit 9,000 quintaux importés des États-Unis et du Pérou; AGCA, *B129, Leg. 15,470, Exp. 201-204*, 1898.

sur le marché des tissus de coton, elle demeure toujours principalement une filature avec un excédent d'approximativement 600,000 livres de fils de coton.

Cet accroissement de la capacité coïncide avec un contexte particulièrement favorable à la production locale. Soulignons d'abord que l'administration de Reyna Barrios renouvelle, en 1894, l'ensemble des exemptions fiscales pour une autre période de 10 ans²⁰³. Bien que la composition du conseil d'administration aurait de toute façon justifié cette dérogation aux règles constitutionnelles²⁰⁴, Barrios explique son geste par les difficultés croissantes de s'approvisionner en tissus importés avec l'accélération de la dévaluation du peso. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce phénomène mais notons pour l'instant que l'effet inflationniste rend inabordable plusieurs articles destinés à la consommation populaire. A cela s'ajoute la réforme douanière entreprise par Reyna Barrios en 1893 qui augmente les tarifs sur les importations d'une moyenne de 25%. Malgré les prétentions du régime de mettre en place la première structure tarifaire cohérente avec la promotion de la production²⁰⁵, la mesure a essentiellement comme objectif de résoudre les problèmes budgétaires du régime²⁰⁶.

²⁰³ AGCA, B129, Leg. 15,470, Exp. 199-200, 1894.

²⁰⁴ Selon l'article 20 de la Constitution de 1879, seules les entreprises nouvelles sont éligibles à la série d'exemptions.

²⁰⁵ La nouvelle structure tarifaire fixe les droits sur le coton à 3 centimes le kilo et de 12 à 28 centimes sur le fil, selon qu'il est teint ou non, tandis que les tissus de coton de consommation courante sont imposés à 60 centimes. La situation diverge de façon importante pour les tissus de laine et de soie avec des tarifs moyens qui vont de 4,40 pesos le kilo dans le premier cas et à plus de 6 pesos pour les soieries. Secretario de Hacienda y Crédito Público, *Tarifa para el cobro de los Derechos de Importación a las Mercaderías Extranjeras en la República de Guatemala*, Guatemala, Tipografia Nacional, 1893, p. 18-30; 45-57.

²⁰⁶ AGCA, *Memoria...Secretario de Hacienda*, 1894, p. 4.

La dévaluation du peso a également une incidence directe sur le coût des opérations de Cantel. Sánchez réagit en se dotant d'un équipement suffisant pour égrener l'ensemble du coton qu'il utilise. En l'important à l'état brut, il veut ainsi faire face à son problème le plus urgent, soit le caractère de plus en plus onéreux de l'achat des fibres importées. Parallèlement, l'entreprise amorce alors une campagne de promotion de la culture du coton en distribuant gratuitement, en 1901, un guide technique et des semences²⁰⁷.

Cet effort est appuyé par le régime d'Estrada Cabrera qui publie également un guide et distribue des semences dans diverses municipalités de la côte²⁰⁸. Les résultats de cette campagne sont toutefois limités. Les autorités gouvernementales rapportent que la récolte de 1903 ne s'élève qu'à 700 quintaux²⁰⁹. L'expérience est renouvelée à plus grande échelle, en 1908, avec une distribution de 14,000 livres de semences dans 95 communautés²¹⁰. Cette deuxième tentative a comme particularité d'inverser les préoccupations traditionnelles en matière de promotion. On insiste d'abord sur la présence de débouchés locaux tant pour "la fabrication de tissus de la part de plusieurs indigènes, employant les procédés les plus primitifs, que pour alimenter les fabriques de fils et de tissus existantes"²¹¹. On espère que cette substitution incitera un plus grand nombre de producteurs à amorcer ce type de culture ce qui permettrait au pays de suivre

²⁰⁷Rodriguez G., J. M., *Consejos prácticos para el cultivo del Algodón*, Guatemala, Tipografía América, s. f. & "El Algodón", *La República, Boletín Agrícola*, 11-VI-1901.

²⁰⁸Dehesa, T. H., *Instrucciones para el cultivo del Algodón*, Guatemala, Tipografía Nacional, 1901 & AGCA, B129, Leg. 15,512, 1902.

²⁰⁹AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1903, p. 16.

²¹⁰AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1908, p. 5-6.

²¹¹*ibid.*, p. 154-156.

l'exemple péruvien et de se transformer en grand exportateur cotonnier²¹². Encore plus novateur, le département d'Agriculture du ministère de Fomento expérimente divers croisements avec le coton local, le cuyuscate, afin d'obtenir une fibre plus robuste²¹³.

Les résultats de ces efforts sont inégaux. Si certaines régions sont mal adaptées à la culture du coton, d'autres échouent en raison du type de techniques de production utilisé. On note toutefois un intérêt grandissant de la part des plus petits propriétaires de finca²¹⁴. Pour Cantel, l'opération s'avère un demi succès car, en 1910, elle ne couvre localement que 20% du million de livres de coton qu'elle consomme annuellement²¹⁵.

En 1902, Estrada Cabrera octroie à Cantel, pour la troisième fois de son histoire, une nouvelle série d'exemptions. Le contexte diffère des cas précédents dans la mesure où l'entreprise l'obtient sous prétexte de diversifier ses activités en produisant des articles de laine. L'idée n'est pas originale car elle suit de peu la requête présentée, en 1901, par une compagnie américaine, E. Ring & Co., qui veut s'installer au Guatemala²¹⁶. Inviter à siéger sur le comité d'experts qui doit étudier la demande, Sánchez se récuse tout en prenant connaissance de la teneur du projet qu'il reproduit largement dans sa requête présentée l'année suivante²¹⁷.

²¹²*Diario de Centro América*, 26-XII-1909.

²¹³AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1909, p. 6.

²¹⁴Si les années 1900 sont généralement difficiles avec la chute du prix du café, en moyenne 9,5 \$ le quintal face aux 16 \$ au cours de la décennie précédente, l'année 1908 est encore plus critique à cause du faible niveau de la récolte; "Datos Estadísticos....", *op. cit.*, p. 21.

²¹⁵"La Fábrica de Tejidos de Cantel...", 1911, *op. cit.*, p. 514.

²¹⁶AGCA, *B129, Leg 15,791*, 1901.

²¹⁷AGCA, *B129, Leg. 15,793, Exp. 586*, 1902.

Notons une certaine nouveauté dans le ton qu'il adopte. A partir d'une argumentation nettement nationaliste, il insiste sur l'intérêt pour le pays d'économiser des devises dans un contexte économique difficile avec la chute des revenus provenant de la vente de café²¹⁸. Il présente d'ailleurs son projet comme la meilleure alternative face à la croissance des importations de tissus de laine que l'on constate depuis le début des années 1890²¹⁹. Utilisant le prétexte de l'ampleur du capital à investir et du besoin de promouvoir l'élevage du mouton²²⁰, il conditionne l'achat d'équipement à l'obtention d'un privilège d'exclusivité en plus des exemptions fiscales habituelles sur l'importation de machinerie et de matières premières. Sánchez demande également de bénéficier du même tarif préférentiel dont jouit le gouvernement auprès des compagnies de chemin de fer. Tous les avantages lui sont accordés à l'exception de l'exclusivité²²¹. Bien que Cantel se présente par la suite comme une fabrique de tissus de coton et de laine²²², les opérations lainières resteront toujours marginales. Concrètement, l'octroi de 1902 sert surtout à conserver pour un autre dix ans les avantages traditionnels dont bénéficie l'entreprise.

²¹⁸La valeur des exportations de café chute pratiquement de moitié avec des ventes annuelles moyennes de 6,4 million \$ entre 1898 et 1902 face aux 11,3 millions \$ entre 1893 et 1897; "Datos Estadísticos....", *op. cit.*, p. 21.

²¹⁹La valeur des importations d'article de laine double entre les années 1880 et 1890 passant d'une moyenne annuelle de 170,000 pesos à 340,000 pesos; AGCA, "Cuadro Estadístico de la Importación de Mercaderías habida en la República", *Memoria...Secretario de Hacienda*, 1880-1899.

²²⁰Le problème, selon Sánchez, n'est pas tant la dimension du cheptel que le besoin de compter sur une laine de meilleure qualité. Les fortes variations quant au nombre de mouton, estimées entre 150,000 et 450,000 têtes selon les années, s'expliquent par le fait qu'il s'agit d'un troupeau élevé d'abord pour sa viande. La laine est plutôt un sous-produit vendu au secteur artisanal.

²²¹AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1902, p. 214.

²²²AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1907, p. 32.

Cette façon de procéder suscite cependant de nombreuses critiques dont celle de Miguel Beltranena qui réagit en présentant la même année une requête en privilège²²³. Pour montrer son ouverture à la concurrence, le régime lui alloue exactement les mêmes avantages²²⁴. Beltranena monte alors de petites installations dans la capitale à partir de métiers à tisser américains qu'il fait fonctionner avec du fil de coton importé²²⁵. L'entreprise n'a qu'une existence assez brève car si on en fait mention en 1911²²⁶, les guides commerciaux ultérieurs ne relèvent plus sa présence²²⁷. Une deuxième réaction est celle d'un propriétaire de finca, Bermúdez, qui s'associe à un commerçant allemand de la capitale, Mohr, afin de créer une nouvelle entreprise cotonnière. Le requête met l'accent sur le fait que Cantel bénéficie de tous les avantages d'un monopole mais sans parvenir à éliminer les achats à l'étranger²²⁸. Quoiqu'on leur octroie les mêmes avantages, les promoteurs ne mettent cependant pas de l'avant leur projet.

Cette contestation représente une question tout à fait marginale pour Cantel. Son principal problème est la croissance des tensions au sein de l'entreprise. Celles-ci aboutissent à une grève, en 1906, qui porte sur les questions des rémunérations et de la réduction de la journée de travail²²⁹.

²²³Beltranena est un descendant d'une des grandes familles créoles du début de la période républicaine toutefois en déclin depuis la victoire libérale.

²²⁴AGCA, B129, Leg. 22,016, Exp.586,1902.

²²⁵Solis, I., *Nuestros artes industriales*, op. cit., p. 80.

²²⁶AGCA, Memoria...*Secretario de Fomento*, 1911, p. 154.

²²⁷Dans le guide de 1916, Beltranena est présenté comme un employé de bureau; Marroquín S (ed.), *Directorio oficial...*, op. cit., p. 135.

²²⁸AGCA, B129, Leg. 22,096, Exp. 929, 1905.

²²⁹Nash, M., op. cit., p. 39.

S'il s'agit de revendications classiques du mouvement ouvrier, ce premier arrêt de travail dans le secteur textile tant au Guatemala qu'en Équateur comporte d'importantes particularités à cause du type de rapports contractuels prédominant au sein de l'entreprise, soit des conditions d'embauche qui répondent à la même logique que celle des travailleurs agricoles. D'abord, le système d'avances a l'avantage de stabiliser la main-d'oeuvre à travers l'endettement²³⁰. Il permet surtout de laisser aux autorités locales le soin de faire respecter les contrats de travail et de lutter contre l'absentéisme des travailleurs conformément à la législation en vigueur. Le salariat, fixe pour certains et à la pièce pour d'autres, est donc conditionné à la logique coercitive qui encadre les relations de travail à la suite de la réactualisation des mandamientos. Du côté des travailleurs, le conflit comporte également des singularités. Menées par les autorités ethniques traditionnelles, le mouvement possède un niveau élevé de cohésion de par son caractère communal.

On assiste évidemment à une répression policière mais les actions demeurent toutefois moins violentes qu'en 1884. La direction de l'entreprise préfère négocier pour mettre un terme à la grève. Ceci lui permet d'instaurer le système de gestion de type paternaliste qui est demeuré une des caractéristiques de Cantel. On commence, dès cette époque, à octroyer divers avantages qui deviendront, par la suite, des revendications traditionnelles des organisations syndicales tant en Équateur qu'au Guatemala. On construit des maisons pour les familles d'ouvriers et on offre différents types de services: clinique médical,

²³⁰Selon les données de 1914, la dette des travailleurs envers l'entreprise s'élevait à 51,427 pesos, soit une moyenne de 103 pesos par travailleurs; T. Sagastume, *op. cit.*, p. 51. Notons que ce taux d'endettement n'est pas particulièrement élevé car il équivaut à près de trois semaines de travail au taux minimum fixé à 6 pesos par jour en 1916 pour les travailleurs agricoles.

articles de consommation courante à prix réduit, encadrement d'activités extra-laborales, etc. De plus, l'entreprise s'ajuste à certaines caractéristiques communales jugées importantes aux yeux des résidents de la localité. Par exemple, le calendrier de production respecte les fêtes traditionnelles et l'on implante, au milieu de la journée de travail, une période de quatre heures pendant laquelle les activités de l'entreprise sont arrêtées afin de permettre à chacun de s'occuper de sa parcelle de terre. Il s'établit ainsi un *modus vivendi* entre Cantel et la communauté rendant le travail au sein de l'entreprise attrayant par rapport aux alternatives d'emploi dans la région²³¹.

Autre conséquence importante du conflit, il sert de prétexte à un changement de direction de l'entreprise. Considérant son style de gestion comme une des principales causes du conflit, les divers actionnaires placent Sánchez en minorité et prennent le contrôle de Cantel.

Ceci était prévisible dans la mesure où Sánchez avait commencé au cours de la décennie précédente à s'endetter de façon importante avec la baisse du prix du café. Il laissait en garantie des actions de Cantel au Banco del Occidente qui les revendait aux autres actionnaires à l'échéance des emprunts²³². C'est ainsi que près de 3,000 actions vont changer de mains et assurer la marginalisation définitive de la famille Sánchez qui est alors presque acculée à la faillite²³³.

²³¹Nash, M., *op. cit.*, p. 45-51.

²³²Sagastume, T., *op. cit.*, p. 44.

²³³La tradition familiale attribue la mauvaise gestion de Cantel à la préoccupation de Guillermo de jouer, sans succès, un rôle politique aussi significatif que son aîné. Il aurait dilapidé une partie de sa fortune à se faire élire député et à assumer diverses charges publiques.

Celui qui prend l'initiative de l'opération est le gérant de la succursale de la banque dans la capitale, Rufino Ibargüen²³⁴. Pour cet immigrant espagnol, il s'agit ici de l'aboutissement d'un processus de diversification économique amorcé grâce à ses liens privilégiés avec le système bancaire. D'abord employé du Banco Colombiano fondé en 1878²³⁵, il assure sa fortune en épousant Marcelina Uribe, fille d'un des principaux actionnaires de cette banque. Par la suite, il acquiert de nombreuses fincas de café, devient un des principaux agents d'une firme anglaise pour l'achat de café dans la région de la Verapaz et ouvre un commerce d'articles importés dans la capitale²³⁶.

En 1907, Ibargüen s'associe à Máximo Stahl, immigrant d'origine nord-américaine²³⁷, pour fonder une nouvelle société, Ibargüen, Stahl & Co., dont le capital sert à acquérir la majorité des actions de l'entreprise²³⁸. Sous leur gestion, la capacité de production double dans la section de tissage pour atteindre 250 métiers à tisser en 1910²³⁹. Le nombre de travailleurs dans l'usine passe à 350 tandis que l'on en retrouve 200 autres qui s'occupent de l'équipement d'égrenage installé à Retalhuleu ou qui assurent les activités de transport.

²³⁴Duchez P., *Directorio Nacional de Guatemala*, Guatemala, Tipografia Nacional, 1908, p. 128.

²³⁵*Diario de Centro América*, 17-VIII-1884. Il s'agit d'un établissement qui, comme son nom l'indique, est fondé par des actionnaires d'origine colombienne. Ils sont au Guatemala depuis l'exil de plusieurs figures de premier plan du parti conservateur suite à la guerre civile du début des années 1860. Ces immigrants fortunés, dont le président Ospina, devaient très tôt participer au boom caféier guatémaltèque.

²³⁶Sánchez O., V. & E. Gómez F. (eds), *Primer Directorio de la Capital y Guía General de la República de Guatemala*, Guatemala, Tipografia Sánchez y De Guise, 1894, p. 202.

²³⁷Ses débuts sont modestes. Dépositaire des formulaires officiels à Quetzaltenango dans les années 1890 (*tercena de papel sellado*), il monte à la même époque une petite entreprise d'exportation de café. Il ne figure pas encore dans la liste des personnalités locales; E. Pérez F., (ed.), *Directorio Comercial y político de la Ciudad de Quetzaltenango*, Quetzaltenango, Tipografia Unión Libre, 1898, p. 155.

²³⁸AGCA, B129, Leg. 22,103, Exp. 2050, 1907.

²³⁹"La Fábrica de Tejidos de Cantel...", 1911, *op. cit.*, p. 514-515.

En 1913 et 1914, l'entreprise commercialise, en moyenne, un peu plus de 50,000 *piezas* par an²⁴⁰, soit environ 2,5 millions de vares²⁴¹. Un niveau impressionnant puisque cela surpasse largement l'ensemble de la production des entreprises équatoriennes. Ses ventes se chiffrent à 3,5 millions de pesos ou plus de 200,000 \$, soit 10% de l'ensemble des importations textiles. Plus significatif, cette somme est équivalente aux importations de tissus de coton écrus ou simplement blanchis²⁴².

Le succès de Cantel est indéniable. Les autorités le signalent en insistant sur le fait que l'entreprise est devenue un acteur de premier plan sur le marché local²⁴³. A cette même époque, Cantel ouvre son propre magasin dans la capitale ce qui lui permet de jouer un rôle grandissant sur le marché urbain²⁴⁴. Ses tissus acquièrent une renommée suffisante pour que diverses échoppes commencent à les publiciser dans leurs réclames.

Cette augmentation des activités de tissage ne remet toutefois pas en cause l'orientation originale de Cantel. Elle continue à produire un excédent important de fils, soit 10,000 ballots par an²⁴⁵. Comme chacun pèse généralement un quintal, l'entreprise en produit toujours près de 450,000 kilos. En reprenant le ratio de 200 grammes de fil par vare de tissus élaborés de façon artisanale, Cantel fournit donc suffisamment de filés permettre aux

²⁴⁰ AGCA, *B, Leg 18, Exp. 30*, 1915.

²⁴¹ Comme nous ne possédons pas de donnée sur la quantité de tissus par pièce au niveau de Cantel, nous reprenons ici les dimensions moyennes de la "pièce" équatorienne: 50 vares.

²⁴² AGCA, *Memoria...Secretario de Hacienda*, 1911, (annexe).

²⁴³ AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1912, p. 17.

²⁴⁴ Ce magasin existe encore dans le centre de la capitale. Il abrite toujours le siège social de l'entreprise.

²⁴⁵ "La Fábrica de Tejidos de Cantel...", 1911, *op. cit.*, p. 514-515.

petits producteurs de fabriquer une quantité de cotonnades quasi équivalente à sa propre production, soit un peu plus de 2 millions de vares.

Une autre constante est la capacité des nouveaux propriétaires à s'assurer de l'appui de l'État. Par exemple, en 1907, Ibargüen et Stahl réussissent à renouveler l'ensemble des avantages gouvernementaux traditionnels en plus de se faire octroyer l'exemption du paiement d'impôts municipaux et fiscaux pour une période de dix ans²⁴⁶. L'année suivante, ils parviennent à élargir les avantages dont ils disposent en présentant une requête pour amorcer la fabrication de sacs d'exportation²⁴⁷. Estrada Cabrera leur octroie alors une exemption réclamée par plusieurs au cours des décennies antérieures, soit d'importer du fil de jute.

Bien que Cantel produise annuellement un demi million de sacs²⁴⁸, sa présence sur le marché n'a pas un impact significatif sur les importations malgré les prétentions des promoteurs²⁴⁹. Cantel entre plutôt en concurrence directe avec la production artisanale qui, traditionnellement, approvisionnent le monde rural dont les activités sont orientées vers le marché local.

²⁴⁶“Decreto Legislativo no. 401”; T. Sagastume, *op. cit.*, p. 47.

²⁴⁷AGCA, *BI29, Exp. 22, 101*, 1908.

²⁴⁸“La Fábrica de Tejidos de Cantel...”, 1911, *op. cit.*, p. 514.

²⁴⁹Dans les années qui précèdent la 1^{re} Guerre Mondiale, les importations d'articles de jute atteignent des niveaux records avec une moyenne supérieure au millions de kilo; AGCA, *Memoria...Secretario de Hacienda*, 1911-1913, (annexe).

Certes, le succès de Cantel ne s'explique pas uniquement par les cinq séries d'exemptions qui lui furent allouées depuis sa création, il n'en demeure pas moins que ces renouvellements périodiques ont favorisé la croissance de l'entreprise. Confirmant une attitude présente depuis le début de la période républicaine, celle de voir l'appui de l'État comme une condition *sine qua non* pour investir dans la production manufacturière, le fait d'avoir conservé aussi longtemps une position privilégiée auprès des autorités ces avantages a certainement joué un rôle servant de frein à l'éclosion de concurrents dans le domaine cotonnier²⁵⁰.

Il est assez peu utile de s'attarder sur chacune des demandes de privilèges ou d'exemptions présentées aux autorités gouvernementales puisque la majeure partie des projets n'ont jamais été mis de l'avant. Les données du tableau 14 permettent toutefois de mettre en lumière certains traits dominants des requêtes présentées entre 1880 et 1910.

Des 29 projets recensés, uniquement trois petits établissements furent mis de l'avant sans avoir, au préalable, réclamé l'appui de l'État. Soulignons l'attrait qu'exercent certaines spécialisations textiles telles que les activités de bonneterie et la fabrication de sacs à partir d'agave ou de fibres similaires. Des 21 requêtes, à l'exclusion de celles de Cantel, 17 portent sur ces types de production. Les secteurs ayant le plus de potentiel, les articles de coton et de laine, n'ont donc suscité que peu d'intérêt avec 4 projets.

²⁵⁰Ce phénomène n'est pas exclusif à la production textile. Dans son bilan du développement industriel guatémaltèque entre 1871 et 1944, Dosal souligne le caractère monopolistique des principaux secteurs manufacturiers, en particulier au niveau des brasseries et des cimenteries où des géants à l'échelle locale occupent une position prédominante avec l'aval des autorités gouvernementales; *op. cit.*, p. 101-160.

TABLAU 14

PRIVILÈGES D'EXCLUSIVITÉ OU EXEMPTIONS FISCALES
GUATEMALA, 1880-1910

Requérant	Année	Type de fibres	Décision	Réalisation
Cantel	1880	coton	oui	oui
Ubico	1883	bonneterie	oui	non
Coronado	1883	bonneterie	oui	oui
Ayau	1885	agave	oui	non
Samayoa & Arton	1892	chanvre	oui	non
Rambouillet	1893	bonneterie	oui	non
Cantel	1894	coton	oui	oui
Kaminsky	1894	bonneterie	non	non
Gibbers	1895	bonneterie	non	non
Kloppenbourg	1896	laine	oui	non
Allison & Eyssen	1896	ramie	non	non
Tejada	1896	agave	non	non
Vizcaino	1901	bonneterie	oui	oui
Mas	1901	bonneterie	oui	oui
Ring	1901	laine	oui	non
Cantel	1902	laine	oui	oui
Beltranena	1902	coton	oui	oui
Plana	1902	bonneterie	non	oui
Neutze	1902	agave	oui	non
Bermúdez & Mohr	1905	coton	oui	non
Samayoa	1905	bonneterie	-	oui
Pilar y Boy	1905	jute	non	non
Cantel	1907	coton	oui	oui
Zuniga & Valencia	1908	agave	non	non
Gomez	1908	agave	oui	non
Thierner	1908	agave	oui	oui
Sterkel	1908	agave	-	oui
Cantel	1908	jute	oui	oui
Dieseldorff	1910	coton	-	oui

Sources: AGCA, B129, Leg. 15,470, 15,791, 15,793, 22,004, 22,006, 22,008, 22,016, 22,020, 22,021, 22,094, 22,096, 22,097, 22,101; divers folios & Memoria...Secretario de Fomento, diverses années.

Dans le cas de l'agave, nous sommes face à une production qui conserve son caractère mythique. Les projets sont souvent ambitieux mais généralement peu réalistes. Quant aux activités de bonneterie, ce sont tous de petits ateliers qui mécanisent leur production en important de deux à cinq métiers circulaires. Généralement installés dans la capitale, ils produisent des articles qui sont des mauvaises copies de biens importés. Conservant tout au long de la période l'équipement d'origine, ils peuvent toutefois s'avérer lucratifs²⁵¹.

Le système d'avantages entraîne également des demandes singulières comme celles de Rambouillet en 1893, de Kaminsky en 1894, de Gibber en 1895, de Kloppenburg en 1896 et de Ring en 1901. Dans chacun des cas, le scénario est similaire. Les requêtes sont présentées depuis Paris, New York ou San Francisco par l'intermédiaire d'agents consulaires guatémaltèques. Tous aspirent à s'assurer de l'exclusivité avant d'immigrer.

Exigence évidemment jugée anticonstitutionnelle, le ministère de Fomento accepte certaines demandes en obligeant les requérants à déposer en garantie dans une banque locale une somme équivalente aux droits exemptés afin d'éviter toute perte fiscale dans le cas où la tentative se traduise en opération commerciale d'envergure. En fait, les demandes relèvent souvent d'une logique spéculative, en particulier, dans le climat d'affairisme caractérisant le régime d'Estrada Cabrera. Moyen utilisé pour récompenser ses partisans ou "acheter" ses opposants, les exemptions servent à réaliser des profits

²⁵¹ Par exemple, le premier atelier de ce type, celui de la famille Coronado, reprend le modèle classique de capitalisation en investissant dans des fincas de café. La seconde génération amorce une dynamique d'ascension sociale en tant qu'avocat, commerçant ou pharmacien; P. Duchez, (ed.), *Directorio Nacional...*, op. cit., p. 173, 195-197 & Marroquín Hnos (eds), *Directorio Oficial y Guía de la República de Guatemala*, Guatemala, Imprenta "Casa Colorada", 1915-1916, p. 143, 452, 483, 486, 650-651.

importants par la vente des intrants importés. L'exemple le plus significatif à cet égard est celui de Mas qui obtient l'aval gouvernemental quoique sa requête indique qu'il compte acquérir 4,000 kilos de fil de coton et 1,000 kilos de fil de laine par mois²⁵². Cette quantité représente le double du volume des articles de bonneterie acquis à l'extérieur mensuellement. La possibilité de transiger les avantages concédés constitue un autre facteur contribuant à multiplier le nombre de requêtes. Toute demande acceptée peut être ainsi source de profit sans avoir à investir des sommes importantes. Vizcaino et Neutze réussissent ce type d'opération.

Parmi les exemples les plus intéressants de requêtes, notons un phénomène propre à la région de la Verapaz. Au début du XXe siècle, des propriétaires de finca commencent à s'intéresser à l'agave. Par exemple, les demandes présentées en 1908 par les frères Gómez et par Thiemer dans le but d'importer de la machinerie afin de traiter la fibre que l'on retrouve à l'état semi-sylvestre dans la région pour l'exporter et en réserver une partie en vue de la fabrication de sacs et de corde²⁵³. A partir d'un équipement rudimentaire mû de façon hydraulique, Thierner, membre de l'élite allemande²⁵⁴, met de l'avant son projet et écoule sa production au niveau régional²⁵⁵. Son exemple est suivi par Sterkel, autre propriétaire de finca d'origine allemande, qui entame ce même type de production mais sans avoir présenté de requête²⁵⁶. Autre grand important propriétaire d'origine allemande,

²⁵² AGCA, B129, Leg. 22,094, Exp. 523, 1901.

²⁵³ AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1908, p. 240, 242.

²⁵⁴ En plus de ses fincas, il est un des plus importants marchands de la région; J. B. Jones et W. T. Scoullar (ed.), *Libro Azul de Guatemala*, Nouvelle-Orléans, Searcy & Pfaff Ltd., 1915, p. 378.

²⁵⁵ AGCA, "Informe del Jefe Político de Alta Verapaz", *Memoria...Secretario de Fomento*, 1911, p. 43.

²⁵⁶ Wagner R., *Los Alemanes en Guatemala 1828-1944*, Guatemala, Editorial IDEA, 1991, p. 189-198.

E. P. Dieseldorff²⁵⁷, monte à la même époque, une petite entreprise cotonnière en important de l'équipement d'Allemagne et d'Angleterre. En fait, il mécanise la petite production artisanale d'une de ses fincas des alentours de Cobán qui servait à élaborer une partie des tissus distribués aux péons²⁵⁸. Par la suite, sa production devait croître au point de jouer un rôle significatif sur le plan régional²⁵⁹.

Si ce type d'installations demeurent un phénomène marginal, elles n'en représentent pas moins l'illustration tardive de l'instauration d'une logique similaire à celle de l'hacienda-obraje équatorien. On couvre une partie des besoins de la plantation en sacs ou en tissus distribués aux péons tout en maximisant l'emploi d'une main-d'oeuvre qui s'intègre de plus en plus à la plantation à travers le mécanisme de péonage par endettement. La volonté des planteurs, en particulier allemands, de s'indépendantiser des autorités gouvernementales pour subvenir à leurs besoins de main-d'oeuvre explique cette évolution. Du côté des familles de travailleurs, les avantages qu'offrent l'accès à un lopin de terre et les distributions de vivres sont amplifiés par la présence d'un système de rémunération relativement avantageux par rapport au reste du monde rural²⁶⁰. Comme ces expériences ne peuvent évidemment s'expliquer par une longue tradition coloniale ni par un comportement rétrograde des propriétaires, elles ne font que démontrer l'intérêt d'utiliser le passé afin de maximiser les bénéfices qu'offrent la phase agro-exportatrice.

²⁵⁷ Propriétaire d'une vingtaine de plantation, Dieseldorff devient un des principaux négociants de café de la région; *ibid.*, p. 189-191.

²⁵⁸ *ibid.*, p. 193.

²⁵⁹ AGCA, "Informe del Jefe Político de Alta Verapaz", *Memoria...Secretario de Fomento*, 1916, p. 34.

²⁶⁰ Par exemple, Dieseldorff double les salaires versés pour tout péon ayant travaillé plus de 8 jours consécutifs durant les récoltes; R. Wagner, *op. cit.*, p. 195.

Comme le modèle demeure dynamique plus longtemps au Guatemala²⁶¹, il n'est pas surprenant que le schéma présenté jusqu'à présent reste en vigueur au cours des prochaines décennies. Si des premiers concurrents à Cantel apparaissent, les cas de Mishan et de Vila sont les plus significatifs, son statut privilégié n'est remis en cause qu'à partir des années 1940. Après une succession de gouvernants qui suivent les traces d'Estrada Cabrera plus qu'ils ne s'en démarquent, en particulier le régime "napoléonien" d'Ubico, la transformation du contexte est d'abord de nature politique avec l'arrivée du fameux régime d'Arévalo en 1944²⁶². Avec des ventes qui atteignent 1 million \$ en 1924²⁶³, soit l'équivalent du quart de la valeur des importations textiles totales de cette année²⁶⁴, le schéma de complémentarité ne donne certes pas l'image d'un modèle en crise. En fait, il assure la survie d'un secteur de petits producteurs particulièrement dynamique à l'échelle continentale.

²⁶¹ Les exportations atteignent le chiffre record de 34 millions en 1927. Quoique la crise des années trente soit particulièrement dure au début de la décennie, la récupération du secteur exportateur est relativement dynamique à partir de 1936. Pour une analyse de cette période, voir l'article de Bulmer-Thomas, "Centroamérica en el periodo de entreguerras"; R. Thorp (Ed.), *América Latina en los años treinta*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1988, p. 322-360.

²⁶² Dosal démontre bien l'importance des mesures adoptées à la suite de la prise du pouvoir d'Arévalo sur la croissance du secteur manufacturier guatémaltèque. Le secteur textile compte, selon le premier recensement industriel de 1946, 74 entreprises et emploie 4,299 travailleurs pour une production de plus de 5 millions \$; *op. cit.*, p. 103, 161-188, 240-245.

²⁶³ La capacité de production est alors de 5,000 broches qui sont actionnées par 500 travailleurs; "Holland to Department of State", 17-IX-1924; *ibid.*, p. 135.

²⁶⁴ Les importations se chiffrent à 4,6 millions de Quetzal (unité monétaire créée en 1924 dont la valeur est équivalente à la devise américaine); AGCA, *Memoria...Secretario de Hacienda*, 1924, (annexe).

CHAPITRE 8

LA SITUATION DES PETITS PRODUCTEURS

Dans son étude sur la situation colombienne de la deuxième moitié du XIXe siècle, Berry adopte un point de vue novateur en considérant que la petite production a joué un rôle si déterminant qu'il la considère comme un frein à l'industrialisation aussi, sinon plus, important que les articles importés¹. S'appuyant sur cette analyse ainsi que sur divers travaux qui reprennent le concept de protoindustrialisation, Bulmer-Thomas affirme que l'artisanat demeure, en Amérique latine en général, le principal fournisseur de biens manufacturés de consommation populaire jusqu'aux dernières décennies du XIXe siècle².

Au Guatemala, la compilation minutieuse des différents secteurs de petits producteurs réalisée par Solis au début du XXe siècle a imposé la notion d'un artisanat encore important³. Toutefois, des travaux récents portant sur cette réalité continuent à en minimiser l'importance à cause du poids déterminant alloué aux importations comme source d'approvisionnement⁴. Une lecture attentive des données, à la lumière du modèle singulier qui émerge avec la création de Cantel, permet toutefois de confirmer les

¹Berry, A., *op. cit.*, , p. 315.

²Bulmer-Thomas, V., *The Economic History...*, *op. cit.*, p. 130.

³Solis, I., *Nuestros artes industriales*, *op. cit.*, (1906).

⁴Par exemple, des travaux comme celui de C. Dary, "Los Artesanos de la Nueva Guatemala de la Asunción (1871-1898)", *La Tradición Popular*, no. 78-79 (1990), p. 1-24.

conclusions de Bulmer-Thomas quant au rôle déterminant joué par les petits producteurs guatémaltèques.

En Équateur, la notion de crise de la petite production textile fait consensus dans les travaux portant sur la deuxième moitié du XIXe. Chiriboga et Saint-Geours ont popularisé cette thèse en soulignant que la petite production n'est plus en mesure de concurrencer les importations britanniques, en particulier les tissus de coton, dès les années 1870. Ils invoquent surtout la profonde transformation du monde rural affectant la Sierra suite aux mesures adoptées par García Moreno⁵. S'il est vrai que la remise en cause de l'autonomie des communautés a des répercussions déterminantes sur le secteur, la perte de dynamisme est un processus lent et, selon le type de spécialisation productive, nettement moins dramatique.

En fait, le secteur textile est, dans les deux cas, une des rares alternatives face au modèle de monde rural qui s'impose à l'époque. En ce sens, tout autant que sa dimension économique significative, les formes traditionnelles de production représentent surtout un des grands axes de la stratégie de résistance du monde rural. La formidable capacité d'adaptation des petits producteurs leur permet de s'ajuster à un contexte transformé tant par les nouvelles normes de productivité imposées par la concurrence des importations que par le vaste effort de transformation social qui marque cette période.

⁵Chiriboga, *Jornaleros...*, *op. cit.*, p. 66-92 & Y. Saint-Geours, "La sierra du nord...", *op. cit.*, p. 9.

L'artisanat guatémaltèque

Condition essentielle au succès de Cantel, la présence d'un important secteur de petits producteurs textiles est confirmée par le premier recensement de la population réalisée en 1880. Ce décompte partiel indique que 8,000 tisserands se dédient, sur une base commerciale, à la production textile⁶. Reprenant les données fournies par les autorités régionales lors du recensement, Pedrosa évalue, en 1885, que le pays compte au moins 2,000 métiers à tisser à pédale ainsi qu'une "infinité de métiers traditionnels en usage dans toutes les régions du pays"⁷. Il prend soin de relever l'habileté des tisserands et insiste sur la qualité d'une production qui comprend des articles de lin, de soierie et de bonneterie en plus des tissus de laine et de coton. Sur la base d'une des rares données sur la productivité des artisans utilisant des métiers à tisser à pédale⁸, ce noyau de 2,000 tisserands justifie amplement la stratégie de Cantel car leur capacité de production,

⁶Comme le recensement n'inclut pas les départements les plus peuplés des Hauts plateaux, la compilation sous-estime le nombre total d'artisans. Ceci s'explique par le refus des communautés dans les départements de Totonicapán, Huehuetenango et le Quiché à être recensées. Cette attitude, classique depuis la période coloniale, s'explique par les conséquences traditionnelles de tout décompte de la population, soit un accroissement des charges exigées en travail et en tribut. Du côté gouvernemental, on qualifie cette opposition de "malicieuse" de la part d'une population rurale inapte à reconnaître les bienfaits de la statistique; AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1881, p. 50.

Quant aux petits producteurs effectivement recensés, la donnée peut être considérée comme d'autant plus fiable que la population des communautés doit démontrer qu'elle dispose de terres suffisantes, d'un revenu assez élevé ou d'un contrat d'apprenti dans un atelier pour éviter d'être inclus dans la catégorie des péons, donc sujet aux mandamientos.

⁷Pedrosa, P., *Informe del Director General de Estadísticas*, Guatemala, Tipografía Nacional, 1888, p. 14.

⁸Le chef politique de la Alta Verapaz mentionne, en 1915, que les 30 ateliers que comptent la capitale départementale, Cobán, produisent 100,000 vares de calicot par an. Comme chaque atelier comprend en moyenne 4 métiers, ceci nous donne une production annuelle de 833 vares par tisserand; AGCA, "Informe de Jefe Político de Alta Verapaz", *Memoria...Secretario de Fomento*, 1915, p. 66. Soulignons que cette estimation est inférieure à la productivité observée par O'Neale en 1936, soit 6 vares de tissus de coton par jour. Comme elle signale que la semaine de travail est de 6 jours, nous serions ainsi en présence d'un total annuel de 1, 500 vares étalées sur 10 mois; O'Neale; *op. cit.*, T. 1, p. 124.

transposer en équivalent de calicot, se situerait à près de 1,7 million de vares, soit approximativement deux vares de tissus par habitant. A raison d'une vare par jour, dans le cas des tisserands utilisant un métier traditionnel, c'est un million de vares supplémentaires que produirait le secteur artisanal⁹. Malgré le caractère fragmentaire de l'information, ces données nous permettent d'évaluer que la petite production est, potentiellement, en mesure de couvrir au moins le tiers des besoins textiles de base qui sont de l'ordre de 8,3 millions de vares de cotonnades¹⁰.

La synthèse des principales activités productives communales, réalisée à partir des rapports des Jefes Políticos de 1887 et 1888, vient confirmer cette impression de dynamisme¹¹. Quoique le tableau demeure impressionniste puisqu'il ne s'agit que d'un décompte des spécialisations des 220 villes et villages répertoriés, il est symptomatique que la présence d'artisanat textile soit mentionnée dans le tiers des cas. Pedrosa signale qu'un autre 10% des communautés se spécialisent dans la production de fibres. Il précise que l'ensemble des activités liées au secteur textile demeure la principale source d'emploi non-agraire.

Ce bilan nous permet surtout de mesurer la formidable continuité historique du secteur artisanal car les sites considérés comme d'importants centres de production sont souvent les mêmes que ceux mentionnés par Pineda à la fin du XVI^e siècle: que ce soit les

⁹Niveau de production impliquant que l'artisan se dédie exclusivement aux activités de tissage.

¹⁰Cette estimation s'appuie sur les mêmes critères qui ont été énoncés précédemment, soit des besoins de 10 vares par adulte et de 5 vares par enfant, sur la base d'une population d'environ 1,1 million d'habitants.

¹¹Pedrosa, P. *Informe del Director...*, 1888, *op. cit.*, p. 201-283.

communautés de la Verapaz qui font toujours l'objet de commentaires élogieux pour la finesse de leurs tissus ou celles de départements tels que Huehuetenango, Quiché, Sololá ou Totonicopán qui sont présentées comme d'importants producteurs de tissus tant de laine que de coton. Cette tendance de longue durée se retrouve également dans les communautés rurales des environs de la capitale, d'Antigua et évidemment, de Quetzaltenango. Les données du recensement de 1880 sur cette dernière région illustrent bien à quel point le choix fait par les Sánchez fut judicieux.

TABLEAU 15

SECTEUR TEXTILE DE QUETZALTENANGO, 1880 (En nombre de personnes et en % de la population active)

Catégorie	Nombre	%
Fileuses	1,813	4,2
Tisserands	2,428	5,7
Laneros	1,177	2,7

Source: Monografía de Quetzaltenango; T. Sagastume, *op. cit.*, p. 30.

Avec 5,418 petits producteurs dont 2,428 tisserands d'articles de coton, ce nombre est plus élevé que toutes les estimations présentées jusqu'à présent sur l'importance de l'artisanat textile de cette région. En estimant que le quart de ces tisserands utilisent un métier à pédale, respectant ainsi la moyenne nationale indiquée par Pedrosa, ceux-ci seraient en mesure d'élaborer entre un demi million et un million de vares de calicot selon le critère de productivité qui est privilégié. Dans le cas des 1,800 autres qui utilisent des

métiers traditionnels, nous serions face à une production supplémentaire d'environ 400,000 vares en reprenant le critère d'une vare par jour¹².

Les données du tableau précédent indiquent à quel point le secteur joue un rôle déterminant dans l'économie régionale. Entre les personnes qui se dédient à la filature, les tisserands et celles qui se spécialisent à la production d'articles de laine, les *laneros*, c'est 13% de l'ensemble de la population active, 42,000 personnes, qui est directement reliée à la production textile. Si, en plus, nous considérons les activités de confection, 2,636 tailleurs et couturières, le pourcentage de la population, liée au secteur textile dans son sens large, dépasse les 20%. Cette proportion est énorme pour une des régions qui a le plus recours aux mandamientos pour combler ses besoins de main-d'oeuvre agricole. L'artisanat joue donc un rôle de premier plan dans la capacité des populations locales à se soustraire des modalités gouvernementales d'encadrement de la force de travail.

Quant aux facteurs qui expliquent la présence d'un secteur textile aussi important, il faut d'abord invoquer la prospérité économique régionale. Quoique les journaliers agricoles soient ceux qui profitent évidemment le moins de la hausse constante des revenus d'exportation depuis plus d'une décennie¹³, le contexte est toutefois propice à un

¹²Il est permis de penser que la distribution géographique correspond déjà au modèle mis en lumière par McBryde dans sa géographie régionale du sud-ouest guatémaltèque. Les métiers à pédale sont concentrés dans le périmètre urbain et ses environs tandis que ceux qui utilisent toujours un métier à tisser fait de cordages se retrouvent dans les communautés plus éloignées; W. B. McBryde, *Geografía Cultural e Histórica del Suroeste de Guatemala*, T. 1, Guatemala, Seminario de Integración Social Guatemalteco, 1969, p. 185-191.

¹³Depuis le début des années 1870, les revenus d'exportation de café ont quadruplé passant d'un peu plus d'un million à 4 millions \$; "Datos Estadísticos...", *op. cit.*, p. 20.

accroissement de la consommation. A l'instar de la situation qui prévalait lors du boum de la cochenille dans la région centrale du pays, le marché y est dynamisé par l'afflux important de travailleurs qui perçoivent des avances et des salaires, en nature et en numéraire, selon un barème encore relativement élevé, soit 25 centimes par jour ou l'équivalent de 0,22 \$¹⁴. Ce niveau de rémunération, inégalé par la suite, découle de la pénurie de main-d'oeuvre dans un contexte de forte expansion de la production de café qui passe d'une moyenne de 100,000 quintaux en 1870 à plus d'un demi million en 1885¹⁵. Ce phénomène, plus conjoncturel que structurel contrairement à la situation qui prévaut sur la Côte équatorienne, s'explique par le fait que l'État n'a pas encore réussi à réduire de façon significative la capacité de résistance du monde rural malgré l'ensemble des mesures mises en place pour consolider le système de mandamiento¹⁶.

Au boum économique s'ajoute la transformation des habitudes vestimentaires, soit l'abandon de la spécificité vestimentaire chez la population masculine, dont profitent tant les tisserands que les activités de couture. Ce phénomène, présent depuis la première moitié du XIXe siècle dans la région centrale du pays, tend alors à se généraliser à tout le pays¹⁷. Répondant, comme nous le verrons à de fortes pressions de la part des autorités

¹⁴ *Apuntamientos sobre la República de Guatemala. Sus progresos desde 1871 a 1884 bajo el Gobierno del Jeneral J. Rufino Barrios*, Guatemala, Tipografía "El Progreso", 1885, p. 8.

¹⁵ "Datos Estadísticos...", *op. cit.*, p. 20.

¹⁶ McCreery démontre bien que le nombre de révoltes paysannes chute avec l'accroissement de la capacité coercitive de l'État avec la professionnalisation croissante des forces armées; "State Power, Indigenous Communities, and Land in Nineteenth-Century Guatemala, 1820-1920"; C. Smith (ed.), *Guatemalan Indians and the State, 1540-1988*, Austin, University of Texas Press, 1990, p. 109-111.

¹⁷ Dans sa chronologie de l'évolution de la culture maya, LaFarge utilise les transformations des habitudes vestimentaires dans les années 1880 pour illustrer le début d'une nouvelle phase du processus d'acculturation; "Maya Ethnology: The Sequence of Cultures"; C. L. Clay (ed.), *The Maya and their Neighbors*, New York, D. Appleton Century, 1940, p. 282-291.

locales, cette "ladinisation" s'inscrit également dans une stratégie défensive face aux mesures visant à réglementer les déplacements de la population sur une base ethnique. Si, dans le cadre d'une économie plus ouverte comme celle du Guatemala, ce phénomène favorise la consommation de calicots importés, une partie de la demande est toutefois couverte localement grâce aux avances allouées au moment de l'embauche. A l'instar de la fin de la période coloniale, les péons les utilisent pour se procurer des biens de première nécessité dont des vêtements auprès des artisans locaux, les *sastres de pueblo*¹⁸.

Les activités de confection sont également significatives dans la région de la capitale avec ses 761 tailleurs et ses 1,360 couturières dont plus de 1,300 résident dans les communautés autour de la capitale¹⁹. Le secteur y est souvent organisé sous la forme de grands ateliers de couture selon le modèle artisanal classique avec maîtres-artisans et apprentis. Mais, il prend tôt la forme d'un important secteur de travail à domicile tant au niveau urbain qu'au sein des communautés préfigurant le fameux secteur informel actuel. Par exemple, des petits entrepreneurs signent des ententes avec l'État pour la fourniture d'uniformes, lesquels sont confectionnés par un vaste réseau de couturières connues, dans la capitale, sous le nom de *costureras del pueblo*.

Comme en Équateur, cet essor de la confection se fait parallèlement à la généralisation, précoce à l'échelle continentale, de l'usage de la machine à coudre. Dès 1881, la présence

¹⁸ Au début du XXe siècle, le guide commercial Marroquín Hnos fait le survol des activités productives par communauté, il recense ce type d'activité dans pratiquement tous les villages du pays.

¹⁹ *Diario de Centro América*, 7-V-1881.

des premières agences de la compagnie Singer est confirmée dans la capitale ainsi qu'à Quetzaltenango. Singer offre déjà des facilités de crédit à raison de quelque pesos par semaine²⁰. Ce phénomène a d'ailleurs des conséquences directes sur les importations. Quoique l'on doive évidemment tenir compte de l'incidence des déclarations frauduleuses des importateurs, il n'en est pas moins significatif que la valeur déclarée dépasse rarement 1% de la valeur totale des articles textiles importés au début des années 1880²¹.

Quant aux opérations de tissage dans la ville de Guatemala, elles sont depuis déjà longtemps marginales. Nous y retrouvons toutefois 56 ateliers de tissage en 1886²². Ce chiffre semble même indiquer une certaine augmentation du secteur par rapport à la situation à la veille de la réforme libérale. Selon un recensement effectué par la municipalité de Guatemala, on ne comptait en 1869 que 37 telares²³. Le secteur est même suffisamment lucratif pour attirer de nouveaux types de propriétaires comme le général Napero qui possède un atelier textile ainsi qu'une boulangerie. Ses tissus sont d'ailleurs sélectionnés pour figurer dans la collection d'artefacts guatémaltèques lors de l'Exposition universelle de Paris en 1889²⁴.

²⁰Dirección General de Estadísticas, *Directorio de la Ciudad de Guatemala*, Guatemala, s.e., 1881, p. 152.

²¹De 3,000 à 5,000 pesos comme valeur des importations de *ropa hecha*; AGCA, "Cuadro Estadístico de la Importación de Mercaderías habida en la República", *Memoria... Secretario de Hacienda*, 1880-1885.

²²Cette liste n'est probablement pas exhaustive puisqu'elle fut dressée par les autorités de la ville dans le but d'exiger un permis municipal aux divers établissements commerciaux et industriels; Dirección General de Estadísticas, *Directorio de la Ciudad de Guatemala*, Guatemala, Tipografía Nacional, 1886, p. 39.

²³Beteta, M. J., "Cuadro estadístico que manifiesta el número de tiendas, talleres, maestros...en la ciudad, 1869", C. Dary, "Los Artesanos..." *op. cit.*, p. 12-13.

²⁴AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1889, p. 5.

Peu nombreux, les propriétaires d'ateliers vont néanmoins jouer un rôle central dans la nouvelle structure dont se dotent les artisans de la capitale en 1883, la *Sociedad Central de Artesanos*²⁵. Si le discours change afin de s'adapter à celui des autorités libérales, les thèmes demeurent les mêmes que ceux du début de la période républicaine. Dénonçant le "joug exercé par le secteur commercial" qui impose ses conditions à travers les avances en matériel et en argent²⁶, la guilde réclame l'aide de l'État afin de créer un fonds pour financer des importations directes de fil²⁷. On souhaite également l'ouverture d'un bazar où serait commercialisé, sans intermédiaires, la production des membres.

Face à ces demandes, les autorités se limitent à exempter du service militaire et civique tous les apprentis qui acceptent de se perfectionner à l'école d'arts et métiers de la capitale²⁸. Fonder en 1875, cette institution ainsi que le maintien de la tradition de récompenser des artisans lors des expositions annuelles sont les seules interventions faites par le régime de Barrios en faveur du secteur artisanal.

En rupture avec l'attitude paternaliste de Carrera, ce désintérêt gouvernemental découle, dans une large mesure, de la signification donnée par les nouvelles autorités à la présence d'un important noyau de petits producteurs. Reprenant des thèmes déjà énoncés à la fin de la période coloniale, la survie du secteur symbolise le maintien de traditions perçues comme contraires au progrès chez une population amérindienne qui est, par ailleurs,

²⁵*Diario de Centro América*, 30-IV-1884. Un exemple qui est rapidement suivi par les artisans de Quetzaltenango et d'Antigua pour ensuite se généraliser à chacune des capitales départementales.

²⁶*Diario de Centro América*, 22-IX-1884.

²⁷*Diario de Centro América*, 9-V-1884.

²⁸*Diario de Centro América* 15-X-1884.

considérée comme l'un des principaux facteurs de retard du pays. Un extrait d'un article du début des années 1880, *Los Indios*, illustre bien ces préjugés ethniques, phénomène de mentalité qui s'inscrit dans la très longue durée:

"En Centro América y muy especialmente en Guatemala tenemos la desgracia de contar con un elemento del todo opuesto a nuestro progreso y engrandecimiento, que es una rémora para el adelanto del país, y que con un poco esfuerzo puede utilizarse para fines enteramente opuestos"²⁹.

Les rapports des autorités départementales sont d'ailleurs éloquentes à cet égard. Ils décrivent souvent les communautés en utilisant comme critère pour mesurer leur degré de "barbarie", le maintien ou l'abandon des spécificités vestimentaires. Par exemple, le chef politique de Huehuetenango mentionne l'abandon de la tradition textile dans certaines communautés comme un signe évident de l'avance des idées de progrès au sein de son département et une preuve du succès de sa gestion. Il déplore cependant que la majorité de la population locale conserve la langue, les vêtements et les superstitions de leurs ancêtres qu'il qualifie d'aussi particulières que ridicules³⁰. Ceux de San Marcos et du Alta Verapaz utilisent les termes de férocité et de fanatisme pour décrire les volontés locales du maintien des spécificités culturelles. Le premier rappelle l'évolution de San Pedro Sacatepéquez qui, par décret, fut déclarée communauté de *ladinos*³¹. On fait un bilan

²⁹"En Amérique Centrale et plus précisément au Guatemala nous avons le malheur de compter sur un élément qui s'oppose à notre progrès et notre croissance, qui est un obstacle à l'avancement du pays, et qui avec un peu d'effort pourrait être utilisé à la réalisation d'objectifs entièrement différents"; *Diario Centro América*, 16-II-1883. Notons que ce point de vue peut être considéré comme "éclairé" puisque l'on propose de remédier au problème en éduquant les nouvelles générations contrairement aux actions répressives qui sont le plus souvent privilégiées.

³⁰AGCA, "Informe del Jefe político de Huehuetenango"; *Memoria...Secretario de Fomento*, 1883, (annexe).

³¹"Decreto no. 165", 13-X-1876, *Recopilación de las leyes de la República de Guatemala*, Vol. I.

similaire dans le Jalapa où le chef politique souligne le désir de diverses communautés d'entrer dans le "torrent de la civilisation" en commençant à adopter les habitudes vestimentaires métisses³².

Par la suite, le ton utilisé par les autorités régionales changent peu à peu. Par exemple, les rapports soumis à Pedrosa en 1887 et 1888 commencent à mettre l'accent sur la dimension économique de la petite production textile plutôt que sur les aspects culturels. Ce rôle est bien illustré par le tableau 16 qui résume les données du recensement de 1893.

TABLEAU 16

POPULATION ÉCONOMIQUEMENT ACTIVE AU GUATEMALA, 1893
(en nombre et en pourcentage)

Activité	Nombre	%
Agriculture	328,925	68
Textile	22,374	5
Autres artisanats	54,073	11
Service-Etat-Commerce	79,886	16

Source: AGCA, "Sinopsis Estadística del Número de Individuos Ocupados en Cada División Industrial", B., *Leg. 15,707*, 1921.

Avec 22,374 petits producteurs, le secteur textile forme le plus important groupe d'artisans, soit 30% de l'ensemble, et représente la principale catégorie d'emploi non-agraire avec 5% de la population active. En le combinant avec le monde de la confection qui occupe un peu plus de 15,000 personnes, c'est pratiquement la moitié des artisans qui

³²AGCA, "Informe del Jefe político de Jalapa"; *Memoria...Secretario de Fomento*, 1883, (annexe).

sont directement ou indirectement liés à la production textile. Face à l'accroissement de la capacité de l'État d'encadrer les populations rurales, le secteur textile représente toujours la plus importante alternative au travail agricole.

C'est sans surprise que le recensement confirme la marginalisation des activités de filature comme spécialisation productive communale. Si les activités traditionnelles de filature chez la population féminine amérindienne demeurent longtemps présentes au sein des communautés, son apport comme source d'approvisionnement ne cesse de décroître pour devenir marginal au début du XXe siècle. Les études sur la tradition vestimentaire maya sont d'ailleurs unanimes pour confirmer la généralisation de l'usage de fil acquis sur le marché, même pour les activités d'autoconsommation³³.

Ce phénomène découle, dans une large mesure, de l'imposition du système de mandamientos. En déplaçant une proportion croissante de la population masculine vers les zones de plantation, l'État remet évidemment en cause les modalités de reproduction des unités domestiques. A l'instar de la fin de la période coloniale, les activités agricoles dépendent de plus en plus du travail féminin. Ce transfert du temps de travail vers la production d'aliments entraîne comme conséquence une disponibilité moindre de fil, spécialité traditionnelle des populations féminines. Si la présence de Cantel accentue la marginalisation de cette petite production de fil, l'entreprise n'est donc pas à l'origine du

³³Cette tendance est considérée par Lily de Jongh Osborne comme un des traits marquants de l'évolution du secteur artisanal dans les années 192; *op. cit.*, p. 42. L'étude de collections privées de tissus mayas datant du début du XXe siècle relève déjà l'utilisation du fil de Cantel pour la confection de huipil; L. M. O'Neale, *op. cit.*, T. 1, p. 25-28.

phénomène. En fait, le génie de Sánchez est d'avoir su évaluer l'importance du débouché qui émergeait au moment où s'amorçait la restructuration du monde rural.

Le rôle de Cantel est certes significatif mais n'explique pas en soi la survie d'une petite production textile aussi importante. Divers facteurs doivent être pris en considération qui relèvent tant des politiques économiques adoptées, de l'évolution de la situation économique des milieux populaires que d'un changement radical d'attitude de la part des autorités face à la tradition textile.

En premier lieu, il faut invoquer les effets de la réforme douanière adoptée par Barrios en 1879³⁴. Reprenant un schéma similaire à celui mis de l'avant par Gálvez au début de la période républicaine, il fixe les taux selon l'importance des articles dans la structure des importations: les plus consommés étant les plus taxés³⁵. Si le principe est semblable, les tarifs sont nettement supérieurs car la moyenne générale se situe autour de 50% tandis que les articles textiles sont imposés, en moyenne, à 93%. Quant aux tissus de coton, ils paient des droits de plus de 100%³⁶. Par exemple, en 1882, les articles de coton importés d'une valeur de 776,507 pesos génèrent des revenus de 804,755 pesos. Quoique ce niveau soit élevé à l'échelle continentale³⁷, Barrios se défend d'adopter une politique

³⁴AGCA, "Decreto no. 239, 17-VI-1879", *Memoria... Secretario de Hacienda*, 1881, (annexe).

³⁵Bien que Herrick avait déjà mis en évidence ce phénomène; *op. cit.*, p. 269; la réputation libre-échangiste de Barrios est néanmoins demeurée prédominante dans l'historiographie guatémaltèque.

³⁶AGCA, *Memoria... Secretario de Hacienda*, 1883, p. 9.

³⁷Au milieu des années 1870, les industriels brésiliens considèrent qu'un taux variant entre 50% et 80% sur les articles textiles permettraient de substituer la majeure partie des importations; C. Lewis, "Industry in Latin America before 1930"; L. Bethell (ed.), *op. cit.*, Vol. IV, p. 198.

tarifaire protectionniste. Sa démarche se veut une solution pragmatique aux problèmes budgétaires de l'État face aux réticences de l'élite à toute forme d'imposition directe³⁸.

Au départ, la réforme est un succès sur le plan fiscal avec une augmentation des revenus de douane d'un demi million de pesos-or en un an³⁹. Réponse classique du secteur commercial, la mesure est rapidement remise en cause par la forte croissance de la contrebande que connaît alors le pays⁴⁰. Bien que les marchands parviennent ainsi à réduire leurs coûts, le prix des articles importés demeure toutefois élevé. Les commerçants tirent plutôt profit de leur marge de manoeuvre pour accroître leurs profits en majorant les prix au détail sous prétexte de la hausse des droits de douane⁴¹. Dans un tel contexte, l'impact de la contrebande sur les producteurs locaux est donc limité.

Comme l'indique le tableau 17, cette pratique de taux élevés se perpétue par la suite malgré l'augmentation de la fraude et les piètres résultats sur le plan fiscal. Conscients du rendement régressif générés par des droits aussi élevés⁴², les régimes ultérieurs réduisent

³⁸ Comme le seul impôt direct auquel est astreint l'élite est une taxe sur les biens immobiliers et sur les actifs commerciaux fixée au taux de 3:1,000, l'imposition du commerce externe apparaît comme la seule alternative. On peut mesurer l'importance des droits sur les importations pour chacun des États en spécifiant qu'ils représentent rarement moins de 50% des entrées fiscales au cours de la seconde moitié du XIXe siècle aux premières années du XXe. En 1900, les tarifs atteignent le chiffre record de 81% des revenus de l'État équatorien; L. Alexander R., *op. cit.*, p. 220.

³⁹ Adoptée en juin 1879, la réforme de Barrios est mise en application en 1880. Les revenus de douane passent alors de 1,5 à 2 millions de pesos-or tandis que la valeur des importations sont respectivement de 3,3 et de 3,6 millions en 1880 et 1881; AGCA, *Memoria... Secretario de Hacienda*, 1882, (annexe).

⁴⁰ AGCA, *Memoria... Secretario de Hacienda*, 1883, p. 10.

⁴¹ AGCA, *Memoria... Secretario de Hacienda*, 1882, p. 9.

⁴² Le ministre des Finances de Barillas souligne comme l'une des principales réalisations du régime le fait d'avoir abaissé les taux sur les tissus d'une moyenne de 92% en 1883 à 64% en 1885; AGCA, *Memoria... Secretario de Hacienda*, 1885, p. 8. Dans les dernières années du régime, les tarifs baissent jusqu'à un taux moyen de 42%.

périodiquement les tarifs mais le caractère chronique des déficits budgétaires les oblige à hausser à nouveau le niveau d'imposition en raison de la perte de revenus qu'entraîne tout abaissement du taux de taxation.

TABLEAU 17

ÉVOLUTION DES REVENUS DOUANIERS GUATEMALA, 1870-1899

(moyenne décennale en milliers de \$ & en % de la valeur totale des importations)

Années	Revenus	%
1870-1879	1,030	36
1880-1889	2,083	51
1890-1899	4,076	56

Sources: AGCA, *Memoria...Secretario de Hacienda*, (diverses années).

Ceci s'explique par le fait que la réduction du niveau d'imposition ne se traduit pas par une chute équivalente de la contrebande. Comme le démontre, la réforme de Reyna Barrios, les régimes en viennent à compenser sciemment leur manque à gagner en maintenant des taux élevés sur la portion des importations introduites légalement.

Si la production artisanale profite des politiques fiscales, elle est également favorisée par la tendance croissante de dévaluation du peso. Peu importante sous Barrios avec une baisse de 8% sur plus d'une décennie, la tendance s'accélère sous Barillas pour prendre des dimensions inquiétantes sous Reyna Barrios et devenir dramatique sous Estrada Cabrera⁴³.

⁴³Si le phénomène répond aux mêmes facteurs internationaux ainsi qu'à la même surabondance de signes monétaires en circulation, l'instabilité est amplifiée par des déficits fiscaux croissants qui sont, plus qu'en Équateur, comblés par le recours au financement étranger, V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 361.

La singularité du contexte guatémaltèque n'est pas tant la présence du phénomène que son ampleur car aucun pays du continent connaît une aussi forte réduction de la valeur de sa monnaie au cours de la phase agro-exportatrice⁴⁴.

TABLEAU 18

DÉVALUATION DU PESO GUATÉMALTÈQUE, 1873-1920
(valeur du peso courant en ¢)

Régime	Début du régime	Fin du régime
Barrios	1873 = 100	1885 = 82
Barillas	1885 = 82	1892 = 66
Reyna Barrios	1892 = 66	1898 = 37
Estrada Cabrera	1898 = 37	1920 = 3

Source: "Datos Estadísticos...", *op. cit.*, p. 20-21.

Une commission, nommée par Reyna Barrios en 1892, insiste d'ailleurs sur les effets inflationnistes de la dévaluation en considérant qu'il est logique que les importateurs élèvent les prix au détail des articles importés afin de palier les coûts croissants des lettres de change⁴⁵. Cette stratégie commerciale n'a d'ailleurs rien d'exceptionnelle puisque les marchands de Guayaquil réagissent exactement de la même façon quoique le niveau de dévaluation soit moins prononcé en Équateur⁴⁶. L'impact sur la consommation de biens importés est d'autant plus important que le niveau réel des rémunérations au sein du monde rural chute de façon significative.

⁴⁴Bulmer-Thomas, V., *The Economic History...*, *op. cit.*, p. 177.

⁴⁵Solórzano F, V., *op. cit.*, p. 358-361.

⁴⁶Prenant prétexte de la dévaluation qui n'est que de 10% entre 1892 et 1893, les marchands de Guayaquil haussent les prix au détail de 30% à 50%; *British Report*, no. 1,358, 1893, p. 3.

Cette tendance correspond bien à la dégradation des conditions de vie associée à l'essor du modèle agro-exportateur. C'est sans surprise que nous constatons dans le tableau 19 que le niveau le plus bas est atteint après l'arrivée au pouvoir d'Estrada Cabrera⁴⁷.

TABLEAU 19
ÉVOLUTION DES RÉMUNÉRATIONS QUOTIDIENNES DES PÉONS
GUATEMALA, 1884-1916
(En peso courant et en ¢)

Années	peso	¢
1884	0,25	21,6
1895	0,30	15,9
1903	1,50	10,2

Sources: *Apuntamientos sobre la República de Guatemala...*, *op. cit.*, p. 8, J. Méndez, *Guía del Inmigrante en la República de Guatemala*, Guatemala, Tipografía Nacional, 1895, p. 128 & V. Solórzano F., *op. cit.*, p. 350.

L'effet conjugué de la dévaluation et de la chute du pouvoir d'achat des travailleurs agricoles a comme conséquence d'assurer aux formes traditionnelles de production un niveau protection que peu de mesures gouvernementales auraient pu leur garantir.

⁴⁷La littérature est souvent le regard le plus pénétrant sur une période historique donnée. Le roman de Miguel Angel Asturias, *El Señor Presidente*, brosse un des tableaux les plus vivants du climat de répression de ce régime.

Solis relève ce phénomène en indiquant, en 1906, que le coût élevé des articles importés favorise la petite production comme source d'approvisionnement en biens de première nécessité.

"altos precios que la crisis monetaria ha dado a los artefactos extranjeros han favorecido el consumo de aquellos objetos que se producen en el país"⁴⁸.

Quoique les données officielles sur le commerce extérieur soient assez peu fiables, les statistiques illustrent l'incidence de la situation monétaire sur les importations textiles. Comme l'indique les données du tableau 20, les achats d'articles étrangers stagnent malgré le fait que la disponibilité de devises augmente de façon considérable entre 1880 et 1894. Si cette tendance s'explique en partie par la chute du prix international des articles de coton, l'évolution des importations textiles demeure singulière par rapport à la hausse constante de l'ensemble des biens importés.

TABLEAU 20
ÉVOLUTION DU COMMERCE EXTERNE
GUATEMALA, 1880-1894
(en millions de \$)

Années	Importations textiles	Importations totales	Exportations totales
1880-1884	1,3	3,2	4,6
1885-1889	1,5	4,2	6,3
1890-1894	1,6	7,1	10,6

Sources: AGCA, *Memoria...Secretario de Hacienda*, (diverses années).

⁴⁸Solis, I. *Nuestros artes industriales...*, op. cit., p. 21.

Le phénomène se maintient par la suite car, si la valeur des importations textiles augmente à 2 millions \$ au cours de la décennie suivante, les sommes moyennes dédiées à l'achat de biens textiles étrangers, per capita, demeurent sensiblement les mêmes avec 1,18 \$ par habitant dans les années 1900 par rapport au 1,11 \$ déboursés dix ans plus tôt.

Pour appuyer son constat quant à la vitalité du secteur artisanal, Solis brosse un vaste tableau de la situation des différentes spécialisations textiles⁴⁹. Il mentionne l'importance sur le marché local pour les divers articles d'agave, la corde surtout, qui sont commercialisés dans de petites échoppes de la capitale connues sous l'appellation de *tiendas de jarcía*. Les guides commerciaux de l'époque relèvent d'ailleurs la croissance du phénomène car si, en 1886, on compte 31 établissements du genre dans la capitale, on en dénombre 56 en 1894⁵⁰. Solis souligne une fois de plus la qualité des articles de laine. Il insiste sur le fait que la production nationale est toujours préférée aux tissus importés : plus imperméables, plus chauds et plus durables. Il met aussi en relief l'importance de la production de tissus de coton en signalant que le nombre d'ateliers est toujours aussi important malgré la concurrence externe. Il s'attache également à signaler les sites avec les spécialisations textiles les plus singulières telles que les communautés autour de la capitale comme San Pedro Ayumpuc qui élaborent des tissus de soie et des châles. Il cite également les noms de Supongo et Comitancillo comme d'importants centres de

⁴⁹ibid., p. 79-81.

⁵⁰Dirección General de Estadísticas, *Directorio de la Ciudad de Guatemala*, Guatemala, Tipografía Nacional, 1886, p. 137 & V. Sánchez O. et E. Gomez F. (eds.), *Primer Directorio de la Capital y Guía de la República de Guatemala*, Guatemala, Tipografía Sánchez y De Guise, 1894, p. 136-157.

bonneterie. Excellents exemples de continuité historique puisque le rapport du Consulado évoquait également cette spécialisation régionale dans chacun des cas au début du XIXe siècle. De plus, Solís est le premier à mentionner que divers éléments vestimentaires féminins, traditionnellement élaborés sur une base domestique, sont produits sur une base commerciale. Il signale le cas des ceintures de coton aux motifs colorés qui sont devenues une source importante de revenus pour plusieurs femmes amérindiennes⁵¹.

Ce bilan positif est confirmé par les rapports des Jefes Políticos de plusieurs départements qui présentent la petite production textile comme la principale "industrie" de leur région. Le rapport du fonctionnaire responsable du Sololá résume bien les commentaires de l'époque en soulignant que, s'il est vrai que les techniques utilisées demeurent rudimentaire, le secteur textile n'a fait que progresser au cours des dernières années⁵². Celui de San Marcos précise que la demande de tissus de laine, coton et soie est si grande qu'elle incite plusieurs artisans de la région à accroître leurs installations et à perfectionner leurs opérations⁵³. Des phénomènes similaires sont soulignés par les autorités de Quetzaltenango, Totonicopán, Huehuetenango ou le Quiché. Même les commentaires du ministre de Fomento sont de plus en plus positifs dans sa description de la production issue des communautés⁵⁴.

⁵¹Solís, I. *Nuestros artes industriales...*, op. cit., p. 56.

⁵²AGCA, "Informe del Jefe Político de Solalá"; *Memoria...Secretaria de Fomento*, 1907, p. 101.

⁵³AGCA, "Informe del Jefe Político de San Marcos"; *Memoria...Secretaria de Fomento*, 1913, p. 94.

⁵⁴AGCA, *Memoria...Secretaria de Fomento*, 1911, p. 16.

Ce changement de ton découle d'un nouvel élément qui a passablement surpris les contemporains, soit l'intérêt grandissant pour les tissus mayas de la part de collectionneurs et des premiers touristes qui visitent le pays⁵⁵. Dans un premier temps, on associe cet engouement, dont la dimension ethnologique est d'ailleurs assez mal comprise par les autorités gouvernementales, aux nouvelles facilités de transport par chemin de fer qui favorisent la commercialisation de la production locale à l'extérieur⁵⁶. Face à la demande croissante, le régime d'Estrada Cabrera souhaite maximiser la quantité de tissus exportés en faisant la promotion de la mécanisation rapide de la production de "tissus traditionnels"⁵⁷. On se soucie même de publiciser la production locale en finançant la réalisation d'un film qui devait être présenté à l'Exposition de San Francisco dans le cadre de l'ouverture du Canal de Panama⁵⁸.

C'est ainsi qu'après des décennies d'insistance sur la nécessaire acculturation, L'État se porte à la défense du maintien de la spécificité culturelle en demandant aux divers Jefes Políticos de veiller à la survie des éléments traditionnels du patron de consommation des populations amérindiennes. Au cours des années suivantes, les commentaires deviennent nettement plus positifs au point de considérer les coutumes textiles mayas comme un des éléments distinctifs de la culture nationale. La folklorisation de la tradition vestimentaire ne contredit pas l'intérêt que l'on porte au secteur quant à son importance sur le plan économique.

⁵⁵O'Neale signale qu'une des premières collections de tissus mayas fut réunie en 1902 par A. G. Eisen du musée d'anthropologie de l'Université de Californie; *op. cit.*, T. 1, p. 15-16.

⁵⁶AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1908, p. 10.

⁵⁷AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1911, p. 16.

⁵⁸AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1914, p. 177.

Perçue comme une des rares alternatives face à la pénurie de biens importés durant le premier conflit mondial⁵⁹, la petite production textile est présentée par le ministre de Fomento comme le principal pourvoyeur de tissus dans le monde rural⁶⁰. Cette affirmation est singulière compte tenu de la forte croissance des importations durant les années 1920⁶¹. Soulignons toutefois que s'il est vrai que la disponibilité d'articles textiles importés est accrue, la consommation demeure réduite avec un niveau per capita de 2,40 \$ par habitant.

Elle est également contredite par les données du recensement de 1921 qui indique une contraction importante du nombre d'artisans textiles, avec 14,583 petits producteurs textiles, par rapport à la situation qui prévalait en 1893⁶². Un phénomène que les responsables du recensement attribuent à la concurrence accrue de la production manufacturière. S'il est vrai que Cantel accroît sa capacité de production avec l'incorporation des premiers métiers à tisser automatiques, la systématisation des rapports des fonctionnaires régionaux permet de nuancer l'impact de cette source d'approvisionnement⁶³. On y indique que dans plusieurs départements la majeure partie des besoins textiles locaux sont toujours couverts à partir des circuits régionaux. On met

⁵⁹AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1915, p. 121-123 & 1916, p. 79, 90.

⁶⁰AGCA, *Memoria...Secretario de Fomento*, 1922, p. 34.

⁶¹L'évolution des importations textiles au cours de cette décennie demeurent toutefois singulières par rapport à l'ensemble des biens importés. Quoique la moyenne passe à 5 millions \$, la hausse est moindre que le total des importations qui atteint une moyenne supérieure à 20 millions \$ à la faveur de niveaux records d'exportation qui dépassent en 1927 les 30 millions \$; AGCA, "Cuadro Estadístico de la Importación de Mercaderías habida en la República", *Memoria...Secretario de Hacienda*, 1920-1929.

⁶²AGCA, B., *Leg. 15,707*, 1921.

⁶³En particulier le travail de McBryde sur le sud-ouest du pays; *op. cit.*, p. 185-198, 236-247.

aussi en lumière une certaine accélération de la concentration de la production dans de petits ateliers, en particulier, dans les principaux chefs-lieux régionaux. Des phénomènes, que confirment les travaux d'anthropologie économique sur cette époque⁶⁴.

Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que l'on estime, dans les années 1940, que le secteur artisanal produit toujours au moins le tiers des tissus de coton malgré la croissance significative de la production manufacturière⁶⁵.

Les petits producteurs équatoriens

A l'instar de la production mécanisée, la situation de la petite production textile équatorienne dans les années 1870 est relativement prospère si l'on se fie aux commentaires positifs que l'on retrouve dans les rapports rédigés par les autorités régionales. De façon générale, le contexte est fort semblable à celui que nous avons décrit pour la décennie précédente. Toutefois, certaines tendances nouvelles émergent.

Par exemple, le gouverneur du Tungurahua insiste, en 1871, sur la prospérité du secteur en soulignant le rôle déterminant joué par le réseau de muletiers, lequel assure la commercialisation d'articles d'agave, de draps et de flanelles dans les autres régions de la Sierra ainsi que dans le sud colombien⁶⁶. Quelques années plus tard, quoique le

⁶⁴McBryde, F., W., *Geografía Cultural e Histórica del Suroeste de Guatemala*, Guatemala, Editorial "José Pineda Ibarra", 1969, p. 185-198, 236-247.

⁶⁵Ovalle, N. K., *Industrial Report on the Republic of Guatemala*, Washington, Inter-American Development Commission, 1946, p. 78.

⁶⁶APL, *Informe del Gobernador de la Provincia del Tungurahua*, 22-I-1871.

fonctionnaire mentionne la présence d'artisans dans chacune des paroisses, il constate une tendance à la concentration de la production dans certains cantons tels que Quero, Pasa, Pelileo et San Andrés⁶⁷. Il attribue ce phénomène à la disponibilité accrue d'articles étrangers suite à l'accroissement des échanges avec la Côte. Il prend soin de préciser que ce ne sont pas les petits producteurs qui connaissent le plus de difficultés mais plutôt les obrajes. Cette tendance à la concentration est également signalée dans d'autres provinces comme le Chimborazo où l'on signale que la production textile est surtout présente dans huit communautés dont évidemment Guano qui demeure le centre le plus dynamique⁶⁸.

Dans le cas de l'Imbabura, le contexte est particulier à cause du tremblement de terre de 1868. Le gouverneur signale, au début de la décennie, que plusieurs propriétaires d'obrajes n'ont pas encore reconstruit leurs installations. Il constate cependant une nette croissance des échanges chez les petits producteurs⁶⁹. Il porte une attention spéciale à Cotacachi où l'ensemble des villageois ont repris leurs activités. Adoptant une position peu commune, le fonctionnaire déplore que la prospérité nouvelle se fasse au profit de deux ou trois marchands qui monopolisent la majeure partie des bénéfices.

Pour l'Azuay, le gouverneur mentionne que les cantons de Azogues, Gualaceo et Paute "exportent" toujours des tissus vers le littoral et la province voisine de Loja. Il souligne cependant que le secteur commence à subir les pressions de la concurrence étrangère ce

⁶⁷ APL, *Informe del Gobernador de la Provincia del Tungurahua*, 16-XII-1877.

⁶⁸ APL, *Informe del Gobernador de la Provincia del Chimborazo*, 22-II-1871.

⁶⁹ APL, *Informe del Gobernador de la Provincia del Imbabura*, 4-III-1871.

qui tend à déprimer les prix⁷⁰. Malgré ce contexte moins favorable, on estime, en 1875, que les activités de filature et de tissage représentent la principale source de revenus pour 10% de la population de la province⁷¹.

Le seul cas où les commentaires sont nettement négatifs est celui de la province de León. Le gouverneur note une chute importante des ventes au cours de la décennie. De bénéfices qu'il évalue entre 60,000 et 70,000 pesos au début des années 1870, il estime que les revenus des tisserands ne sont plus que de 25,000 pesos en 1877⁷². Quoique le fonctionnaire ne fasse pas de liens entre cette tendance et l'ouverture de la San Gabriel, il est permis de penser que cette baisse est, en bonne partie, attribuable à l'arrivée de ses tissus sur le marché régional. Cette conjoncture particulière est probablement ce qui détermine que la crise textile s'y fait sentir plus tôt que dans les autres régions.

Le panorama que nous venons de brosser permet de nuancer la notion de crise généralisée de la petite production à une période aussi précoce. S'il est vrai que les contemporains constatent une réduction du nombre de tisserands⁷³, les plus touchés sont les producteurs les plus marginaux: les paysans-artisans qui ne peuvent générer des niveaux d'excédents suffisants pour faire face aux obligations fiscales croissantes. Le phénomène ne touche cependant pas toutes les régions de la même façon. Dans les régions les mieux intégrées aux grands réseaux commerciaux, le Tungurahua et l'Imbabura, la petite production

⁷⁰ APL, *Informe del Gobernador de la Provincia del Azuay*, 18-II-1871.

⁷¹ Palomeque, S., "Espacio...", *op. cit.*, p. 80-81.

⁷² APL, *Informe del Gobernador de la Provincia del León*, 9-XII-1877.

⁷³ Par exemple, "Rasgos de la Economía Pública", El 8 de Septiembre, 13-XII-1877; M. Chirriboga, *Jornaleros...*, *op. cit.*, p. 90.

résiste mieux aux mesures visant à remettre en cause l'économie paysanne. Quant à l'incidence des importations textiles, nous avons vu précédemment que cette question ne commence à préoccuper les contemporains qu'à partir de la fin des années 1880.

Exprimant des craintes similaires à celles de Jijón, Freile présente au congrès, en 1887, un plaidoyer en faveur de l'adoption de mesures protectionnistes proches de celles mises de l'avant par Núñez⁷⁴. En synthétisant les rapports des autorités régionales, il nous donne des indications précieuses sur la situation de la petite production. Il débute son survol en insistant sur le fait que l'artisanat constitue un large pan de l'économie de la Sierra. Il relève le rôle central de la production textile dans l'économie de l'Imbabura avec ses exportations de flanelles, de draps et de broderies vers la Colombie. Le gouverneur souligne, à la même époque, que la production textile, obrajes et artisanat, représente l'activité la plus lucrative de sa province⁷⁵.

Freile porte une attention particulière au Tungurahua en affirmant que sa production d'articles d'agave est essentielle pour tous les types d'agriculteurs de la Sierra. Un article des années 1920, dressant l'historique de cette production, brosse exactement le même tableau⁷⁶. Lors de leur premier congrès en 1935, les industriels soulignent également l'ampleur du phénomène en qualifiant l'agave de *oro blanco del indio*⁷⁷. Rares sont les exemples qui illustrent aussi clairement le rôle de frein à l'industrialisation que Berry

⁷⁴Freile D., M., *El Sistema Proteccionista...*, op. cit., p. 2-6.

⁷⁵APL, "Informe del Gobernador de la Provincia de Imbabura", 19-IV-1885.

⁷⁶El Comercio, 15-IX-1923.

⁷⁷"l'or blanc de l'Indien"; *Actas del Primer Congreso de Industriales del Ecuador. Reunido en la ciudad de Ambato, Mayo 1935*, Quito, Imprenta Nacional, 1936, p. 145.

attribue aux petits producteurs. Pour les autres régions, Freile note que les ventes de cotonnades de l'Azuay vers la Côte sont toujours substantielles. Il souligne la finesse des tissus de Guano en précisant qu'ils sont commercialisés dans l'ensemble du pays. Le dynamisme de Guano est confirmé par la description qu'en fait Cevallos en utilisant des termes qui ressemblent forts à ceux employés par Hassaurek vingt ans auparavant:

"Sus hijos son de los más trabajadores e industriosos, ya que hombres y mujeres, ancianos y niños se están de continuo ocupados en hilar, tinturar, cardar y tejer, y la población entera parece en un solo taller"⁷⁸.

Freile conclut son exposé de façon surprenante. Se référant aux établissements textiles récemment créés ainsi qu'à l'ensemble de la petite production, il considère que l'ensemble de cette activité fait déjà de l'Équateur un pays "plus industriel qu'agricole". Un tel constat cadre mal avec la notion d'un secteur en crise depuis plus d'une décennie.

A l'instar des établissements mécanisés, c'est à partir des années 1890 que les artisans commencent à connaître des difficultés croissantes. Ils sont confrontés à la concurrence accrue des tissus importés, les cotonnades en particulier, et à la réduction des ventes sur le marché colombien. Par la suite, nous assistons alors à la marginalisation croissante des activités cotonnières dont l'abandon des activités de tissage à Cotacachi est certes l'indicateur le plus significatif⁷⁹. Phénomène qui s'accroît au cours des premières

⁷⁸Cevallos, P. F., *Resumen de la Historia del Ecuador*, Guayaquil, 1889, T. IV, p. 321-322.

⁷⁹Signalons que la réorientation des activités productives au sein de cette communauté illustre la grande capacité d'adaptation des artisans locaux. En amorçant des opérations de tannage et la fabrication d'articles de cuir, spécialisation qui caractérise toujours cette région, celle-ci s'intègre dans les principaux réseaux d'échanges les l'époque avec des ventes croissantes vers le littoral.

décennies du XXe siècle, il faut toutefois éviter de parler d'une disparition complète de ce type de production⁸⁰.

Ces années illustrent surtout la capacité du secteur artisanal à s'adapter à de nouveaux contextes. Nous assistons alors à une importante phase de restructuration avec une production lainière qui devient l'axe principal de l'artisanat textile. C'est d'ailleurs à cette époque qu'Otavallo s'affirme comme le principal centre de production dans l'Imbabura⁸¹. Deux principales tendances marquent l'évolution du secteur au cours de ces années.

Peu à peu, l'usage des métiers à pédales commence à se généraliser remplaçant les métiers à tisser faits de cordages d'origine précolombienne⁸². Ceci permet de développer de nouvelles spécialisations productives. Un exemple intéressant à cet égard est la version artisanale du tweed anglais dont la qualité est si fine que son usage se généralise peu à peu jusqu'à Quito. Ce fait est apparu si exceptionnel aux yeux des contemporains que l'on a retenu les noms des deux tisserands qui ont amorcé ce type de production, Pedro Cáceres et José Cajas, ainsi que les circonstances qui sont à l'origine de cette première expérience⁸³.

⁸⁰La création de la petite filature par les frères Dalmau dans les années 1910 est un indice qu'il existe toujours, dans la région d'Otavallo, une demande pour des filés de coton. Dans les années ultérieures, les témoignages des contemporains sont généralement négatifs quoique les monographies régionales continuent de mentionner la présence d'activités cotonnières jusqu'aux années 1930 et 1940.

⁸¹Meier, P. *op. cit.*, p. 88-89.

⁸²Buitron, A., *Taita Imbabura*, Quito, Misión Andina, 1952, p. 7.

⁸³La tradition veut que ce soit un majordome d'une hacienda qui a remis une pièce de tissu anglais afin de se faire confectionner un habit. La demande fut si forte que plusieurs tisserands ont commencé à suivre leur exemple.

La seconde tendance est un important transfert du cheptel ovin des haciendas vers les communautés. Avec des grands propriétaires de moins en moins intéressés à ce type d'élevage face à des possibilités plus intéressantes au niveau bovin, le phénomène est favorisé par la chute importante de la valeur des moutons. Si au début du XIXe siècle chaque animal équivalait à 10 jours de travail d'un journalier agricole, le même mouton ne représente plus que deux jours de travail en 1891⁸⁴.

En l'absence de données statistiques comparables à celles du Guatemala⁸⁵, il est difficile d'estimer l'importance de ce secteur lainier. Deux indices sont toutefois significatifs. D'abord, les observations faites dans les années 1900 quant à l'achat croissant de terres par les communautés amérindiennes autour d'Otavallo. Certaines transactions atteignent à l'époque plus de 20,000 s/⁸⁶. Élément central de la stratégie de résistance face à la restructuration du monde rural, cette tendance illustre bien le dynamisme des petits producteurs de l'époque.

Si les commentaires des contemporains et des autorités gouvernementales sont généralement négatifs, tendant à mettre au premier plan le caractère folklorique de l'artisanat lainier ou de souligner le caractère archaïque des techniques utilisées⁸⁷, les petits

⁸⁴Bonifaz, E., *op. cit.*, p. 346.

⁸⁵García Moreno tente en 1871 d'en effectuer un mais sans succès à cause des "préoccupations ridicules, les craintes infondées et l'habituelle indolence de notre peuple qui ne connaît pas les avantages de la statistique"; APL, *Informe...Ministerio del Interior*, 1871, p. 6. Le premier véritable recensement de population n'est réalisé qu'en 1950.

⁸⁶Herrera, A., *op. cit.*, 1909, p. 297.

⁸⁷Les travaux inscrits dans le courant indigéniste sont particulièrement révélateurs à cet égard. Par exemple, A. Buitron, "Situación económica y social del indio otavaleño", *América Indígena*, Vol. VII, no. 1 (1947) & M. Saenz, *Sobre el Indio Ecuatoriano*, Mexico, Secretaría de Educación Pública, 1933.

producteurs continuent à jouer un rôle de premier plan dans l'approvisionnement en articles de laine de consommation populaire.

Si l'on constate, à travers les données du tableau 21, un accroissement de la valeur totale des importations textiles, nous sommes toutefois en présence d'une situation qui apparaît particulièrement stable quant au niveau per capita de consommation de biens importés. Bien qu'il soit certain que les données démographiques sont probablement plus imprécises que les statistiques sur le commerce externe, la tendance n'en demeure pas moins significative.

TABLEAU 21
IMPORTATIONS TEXTILES
ÉQUATEUR, 1890-1919
(en millier de \$ & per capita)

Années	Valeur	per capita
1890-99	2,086	1,64
1900-09	2,667	1,78
1910-19	2,832	1,72
1920-29	3,667	1,29

Sources: AFL; *Informe...Ministro de Hacienda*, (diverses années).

La chute de la valeur per capita dans les années 1920 s'explique surtout par l'accroissement de la production manufacturière dans le secteur cotonier, il est néanmoins important de relever la stagnation des volumes d'importation de tissus de laine qui dépasse

rarement une moyenne annuelle de 200,000 kilos⁸⁸. Nous sommes d'ailleurs dans un contexte où l'accroissement de la capacité de production dans les établissements lainiers est marginal en comparaison à l'essor des entreprises cotonnières⁸⁹. Les seules installations qui sont créées dans les années 1920 se spécialisent d'ailleurs dans la fabrication d'articles de qualité supérieure⁹⁰. En fait, la crise que les études contemporaines situent dans les années 1930 est un phénomène plus tardif⁹¹. La remise en cause du secteur artisanal lainier est surtout le fruit de la généralisation des premières fibres synthétiques, au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, qui rend le secteur de la laine naturelle moins concurrentielle⁹².

Un autre indice du dynamisme du secteur artisanal est la marginalisation définitive du rôle joué par les obrajes. L'exemple de Guachalá est intéressant pour illustrer ce déclin. Les informations comptables de 1892 indiquent des niveaux de production annuelles similaires à ceux de 1868, soit l'élaboration par un nombre pratiquement équivalent de métiers de

⁸⁸ *Comercio Exterior del Ecuador*, s. p., 1925-1926.

⁸⁹ Au lendemain de la guerre, Jijón n'incorpore à la San Francisco que 200 nouvelles broches qu'il adjoint à l'équipement importé au début du siècle. Ceci lui permet de retirer la machinerie acquise dans les années 1880; AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 118, f. 421, 1919.

⁹⁰ Au cours des années 1920, seulement deux nouvelles entreprises lainières sont créées. En 1924, la San Rafael est fondée par une famille d'hacendados, les Tobar. Il s'agit de la première entreprise qui se spécialise dans l'élaboration d'articles de laine peignée avec une capacité de production de , qui importent 1,200 broches et de seulement 8 métiers à tisser, E. P. Buitrick, *op. cit.*, p. 17 & A. Cueva, *op. cit.*, p. 27. Jijón devait également réalisé le vieux rêve familial de produire des articles de laine peignée en montant à la fin de la décennie la Dolorosa del Colegio; AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 183, f. 323, 1929.

⁹¹ Par exemple, le travail de Fuentealba, *Evolución y transformaciones en la industria textil otavaleña*, Quito, FLACSO, (mimeo), 1980.

⁹² Les premières entreprises équatoriennes qui se spécialisent dans la production de tissu de laine de consommation populaire sont créées au cours des années 1940 avec de l'équipement qui permet d'utiliser les filés synthétiques; Banco Central del Ecuador, *Estudio sobre la situación de la industria textil ecuatoriana*, Quito, BCE, 1958, p. 43.

près de 26,000 vares de bayetas⁹³. Les niveaux sont cependant assez instables si l'on se fie aux revenus provenant de l'obraje pour les années 1896-1898 et qui se fixent respectivement à 11,599 s/, 5,910 s/ et 13,729 s/⁹⁴. Cette irrégularité s'explique, selon les administrateurs, par les fortes fluctuations sur le marché colombien. Bien que la capacité productive de Guachalá se maintienne intacte au cours de cette décennie, c'est à cette période que l'on abandonne les opérations de foulage⁹⁵. Par la suite, c'est au tour des activités de filature de décliner comme l'indique les données de 1900⁹⁶.

TABLEAU 22

CAPACITÉ PRODUCTIVE DE GUACHALA, 1868-1900

Année	Métiers à tisser	Équipements de filature
1868	33	109
1892	30	152
1900	27	13

Souces: AHBCE, *Fondo Neptali Bonifaz*, II, 5/V/15, f. 51-59, 1868; 5/VI/10, f.109-143, 1892; 6/VIII/3, f. 3-8, 1900.

A partir de cette date, la présence d'obrajes devient un phénomène exceptionnel. Toutefois certains exemples tardifs illustrent la formidable capacité de survie de cette forme de production. Nous retrouvons l'exemple de l'obraje de Pinsaqui dans l'Imbabura qui demeure en activité jusqu'en 1919. Cette installation comptait un total de 178 travailleurs, dont 28 cardeurs, 70 fileurs, 32 tisserands, 10 fouteurs et 12 teinturiers, dans

⁹³ AHBCE, *Fondo Neptali Bonifaz*, II, 6/VIII/19, f. 37-38, 1892.

⁹⁴ AHBCE, *Fondo Neptali Bonifaz*, II, 6/VIII/19, f. 50-51, 1900.

⁹⁵ AHBCE, *Fondo Neptali Bonifaz*, II, 5/VI/10, f.109-143, 1892.

⁹⁶ AHBCE, *Fondo Neptali Bonifaz*, II, 6/VIII/3, f. 3-8, 1900.

un modèle d'organisation de la production qui avait peu varié depuis la période coloniale⁹⁷. En 1922, deux petits obrajes du Tungurahua, Quero et Pasa, présentent divers échantillons de tissus de laine à la première exposition provinciale⁹⁸.

Avec Peguche, qui est partiellement mécanisée après la première guerre mondiale⁹⁹, Guachalá devait battre tous les records de longévité puisque l'on y produit toujours, selon des méthodes traditionnelles, des tissus aussi tardivement qu'à la fin des années 1930. Il s'agit toutefois d'une activité devenue marginale où la fonction de substitut au numéraire prend ici le pas sur la dimension commerciale. Selon les données comptables de 1937, la valeur de la production est de 1,797 s/ et se subdivise, pour les deux tiers, en avances faites aux péons de l'hacienda tandis que le reste est écoulé sur le marché de la ville voisine, Cayambe¹⁰⁰. On ne couvre d'ailleurs plus les besoins de l'hacienda car on doit acquérir la même année pour 2,138 s/ de tissus pour la distribution aux travailleurs.

Ces données sont symptomatiques du type de logique économique maintenu par la famille Bonifaz.. On conserve une activité aussi archaïque, qui occupait "2 ou 3 vieux travailleurs"¹⁰¹, en parallèle avec une stratégie financière plus complexe qui inclut l'achat d'actions dans diverses banques et sociétés locales ainsi que des placements dans des institutions internationales, telles que le Lloyd de Londres ou le Guaranty Trust de New

⁹⁷Fuentealba, G., *Sobre la Producción Textil...*, *op. cit.*, p. 128.

⁹⁸"Inscripciones de la Primera Exposición Provincial del 12 de Noviembre de 1922"; H. Ibarra, *op. cit.*, p. 135.

⁹⁹Une partie de l'équipement de filature éliminé de la San Francisco est installé dans l'obraje de Peguche; AFJ, *Libro de Correspondencia*, no. 118, f. 424, 1919.

¹⁰⁰AHBCE, *Fondo Neptali Bonifaz*, III, 7/IX/24, f. 136-140, 1937.

¹⁰¹Bonifaz, E., *op. cit.*, p. 343.

York¹⁰². Il est à souligner que nous ne sommes pas en présence d'une famille de grands propriétaires terriens aux visées spécialement rétrogrades. Ce sont des membres de l'élite bien informés des grandes tendances économiques mondiales. Par exemple, Neptali Bonifaz est le premier président de la Banque Centrale d'Équateur créée en 1927¹⁰³. À noter qu'il est déjà sensibilisé à la problématique de la modernisation de la production textile car ses fils sont alors liés à une entreprise de fabrication d'articles d'agave dont une partie de la matière première provient de Guachalá¹⁰⁴. Néanmoins, bien qu'insignifiante par rapport à l'ensemble des activités de l'hacienda, Bonifaz retire un revenu net de 262,277 s/ sur des ventes de 353,235 s/¹⁰⁵, on juge toujours pertinent de conserver des opérations traditionnelles de tissage. De façon caricaturale, cet exemple illustre bien le processus de symbiose en constante évolution entre un passé lointain et la modernisation des activités qui passent ici par une spécialisation vers l'élevage laitier.

La fermeture des derniers des obrajes dans les premières décennies du siècle, illustre bien l'importance de la petite production comme source d'approvisionnement dans un contexte où la production mécanisée de tissus de laine est encore marginale.

Le rôle que joue toujours l'artisanat textile des deux pays à une époque aussi tardive renvoie à la question que se pose des auteurs tels que Berry et Miño quant aux facteurs

¹⁰²AHBCE, *Fondo Neptali Bonifaz*, III, 7/VIII/1, f. 70-73, 1924.

¹⁰³Bonifaz fut aussi élu président en 1931 mais disqualifié par le congrès à cause de ses origines péruviennes; A. Pareja D., *op. cit.*, p. 360-363.

¹⁰⁴On retrouve un abondant échange de correspondance avec le promoteur du projet M. Castels; AHBCE, *Fondo Neptali Bonifaz*, III, 21/B/46, f. 70-71; 19/I/49, 1926 & 21/A/193, f. 204; 21/C/5, f. 5; 21/C/36-37, f. 41-42; 21/C/43, f. 51, 1930.

¹⁰⁵AHBCE, *Fondo Neptali Bonifaz*, III, 7/IX/24, f. 136-140, 1937.

qui déterminèrent l'incapacité des petits producteurs à amorcer de façon autonome un processus de transformation de leurs modalités de production vers une capitalisation accrue de leurs activités¹⁰⁶.

Si le contexte général de précarité des conditions de vie est évidemment la raison essentielle de ce que les deux auteurs qualifient de processus frustré de protoindustrialisation, il n'en demeure pas moins que certains exemples particuliers, les excédents importants générés par les activités de bonneterie chez la famille Coronado au Guatemala ou les sommes importantes déboursées pour l'achat de terres dans la région d'Otavallo, tendent à démontrer une certaine disponibilité de capitaux. En fait, l'approche de Mauro nous apparaît la plus intéressante quand il considère la survie des formes traditionnelles comme le résultat logique d'un contexte permettant de pousser les étapes initiales du modèle protoindustriel au maximum de leurs possibilités historiques¹⁰⁷.

¹⁰⁶Berry, A., *op. cit.*, p. 320-322 & G. Miño, M., "Capital Comercial y Trabajo Textil...", *op. cit.*, p. 76-79

¹⁰⁷Mauro F., "De la protoindustrialisation à la préindustrialisation du Brésil"; J. Batou (ed.), *Entre développement et sous-développement...*, *op. cit.*, p. 240.

CONCLUSION

Pour tout observateur qui s'attarde à la situation actuelle du secteur textile, une des dimensions les plus surprenantes est le nombre élevé de formes de production qui se côtoient. Nous retrouvons, à l'ombre d'usines modernes qui emploient des techniques sophistiquées, de petits ateliers qui fonctionnent avec un équipement obsolète souvent acquis à la suite de la modernisation des plus grandes entreprises locales. Cette hétérogénéité est encore plus importante au sein du monde rural. Par exemple, le cliquetis constant de vieux métiers à tisser mécaniques, audible la nuit dans la communauté équatorienne de Peguche près d'Otavalo, donne le rythme aux tisserands qui utilisent toujours des métiers à pédale. Si les activités d'autoconsommation sont devenues un phénomène marginal, il est toujours possible de voir des Amérindiennes guatémaltèques utiliser des métiers de type précolombien. On maintient ainsi la tradition d'une production domestique à vocation marchande écoulée dans les foires hebdomadaires si appréciées des touristes qui se rendent à Otavalo en Équateur ou à Chichicastenengo au Guatemala.

Cette diversité est encore plus significative dans le monde de la confection avec la présence de tailleurs et de petits ateliers de couture dans tous les quartiers des centres urbains, grands ou petits, tandis que nous retrouvons des entreprises de dimension importante de bonneterie et de confection. Parallèlement à cette industrie et à cet artisanat, il existe un univers complexe de travailleurs et surtout, de travailleuses à

domicile, souvent associés au fameux secteur informel, lesquels sont directement inscrits dans les grandes tendances de délocalisation de la production. Les exemples de communautés en périphérie de la capitale guatémaltèque, dont la plupart ont une tradition textile séculaire, illustrent bien ce phénomène. En plus d'approvisionner le marché local, elles sont souvent présentées comme des *maquiladoras artesanales* à cause des activités de sous-traitance qui s'y réalisent pour le compte d'entreprises locales ou étrangères. On peut également mentionner le cas d'une coopérative dans la région de Guano qui produisait récemment des articles de tricot au design individualisé vendus dans une boutique new-yorkaise. Le contrôle de qualité y était assuré par les autorités de la coopérative à la suite de cours de formation offerts par une agence de développement. Autre exemple intéressant est celui de Pelileo, dans la province équatorienne du Tungurahua, dont la renommée est fondée sur ses activités de contrefaçon de jeans de marques internationales.

Ces divers exemples ont en commun d'inscrire, de façon dynamique, des formes de production héritées du passé à une logique économique éminemment moderne. Plus qu'une question de "retard" sur les grandes tendances actuelles, nous sommes en présence de phénomènes relevant d'une formidable capacité d'adaptation de la part de segments de la population qui sont souvent parmi les plus marginalisés de leur société. Sans que l'on puisse envisager ces exemples en terme d'évolution linéaire à cause des profonds

bouleversements qui marquent le secteur textile au XXe siècle¹, ils n'en demeurent pas moins autant d'illustrations des tendances de continuité historique.

Ce phénomène est si présent dans chacun des contextes qu'il serait permis de conclure, à l'instar du fameux essai des Stein², que l'histoire de l'Équateur et du Guatemala est effectivement déterminée par le lourd héritage colonial. Si le poids du passé est indéniable, il n'est toutefois pas le résultat d'une dimension structurelle indépendante des acteurs. Il découle, plutôt, d'un constant processus de remodelage des deux sociétés qui a, longtemps, eu comme objectif de conserver l'essentiel de cet héritage afin d'assurer sa situation privilégiée. A la lumière de cette perspective, bien que l'histoire politique puisse sembler confuse, quelques fois chaotiques, le modèle s'avère un "succès" dans la mesure où il assure longtemps une fantastique stabilité sociale. Le prix en est évidemment le maintien de structures sociales archaïques illustrant, selon une formule devenue classique, la pauvreté du progrès pour la majeure partie de la population³.

Dans un tel contexte, il n'est donc pas surprenant que l'évolution et la composition du secteur textile s'inscrivent dans une perspective séculaire. Fruit d'une formidable symbiose entre passé et présent, le modèle d'installations mécanisées en Équateur en est la

¹Par exemple, une seule entreprise fondée au XIXe siècle est toujours en activité actuellement en Équateur, la San Pedro. Les autres ont disparu dans les années 1970 incapables, avec leur équipement souvent particulièrement obsolète, de survivre à l'important effort de modernisation du secteur qui marque ces années. Notons toutefois que Cantel est toujours considérée comme une des plus importantes entreprises manufacturières au Guatemala.

²Stein, S. J. et B. H. Stein, *The Colonial Heritage of Latin America: Essays on Economic Dependence in Perspective*, New York, Oxford University Press, 1970.

³Burns, E. B. C., *The Poverty of Progress. Latin America in the Nineteenth Century*, Berkeley : University of California Press, 1983.

meilleure illustration. Tenant compte du fait que le système d'hacienda ne fut démantelé qu'avec la réforme agraire du début des années 1960, bien que le concertaje ait été officiellement aboli en 1918⁴, il n'est pas surprenant de constater que la généralisation du salariat dans les diverses entreprises mentionnées dans cette étude fut lent et incomplet au XXe siècle. Au Guatemala, l'abolition tardive des dimensions pré-capitalistes dans la législation du travail guatémaltèque dans les années 1940 déterminent que, parallèlement à l'importance économique de la petite production textile comme source d'approvisionnement et de revenus, elle ait conservé longtemps son rôle classique de stratégie de résistance du monde communal. Bien que ce soit, dans une large mesure, un truisme, ces constats permettent réaffirmer le lien direct entre le type de rapports sociaux en vigueur et l'évolution d'un secteur d'activité tel que la production textile.

Si nos deux cas d'étude demeurent des exemples trop marginaux, en terme d'industrialisation, pour apporter plusieurs dimensions nouvelles dans le vaste débat sur les facteurs expliquant le caractère tardif et incomplet du processus à l'échelle continentale, ils n'en sont pas moins significatifs quant à l'incidence de la structure sociale sur les étapes initiales de mécanisation.

⁴Cette caractéristique centrale de l'histoire contemporaine explique que l'hacienda soit demeurée longtemps dominante au sein de l'historiographie équatorienne. Pour un survol des principales interprétations qui marquèrent le débat, voir O. Barsky, "Iniciativa terrateniente en la restructuración de las relaciones sociales en la Sierra ecuatoriana, 1959-1964", *Revista Ciencias Sociales*, Vol. 2, no. 5 (1978), p. 74-126; A. Guerrero, *La hacienda precapitalista y la clase terrateniente*, Quito, Editorial Universitaria, 1975 & C. Marchán, "La hacienda serrana: racionalidad de producción y desarrollo capitalista. Una discusión", *op. cit.*, p. 73-90.

Plus que les facteurs exogènes qui restent d'importants obstacles à l'essor d'un processus dynamique d'industrialisation⁵, notre étude illustre que c'est la survie tardive d'un certain type de contexte social qui explique pourquoi des schémas correspondant aux premières tentatives de mécanisation tendent à se reproduire par la suite. En l'absence de transformations sociales significatives, l'évolution du secteur peut difficilement se concevoir en rupture avec le passé quoique les modalités de production tendent à devenir de plus en plus sophistiquées.

Ce constat s'applique également aux fameux mécanismes d'induction souvent invoqués pour expliquer l'amplitude d'un processus d'industrialisation. La question ne se pose pas en terme de populations rurales réticentes à utiliser des réseaux d'échange monétisés mais plutôt en terme des possibilités réelles découlant des contextes. Si le cas de Cantel représente une illustration quasi exemplaire du lien entre croissance du secteur caféier et essor industriel mis en lumière par Dean⁶, elle ne reproduit ce schéma qu'à l'échelle microscopique permise dans un monde rural soumis à un système aussi singulier que les mandamientos. En Équateur, c'est justement la consolidation du système d'hacienda qui fait que le seul débouché jugé intéressant demeure, à l'instar de la période coloniale, le débouché extra-régional.

⁵Ces travaux sont généralement inspirés des thèses de l'agence régionale des Nations Unis, la Commission Économique pour l'Amérique Latine (CEPAL) ou s'inscrivent dans le courant de la dépendance. Une des analyses les plus intéressantes sur l'incidence des contraintes extérieures est celle de G. Palma portant sur la réalité chilienne; *Growth and Structure of Chilean Manufacturing Industry from 1830 to 1935: Origins and Development of a Process of Industrialization in an Export Economy*, Ph. D., Cambridge University, 1979.

⁶Dean, W., *The Industrialization of Sao Paulo*, Austin, University of Texas Press, 1969.

Si une étude comme celle de Weaver ouvre des voies intéressantes en faisant la synthèse entre les principales conclusions des travaux inspirés par l'école de la dépendance et le fameux concept de *linkage* de Hirschman⁷, son approche structurelle donne lieu à des conclusions qui tendent à associer les déficiences du processus d'industrialisation latino-américain à une série de déterminismes historiques. Il est toutefois important d'introduire dans ce modèle la notion des choix faits par les acteurs. Dans une optique comparative entre le contextes latino-américains et méditerranéens⁸, plusieurs des essais compilés par Cerutti et Vellinga signalent que si les contraintes peuvent être importantes et les opportunités limitées, les possibilités dépendent directement des grandes orientations qu'imposent des élites qui occupent l'ensemble de l'espace politique. En ce sens, la fameuse question d'héritage coloniale découle directement de la stratégie économique privilégiée, soit une diversification tout azimut proche du comportement des acteurs d'ancien régime. Dans un tel contexte, les transformations nécessaires à l'ébauche d'un processus dynamique sont rarement voulues mais imposées par la conjoncture externe ce qui leur donnent pratiquement valeur de déterminisme.

⁷Weaver, F. S., *Class, State and Industrial Structure. The Historical Process of South American Industrial Growth*, Westport, Greenwood Press, 1980.

⁸Cerutti, M. et M. Vellinga (eds.), *Burguesias e industria en América Latina y Europa meridional*, Madrid, Alianza Editorial, 1989.

LEXIQUE

alcabala: taxe imposée sur les opérations commerciales.

Alcalde: président du conseil municipal ou maire.

arrobas: arrobe. Unité de poids équivalente à 25 livres.

bayeta: terme en usage dans la région andine pour désigner des tissus de flanelle de bas de gamme. Les expressions, *bayetilla* et *bayetón*, se réfèrent à des tissus de flanelle de meilleure qualité.

Cabildo: terme désignant tant la municipalité que les autorités municipales.

cabo: unité de mesure de longueur dont l'usage est associé quasi exclusivement à la production textile. Pouvant varier de façon importante, l'équivalence est fixée à 45 vares. Voir *varas*.

cabuya: expression en usage en Équateur pour désigner l'agave ou le sisal.

cascarilla: écorce du quinquina dont on extrait le sulfate de quinine.

casimir: tissu de laine de qualité supérieure similaire au tweed anglais.

casinete: toile de coton de type coutil mais également terme générique d'un tissu aux coloris brillants, généralement de coton mais aussi de laine, qui sert à la confection de châles.

castas: terme légal en usage dans le monde colonial qui est à la base d'une catégorisation sociale selon l'origine ethnique. De façon générale, l'expression inclut l'ensemble de la population non-espagnole et non-indienne.

chicha: boisson de maïs fermenté.

chorillos: terme utilisé en Équateur pour désigner de petits ateliers artisanaux généralement urbains.

cofradías: confréries religieuses regroupant les laïcs d'une communauté, d'un quartier ou d'un métier autour de la figure d'un Saint Patron. La vie institutionnelle est régie par le calendrier de fêtes religieuses.

concertaje: expression équatorienne pour désigner la relation contractuelle du péonage par endettement. Le péon, ainsi intégré à l'hacienda, est désigné sous le nom de *concierto*.

corregidores: fonctionnaires de la couronne qui se substituent aux encomenderos après l'abolition de ceux-ci en 1542. Responsables de la perception du tribut et de l'application des répartitions annuelles de travailleurs. Voir *repartimientos de algodón, de indios et de mercancías*.

costurera: couturière.

coti: toile de coton de type coutil particulière à cause de sa technique de tissage qui oriente les fils de trame de façon oblique.

criollo: Espagnol d'origine américaine. Par extension, tout produit et institution spécifiquement américaines.

cuyuscate: coton indigène de couleur café.

encomenderos: titulaire d'une encomienda. Institution espagnole développée eu cours de la reconquête. Responsable de la perception du tribut ainsi que de l'évangélisation des populations conquises, il dispose du droit d'utiliser, à son profit, le travail des populations locales mais n'a aucun droit sur la terre.

Fomento: ministère responsable du développement économique et des travaux publics.

fuero: privilège colonial dont jouissent les militaires et le clergé qui inclut l'exemption de certains impôts ainsi que le droit d'être jugé par un système de justice propre à chacun.

galpones: traduit de façon littérale, le terme signifie l'espace couvert attenant à la maison. Par extension, l'expression signifie, en Équateur, une unité de production textile basée sur le travail domestique.

grana: cochenille.

Gremio: corporation (guilde) regroupant les individus de même métier. Tandis que le *Gremio de Tejedores* regroupait les maîtres-artisans qui sont propriétaires de petits ateliers, le *Gremio des Obrajeros* incluait les propriétaires d'obraje.

habilitación: avance, en nature ou en argent, remise au journalier agricole au moment de son engagement. Celle-ci permet au propriétaire terrien d'avoir un recours légal en cas de non-respect de l'entente.

huilpil: blouse amérindienne en usage par la population féminine maya au Guatemala. Fabriquer d'une seule pièce de tissus de coton, ses caractéristiques varient considérablement en terme de procédés d'élaboration, dessins et coloris selon la famille linguistique.

Jefe Político: fonctionnaire de la période républicaine nommé par l'exécutif. Il est en charge de l'administration d'un département ou d'une province. En Équateur, ce fonctionnaire est désigné sous l'expression de *Teniente Político*.

jergua: tissu de laine de qualité inférieure similaire à la serge. L'expression *jergueta* se réfère à un tissu similaire de meilleure qualité.

kurakas: terme équivalent à celui de cacique désignant les autorités ethniques dans la région andine.

ladino: terme associé à la notion de métis dans les décennies qui précèdent la réforme libérale. La fusion postérieure des élites créoles et métis lui donne son sens actuel, soit l'ensemble de la population non-indienne.

lanero: tisserand spécialisé dans la production d'articles de laine.

lienzo: terme utilisé en Équateur pour désigner un tissu similaire au calicot. Le *liencillo* est un tissu similaire plus fin.

maguay: expression en usage au Guatemala pour désigner l'agave ou le sisal.

mandamiento: système de gestion étatique de la main-d'oeuvre d'inspiration coloniale réimposer au lendemain de la réforme libérale guatémaltèque de 1871.

manga: expression en usage au Guatemala pour désigner un drap de laine qui sert à la confection de ponchos et de couvertures.

manta: terme utilisé pour désigner un tissu similaire au calicot.

malcate: terme maya pour désigner les fuseaux de type précolombien.

mecapal: terme maya pour désigner le métier à tisser d'origine précolombienne fabriqué à partir de bouts de bois et de cordages.

mindálaes: expression quechua se référant aux intermédiaires de la période précolombienne dans la région andine. Reprise par les autorités coloniales pour désigner les commerçants amérindiens.

mitayo: travailleur amérindien recruté selon les modalités du système de *repartimientos* ou *mita* dans la région andine.

obraje: forme originale de manufacture primitive souvent associé à la production textile. Unités de production généralement plus grandes et rurales dans la région andine tandis que les établissements similaires dans le monde méso-américain sont plutôt urbains et de dimensions plus réduites.

obrajuelo: expression en usage en Équateur pour désigner un petit obraje, généralement urbain, de dimension similaire à l'obraje méso-américain.

pañó: terme utilisé en Équateur pour désigner un drap de laine épais servant à la confection de ponchos et de couvertures. L'expression *pañó azul* se réfère à la spécialisation textile coloniale à cause de sa couleur indigo.

paramo: zone de la cordillère comprise entre 3,500 et 4,500 mètres d'altitude. Palier écologique sujet au gel quoique propice à l'agriculture et l'élevage.

Pieza: unité de longueur en usage tant en Équateur qu'au Guatemala équivalente à 50 vares de tissus.

pulque: alcool proche de la tequila fabriqué en distillant la sève de l'agave.

rayas: unité de compte du nombre de jours travaillés par les péons dans les haciendas. Expression qui vient de la tradition d'inscrire chaque jour de travail par un trait.

Real Cédula: décret édicté par la couronne.

rebozo: châle de coton ou de laine d'usage courant.

repartimientos de algodón: distribution forcée de coton à filer que réalisent les corregidores dans les communautés.

repartimientos de indios: système d'allocation annuelle de travailleurs vers les mines et les activités agricoles sous la supervision des corregidores. Connue également sous le nom de mita dans la région andine et de mandamiento dans la région méso-américaine.

repartimientos de mercancías: pratique de ventes, souvent forcées, de biens dans les communautés mises de l'avant par les corregidores comme source supplémentaire de revenus.

ruanero: propriétaire d'un petit atelier qui fabrique des étoffes de laine.

sastre: tailleur.

socorros: distribution périodique de biens de première nécessité qu'effectuent les propriétaires d'hacienda à chaque famille de péons.

suplidos: avance, en nature ou en argent, allouée à un péon sur une base individuelle.

telar: traduit de façon littérale, le terme signifie un métier à tisser. Par extension, l'expression signifie un atelier textile au Guatemala.

telar de cintura: expression utilisée pour désigner le métier à tisser d'origine précolombienne fait de cordages attachés à un arbre qui sont reliés au tisserand au niveau de la ceinture.

telar de pie: métier à tisser d'origine espagnole, correspondant au modèle européen classique, qui est actionné par des pédales grâce à un système de poulies.

tercios: unité de poids d'environ 150 livres, soit la charge que peut transporter une mule.

tianguetz: expression nahuatl désignant les marchés précolombiens dans le monde méso-américain.

tocuyo: terme utilisé au cours de la période coloniale en Équateur pour désigner un tissu similaire au calicot.

vara: vare ou verge espagnole. Unité de mesure de longueur variant de 81 à 85 centimètres.

vecinos: traduit de façon littérale, le terme signifie voisin. Il se réfère, au cours de la période coloniale, à tous les Espagnols reconnus comme membre de la municipalité.

LISTE DES CARTES

Carte de l'Équateur	iv
Carte du Guatemala	v

LISTE DES TABLEAUX

1. Localisation des obrajes, 1700-1780	62
2. Investissements réalisés par Jijón, 1839	157
3. Projet de filature de Savoy, 1860	174
4. Exportation de coton, 1864-1868	177
5. Ventes textiles de Jijón, 1865	184
6. Exportation de tissus de laine, 1862-1865	222
7. Production textile de Tilipulo, 1845-1859	228
8. Exportation de calicots anglais au Guatemala, 1830-1850	237
9. Importations textiles en Équateur, 1855-1862	244
10. Bénéfices de Jijón, 1886	284
11. Niveau de tarification douanière, Équateur-Colombie, 1885	290
12. Importation de machinerie, Équateur, 1898-1901	300
13. Importation de calicots et de coutils, Équateur, 1903-1906	309
14. Privilèges d'exclusivité ou exemptions fiscales, Guatemala, 1880-1908	334
15. Secteur textile de Quetzaltenango, 1880	343
16. Population économiquement active au Guatemala, 1893	350
17. Évolution des revenus douaniers, Guatemala, 1870-1899	354
18. Dévaluation du peso, Guatemala, 1880-1920	355
19. Évolution des rémunérations quotidiennes des péons, Guatemala, 1884-1916	356
20. Évolution du commerce externe, Guatemala, 1880-1894	357
21. Importations textiles, Équateur, 1890-1919	369
22. Capacité productive de Guachalá, 1868-1900	371

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

Archivo General de Centro América (AGCA), Guatemala.

Le matériel consulté pour les chapitres 1 et 2 provient de la série de documents catalogués sous la *signatura* A1.1, A1.2, A1.6, A1.11, A1.16, , A1.23, A3.1, A3.11, B1.12, B1.78, B5.7. Pour les chapitres ultérieurs, l'information provient des séries non cataloguées B55, B78.50, B80.2, B81.10, B84.11, B.88.7, B92.1, B95.1, B98.3, B99. 2, B119.4 et B129 des Secretario del Interior, de Hacienda, de Relaciones Exteriores, de Fomento ainsi que de la correspondance de la Sociedad Económica de Amigos de Guatemala.

Les rapports ministériels consultés concernent les ministères de Gobierno, Hacienda, Relaciones Exteriores et Fomento. Au Guatemala, ils conservent tout au long de la période leur appellation de *Memoria que presenta en el año...*(année) *el Secretario de...*(Ministère). Les années consultées vont de 1876 à 1916.

Archivo del Poder Legislativo (APL), Équateur.

Les actes des débats législatifs sont réunis par ordre chronologique tant pour la chambre de députés que pour le Sénat. Les rapports des gouverneurs sont réunis par province selon le même ordre chronologique. Quant aux rapports ministériels, les ministères consultés sont ceux de Gobierno, Interior, Hacienda et de Relaciones Exteriores. Présenter sous la forme de *Esposición que dirige al Congreso del Ecuador en ...*(année) *el Ministro de...*(Ministère). Ils prennent le nom de *Informe* à partir des années 1860. La période consultée va de 1845 à 1929.

Archivo Histórico del Banco Central del Ecuador (AHBCE), Équateur.

Fondo Jijón y Caamaño, Série II-III.

Fondo Neptalí Bonifaz, Série II-III.

Archivo de la Familia Jijón (AFJ), Équateur.

Cette source comprend deux type de documentation, la correspondance proprement dite, *Libro de Correspondencia*, et les livres de comptes dont l'appellation évolue dans le temps. Les documents, toujours conservés par la famille, ne sont organisés en volume qu'à partir de 1870. Ceux-ci suivent généralement l'ordre chronologique bien que nous rencontrons plusieurs exceptions à cette règle. Dans les années qui précèdent, la correspondance est regroupée en liasses (Paquete) sur une base annuelle mais sans système d'énumération. De plus, nous retrouvons pour toute la période plusieurs documents non classés et regroupés arbitrairement en liasses sans avoir été incorporés aux volumes de l'année de référence, les *cartas sueltas*.

IMPRIMÉS CONTEMPORAINS

----- *Apuntamientos sobre la República de Guatemala. Sus progresos desde 1871 a 1884 bajo el Gobierno del Jeneral J. Rufino Barrios*. Guatemala: Tipografia "El Progreso", 1885.

----- *Actas del Primer Congreso de Industriales del Ecuador. Reunido en la ciudad de Ambato, Mayo 1935*. Quito: Imprenta Nacional, 1936.

----- *La Fábrica de Tejidos de Cantel. Una gran industria moderna en Guatemala*", *Revista Centro-América*. Vol. 3, no. 3 (1911), p. 511-514.

Banco Central del Ecuador. *Estudio sobre la situación de la industria textil ecuatoriana*. Quito: BCE, 1958.

Beteta, I. *Memoria sobre los medios de destruir la mendicidad y de socorrer los verdaderos pobres de esta Capital*. Guatemala: s. e., (1797).

Butrick, E. P. "Desarrollo de la Industria Textil Ecuatoriana", *Boletín de la Cámara de Comercio, Agricultura e Industrias de Quito*. Época III, no. 25, (1925), p. 15-17.

Cañadas, A. *Riquezas ignoradas e Apuntes para la Historia Agrícola e Industrial de la provincia de Léon*. Guayaquil: Imprenta "El Globo", 1892.

Clark, W. A. G. *Cotton Goods in Latin America*. Washington: Department of Commerce and Labor, Vol. IV, 1911.

Compañía "Guía del Ecuador". *El Ecuador, Guía Comercial Agrícola e Industrial de la República del Ecuador*. Guayaquil: Talleres de Artes Gráficas de E. Rodenas, 1909.

Córdova, Matías de. *Folleto que trata de las utilidades de que todos los indios y ladinos se visten y calcen a la española, y medios de conseguirlo sin violencia, coacción, ni mandato*. Guatemala: s. e., (1798).

Cueva, A. "La Industria Textil en el Ecuador". *El Ecuador Comercial*, Año IV, no. 42 (1926), p. 25-27.

Dardón, M. *Memoria de la Junta General de la Sociedad Económica. 14-LX-1845*, Guatemala: Imprenta de la Paz, 1845.

Dehesa, T. H. *Instrucciones para el cultivo del Algodón*. Guatemala: Tipografía Nacional, 1901.

Dirección General de Estadísticas. *Directorio de la Ciudad de Guatemala*. Guatemala: s.e., 1881.

Dirección General de Estadísticas. *Directorio de la Ciudad de Guatemala*. Guatemala: Tipografía Nacional, 1886.

Duchez, P. (ed.). *Directorio Nacional de Guatemala*. Guatemala: Tipografía Nacional, 1908.

Flores Jijón, A. *Mensaje del Presidente de la República del Ecuador*. Quito: Imprenta del Gobierno, 1892.

Foreign Office. *Diplomatic and Consular Report on Trade and Commerce. Ecuador*, Londres: 1860-1905.

Freile D., M. *El Sistema Proteccionista Prudente y Oportunamente Aplicado a la Industria Ecuatoriana*. Quito: Imprenta Elena Paredes, 1887.

Gallegos, M. (ed.). *Almanaque Ecuatoriano o Guía de Guayaquil*. Guayaquil: Tipografía El Chimborazo, 1883.

González A., J. L. "Breves notas sobre la industria textil en el Ecuador", *Boletín del Ministerio de Previsión Social, Trabajo, Agricultura e Industria*, Año 1, no. 4 (1937), p. 37-43.

Guatemala. *Basas y tarifa dados por el Gobierno en uso de la facultad que le concedió el Congreso en el 6 de diciembre de 1831*. Guatemala: Imprenta Nueva, 1832.

Guatemala. *Estado de las introducciones de efectos extranjeros habidas en la aduana de Guatemala en 1851 con expresión de sus procedencias, vías de importación y valores conformes a la tarifa de 1837*. Guatemala: Imprenta de la Luna, 1852.

Guatemala. *Recopilación de las leyes de la República de Guatemala*. Vol. 1-15. Guatemala: Tipografía Nacional, 1869-1890.

Guatemala. *Tarifa para el cobro de los Derechos de Importación a las Mercaderías Extranjeras en la República de Guatemala*. Guatemala: Tipografía Nacional, 1893.

Herrera, A. *Monografía del cantón de Otavalo*. Quito: Imprenta Salesiana, 1909.

Jones, J. B. et W. T. Scoullar (eds.). *Libro Azul de Guatemala*. Nouvelle-Orléans: Searcy & Pfaff Ltd., 1915.

Marroquín Hnos (eds.). *Directorio Oficial y Guía de la República de Guatemala*. Guatemala: Imprenta "Casa Colorada", 1915-1916.

Méndez, J. *Guía del Inmigrante en la República de Guatemala*. Guatemala: Tipografía Nacional, 1895.

Muro, Antonio de San José. *Memoria sobre la utilidad que resulta de que los indios y ladinos se visten y calcen a la española, y medios de conseguirlo con suavidad*. Guatemala: s. e., (1798).

Moziño, J. M. *Tratado de xiquilite y añil*. Guatemala: s.e., 1799.

Orellana G., J. (ed.). *Guía Comercial y Geográfico*, Guayaquil: Imprenta de la Sociedad Filantrópica del Guayas. Vol. 1, 1922.

Paz Ayora, V. (ed.). *Almanaque del Comercio Ecuatoriano*. Guayaquil: Talleres La Nación, 1901.

Pedrosa, P. *Informe del Director General de Estadísticas*. Guatemala: Tipografía Nacional, 1888.

Pérez F., E. (ed.). *Directorio Commercial y político de la Ciudad de Quetzaltenango*. Quetzaltenango: Tipografía Unión Libre, 1898.

Pietro, A. & B. R. Piatkowski. *Apuntes Relativos a la Empresa Industrial para la Extracción de fibras vegetales y fabricación de tejidos*. Guatemala: s. e., 1878.

Rodríguez G., J. M. *Consejos prácticos para el cultivo del Algodón*. Guatemala: Tipografía América, s. f.

Rosales, G. de. *Instrucción para teñir y dar colores a las lanas para el uso de los tintoreros de Los Altos*. Guatemala: Imprenta de la Paz, 1852.

Sánchez O., V. & E. Gómez F. (eds.). *Primer Directorio de la Capital y Guía General de la República de Guatemala*. Guatemala: Tipografía Sánchez y De Guise, 1894.

Savoy, G. "Hilandería Nacional de algodón". *Gaceta de Guatemala*, 19-IV-1860.

Stevenson, W. B. *A Historical and Descriptive Narrative of Twenty Years Residence in South America*. Londres: Hurt, Robinson and Co., 1825.

United States Senates. *Handbook of Ecuador*. Washington: Bureau of the American Republics, 1894.

Uribe y Uribe R. "Fábricas de Hilados y Tejidos en el Ecuador", *El Comercio* 25-II-1906.

Van de Putte J. et J. J. Rodríguez. *La Ramié en Guatemala*. Guatemala: Tipografía Arenales, 1886.

Vasconez C., E. *Resumen del comercio exterior de la República en el curso de la década 1911-1920*. Quito: Imprenta Nacional, 1923.

Villavivencio, M. *Geografía de la República del Ecuador*. New York: Imprenta de Robert Craiphead, 1858.

Whimper, E. *Travels Amongst the Great Andes*. Londres: John Murray, 1892.

Wolf, T. *Geografía y geología del Ecuador*. Dresde: s. n., 1892.

PÉRIODIQUES

Diario de Centro América (Guatemala)

La República, Boletín Agrícola (Guatemala)

El Comercio (Équateur)

El Ecuador Comercial (Équateur)

SOURCES SECONDAIRES

Albán, E. "La Literatura Ecuatoriana". E. Ayala (ed.). *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, Vol. 8, 1990, p. 79-114.

Alexander R., L. *Las Finanzas Públicas en el Ecuador (1830-1940)*. Quito: Banco Central del Ecuador, 1992.

Andrade M., L. *El Ecuador minero, el Ecuador manufacturero y el Ecuador Cacaotero*. Quito: Imprenta Nacional, 1932.

Andrien, K. J. *The Kingdom of Quito, 1690-1830. The State and Regional Development*. Cambridge: Cambridge University Press, 1995.

Arias, H. "La Economía de la Real Audiencia de Quito y la Crisis del siglo XVIII". E. Ayala (ed.). *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, Vol. 4, 1989, p. 187-229.

Arriola de Geng, O. *Los tejedores en Guatemala y la Influencia española en el traje indígena*. Guatemala: Talleres de Litografías Modernas, 1991.

Assadourian, C. S. *El sistema de la economía colonial. Mercado interno, regiones y espacio económico*. Lima: Instituto de Estudios Peruanos, 1982.

Ayala, E. *Lucha política y origen de los partidos en Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-TEHIS, 1988.

Bairoch, P. "The Main Trends in National Economic Disparities Since the Industrial Revolution". P. Bairoch et M. Lévy-Leboyer (eds.). *Disparities in Economic Development since the Industrial Revolution*. Londres: 1981. p. 1-18.

Balbino C., J. et A. Ortiz D. *La Artesanía de la Lana en Momostenango*. Guatemala: Sub-Centro Regional de Artesanías y Artes Populares, 1988.

Banco del Ecuador. *Crónica comercial e industrial de Guayaquil en el primer siglo de la Independencia 1820-1920*. Guayaquil: Universidad de Guayaquil, 1977.

Banda, C. et H. Carrasco. "La industria a domicilio en las áreas rurales: el caso de Pasa". *Antropología. Cuadernos de Investigación*, no. 1 (1983), p. 50-61.

Barsky, O. "Iniciativa terrateniente en la restructuración de las relaciones sociales en la Sierra ecuatoriana, 1959-1964". *Revista Ciencias Sociales*. Vol. 2, no. 5 (1978), p. 74-126.

Batou, J. *Cent ans de résistance au sous-développement: L'industrialisation de l'Amérique Latine et du Moyen-Orient face au défi européen*. Genève: Librairie Droz, 1990.

Batres, J., A. *La América Central ante la Historia*. Guatemala: Tipografía Sánchez & de Guise, 1920.

Bauer, A. J. "Rural Workers in Spanish America: Problems of peonage and oppression". *Hispanic American Historical Review*. Vol. 59, no. 1 (1979), p. 34-63.

Bazant, J. *Estudio sobre la productividad de la industria algodonera mexicana en 1843-1845*. Mexico: B.N.C.E. Colección de documentos para la historia del comercio exterior de México, 1962.

Bazant, J. "Evolution of the Textile Industry of Puebla". *Comparative Studies in Society and History*. Vol. 7, no. 1 (1964-65), p. 56-69.

Benites V., L. *Ecuador: Drama y paradoja*. Mexico: Fondo de Cultura Económica, 1950.

Benítez, S. et G. Costa. "La familia, la ciudad y la vida cotidiana en el período colonial". E. Ayala (ed.). *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, Vol. 5, 1989, p. 187-230.

Berry, A. "The Limited Role of Rural Small-scale Manufacturing for Late-comers: Some Hypotheses on the Colombian Experience". *Journal of Latin American Studies*, Vol. 19, no. 2 (1987), p. 295-322.

Blackwell, W. *The Beginning of Russian Industrialization*. Princeton: Princeton University Press, 1968.

Bonifaz, E. "Origen y evolución de una hacienda histórica: Guachalá". *Boletín de la Academia Nacional de Historia*. Vol. 53, No. 116 (1970), p. 338-350.

Borchart, C. "La crisis del obraje de San Ildefonso a finales del siglo XVIII". *Cultura*, Vol. VII, no. 24b (1986), p. 655-671.

Braudel, F. *Civilisation matérielle, Économie et Capitalisme. XVe-XVIIIe siècle*. T. 3. Paris: Armand Colin, 1979.

Braudel, F. *La dynamique du capitalisme*. Paris: Flammarion, 1985.

Bromley, R. D. F. et R. J. Bromley. "The debate on Sunday Markets in the Nineteenth Century Ecuador". *Journal of Latin American Studies*. Vol. 7, no. 1 (1975), p. 85-108.

Bromley, R. D. F. "Urban-rural demographic contrasts in Highlands Ecuador: town recession in a period of catastrophe, 1778-1841". *Journal of Historical Geography*. Vol. 5, no. 3 (1979), p. 281-295.

Buitron, A. "Situación económica y social del indio otavaleño". *América Indígena*. Vol. VII, no. 1 (1947).

Buitron, A. *Taita Imbabura*. Quito: Misión Andina, 1952.

Bulmer-Thomas, V. "Centroamérica en el periodo de entreguerras". R. Thorp, (Ed.). *América Latina en los años treinta*. Mexico: Fondo de Cultura Económica, 1988, p. 322-360.

Bulmer-Thomas, V. *The Economic History of Latin America since Independence*. Cambridge: Cambridge University press, 1995.

Burns, E. B. C. *The Poverty of Progress. Latin America in the Nineteenth Century*, Berkeley: University of California Press, 1983.

Caillavet, C. "Tribut textile et caciques dans le nord de l'Audiencia de Quito". *Mélanges de la Casa de Velasquez*. T. XVI (1980), p. 179-201.

Caillavet, C. "La artesanía textil en la época colonial. El rol de la producción doméstica en el norte de la Audiencia de Quito". *Cultura*. Vol. VII, no. 24b (1986), p. 521-530.

Cambranes, J. C. "El Desarrollo socio-económico del país previo a 1871". Luján, J., (ed.). *Economía de Guatemala, 1750-1940*, T. 1. Guatemala: Universidad de San Carlos, 1980, p. 119-167.

Cambranes, J. C. *Coffee and Peasants in Guatemala*. Stockolm: Institute of Latin American Studies, 1985.

Carbo, L. A. *Historia Monetaria y Cambiaria del Ecuador*. Quito: Banco Central del Ecuador, 1978.

Cardoso, C. F. S. et H. Pérez Brignoli. *Centroamérica y la economía occidental*. San José: EDUCA, 1977.

Casal, P. *Reseña de la situación general de Guatemala*. Guatemala: Academia de Geografía e Historia de Guatemala, 1981 (1865).

CEGAN. *Directorio de la ciudad de Quito y de la provincia de Pichincha*. s. e. 1951.

Cerutti M. et M. Vellinga. *Burguesías e industria en América Latina y Europa meridional*, Madrid: Alianza Editorial, 1989.

Chapman, S. D. "The Textile Factory before Arckwright. A Typology of Factory Development". *Business History Review*. Vol. 48, no. 4 (1974), p. 451-478.

Chiriboga, M. *Jornaleros y gran propietarios en 150 años de exportación cacaotera*. Quito: Consejo Provincial de Pichincha, 1980.

Chiriboga, M. "El Período Cacaotero". E. Ayala (ed.). *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, Vol. 9, 1988, p. 55-115.

Colmenares, G. *Historia económica y social de Colombia, Tomo II: Popayán, una sociedad esclavista*. Bogotá: La Carreta, 1979.

Cooper, J. *Historia de la Oveja en el Ecuador*. Quito: Instituto de Investigaciones Economicas-Universidad Central, 1952.

Crawford, L. *El Ecuador en la Época Cacaotera. Respuestas locales al auge y colapso en el ciclo monoexportador*. Quito: Editorial Universitaria, 1980.

Cubitt, D. J. "El nacionalismo económico en la post-independencia del Ecuador. El Código de Comercio de Guayaquil de 1821-1825". *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*. no. 4 (1988), p. 131-150.

Cushner, N. P. *Farm and Factory. The Jesuits and the Development of Agrarian Capitalism in Colonial Quito, 1600-1767*. Albany: State University of New York Press, 1982.

Dary, C. "Los Artesanos de la Nueva Guatemala de la Asunción (1871-1898)". *La Tradición Popular*. no. 78-79 (1990), p. 1-24.

Dean, W. *The Industrialization of Sao Paulo*. Austin: Texas University Press, 1969.

Deas, M. "Venezuela, Colombia, and Ecuador: the first half century of independence". L. Bethell (ed.). *The Cambridge History of Latin America*. Vol. III. Cambridge: Cambridge University Press, 1985, p. 507-538.

De Bandt, J. "L'économie industrielle dans le contexte français: développements et spécificités". R. Arena et al. *Traité d'Économie Industrielle*. Paris: Economica, 1988, p. 160-180.

Delgado P., H. "A Preliminary Bibliography on Guatemalan Ethnographic Textiles". I. Emery et P. Fiske (eds.). *Irene Emery Roundtable on Museum Textiles, 1976 Proceedings, Ethnographic Textiles of the Western Hemisphere*. Washington: The Textile Museum, 1977, p. 94-105.

Demélas, M. D. et Y. Saint-Geours. *Jerusalén y Babilonia: Religión y política en el Ecuador, 1780-1880*. Quito: Corporación Editora Nacional, 1988.

Dosal, P. J. *Dependency, Revolution and Industrial Development in Guatemala, 1821-1986*. Ph. D. Tulane University, 1987.

Durrenberger, E. P. (ed.). *Chayanov, Peasants and Economic Anthropology*. New York: Academic Press, 1984.

Eguren L., F., J. Fernández-Baca et F. Tume. *Producción Algodonera e Industria Textil en el Perú*. Lima: Desco, 1981.

Erazo F., J. A. *El desarrollo de la industria textil en el Occidente de Guatemala*. Guatemala: Universidad de San Carlos. Thèse de Licence, 1970.

Espinosa, R. "Hacienda, concertaje y comunidad en el Ecuador". *Cultura*. Vol. VII, no. 19 (mai-août, 1984). p. 135-209.

Espinoza, L. et L. Achig. "Economía y sociedad en el siglo XIX: Sierra Sur". E. Ayala (ed.). *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, Vol. 7, 1990, p. 69-101.

Estrada Y., J. *Los Bancos del siglo XIX*. Guayaquil: Archivo Histórico del Guayas, 1976.

Fischer, S. *Estado, Clases e Industria. La emergencia del capitalismo ecuatoriano y los intereses azucareros*. Quito: Editorial El Conejo, 1983.

Floyd, T. S. "The Guatemalan Merchants, the Government, and the Provincianos, 1750-1800". *Hispanic American Historical Review*. Vol. 61, no. 1 (1961), p. 90-110.

Fuentealba, G. *Sobre la producción textil o manufacturera en distintos contextos históricos de la sociedad ecuatoriana y en particular en su forma artesanal*. Quito: PUCE. Thèse de Licence, 1980.

Fuentealba, G. *Evolución y transformaciones en la industria textil otavalena*. Quito: FLACSO, (mimeo), 1980.

Fuentealba, G. "La sociedad indígena en las primeras décadas de la República: continuidades coloniales y cambios republicanos". E. Ayala (ed.). *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, Vol. 8, 1990, p. 45-77.

Fuentes y Guzmán, F. A. *Recordación Florida. Discurso historial y de demostración material, militar y política del Reyno de Goathemala*, T. 1-2. Guatemala: Tipografía Nacional, 1932 (ca.1690).

- García, J. M. *La reforma liberal en Guatemala*. Guatemala: Editorial Universitaria, 1985.
- García Granados, M. *Memorias del General Miguel García Granados*. Guatemala: Editorial del Ministerio de Educación Pública, 1952.
- Gardner, J. S. "Pre-Columbian Textiles from Ecuador, Conservation Procedures and Preliminary Study". *Technology and Conservation*. Vol. 4, no. 1 (1979), p. 24-30.
- Gerschenkron, A. *Economic Backwardness in Historical Perspective*. Cambridge: Harvard University Press, 1966.
- Gibson, C. *Aztecs under Spain Rule. A History of the Indians of the Valley of Mexico*. Stanford: Stanford University Press, 1964.
- Glade, W. P. "Obrajes and the Industrialization of Colonial Latin America". C. P. Kindleberger et G. di Tella (eds.). *Economic in the long view. Essays in Honour of W. W. Rostow*. New York: New York University Press, Vol. II, p. 25-43.
- Goicolea, A. *Un Arquitecto de fin del siglo XIX en Guatemala: Domingo Goicolea*. Guatemala: Academia de Geografía e Historia. (mimeo), 1986.
- González Suárez, F. *Historia General de la República del Ecuador*. Quito: Edición Casa de la Cultura Ecuatoriana, 1970 (1892).
- Grieshaber, E. "Hacienda-Indians Community Relations and Indians Acculturation: an Historiographical Essay". *Latin American Research Review*. Vol. XIV (1979), p. 107-129.
- Guerrero, A. *La hacienda precapitalista y la clase terrateniente*. Quito: Editorial Universitaria, 1975
- Guerrero, A. "Los obrajes en la Real Audiencia de Quito en el siglo XVII y su relación con el Estado Colonial". *Revista Ciencias Sociales*. no. 2 (1977), p. 65-89.
- Guerrero, A. *Los Oligarcas del Cacao*. Quito: Editorial El Conejo, 1981.
- Guerrero, A. *La Semántica de la Dominación: el concertaje de indios*. Quito: Ediciones, Libri Mundi, 1991.
- Guerrero, R. "La Formación del Capital Industrial en la Provincia del Guayas, 1900-1925". *Revista Ciencias Sociales*. no. 11 (1977), p. 58-88.
- Haber, S. *Industry and Underdevelopment: The Industrialisation of Mexico. 1890-1940*. Stanford: Stanford University Press, 1989.

Haber, S. "Assesing the Obstacles to the Industrialization: The Mexican Economy, 1830-1940". *Journal of Latin American Studies*. Vol. 24, no. 1, (1992), p. 1-33.

Halperin Donghi, T. *Historia Contemporánea de América Latina*. Madrid: Alianza Editorial, 1969.

Hamerly, M. *Historia social y económica de la antigua provincia de Guayaquil, 1763-1842*. Guayaquil: Archivo Historico del Guayas, 1976.

Harris, O., B. Larson et E. Tandeter (eds.). *La participación indígena en los mercados surandinos*. La Paz: CERES, 1987.

Hassaurek, F. *Four Years among the Ecuadorians (1861-1865)*. Carbondale: Southern Illinois University Press, 1967.

Herrick, T. *Desarrollo Económico y Político de Guatemala durante el Periodo de Justo Rufino Barrios (1871-1885)*. Guatemala: Editorial Universitaria Centro Americana, 1974.

Hirschman, A. *The Strategy of Economic Development*. New Haven: Yale University Press, 1958.

Hirschman, A. "A Generalized Linkage Approach to Development with Special References to Staples". M. Nash, (ed.). *Essays on Economic Development and Culture Change, in Honnor of Bert F. Hoselitz*. Chicago: University of Chicago Press, 1977, p. 67-98.

Hobsbawm, E. *Industry and Empire. From 1750 to the Present Day*. Londres: Penguin Books, 1969.

Huerta, P. J. "El Comercio, la Industria y la Agricultura en 1842". *Gaceta para el Desarrollo Ecuatoriano*. Vol. 1, no. 2 (1975), p. 85-117.

Hughlett, L. J. "Economic Backgrounds to Industrial Development in Latin America". L. J. Hughlett, (ed.). *Industrialization of Latin America*. New York: McGraw-Hill Book Co., 1946, p. 4-52.

Humboldt, A. de. *Ensayo político sobre el Reino de la Nueva España*. Mexico: Editorial Porrúa, 1966.

Ibarra, H. *Tierra, Mercado y Capital Comercial en la Sierra Central. El caso de Tungurahua (1850-1930)*. Quito: Thèse de Maîtrise. FLACSO. 1987.

Jijón y Caamaño, J. "Las Industrias en el Ecuador, Resumen Histórico". *El Ecuador Comercial*. año VI, no. 58 (avril 1928), p. 23-33.

Jones, C. L. *Guatemala, Past and Present*. Mineapolis: University of Minesota Press, 1940.

Kennedy T. et C. Fauria R. "Obrajes en la Audiencia de Quito: Tilipulo". *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*. no. 4 (1988), p. 143- 220.

Keremetsis, D. *La industria textil mexicana en el siglo XIX*. Mexico: SepSetenta, 1975.

Kriedte, P, H. Medick et J. Schlumbohm. *Industrialización antes de la industrialización*. Barcelone: Editorial Crítica, 1986.

LaFarge, O. "Maya Ethnology: The Sequence of Cultures". C. L. Clay (ed.). *The Maya and their Neighbors*. New York: D. Appleton Century, 1940, p. 282-291.

Landazuri S., A. *El régimen laboral indígena en la Real Audiencia de Quito*. Madrid: Imprenta Aldecoa, 1959.

Larrea, C. M. *El Barón de Carondelet*. Quito: Academia Nacional de Historia, s. f.

Larrea, C. M. *Historia de La Internacional en sus primeros 50 años de existencia*. Quito: s.n., 1972.

Larson, B. "The Cotton Textile Industry of Cochabamba, 1770-1810: The Opportunities and Limits of Growth". N. Jacobsen et H.J. Puhle (eds.). *The Economies of Mexico and Peru during the Late Colonial Period 1760-1810*. Berlin: Colloquium, 1986, p. 150-168.

Larson, B. *Colonialism and Agrarian Transformation in Bolivia, Cochabamba, 1550-1900*. Princeton: Princeton University Press, 1988.

Le Gouhir y Rodas, J. *Historia de la República del Ecuador*. Quito: Imprenta del Clero, 1930.

Lewis, C. M. "Industry in Latin America before 1930". L. Bethell (ed.). *The Cambridge History of Latin America*. Vol. IV. Cambridge: Cambridge University Press, 1986, p. 269-323.

Loor, W. *Cartas de García Moreno, 1868-1875*. Vol. 4. Quito: Editorial Universitaria, 1966.

Lovell, G. "Trabajo forzado de la población nativa en la Sierra de los Cuchumatanes, 1525-1821". S. Webre (ed.). *La sociedad colonial en Guatemala: estudios regionales y locales*. Antigua, Guatemala: CIRMA, 1989, p. 77-107.

Luján, J. (ed.). *Economía de Guatemala, 1750-1940*. T. 1-2. Guatemala: Universidad de San Carlos, 1980.

Lutz, C. H. *Historia sociodemográfica de Santiago de Guatemala*. Guatemala: CIRMA, 1984.

Maiguashca, J. "Breves Apuntes sobre la situación de la Historia Económica en el Ecuador". *Revista Ciencias Sociales*. Vol. 1, No. 2 (1977). p. 97-105.

Maiguashca, J. "El Desplazamiento Regional y la Burguesía en el Ecuador, 1760-1860" *Segundo Encuentro de Historia y Realidad Económica y Social del Ecuador*, Cuenca: IDIS, 1978, T. 1, p. 23-39.

Malo, B. *Revista Económica de la Provincia, Estudios Económicos y Financieros*. Quito: Editorial Ecuatoriana, 1940 (1865).

Malo, H. "El pensamiento ecuatoriano en el siglo XIX". E. Ayala (ed.). *Nueva Historia del Ecuador*, Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, 1990, Vol. 8, p. 141-155.

Marchán, C. "Modelos y corrientes para el estudio de la hacienda latinoamericana". *Cultura*. no. 11 (1981), p.181-242.

Marchán, C. "La hacienda serrana: racionalidad de producción y desarrollo capitalista. Una discusión". *Cultura*. Vol. V, no. 13 (1982), p. 73-90.

Marchán, C. "Economía y sociedad durante el siglo XVIII". E. Ayala (ed.), *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, 1989, Vol. 4, p. 231-259.

Marchán C. et B. Andrade A. (eds.). *Estructura agraria de la Sierra Centro-Norte, 1830-1930*. Quito: Banco Central del Ecuador, 1986.

Martínez-Alier, J. "Peasants and Labourers in Southern Spain, Cuba and Highland Peru". *Journal of Peasant Studies*. no. 1, (1974), p. 133-163.

Martínez P., S. *La Patria del Criollo. Ensayo de interpretacion de la realidad guatemalteca*. Guatemala: Editorial En Marcha, 1990.

Mass, W. "Mechanical and Organizational Innovation: The Drapers and the Automatic Loom". *Business History*. no. 63 (1989), p. 877-929.

Mauro F. "De la protoindustrialisation à la préindustrialisation du Brésil". J. Batou (ed.). *Entre développement et sous-développement. Les tentatives précoces d'industrialisation de la périphérie, 1800-1870*. Genève: Librairie Droz, 1991, p. 227-251.

McBryde, W. B. *Geografía Cultural e Histórica del Suroeste de Guatemala*. T. 1. Guatemala: Seminario de Integración Social Guatemalteco, 1969.

McCreery, D. *Development and the State in Reforma Guatemala, 1887-1885*. Athens: Ohio University Center for International Studies, 1983.

McCreery, D. "An odious feudalism: Mandamiento labor and commercial agriculture in Guatemala, 1850-1920". *Latin American Perspective*. Vol. 13, no. 1 (1986), p. 99-117.

McLeod, M. J. *Historia socio-económica de la América Central Española*. Guatemala: Editorial Piedra Santa, 1990.

Meier, P. C. *Desarrollo socio-económico y proceso de trabajo en la artesanía textil de Otavalo*. Quito: (mimeo), 1982.

Mendels, F. "Fécondité et limites du modèle protoindustriel: premier bilan". *Annales Économie, Sociétés, Civilisations*. Vol. 39, no. 5 (1984), p. 868-881.

Miceli, K. "Rafael Carrera: Defender and Promoter of Peasant Interests in Guatemala". *The Americas*. Vol. 31, no. 1 (1974), p. 72-95.

Miller R. "Latin America Manufacturing and the First World War: An Exploratory Essay". *World Development*. Vol. 9, no. 8 (1981), p. 707-716.

Minchom, M. *Urban Popular Society in Colonial Quito, c1700-1800*. Ph. D. University of Liverpool, 1984.

Minchom, M. "La evolución demográfica del Ecuador en el siglo XVII". *Cultura*. Vol. VII, no. 24b (1986), p. 459-480.

Miño G., M. "Espacio económico e industria textil: los trabajadores novohispanos, 1780-1810". *Historia Mexicana*. Vol. XXXII, (1983), p. 524-553.

Miño G., M. "Estudio introductorio. La economía de la Real Audiencia de Quito, siglo XVII y XVIII". M. Miño G. (ed.). *La Economía Colonial. Relaciones socio-económicas de la Real Audiencia de Quito*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, 1984, p. 15-85.

Miño G., M. "El camino hacia la fábrica en Nueva España, el caso de la fábrica de indianillas de Francisco de Iglesias, 1801-1810". *Historia Mexicana*. Vol. 34, no. 1 (1984), p. 135-148.

Miño G., M. "Capital Comercial y Trabajo Textil: Tendencias Generales de la Protoindustria Colonial Latinoamericana". *HISLA*. no. 9 (1987), p. 59-79.

Miño G., M. "La manufactura colonial: aspectos comparativos entre el obraje andino y el novohispano". *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*. no. 4 (1988), p. 13-61.

Miño G., M. "El obraje colonial". *Revista Europea de Estudios Latinoamericanos y del Caribe*. no. 47 (1989), p. 3-19.

Miranda R., F. *García Moreno y la Compañía de Jesús*. Quito: Colección Desarrollo y Paz, 1975.

Molina, P. (ed.). *El Editorial Constitucional*. T.1-3. Guatemala: Editorial "José Pineda Ibarra", 1969 (1820-1821).

Montenegro, S. "La industria textil en Colombia: 1900-1945". *Desarrollo y Sociedad*, no. 8 (1982). p. 115-176.

Moreno Y., S. *Sublevaciones indígenas en la Audiencia de Quito*. Quito: Editorial de la Universidad Católica, 1978.

Mosk, S. "Indigenous Economy in Latin America". *Inter-American Economic Affairs*. Vol. 14, No. 3 (1954), p. 3-25.

Moya, R. *Los tejidos y el poder y el poder de los tejidos*. Quito: CEDIME, 1988.

Muratorio, R. "La transición del obraje a la industria y el papel de la producción retil en la economía de la sierra en el siglo XIX". *Cultura*. Vol. VIII, no. 24b (1986), p. 531-543.

Murra, J. *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*. Lima: IEP, 1975.

Nash, M. *Los Mayas en la Era de la Máquina: La industrialización de una comunidad guatemalteca*. Guatemala: Editorial "José Pineda Ibarra", 1970 (1967).

Naylor, R. A. *Influencia británica en el comercio centroamericano durante las primeras décadas de la Independencia (1821-1851)*. Antigua: CIRMA, 1988.

Oberem, U. "Indios libres e Indios sujetos a las haciendas en la Sierra ecuatoriana a fines de la Colonia". S. Moreno et U. Oberem (eds.). *Contribuciones a la etnohistoria ecuatoriana*. Otavalo: Instituto Otavaleño de Antropología, 1981, p. 343-354.

Ocampo, J. A. *Colombia y la Economía Mundial*. Bogotá: Siglo XXI, 1984.

Oleas M., J. et B. Andrade A. (eds.). *Indices de Debates Económicos del Parlamento Ecuatoriano, 1830-1950*. Quito: Banco Central del Ecuador, 1985.

O'Neale, L. M. *Tejidos de los Altiplanos de Guatemala*. T. 1-2. Guatemala: Seminario de Integración Social Guatemalteco, 1965 (1945).

Ortiz, G. *La Incorporación del Ecuador al Mercado Mundial: La Conyuntura Socio-Económica 1875-1895*. Quito: Banco Central del Ecuador, 1981.

Ortiz de la Tabla, J. "El obraje colonial ecuatoriano: aproximaciones a su estudio". *Revista de Indias*, no. 149-150 (1977), p. 471-541.

Osborne, Lily de Jongh. *Guatemala Textiles*. Nouvelle-Orléans: Tulane University Press, 1935.

Ospina V.,L. *Industria y Protección en Colombia, 1810-1930*. Medellín: Biblioteca Colombiana de Ciencias Sociales, 1987.

Ovalle, N. K. *Industrial Report on the Republic of Guatemala*. Washington: Inter-American Development Commission, 1946.

Paladines, C. (ed.). *Espejo: conciencia crítica de su época*. Quito: PUCE, 1978.

Palomeque, S. "Historia Económica de Cuenca y sus Relaciones Regionales (Desde fines del siglo XVIII a principios del XIX)". *Segundo Encuentro de Historia y Realidad Económica y Social del Ecuador*. Cuenca: IDIS, 1978, p. 127-168.

Palomeque S. "Espacio, especialización productiva y circulación mercantil de Cuenca en el siglo XIX". *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*. N. 7 (1990). p.13-110.

Palma, G. *Growth and Structure of Chilean Manufacturing Industry from 1830 to 1935:Origins and Development of a Process of Industrialization in an Export Economy*. Ph. D. Cambridge University, 1979.

Palma, G. E. *Algunas relaciones entre la Iglesia y los grupos particulares durante el periodo de 1860 al 1870. Su incidencia en el movimiento liberal de 1871*. Guatemala: Thèse de Licence. Universidad de San Carlos, 1977.

Palma, G. E. "Guatemala a finales del siglo XVIII. Una breve perspectiva económica y social". J. Lujan (ed.). *Historia y antropología. Ensayos en honor de J. Daniel Contreras R.* Guatemala: Universidad de San Carlos, 1982, p. 35-57.

Paredes R., W. "Economía y Sociedad en la Costa: Siglo XIX". E. Ayala (ed.), *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, 1990, Vol 7, p. 103-139.

Pareja D., A. *Ecuador. La República de 1830 a nuestros días*. Quito: Editorial Universitaria, 1979.

Phelan, J. L. *The Kingdom of Quito in the Seventeenth Century*. Madison: Wisconsin University Press, 1965.

Pinto, J. C. *Economía y Comercio en el Reyno de Guatemala. Consideraciones para una historia económica*. Guatemala: Centro de Estudios Urbanos y Regionales, USAC, 1982.

Pinto, J. C. *Centroamérica, de la colonia al estado nacional, 1800-1840*. Guatemala: Universidad San Carlos de Guatemala, 1986.

Platt, D. M. C. "Dependency in Nineteenth-Century Latin America: An Historian Objects". *Latin American Research Review*. Vol. 15, No 1 (1980), p. 113-130.

Polanco, R. M. de, E. de Sáenz de Tejada , I. Mejía de Rodas. *Zunil, traje y economía*. Guatemala: Edición del Museo Ixchel, 1990.

Potash, R. A. *El Banco de Avio de México: el fomento de las industrias, 1821-1846*. Mexico: Fondo de Cultura Económica, 1959.

Pruitt, B. H. "Self-Sufficiency and the Agricultural Economy in the Eighteenth-Century Massachusetts". *Williams and Mary Quarterly*. Vol. XLI (1984), p. 333-364.

Ramón, G. *El Cabildo de Otavalo 1850-1975*. Quito: CAAP, (mimeo), 1985.

Ramsay, G. D. *The English Woollen Industry, 1500-1750*. Londres, 1982.

Reyes M., J. L. *Apuntes para una monografía de la Sociedad Económica de Amigos de Guatemala*. Guatemala: Editorial "José Pineda Ibarra", 1964.

Reyes, O. E. *Breve Historia del Ecuador*. T. II-III, Quito: Editorial Fray Jodoco Ricke, 1974.

Rivera V., F. *Guangudos: Identidad y Sobrevivencia. Obreros Indigenas en las Fábricas de Otavalo*. Quito: CAAP, 1988.

Rodríguez B., S. *Encomienda y conquista: los inicios de la colonización en Guatemala*. Séville: Seminario de Antropología Americana, 1977.

Rodríguez O., J. E. *The Emergence of Spanish America: Vincente Rocafruerte and Spanish Americanism, 1808-1832*. Berkeley: University of Calidornia Press, 1975.

Romero, A. M. & G. F. Zealand. "The Textile Industry". L. J. Hughlett (ed.). *Industrialization of Latin America*. New York: McGraw-Hill Book Co., 1946, p. 418-444.

Rostow, W. W. *The Stages of Economic Growth. A non-Communist Manifesto*. Cambridge: Cambridge University Press, 1960.

Rubio O., G. *Punyaró. Estudio de antropología social y cultural de una comunidad indígena y mestiza*. Quito: Casa de la Cultura Ecuatoriana, 1956.

Rubio S., M. *Historia de la morera de China y de la industria de seda en Guatemala*. Guatemala: Academia de Geografía e Historia de Guatemala, 1984.

Rueda, N. R. *El obraje de San Joseph de Peguchi*. Quito: Abya Yala-TEHIS, 1988.

Saenz, M. *Sobre el Indio Ecuatoriano*. Mexico: Secretaría de Educación Pública, 1933.

Safford, F. *Aspectos del siglo XIX en Colombia*. Medellín: Ediciones Hombre Nuevo, 1977.

Salas, M. "Los obrajes huamanguinos y sus interconexiones con otros sectores económicos en el centro-sur peruano a fines del siglo XVIII". N. Jacobsen et H. J. Puhle (eds.). *The Economies of Mexico and Peru during the Late Colonial Period 1760-1810*. Berlin: Colloquium, 1986, p. 203-232.

Salomon, F. *Los Señores Etnicos de Quito en la época de los Incas*. Otavalo: Instituto Otavaleño de Antropología, 1980.

Salomon, F. "Weavers of Otavalo". N. E. Whitten (ed.). *Cultural Transformations and Ethnicity in Modern Ecuador*. Urbana: University of Illinois Press, 1981, p. 162-208.

Salomon, F. "Crisis y transformación de la sociedad aborígen invadida (1528-1573)". E. Ayala (ed.). *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, 1988, Vol. 3, p. 91-122.

Salvucci, R. J. *Textiles and Capitalism in Mexico. An Economic History of the Obrajes, 1539-1840*. Princeton: Princeton University Press, 1987.

Sagastume, T. *La Fábrica de Hilados y Tejidos Cantel*. Guatemala: Universidad de San Carlos, IIHAA-DIGI, (mimeo), 1992.

Saint-Geours, Y. "La sierra du centre et du nord en Équateur. 1830-1875". *Bulletin de l'institut français d'études andines*. Vol. III, no. 1-2 (1984), p. 1-15.

Samayoa G., H. H. *Los gremios de artesanos en la Ciudad de Guatemala (1524-1821)*. Guatemala: Editorial Piedra Santa, 1978.

Sánchez, R. *El negocio del aguardiente en la formación social guatemalteca: la familia Samayoa*. Guatemala: (mimeo), s. f.

Sánchez-Albornoz, N. "Mano de obra indígena en los andes coloniales". *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*. no. 3 (1988). p. 67-81.

Scott, J. M. *The Moral Economy of the Peasant Rebellion and Subsistence in the Southeast Asia*. New Haven: Yale University Press, 1976.

Shammas, C. "How Self-sufficient Was Early America?". *Journal of Interdisciplinary History*. XIII, (1982), p. 247-272.

Sharp, W. F. "Slavery in Colombian Choco, 1680-1810". *Hispanic American Historical Review*. Vol. LV, no. 3 (1975), p. 468-495.

Smith, C. (ed.). *Guatemalan Indians and the State, 1540-1988*. Austin: University of Texas Press, 1990.

Smith, R. S. "Indigo Production and Trade in Colonial Guatemala". *Hispanic American Historical Review*. Vol. 39, no. 2 (1959), p. 181-211.

Soasti, G. "Obrajeros y Comerciantes en Riobamba (s. XVII)". *Procesos*. no. 1 (1991), p. 5-22.

Solano, E. de. *Tierra y Sociedad en el Reino de Guatemala*. Guatemala: Universidad San Carlos de Guatemala, 1977.

Solis, I.. *Nuestros artes industriales*. Guatemala: Editorial Universitario, 1981 (1906).

Solórzano V., F. *Evolución Económica de Guatemala*. Guatemala: Editorial "José Pineda Ibarra", 1977.

Sosa, X. et C. Durán. "Familia, ciudad y vida cotidiana en el siglo XIX". E. Ayala (ed.). *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, 1990, Vol. 8, p 157-191.

Spalding, K. "The Colonial Indians: Past and Future Research Perspectives". *Latin American Research Review*. 7 (1973), p. 47-96.

Stein, S. J. *Textile Enterprise in an Underdeveloped Area. 1850-1950*. Cambridge: Cambridge University Press, 1957.

Stein, S. J. "D. C. M. Platt: The Anatomy of "Autonomy". *Latin American Research Review*. Vol. 15, No 1 (1980), p.131-146.

Stein, S. J. et B. H. Stein. *The Colonial Heritage of Latin America: Essays on Economic Dependence in Perspective*. New York: Oxford University Press, 1970.

Subcentro Regional de Artesanías y Artes Populares. *Distribución Geográfica de las Artesanías de Guatemala*. Guatemala: Ediciones Papiro, 1990.

Tax, S. *El Capitalismo del Centavo. Una Economía Indígena de Guatemala*. T. 1-2, Guatemala: Seminario de Integración Social Guatemalteca, 1964 (1953).

Terán, R. *Los proyectos del Imperio Borbónico en la Real Audiencia*. Quito: TEHIS-ABYA YALA, 1988.

Ternaux, H. "Informe de Henri Ternaux Compans sobre la Gran Colombia en 1829". *Revista de Historia Económica*. No. 4 (1988), p. 239-250.

Thomson, G. P. C. "The Cotton Industry in Puebla during the Eighteenth and Early Nineteenth Centuries". N. Jacobsen et H. J. Puhle (eds.). *The Economies of Mexico and Peru during the Late Colonial Period 1760-1810*. Berlin: Colloquium, 1986, p. 169-202.

Thomson, G. P. C. "Traditional and Modern Manufacturing in Mexico, 1821-1850". R. Liehr (ed.). *América Latina en la época de Simon Bolívar: la formación de las economías nacionales y los intereses económicos europeos, 1800-1850*. Berlin: Colloquium, 1989, p. 55-85.

Thomson, G. P. C. "Continuity and Change in Mexican Manufacturing, 1800-1870". J. Batou (ed.). *Entre développement et sous-développement. Les tentatives précoces d'industrialisation de la périphérie, 1800-1870*. Genève: Librairie Droz, 1991, p. 255-302.

Thompson, N. B. *Delfino Sanchez A Guatemalan Statesman*. Ardmore, Pa.: s. e., 1977.

Thorp R. et G. Bertram. *Peru, 1890-1977: Growth and Policy in an Open Economy*. New York: Columbia University Press, 1978.

Torre, P. de la. *Patrones y Conciertos: Una hacienda serrana, 1905-1929*. Quito: Corporación Editora Nacional-Ediciones ABYA YALA, 1989.

Toscano, H. (ed.). *El Ecuador visto por Extranjeros*. Quito-Puebla: Biblioteca Ecuatoriana Mínima-Cajica, 1960.

Trujillo, J. "Parentesco, alianza y hegemonía de la clase terrateniente serrana, Notas para su análisis". *III Encuentro de Historia y realidad económica y social del Ecuador*. Cuenca: IDIS, (mimeo), 1980.

Trujillo, J. *La Hacienda Serrana, 1900-1930*. Quito: Abya-Yala, 1986.

Tyrer, R. B. *Historia demográfica y económica de la Audiencia de Quito*. Quito: Banco Central del Ecuador, 1988.

Ulrich L. T. "A Friendly Neighbor: Social Dimensions of Daily Work in Northern Colonial New England". *Feminist Studies*. Vol. VI (1980), p. 392-405.

Valencia Llano, A. "Elites, burocracia, clero y sectores populares en la Independencia Quiteña (1809-1812)". *Procesos*. no. 3, (1992), p. 55-101.

Valle, José C. del. "Guatemala hace cien años". *Anales de la Sociedad de Geografía e Historia de Guatemala*. Vol. V, no. 2 (1928), p. 229-272.

Van Young, E. "Mexican Rural History since Chevalier: the Historiography of the Colonial Hacienda". *Latin American Research Review*. Vol. 18 (1983), p. 5-57.

Vargas, J. M. *Historia del Ecuador. Siglo XVI*. Quito: Editorial de la Universidad Católica, 1977.

Vargas, J. M. *La economía política del Ecuador durante la colonia*. Quito: Banco Central del Ecuador-Corporación Editora Nacional, s.f. (1958).

Vásquez, M. A. "Familia, costumbres y vida cotidiana a principios del siglo XX". E. Ayala (ed.). *Nueva Historia del Ecuador*. Quito: Corporación Editora Nacional-Grijalbo, Vol. 9, 1988, p. 205-233.

Wachtel, N. *La vision des vaincus*. Paris: Gallimard, 1971.

Wagner, R. *Los Alemanes en Guatemala 1828-1944*. Guatemala: Editorial IDEA, 1991.

Weaver, F. S. *Class, State and Industrial Structure. The Historical Process of South American Industrial Growth*. Wesport: Greenwood Press, 1980.

Whyte, G. *Industry in Latin America*. New York: Columbia University Press, 1949.

Wolf, E. "Closed Corporate Peasant Communities in Mesoamerica and Central Java". *Southwestern Journal of Anthropology*. Vol. 13, no. 1 (1957), p. 1-18.

Wolf, E. *Sons of the Shaking Earth*. Chicago: Chicago University Press, 1962.

Wortman, M. L. *Government and Society in Central America, 1680-1840*. New-York: Columbia University Press, 1982.

Wood, H. "Colombia (Guayaquil), Henry Wood a George Canning no. 3 (1826)". *Revista Ecuatoriana de Historia Económica*. no. 7 (1987), p. 249-279.

Woodward, R. L. *Privilegio de Clase y Desarrollo económico, Guatemala: 1793-1871*. San José: EDUCA, 1981 (1966).

Woodward, R. L. "Central America from Independence to c. 1870". L. Bethell (ed.). *The Cambridge History of Latin America*. Vol. III. Cambridge: Cambridge University Press, 1985, p. 471-506.

Woodward, R. L., *Central America: A Nation Divided*. New York: Oxford University Press, 1985.

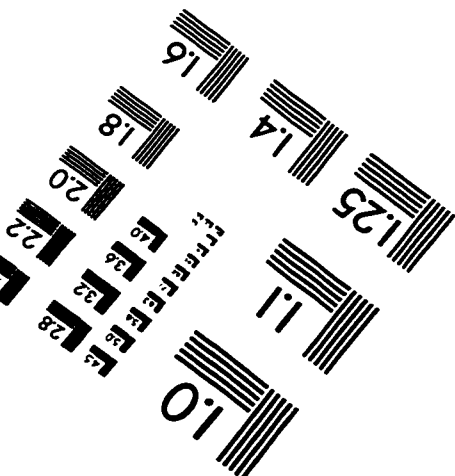
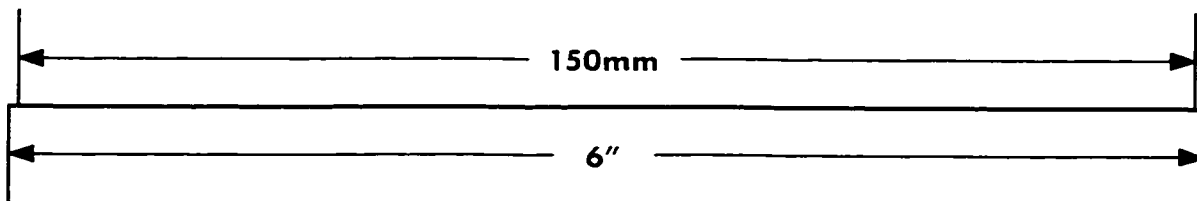
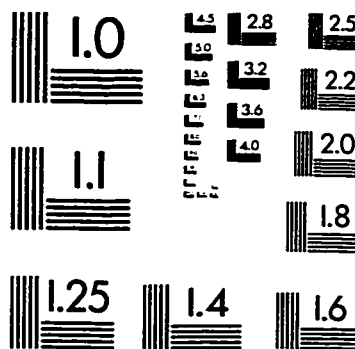
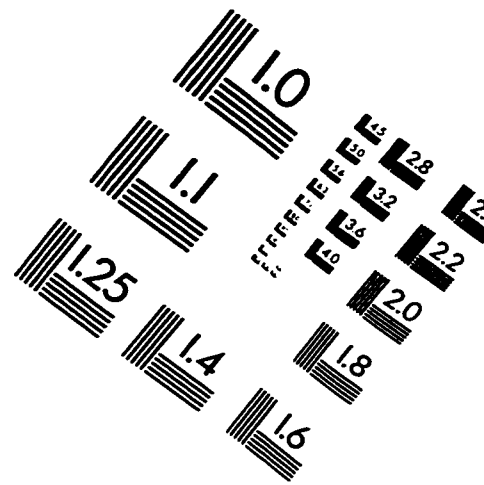
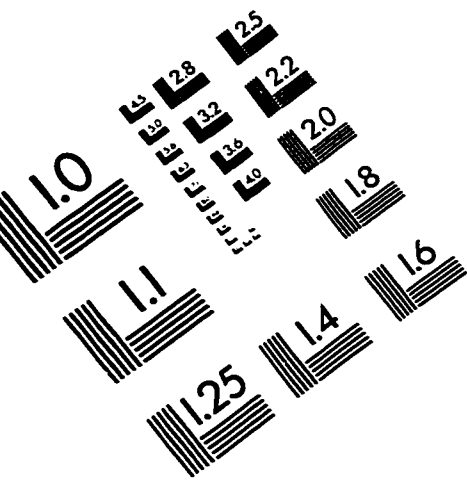
Woodward, R. L. *Carrera, Rafael Carrera and the Emergence of the Republic of Guatemala, 1821-1871*. Athens: The University of Georgia Press, 1992.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	ii
REMERCIEMENTS.....	iii
CARTE DE LA RÉPUBLIQUE D'ÉQUATEUR.....	iv
CARTE DE LA RÉPUBLIQUE DU GUATEMALA.....	v
INTRODUCTION.....	1
 PREMIÈRE PARTIE: LES ANTÉCÉDENTS.....	 10
1. DÉBUT DE LA PRODUCTION TEXTILE COLONIALE.....	13
L'appropriation des modalités amérindiennes de production.....	13
La transplantation des techniques textiles européennes.....	27
La consolidation de l'obraje quiténien.....	37
L'essor de l'artisanat urbain guatémaltèque.....	42
2. LA CRISE DES MODÈLES COLONIAUX.....	55
Le lent déclin des obrajes quiténiens.....	56
La crise tardive de l'artisanat guatémaltèque.....	81
 DEUXIÈME PARTIE: LE SECTEUR TEXTILE AU DÉBUT DE LA PÉRIODE RÉPUBLICAINE.....	 97
3. L'ÉTAT AU DÉBUT DE LA PÉRIODE RÉPUBLICAINE.....	100
Les débats à la fin de la période coloniale.....	101
Les promulgations d'Indépendance.....	110
Les réactions des producteurs au lendemain de l'Indépendance.....	118
La vision de plus en plus pragmatique du rôle de l'État.....	127
4. LE DÉBUT DE LA PRODUCTION MÉCANISÉE.....	144
L'ébauche de deux stratégies de mécanisation.....	145
La poursuite des efforts de modernisation de 1850 à 1870.....	165

5. L'ÉVOLUTION DES FORMES TRADITIONNELLES DE PRODUCTION.....	197
La production artisanale équatorienne.....	201
La production artisanale guatémaltèque.....	207
La petite production textile vers 1860.....	213
L'évolution des obrages au XIXe siècle.....	225
6. LA SITUATION DE LA DEMANDE TEXTILE.....	235
Les importations textiles.....	236
Les activités textiles d'autoproduction.....	247
La demande potentielle d'articles textiles locaux.....	258
TROISIÈME PARTIE: LA CONSOLIDATION DES MODÈLES TRADITIONNELS.....	270
7. LA POURSUITE DES EFFORTS DE MÉCANISATION.....	274
L'évolution des complexes textiles équatoriens.....	275
La consolidation d'un "monopole".....	311
8. LA SITUATION DES PETITS PRODUCTEURS.....	339
L'artisanat guatémaltèque.....	341
Les petits producteurs équatoriens.....	362
CONCLUSION.....	375
LEXIQUE.....	381
LISTE DES CARTES.....	386
LISTE DES TABLEAUX.....	387
BIBLIOGRAPHIE.....	388

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



APPLIED IMAGE, Inc.
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

